UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00597763 2

MARIVAUX

THÉÂTRE EN DEUX VOLUMES

INTRODUCTION PAR
ÉMILE FAGUET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ÉDITION LUTETIA

TOME PREMIER

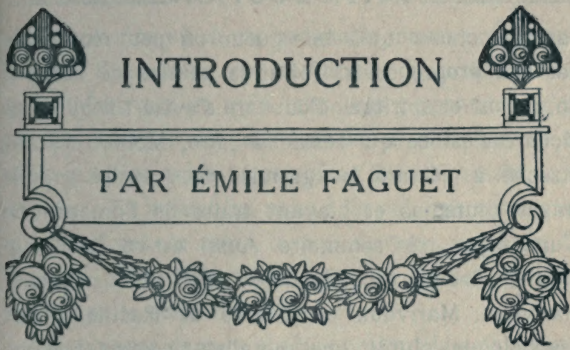
Paris
Nelson, Éditeurs
189, rue Saint-Jacques
Londres, Édimbourg et New-York

PQ
2003
A128
1915
t.1

ÉDITION LUTETIA

Publiée sous la direction de
ÉMILE FAGUET
de l'Académie française

LIBRARY
SEP 20 1972
UNIVERSITY OF TORONTO



INTRODUCTION

PAR ÉMILE FAGUET

Pierre de Chamblain de Marivaux, né en 1688, mort en 1763, a eu une vie sans événements ni incidents quoique longue. Il fut uniquement homme du monde et homme de lettres. Il se fit connaître d'abord, indirectement du reste, par sa co-opération dans la querelle des Anciens et des Modernes.

Il était du côté des Modernes, à la suite du La Motte-Houdar et de Fontenelle. A titre de « Moderne » il donna des parodies d'Homère, de Virgile et du *Télémaque* de Fénelon qui ont quelquefois du piquant. Il s'annonçait comme homme d'esprit frivole et léger. Il dépassa de beaucoup le pronostic que l'on pouvait faire d'après ses premières productions. Il s'avisa d'être auteur comique, sans être observateur, et le singulier c'est qu'il y réussit très bien. Aussi bien il ne peignit pas les mœurs des hommes, mais seulement, uniquement, les démarches de

l'amour, choses qu'à la rigueur on peut connaître par son propre cœur. Il fut le peintre de l'amour fin, galant et spirituel. Peut-être s'avisa-t-il qu'après Molière c'est ce qui restait à faire, Molière s'étant attaché à péindre les grands vices et les grands travers humains et n'ayant traité de l'amour que d'une façon très sommaire. Aussi est-ce beaucoup plus à Racine qu'à Molière qu'il faut rattacher Marivaux. Marivaux est l'élève de Racine. Il est psychologue plutôt que moraliste, comme Racine, et, comme Racine, il est surtout le psychologue des passions de l'amour. Seulement Racine étudie l'amour dans toute son intensité et pour ainsi dire à son apogée et presque toujours excité et fouetté par la jalousie. Marivaux aime à le peindre dans ses commencements, dans ses premières démarches hésitantes quand il s'ignore encore ou commence seulement à prendre conscience de lui-même. Il est le peintre des aurores et des aubes de l'amour. Il aime à peindre les amoureux qui s'interrogent eux-mêmes sur leur passion naissante et qui sont inquiets et surpris de ses premiers mouvements. Il n'y a pas de « coup de foudre » dans Marivaux et il semble bien, même, qu'il n'y croit pas. Il y a les premières émotions, les premiers frémissements intérieurs presque insensibles, de l'inclination qui naît ou plutôt qui va naître, quelque chose qui n'est pas encore l'amour, mais

qui l'annonce et en est comme la menace ou la promesse. C'est dans ce crépuscule du cœur que se plaît Marivaux et qu'il laisse ses personnages s'attarder, tourner sur eux-mêmes, se chercher, et de telle manière qu'ils ne semblent jamais pressés de se trouver. Et aussi bien quand ils ont pris conscience d'eux-mêmes, la pièce, le plus souvent, est finie. Ce qui est pour d'autres le point de départ est pour Marivaux le point d'arrivée.

Les amants dans ce théâtre ne sont jamais séparés par un obstacle matériel et extérieur. Ils le sont par eux-mêmes, par un malentendu qui tient à leur timidité, à leur amour-propre, à leur susceptibilité, à la crainte de se déplaire l'un à l'autre, quelquefois à la jalousie et au dépit. Ils le sont, ce qui est charmant, et ce qui rappelle Corneille, par la crainte d'être indignes l'un de l'autre ou de paraître l'être. Ils le sont enfin par toutes sortes de délicatesses subtiles et l'on est toujours sur le point de leur dire : « Parlez-vous donc tout à fait à cœur ouvert et vous vous entendrez tout de suite. » Et c'est ainsi que l'on pourrait dire que le dénouement est suspendu surtout par le soin et l'émulation qu'ils mettent à le retarder. Ils finissent avec le temps par se démasquer, par se découvrir, par se connaître l'un l'autre, et du moment qu'ils se connaissent ils s'aiment pleinement, ce qui est le contraire de ce qu'on voit arriver à l'ordinaire, mais

ce qui, étant ce qu'ils sont, est très naturel. Car ils sont charmants ; ce sont des enfants bien nés. Même quand ils sont d'âge moyen cette définition s'ajuste parfaitement à eux. Ils ont une conscience infiniment délicate et susceptible, des scrupules exquis, des pudeurs infiniment aimables, des hésitations et des craintes de comprendre et des reculs et des mouvements de retraite qui les rendent extrêmement sympathiques. L'amour chez eux est, non seulement d'un beau naturel, mais d'une parfaite éducation.

On sent bien qu'il y a dans tout cela quelque chose d'un peu factice et que la nature, même très civilisée et polie, a une autre allure. Mais on ne peut s'empêcher de savoir gré à l'auteur de nous faire croire, ne fût-ce qu'un instant, qu'il y a des gens comme cela, et le talent de l'auteur, pourvu que nous y mettions un peu du nôtre, est précisément de nous donner cette illusion pendant tout le cours de la représentation.

Non pas plus longtemps à la vérité, et voilà le faible de ce théâtre charmant. La représentation achevée il n'en reste pas dans notre esprit ou dans notre cœur une trace profonde et nous ne nous souvenons guère que de ceci : que Marivaux est un charmeur. Voilà la différence profonde entre Marivaux et Molière ou Racine. Mais c'est quelque chose que de créer des personnages qui pendant deux siècles (et

ce n'est pas fini) se font aimer sensiblement du public toutes les fois qu'on les lui présente.

Le style de Marivaux est parfaitement conforme à sa manière de penser et de sentir. Il est fin, délicat, un peu subtil et un peu cherché. On a créé un mot pour lui : on l'appelle *marivaudage*. Il consiste à exprimer l'idée en jouant, pour ainsi dire, avec elle, comme on fait jouer les feux d'un diamant ; le style de Marivaux est à facettes et taillé avec un soin prodigieux pour recevoir et pour renvoyer la lumière. Il est tout le contraire du style direct de Molière. Il ne va pas droit au but ; il tourne et il contourne ; il a des évolutions savantes et de brusques démarches ; il ressemble à une escrime fine et adroite. C'est un prestige, sans doute ; mais souvent c'est un enchantement. Le malheur c'est que Marivaux le donne un peu à tous les personnages. On a trop dit que tous les personnages de Marivaux parlent la même langue ; mais il faut convenir qu'ils ont tous fréquenté Marivaux et qu'il leur en est, incontestablement, resté quelque chose.

Somme toute, ce théâtre est plaisant, aimable, gracieux, touchant quelquefois, délicat souvent, jusqu'à en être exquis, et, toujours, de la meilleure compagnie qui se puisse. On demandait à Fontenelle : « Vous n'avez donc jamais ri, Monsieur de Fontenelle ? — Jamais ri ? Il faut s'entendre. Je n'ai jamais fait :

Ah ! Ah ! Ah !... » Cela s'applique fort bien à Marivaux. On n'a jamais fait : « Ah ! Ah ! Ah ! » à son théâtre et il n'aurait pas aimé qu'on le fît. Son théâtre est le théâtre du sourire.

Marivaux n'a pas été seulement auteur dramatique, il a été romancier. Il a écrit *Marianne* ou *les Aventures de la Comtesse X...; le Paysan parvenu* et quelques autres. Chose assez curieuse, les comédies de Marivaux sont essentiellement romanesques et ses romans sont très nettement réalistes. *Marianne*, où sont consignées les aventures d'une coquette, appartient à la lignée des romans bourgeois qui commence à Furetière ; et de même et encore plus précisément *le Paysan parvenu*. Ces romans ont un grand mérite, de quelque nom, du reste, qu'on les appelle. Ils ne contiennent point, ou très peu, de marivaudage. Ils sont écrits d'un style courant et assez simple. On peut leur reprocher d'être un peu lents et quelquefois même traînants ; mais ils sont pleins de peintures de mœurs qui sentent le vrai, et qui en tout cas sont intéressantes, et de portraits singulièrement en relief. Dans *Marianne* il y a un personnage de libertin, hypocrite, Monsieur de Climal, qui est resté classique et qu'on peut placer, sans complaisance et sans crainte, non loin de Tartuffe.

Marivaux, dont le talent était très souple, n'a pas

laissé d'être publiciste de temps à autre. Il a écrit *le Spectateur français*, *l'Indigent philosophe*, *le Cabinet du philosophe*, publications de circonstances, où il a mis beaucoup d'idées originales, séduisantes et quelquefois paradoxales. C'était un homme de brillante imagination et de brillant esprit, un peu coquet, un peu maniéré, mais d'une coquetterie agréable et d'un maniéré où se retrouvent les belles manières. Il est de ceux qui vont peut-être jusqu'aux limites du bon goût, mais qui ne les dépassent pas. Il est de ceux qui donnent quelque inquiétude, mais qui ne vont jamais jusqu'où l'on craint qu'ils ne s'aventurent, de ceux dont seul l'exemple est un peu dangereux, de ceux dont on dit : « Ne craignez rien de lui, excepté ses imitateurs. »

ÉMILE FAGUET.

TABLE

Pages

ARLEQUIN POLI PAR L'AMOUR, comédie en un acte 15

LA SURPRISE DE L'AMOUR, comédie en trois actes 55

LA DOUBLE INCONSTANCE, comédie en trois actes 147

LA SECONDE SURPRISE DE L'AMOUR, comédie en trois actes 257

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD, comédie en trois actes . . 349

L'ÉCOLE DES MÈRES, comédie en un acte 437

L'HEUREUX STRATAGÈME, comédie en trois actes 483

ARLEQUIN POLI PAR L'AMOUR

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois par les comédiens italiens, le 16 juillet 1720

PERSONNAGES

LA FÉE.
TRIVELIN, domestique de la fée.
ARLEQUIN, jeune homme enlevé par la fée.
SILVIA, bergère, amante d'Arlequin.
UN BERGER, amoureux de Silvia.
AUTRE BERGÈRE, cousine de Silvia.
Troupe de danseurs et chanteurs.
Troupe de lutins.

La scène est tour à tour dans le palais de la fée et dans une campagne voisine de ce palais.

SCÈNE PREMIÈRE

LA FÉE, TRIVELIN.

TRIVELIN, à la fée, qui soupire.

Vous soupirez, madame ; et, malheureusement pour vous, vous risquez de soupirer longtemps, si votre raison n'y met ordre. Me permettez-vous de vous dire ici mon sentiment ?

LA FÉE.

Parle.

TRIVELIN.

Le jeune homme que vous avez enlevé à ses parents est un beau brun, bien fait ; c'est la figure la plus charmante du monde. Il dormait dans un bois quand vous le vîtes, et c'était assurément voir l'Amour endormi. Je ne suis donc point surpris du penchant subit qui vous a prise pour lui.

LA FÉE.

Est-il rien de plus naturel que d'aimer ce qui est aimable ?

TRIVELIN.

Oh ! sans doute ; cependant, avant cette aventure, vous aimiez assez le grand enchanteur Merlin.

LA FÉE.

Eh bien ! l'un me fait oublier l'autre ; cela est encore fort naturel.

TRIVELIN.

C'est la pure nature ; mais il reste une petite

observation à faire ; c'est que vous enlevez le jeune homme endormi, quand peu de jours après vous allez épouser le même Merlin qui en a votre parole. Oh ! cela devient sérieux ; et, entre nous, c'est prendre la nature un peu trop à la lettre. Cependant, passe encore ; le pis qu'il en pouvait arriver, c'était d'être infidèle ; cela serait très vilain dans un homme ; mais dans une femme, cela est plus supportable. Quand une femme est fidèle, on l'admire ; mais il y a des femmes modestes qui n'ont pas la vanité de vouloir être admirées. Vous êtes de celles-là ; moins de gloire, et plus de plaisir ; à la bonne heure !

LA FÉE.

De la gloire à la place où je suis ! Je serais une grande dupe de me gêner pour si peu de chose.

TRIVELIN.

C'est bien dit ; poursuivons. Vous portez le jeune homme endormi dans votre palais, et vous voilà à guetter le moment de son réveil ; vous êtes en habit de conquête et dans un attirail digne du mépris généreux que vous avez pour la gloire. Vous vous attendiez de la part du beau garçon à la surprise la plus amoureuse ; il s'éveille et vous salue du regard le plus imbécile que jamais nigaud ait porté. Vous vous approchez ; il bâille deux ou trois fois de toutes ses forces, s'allonge, se retourne et se rendort. Voilà l'histoire curieuse d'un réveil qui promettait une scène si intéressante. Vous sortez en soupirant de dépit, et peut-être chassée par un ronflement de basse-taille, aussi nourri qu'il en soit. Une heure se passe ; il se réveille encore, et, ne voyant personne auprès de lui, il crie : Hé ! A ce cri galant, vous rentrez ; l'Amour se frottait les yeux. Que

voulez-vous, beau jeune homme ? lui dites-vous. Je veux goûter, moi, répondit-il. Mais n'êtes-vous point surpris de me voir ? ajoutez-vous. Eh ! mais, oui, repart-il. Depuis quinze jours qu'il est ici, sa conversation a toujours été de la même force. Cependant vous l'aimez ; et, qui pis est, vous laissez penser à Merlin que lui, Merlin, va vous épouser ; et votre dessein, m'avez-vous dit, est, s'il est possible, d'épouser le jeune homme. Franchement, si vous les prenez tous deux, suivant toutes les règles, le second mari doit gâter le premier.

LA FÉE.

Je vais te répondre en deux mots. La figure du jeune homme en question m'enchante ; j'ignorais qu'il eût si peu d'esprit quand je l'ai enlevé. Pour moi sa bêtise ne me rebute point ; j'aime, avec les grâces qu'il a déjà, celles que lui prêtera l'esprit quand il en aura. Quelle volupté de voir un homme aussi charmant me dire, à mes pieds : Je vous aime ! Il est déjà le plus beau brun du monde ; mais sa bouche, ses yeux, tous ses traits seront adorables, quand un peu d'amour les aura retouchés ; mes soins réussiront peut-être à lui en inspirer. Souvent il me regarde, et tous les jours je crois être au moment où il peut me sentir et se sentir lui-même. Si cela lui arrive, sur-le-champ j'en fais mon mari. Cette qualité le mettra alors à l'abri des fureurs de Merlin ; mais, avant cela, je n'ose mécontenter cet enchanteur, aussi puissant que moi, et avec qui je différerai le plus longtemps que je pourrai.

TRIVELIN.

Mais si le jeune homme n'est jamais ni plus amoureux ni plus spirituel, si l'éducation que

vous tâchez de lui donner ne réussit pas, vous épouserez donc Merlin ?

LA FÉE.

Non ; car, en l'épousant même je ne pourrais me déterminer à perdre l'autre de vue ; et si jamais il venait à m'aimer, toute mariée que je serais, je veux bien te l'avouer, je ne me fierais pas à moi.

TRIVELIN.

Oh ! je m'en serais bien douté sans que vous me l'eussiez dit. Femme tentée et femme vaincue, c'est tout un. Mais je vois notre bel imbécile qui vient avec son maître à danser.

SCÈNE II

ARLEQUIN entre la tête dans l'estomac, ou de toute autre façon niaise ; SON MAÎTRE A DANSER, LA FÉE, TRIVELIN.

LA FÉE.

Eh bien ! aimable enfant, vous me paraissez triste ; y a-t-il quelque chose ici qui vous déplaise ?

ARLEQUIN.

Moi, je n'en sais rien.

LA FÉE, à Trivelin qui rit.

Oh ! je vous prie, ne riez pas ; cela me fait injure. Je l'aime, cela suffit pour que vous deviez le respecter. (Pendant ce temps Arlequin prend des mouches. La fée continue à parler à Arlequin.) Voulez-vous bien prendre votre leçon, mon cher enfant ?

ARLEQUIN, comme n'ayant pas entendu.

Hein?

LA FÉE.

Voulez-vous prendre votre leçon, pour l'amour de moi ?

ARLEQUIN.

Non.

LA FÉE.

Quoi ! vous me refusez si peu de chose, à moi qui vous aime ?

(Alors Arlequin lui voit une grosse bague au doigt ; il lui va prendre la main, regarde la bague, et lève la tête en se mettant à rire niaisement.)

LA FÉE.

Voulez-vous que je vous la donne ?

ARLEQUIN.

Oui-dà.

LA FÉE tire la bague de son doigt, et la lui présente. Comme il la prend grossièrement, elle lui dit :

Mon cher Arlequin, un beau garçon comme vous, quand une dame lui présente quelque chose, doit lui baiser la main en le recevant.

(Arlequin alors prend goulûment la main de la fée qu'il baise.)

LA FÉE, à Trivelin.

Il ne m'entend pas ; mais du moins sa méprise m'a fait plaisir. (Elle ajoute :) Baisez la vôtre à présent. (Arlequin baise le dessus de sa main ; la fée soupire, et lui donnant sa bague, lui dit :) La voilà ; en revanche, recevez votre leçon.

(Alors le maître à danser apprend à Arlequin à faire la révérence. Arlequin égaie cette scène de tout ce que son génie peut lui fournir de propre au sujet.)

ARLEQUIN.

Je m'ennuie.

LA FÉE.

En voilà donc assez ; nous allons tâcher de vous divertir.

ARLEQUIN, sautant de joie.

Divertir ! divertir !

SCÈNE III

LA FÉE, ARLEQUIN, TRIVELIN, TROUPE DE CHANTEURS ET DANSEURS.

(La fée fait asseoir Arlequin auprès d'elle sur un banc de gazon. Pendant qu'on danse, Arlequin siffle.)

UN CHANTEUR, à Arlequin.

Beau brunet, l'Amour vous appelle.

ARLEQUIN, se levant niaisement.

Je ne l'entends pas ; où est-il ? (Il appelle.) Hé ! hé !

LE CHANTEUR continue.

Beau brunet, l'Amour vous appelle.

ARLEQUIN, en se rasseyant.

Qu'il crie donc plus haut.

LE CHANTEUR, en lui montrant la fée.

Voyez-vous cet objet charmant ?
Ses yeux dont l'ardeur étincelle,
Vous répètent à tout moment :
Beau brunet, l'Amour vous appelle.

ARLEQUIN, regardant les yeux de la fée.

Dame ! cela est drôle.

UNE CHANTEUSE, BERGÈRE, à Arlequin.

Aimez, aimez ; rien n'est si doux.

ARLEQUIN.

Apprenez, apprenez-moi cela.

LA CHANTEUSE continue en le regardant.

Ah ! que je plains votre ignorance !
Quel bonheur pour moi, quand j'y pense,
(Elle montre le chanteur.)
Qu'Atys en sache plus que vous !

LA FÉE.

Cher Arlequin, ces tendres chansons ne vous inspirent-elles rien ? Que sentez-vous ?

ARLEQUIN.

Je sens un grand appétit.

TRIVELIN.

C'est-à-dire qu'il soupire après sa collation. Mais voici un paysan qui veut vous donner le plaisir d'une danse de village ; après quoi nous irons manger. (Un paysan danse.)

LA FÉE se rassied, et fait asseoir Arlequin qui s'endort. Quand la danse finit, la fée le tire par le bras, et lui dit en se levant :

Vous vous endormez ? Que faut-il donc faire pour vous amuser ?

ARLEQUIN, en se réveillant, pleure.

Hi ! hi ! hi ! Mon père, je ne vois point ma mère.

LA FÉE, à Trivelin.

Emmenez-le ; il se distraira peut-être, en mangeant, du chagrin qui le prend. Je sors d'ici pour quelques moments. Quand il aura fait collation, laissez-le se promener où il voudra.

SCÈNE IV

(Silvia entre sur la scène en habit de bergère, une houlette à la main ; un berger la suit.)

SILVIA, LE BERGER.

LE BERGER.

Vous me fuyez, belle Silvia !

SILVIA.

Que voulez-vous que je fasse ? vous m'entre-

tenez d'une chose qui m'ennuie ; vous me parlez toujours d'amour.

LE BERGER.

Je vous parle de ce que je sens.

SILVIA.

Oui ; mais je ne sens rien, moi.

LE BERGER.

Voilà ce qui me désespère.

SILVIA.

Ce n'est pas ma faute. Je sais bien que toutes nos bergères ont chacune un berger qui ne les quitte point, elles me disent qu'elles aiment, qu'elles soupirent ; elles y trouvent leur plaisir. Pour moi, je suis bien malheureuse : depuis que vous dites que vous soupirez pour moi, j'ai fait ce que j'ai pu pour soupirer aussi ; car j'aimerais autant qu'une autre à être bien aise. S'il y avait quelque secret pour cela, tenez, je vous rendrais heureux tout d'un coup ; car je suis naturellement bonne.

LE BERGER.

Hélas ! pour de secret, je n'en sais point d'autre que celui de vous aimer moi-même.

SILVIA.

Apparemment que ce secret-là ne vaut rien ; car je ne vous aime point encore, et j'en suis bien fâchée. Comment avez-vous fait pour m'aimer, vous ?

LE BERGER.

Moi ! Je vous ai vue ; voilà tout.

SILVIA.

Voyez quelle différence ! et moi, plus je vous vois, et moins je vous aime. N'importe ; allez, allez, cela viendra peut-être ; mais ne me gênez point. Par exemple, à présent, je vous haïrais si vous restiez ici.

LE BERGER.

Je me retirerai donc, puisque c'est vous plaire ; mais, pour me consoler, donnez-moi votre main, que je la baise.

SILVIA.

Oh ! non ; on dit que c'est une faveur, et qu'il n'est pas honnête d'en faire ; et cela est vrai, car je sais bien que les bergères se cachent de cela.

LE BERGER.

Personne ne nous voit.

SILVIA.

Oui ; mais puisque c'est une faute, je ne veux point la faire qu'elle ne me donne du plaisir comme aux autres.

LE BERGER.

Adieu donc, belle Silvia ; songez quelquefois à moi.

SILVIA.

Oui, oui.

SCÈNE V

SILVIA, ARLEQUIN.

SILVIA.

Que ce berger me déplaît avec son amour ! Toutes les fois qu'il me parle, je suis toute de mé-

chante humeur. (Voyant Arlequin.) Mais qui est-ce qui vient là ? Ah ! mon Dieu ! le beau garçon !

ARLEQUIN entre en jouant au volant ; il vient de cette façon jusqu'aux pieds de Silvia ; là, en jouant, il laisse tomber le volant, et, en se baissant pour le ramasser, il voit Silvia. Il demeure étonné et courbé ; petit à petit et par secousses, il se redresse le corps. Quand il s'est entièrement redressé, il la regarde ; elle, honteuse, feint de se retirer ; dans son embarras, il l'arrête, et dit :

Vous êtes bien pressée !

SILVIA.

Je me retire, car je ne vous connais pas.

ARLEQUIN.

Vous ne me connaissez pas ! tant pis ; faisons connaissance, voulez-vous ?

SILVIA, encore honteuse.

Je le veux bien.

ARLEQUIN, en riant.

Que vous êtes jolie !

SILVIA.

Vous êtes bien obligeant.

ARLEQUIN.

Oh ! point ; je dis la vérité.

SILVIA, en riant un peu à son tour.

Vous êtes bien joli aussi, vous.

ARLEQUIN.

Tant mieux ! Où demeurez-vous ? Je vous irai voir.

SILVIA.

Je demeure tout près ; mais il ne faut pas venir ; il vaut mieux nous voir toujours ici, parce qu'il y a un berger qui m'aime ; il serait jaloux, il nous suivrait.

ARLEQUIN.

Ce berger-là vous aime !

SILVIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Voyez donc cet impertinent ! je ne le veux pas, moi. Est-ce que vous l'aimez, vous ?

SILVIA.

Non, je n'en ai jamais pu venir à bout.

ARLEQUIN.

C'est bien fait ; il faut n'aimer personne que nous deux ; voyez si vous le pouvez.

SILVIA.

Oh ! de reste ; je ne trouve rien de si aisé.

ARLEQUIN.

Tout de bon ?

SILVIA.

Oh ! je ne mens jamais. Mais où demeurez-vous aussi ?

ARLEQUIN.

Dans cette grande maison.

SILVIA.

Quoi ! chez la fée ?

ARLEQUIN.

Oui.

SILVIA, tristement.

J'ai toujours eu du malheur.

ARLEQUIN, tristement aussi.

Qu'est-ce que vous avez, ma chère amie ?

SILVIA.

C'est que cette fée est plus belle que moi, et j'ai peur que notre amitié ne tienne pas.

ARLEQUIN, impatiemment.

J'aimerais mieux mourir. (Tendrement.) Allez, ne vous affligez pas, mon petit cœur.

SILVIA.

Vous m'aimerez donc toujours ?

ARLEQUIN.

Tant que je serai en vie.

SILVIA.

Ce serait bien dommage de me tromper ; je suis si simple ! Mais mes moutons s'écartent, on me gronderait s'il s'en perdait quelqu'un ; il faut que je m'en aille. Quand reviendrez-vous ?

ARLEQUIN, avec chagrin.

Oh ! que ces moutons me fâchent !

SILVIA.

Et moi aussi ; mais que faire ? Serez-vous ici sur le soir ?

ARLEQUIN.

Sans faute. (Il lui prend la main.) Oh ! les jolis petits doigts ! (Il lui baise la main.) Je n'ai jamais eu de bonbon si bon que cela.

SILVIA, en riant.

Adieu donc. (A part.) Voilà que je soupire, et je n'ai point eu de secret pour cela.

(Elle laisse tomber son mouchoir en s'en allant.)

ARLEQUIN, ramassant le mouchoir.

Mon amie !

SILVIA.

Que voulez-vous, mon ami ? Ah ! c'est mon mouchoir ; donnez.

ARLEQUIN le tend, et puis le retire ; il hésite.

Non, je veux le garder ; il me tiendra compagnie. Qu'est-ce que vous en faites ?

SILVIA.

Je me lave quelquefois le visage, et je m'essuie avec.

ARLEQUIN.

Et par où vous sert-il, afin que je le baise par là ?

SILVIA.

Partout ; mais j'ai hâte, je ne vois plus mes moutons. Adieu ; jusqu'à tantôt.

(Arlequin la salue en faisant des lazzi, et se retire.)

SCÈNE VI

LA FÉE, TRIVELIN.

LA FÉE.

Eh bien ! notre jeune homme a-t-il goûté ?

TRIVELIN.

Oui, goûté comme quatre ; il excelle en fait d'appétit.

LA FÉE.

Où est-il à présent ?

TRIVELIN.

Je crois qu'il joue au volant dans les prairies ; mais j'ai une nouvelle à vous apprendre.

LA FÉE.

Quoi ? qu'est-ce que c'est ?

TRIVELIN.

Merlin est venu pour vous voir.

LA FÉE.

Je suis ravie de ne m'y être point rencontrée ; car c'est une grande peine que de feindre de l'amour pour qui l'on n'en sent plus.

TRIVELIN.

En vérité, madame, c'est bien dommage que ce petit innocent l'ait chassé de votre cœur. Merlin est au comble de la joie ; il croit vous épouser incessamment. Imagines-tu quelque chose d'aussi beau qu'elle ? me disait-il tantôt, en regardant votre portrait. Ah ! Trivelin, que de plaisirs m'attendent ! Mais je vois bien que, de ces plaisirs-là, il n'en tâtera qu'en idée ; et cela est d'une triste ressource, quand on s'en est promis la belle et bonne réalité. Il reviendra ; comment vous tirerez-vous d'affaire avec lui ?

LA FÉE.

Jusqu'ici je n'ai d'autre parti à prendre que de le tromper.

TRIVELIN.

Et n'en sentez-vous pas quelque remords de conscience ?

LA FÉE.

Oh ! j'ai bien d'autres choses en tête qu'à m'amuser à consulter ma conscience sur une bagatelle.

TRIVELIN, à part.

Voilà ce qui s'appelle un cœur de femme complet.

LA FÉE.

Je m'ennuie de ne point voir Arlequin ; je vais le chercher ; mais le voilà qui vient à nous. Qu'en dis-tu, Trivelin ? il me semble qu'il se tient mieux qu'à l'ordinaire.

SCÈNE VII

(Arlequin arrive tenant en main le mouchoir de Silvia qu'il regarde, et dont il se frotte tout doucement le visage.)

LA FÉE, TRIVELIN, ARLEQUIN.

LA FÉE, continuant de parler à Trivelin.

Je suis curieuse de voir ce qu'il fera tout seul. Mets-toi à côté de moi ; je vais tourner mon anneau qui nous rendra invisibles.

(Arlequin arrive au bord du théâtre, et il saute en tenant le mouchoir de Silvia ; il le met sur son sein, il se couche et se roule dessus ; et tout cela gaiement.)

LA FÉE, à Trivelin.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela me paraît singulier. Où a-t-il pris ce mouchoir ? Ne serait-ce pas un des miens qu'il aurait trouvé ? Ah ! si cela était, Trivelin, toutes ces postures-là seraient de bon augure.

TRIVELIN.

Je gagerais, moi, que c'est un linge qui sent le musc.

LA FÉE.

Oh ! non. Je veux lui parler ; mais éloignons-nous un peu pour feindre que nous arrivons.

(Elle s'éloigne de quelques pas.)

ARLEQUIN se promène en chantant.

Ter li ta ta li ta.

LA FÉE.

Bonjour, Arlequin.

ARLEQUIN,
en tirant le pied, et mettant le mouchoir sous son bras.

Je suis votre très humble serviteur.

LA FÉE, à part, à Trivelin.

Comment ! voilà des manières ! Il ne m'en a jamais tant dit depuis qu'il est ici.

ARLEQUIN, à la fée.

Madame, voulez-vous avoir la bonté de vouloir bien me dire comment on est quand on aime une personne ?

LA FÉE, charmée, à Trivelin.

Trivelin, entends-tu ? (A Arlequin.) Quand on aime, mon cher enfant, on souhaite toujours de voir les gens ; on ne peut se séparer d'eux ; on les perd de vue avec chagrin. Enfin on sent des transports, des impatiences et souvent des désirs.

ARLEQUIN, en sautant d'aise et à part.

M'y voilà.

LA FÉE.

Est-ce que vous sentez tout ce que je dis là ?

ARLEQUIN, d'un air indifférent.

Non, c'est une curiosité que j'ai.

TRIVELIN.

Il jase, vraiment !

LA FÉE.

Il jase, il est vrai ; mais sa réponse ne me plaît pas. Mon cher Arlequin, ce n'est donc pas de moi que vous parlez ?

ARLEQUIN.

Oh ! je ne suis pas un niais ; je ne dis pas ce que je pense.

LA FÉE, avec feu et d'un ton brusque.

Qu'est-ce que cela signifie ? Où avez-vous pris ce mouchoir ?

ARLEQUIN, la regardant avec crainte.

Je l'ai pris à terre.

LA FÉE.

A qui est-il ?

ARLEQUIN.

Il est à... (Puis s'arrêtant.) Je n'en sais rien.

LA FÉE.

Il y a quelque mystère désolant là-dessous. Donnez-moi ce mouchoir. (Elle le lui arrache, et après l'avoir regardé avec chagrin, et à part.) Il n'est pas à moi ; et il le baisait ! N'importe ; cachons-lui mes soupçons, et ne l'intimidons pas ; car il ne me découvrirait rien.

ARLEQUIN, humblement, et le chapeau bas.

Ayez la charité de me rendre le mouchoir.

LA FÉE, en soupirant en secret.

Tenez, Arlequin ; je ne veux pas vous l'ôter, puisqu'il vous fait plaisir.

(Arlequin en le recevant lui baise la main, la salue et s'en va.)

LA FÉE.

Vous me quittez ! Où allez-vous ?

ARLEQUIN.

Dormir sous un arbre.

LA FÉE, doucement.

Allez, allez.

SCÈNE VIII

LA FÉE, TRIVELIN.

LA FÉE.

Ah ! Trivelin, je suis perdue.

TRIVELIN.

Je vous avoue, madame, que voici une aventure où je ne comprends rien. Que serait-il donc arrivé à ce petit peste-là ?

LA FÉE, au désespoir et avec feu.

Il a de l'esprit, Trivelin, il en a, et je n'en suis pas mieux ; je suis plus folle que jamais. Ah ! quel coup pour moi ! Que ce petit ingrat vient de me paraître aimable ! As-tu vu comme il est changé ? As-tu remarqué de quel air il me parlait ? combien sa physionomie était devenue fine ? Et ce n'est pas de moi qu'il tient toutes ces grâces-là ! Il a déjà de la délicatesse de sentiment ; il s'est retenu, il n'ose me dire à qui appartient le mouchoir ; il devine que j'en serais jalouse. Ah ! qu'il faut qu'il se soit pris d'amour pour avoir déjà tant d'esprit ? Que je suis malheureuse ! Une autre lui entendra dire ce *je vous aime* que j'ai tant désiré, et je sens qu'il méritera d'être adoré ; je suis au désespoir. Sortons, Trivelin. Il s'agit ici de découvrir ma rivale ; je vais le suivre et parcourir tous les lieux où ils pourront se voir. Cherche de ton côté ; va vite. Je me meurs.

SCÈNE IX

La scène change et représente une prairie où de loin paissent les moutons.

SILVIA, UNE DE SES COUSINES.

SILVIA.

Arrête-toi un moment, ma cousine ; je t'aurai bientôt conté mon histoire, et tu me donneras quelque avis. Tiens, j'étais ici quand il est venu ; dès qu'il s'est approché, le cœur m'a dit que je l'aimais ; cela est admirable ! Il s'est approché aussi ; il m'a parlé. Sais-tu ce qu'il m'a dit ? Qu'il m'aimait aussi. J'étais plus contente que si on m'avait donné tous les moutons du hameau. Vraiment ! je ne m'étonne pas si toutes nos bergères sont si aises d'aimer ; je voudrais n'avoir fait que cela depuis que je suis au monde, tant je le trouve charmant. Mais ce n'est pas tout, il doit revenir ici bientôt ; il m'a déjà baisé la main, et je vois bien qu'il voudra me la baiser encore. Donne-moi conseil, toi qui as eu tant d'amants ; dois-je le laisser faire ?

LA COUSINE.

Garde-t'en bien, ma cousine ; sois bien sévère ; cela entretient la passion d'un amant.

SILVIA.

Quoi ! il n'y a point de moyen plus aisé que cela pour l'entretenir ?

LA COUSINE.

Non ; il ne faut point aussi lui dire tant que tu l'aimes.

SILVIA.

Et comment s'en empêcher ? Je suis encore trop jeune pour pouvoir me gêner.

LA COUSINE.

Fais comme tu pourras ; mais on m'attend, je ne puis rester plus longtemps. Adieu, ma cousine.

SCÈNE X

SILVIA, seule.

Que je suis inquiète ! j'aimerais autant ne point aimer que d'être obligée d'être sévère ; cependant elle dit que cela entretient l'amour. Voilà qui est étrange ; on devrait bien changer une manière si incommode ; ceux qui l'ont inventée n'aimaient pas autant que moi.

SCÈNE XI

SILVIA, ARLEQUIN.

SILVIA.

Voici mon amant ; que j'aurai de peine à me retenir !

(Dès qu'Arlequin l'aperçoit, il vient à elle en sautant de joie ; il lui fait des caresses avec son chapeau, auquel il a attaché le mouchoir ; il tourne autour de Silvia ; tantôt il baise le mouchoir, tantôt il caresse Silvia.)

ARLEQUIN.

Vous voilà, mon petit cœur ?

SILVIA, en riant.

Oui, mon amant.

ARLEQUIN.

Êtes-vous bien aise de me voir ?

SILVIA.

Assez.

ARLEQUIN.

Assez ! ce n'est pas assez.

SILVIA.

Oh ! si fait ; il n'en faut pas davantage.

(Arlequin lui prend la main. Silvia paraît embarrassée.)

ARLEQUIN.

Et moi, je ne veux pas que vous disiez comme cela. (Il veut lui baiser la main.)

SILVIA, retirant sa main.

Ne me baisez pas la main, au moins.

ARLEQUIN.

Ne voilà-t-il pas encore ! Allez, vous êtes une trompeuse. (Il pleure.)

SILVIA, tendrement, en lui prenant le menton.

Hélas ! mon petit amant, ne pleurez pas.

ARLEQUIN, continuant de gémir.

Vous m'aviez promis votre amitié.

SILVIA.

Eh ! je vous l'ai donnée.

ARLEQUIN.

Non ; quand on aime les gens, on ne les empêche pas de baiser sa main. (En lui offrant la sienne.) Tenez, voilà la mienne ; voyez si je ferai comme vous.

SILVIA, se ressouvenant des conseils de sa cousine, et à part.

Oh ! ma cousine dira ce qu'elle voudra, mais je ne puis y tenir. (Haut.) Là, là, consolez-vous, mon ami, et baisez ma main puisque vous en avez envie ; baisez. Mais écoutez, n'allez pas me demander combien je vous aime ; car je vous en dirais toujours la moitié moins qu'il n'y en a. Cela n'empêchera pas que, dans le fond, je ne vous aime de tout mon cœur ; mais vous ne devez pas le savoir, parce que cela vous ôterait votre amitié ; on me l'a dit.

ARLEQUIN, tristement.

Tous ceux qui vous ont dit cela ont fait un mensonge ; ce sont des causeurs qui n'entendent rien à notre affaire. Le cœur me bat quand je baise votre main et que vous dites que vous m'aimez, et c'est marque que ces choses-là sont bonnes à mon amitié.

SILVIA.

Cela se peut bien, car la mienne en va de mieux en mieux aussi, mais qu'importe ; puisqu'on dit que cela ne vaut rien, faisons un marché, de peur d'accident. Toutes les fois que vous me demanderez si j'ai beaucoup d'amitié pour vous, je vous répondrai que je n'en ai guère, et cela ne sera pourtant pas vrai ; et quand vous voudrez me baiser la main, je ne le voudrai pas, et pourtant j'en aurai envie.

ARLEQUIN, riant.

Eh ! eh ! cela sera drôle ! je le veux bien ; mais, avant ce marché-là, laissez-moi baiser votre main à mon aise ; cela ne sera pas du jeu.

SILVIA.

Baisez, cela est juste.

ARLEQUIN lui baise et rebaise la main ; et après, faisant réflexion au plaisir qu'il vient d'avoir, il dit :

Oh ! mais, mon amie, peut-être que le marché nous fâchera tous deux.

SILVIA.

Eh ! quand cela nous fâchera tout de bon, ne sommes-nous pas les maîtres ?

ARLEQUIN.

Il est vrai, mon amie. Cela est donc arrêté ?

SILVIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Cela sera tout divertissant : voyons pour voir. (Arlequin ici badine, et l'interroge pour rire.) M'aimez-vous beaucoup ?

SILVIA.

Pas beaucoup.

ARLEQUIN, sérieusement.

Ce n'est que pour rire au moins ; autrement...

SILVIA, riant.

Eh ! sans doute.

ARLEQUIN, poursuivant toujours la badinerie, et riant.

Ah ! ah ! ah ! Donnez-moi votre main, ma mignonne.

SILVIA.

Je ne le veux pas.

ARLEQUIN, souriant.

Je sais pourtant que vous le voudriez bien.

SILVIA.

Plus que vous ; mais je ne veux pas le dire.

ARLEQUIN, souriant encore ici ; puis changeant de façon, et tristement.

Je veux la baiser, ou je serai fâché.

SILVIA.

Vous badinez, mon ami ?

ARLEQUIN, toujours tristement.

Non.

SILVIA.

Quoi ! c'est tout de bon ?

ARLEQUIN.

Tout de bon.

SILVIA, en lui tendant la main.

Tenez donc.

SCÈNE XII

LA FÉE, ARLEQUIN, SILVIA.

LA FÉE, en retournant son anneau, et à part.

Ah ! je vois mon malheur.

ARLEQUIN, après avoir baisé la main de Silvia.

Dame ! je badinais.

SILVIA.

Je vois bien que vous m'avez attrapée ; mais j'en profite aussi.

ARLEQUIN, qui lui tient toujours la main.

Voilà un petit mot qui me plaît comme tout.

LA FÉE, à part.

Ah ! juste ciel ! quel langage ! Paraissons.

(Elle retourne son anneau.)

SILVIA, effrayée de la voir, fait un cri.

Ah !

ARLEQUIN.

Ouf !

LA FÉE, à Arlequin avec humeur.

Vous en savez déjà beaucoup.

ARLEQUIN, embarrassé.

Eh ! eh ! je ne savais pourtant pas que vous étiez là.

LA FÉE, en le regardant.

Ingrat ! (Puis le touchant de sa baguette.) Suivez-moi.

(Après ce dernier mot, elle touche aussi Silvia sans lui rien dire.)

SILVIA, touchée.

Miséricorde !

(La fée part avec Arlequin, qui marche devant en silence.)

SCÈNE XIII

SILVIA, LUTINS.

SILVIA, seule, tremblante, et sans bouger.

Ah ! la méchante femme ! je tremble encore de peur. Hélas ! peut-être qu'elle va tuer mon amant, elle ne lui pardonnera jamais de m'aimer. Mais je sais bien comment je ferai ; je m'en vais assembler tous les bergers du hameau, et les mener chez elle : allons. (Silvia là-dessus veut marcher, mais elle ne peut avancer un pas.) Qu'est-ce que j'ai donc ? Je ne puis remuer. (Elle fait des efforts et ajoute :) Ah ! cette magicienne m'a jeté un sortilège aux jambes. (A ces mots, deux ou trois lutins viennent pour l'enlever.) Aïe ! aïe ! messieurs, ayez pitié de moi ; au secours ! au secours !

UN DES LUTINS.

Suivez-nous, suivez-nous.

SILVIA.

Je ne veux pas, je veux retourner au logis.

UN AUTRE LUTIN.

Marchons. (Il l'enlève.)

SCÈNE XIV

La scène change et représente le jardin de la fée.

LA FÉE, ARLEQUIN.

LA FÉE, à Arlequin qui marche devant elle la tête baissée.

Fourbe que tu es ! je n'ai pu paraître aimable à tes yeux, je n'ai pu t'inspirer le moindre sentiment, malgré tous les soins et toute la tendresse que tu m'as vus ; et ton changement est l'ouvrage d'une misérable bergère ! Réponds, ingrat ! que lui trouves-tu de si charmant ? Parle.

ARLEQUIN, feignant d'être retombé dans sa bêtise.

Qu'est-ce que vous voulez ?

LA FÉE.

Je ne te conseille pas d'affecter une stupidité que tu n'as plus. Si tu ne te montres tel que tu es, tu vas me voir poignarder l'indigne objet de ton choix.

ARLEQUIN, vite et avec crainte.

Eh ! non, non ; je vous promets que j'aurai de l'esprit autant que vous le voudrez.

LA FÉE.

Tu trembles pour elle.

ARLEQUIN.

C'est que je n'aime pas à voir mourir personne.

LA FÉE.

Tu me verras mourir, si tu ne m'aimes.

ARLEQUIN.

Ne soyez donc pas en colère contre nous.

LA FÉE, s'attendrissant.

Ah ! mon cher Arlequin, regarde-moi ; repens-toi de m'avoir désespérée : j'oublierai de quelle part t'est venu ton esprit ; mais puisque tu en as, qu'il te serve à connaître les avantages que je t'offre.

ARLEQUIN.

Tenez, dans le fond, je vois bien que j'ai tort ; vous êtes belle et brave cent fois plus que l'autre. J'enrage.

LA FÉE.

Et de quoi ?

ARLEQUIN.

C'est que j'ai laissé prendre mon cœur par cette petite friponne, qui est plus laide que vous.

LA FÉE, soupirant en secret.

Arlequin, voudrais-tu aimer une personne qui te trompe, qui a voulu badiner avec toi, et qui ne t'aime pas ?

ARLEQUIN.

Oh ! pour cela, si fait ; elle m'aime à la folie.

LA FÉE.

Elle t'abusait ; je le sais bien, puisqu'elle doit épouser un berger du village qui est son amant. Si tu veux, je m'en vais l'envoyer chercher, et elle te le dira elle-même.

ARLEQUIN, en se mettant la main sur la poitrine et sur son cœur.

Tic, tac, tic, tac, ouf ! voilà des paroles qui me rendent malade. (Plus vite.) Allons, allons, je veux savoir cela ; car si elle me trompe, jarni ! je vous caresserai, je vous épouserai devant ses deux yeux pour la punir.

LA FÉE.

Eh bien ! je vais l'envoyer chercher.

ARLEQUIN, encore ému.

Oui ; mais vous êtes bien fine. Si vous êtes là quand elle me parlera, vous lui ferez la grimace, elle vous craindra, et elle n'osera me dire rondement sa pensée.

LA FÉE.

Je me retirerai.

ARLEQUIN.

La peste ! Vous êtes une sorcière, vous nous jouerez un tour comme tantôt, et elle s'en doutera. Vous êtes au milieu du monde, et on ne voit rien. Oh ! je ne veux point que vous trichiez ; faites un serment que vous n'y serez pas en cachette.

LA FÉE.

Je te le jure, foi de fée.

ARLEQUIN.

Je ne sais point si ce juron-là est bon ; mais je me souviens à cette heure, quand on me lisait des histoires, d'avoir vu qu'on jurait par le Six, le Tix, oui, le Styx.

LA FÉE.

C'est la même chose.

ARLEQUIN.

N'importe, jurez toujours. Dame ! puisque vous craignez, c'est que c'est le meilleur.

LA FÉE, après avoir rêvé.

Eh bien ! je n'y serai point, je t'en jure par le Styx, et je vais donner ordre qu'on l'amène ici.

ARLEQUIN.

Et moi, en attendant, je m'en vais gémir en me promenant.

SCÈNE XV

LA FÉE, seule.

Mon serment me lie ; mais je n'en sais pas moins le moyen d'épouvanter la bergère sans être présente, et il me reste une ressource. Je donnerai mon anneau à Trivelin qui les écoutera invisible, et qui me rapportera ce qu'ils auront dit. Appelons-le. Trivelin ! Trivelin !

SCÈNE XVI

LA FÉE, TRIVELIN.

TRIVELIN.

Que voulez-vous, madame ?

LA FÉE.

Faites venir ici cette bergère, je veux lui parler ; et vous, prenez cette bague. Quand j'aurai quitté cette fille, vous avertirez Arlequin de lui venir parler, et vous le suivrez sans qu'il le sache, pour venir écouter leur entretien, avec la précaution de retourner la bague pour n'être point vu d'eux ; après quoi, vous me redirez leurs discours. Entendez-vous ? Soyez exact, je vous prie.

TRIVELIN.

Oui, madame. (Il sort.)

SCÈNE XVII

LA FÉE, SILVIA.

LA FÉE, un moment seule.

Est-il d'aventure plus triste que la mienne ? Je n'ai lieu d'aimer plus que je n'aimais, que pour en souffrir davantage ; cependant il me reste encore quelque espérance ; mais voici ma rivale. (A Silvia.) Approchez, approchez.

SILVIA.

Madame, est-ce que vous voulez toujours me retenir de force ici ? Si ce beau garçon m'aime, est-ce ma faute ? Il dit que je suis belle ; dame ! je ne puis m'empêcher de l'être.

LA FÉE, avec fureur, à part.

Oh ! si je ne craignais de tout perdre, je la déchirerais. (Haut.) Écoutez-moi, petite fille ; mille tourments vous sont préparés, si vous ne m'obéissez.

SILVIA.

Hélas ! vous n'avez qu'à dire.

LA FÉE.

Arlequin va paraître ici ; je vous ordonne de lui dire que vous n'avez voulu que vous divertir de lui, que vous ne l'aimez point, et qu'on va vous marie avec un berger du village. Je ne paraîtrai point dans la conversation, mais je serai à vos côtés sans que vous me voyiez ; et si vous n'observez mes ordres avec la dernière rigueur, s'il vous

échappe le moindre mot qui lui fasse deviner que je vous aie forcée à lui parler comme je le veux, tout est prêt pour votre supplice.

SILVIA.

Moi, lui dire que j'ai voulu me moquer de lui ! Cela est-il raisonnable ? Il se mettra à pleurer, et je me mettrai à pleurer aussi. Vous savez bien que cela est immanquable.

LA FÉE, en colère.

Vous osez me résister ! Paraissez, esprits infernaux ; enchaînez-la, et n'oubliez rien pour la tourmenter. (Des esprits entrent.)

SILVIA, pleurant.

N'avez-vous pas de conscience de me demander une chose impossible ?

LA FÉE, aux esprits.

Allez prendre l'ingrat qu'elle aime, et donnez-lui la mort à ses yeux.

SILVIA.

La mort ! Ah ! Madame la fée, vous n'avez qu'à le faire venir ; je m'en vais lui dire que je le hais, et je vous promets de ne point pleurer du tout ; je l'aime trop pour cela.

LA FÉE.

Si vous versez une larme, si vous ne paraissez tranquille, il est perdu, et vous aussi. (Aux esprits.) Ôtez-lui ses fers. (A Silvia.) Quand vous lui aurez parlé, je vous ferai reconduire chez vous, si j'ai lieu d'être contente ; il va venir ; attendez ici.

SCÈNE XVIII

SILVIA, ARLEQUIN, TRIVELIN.

SILVIA, un moment seule.

Achevons vite de pleurer, afin que mon amant ne croie pas que je l'aime. Le pauvre enfant ! ce serait le tuer moi-même. Ah ! maudite fée ! Mais essuyons mes yeux ; le voilà qui vient.

(Arlequin entre triste et la tête penchée ; il ne dit mot jusqu'auprès de Silvia. Il se présente à elle, la regarde un moment sans parler ; et après, Trivelin, invisible, entre.)

ARLEQUIN.

Mon amie !

SILVIA, d'un air libre.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Regarde-moi.

SILVIA, embarrassée.

A quoi sert tout cela ? On m'a fait venir ici pour vous parler ; j'ai hâte. Qu'est-ce que vous voulez ?

ARLEQUIN, tendrement.

Est-ce vrai que vous m'avez fourbé ?

SILVIA.

Oui ; tout ce que j'ai fait, ce n'était que pour me donner du plaisir.

ARLEQUIN, s'approchant d'elle tendrement.

Mon amie, dites franchement ; cette coquine de fée n'est point ici, car elle en a juré. (En flattant Silvia.) Là, là, remettez-vous, mon petit cœur ; dites, êtes-vous une perfide ? Allez-vous être la femme de ce vilain berger ?

SILVIA.

Oui, encore une fois ; tout cela est vrai.

ARLEQUIN, pleurant de toutes ses forces.

Hi ! hi ! hi !

SILVIA, à part.

Le courage me manque. (Arlequin cherche dans ses poches ; il en tire un petit couteau qu'il aiguise sur sa manche.) Qu'allez-vous donc faire ? (Arlequin, sans répondre, allonge le bras comme pour prendre sa secousse, et ouvre un peu son estomac.) Ah ! il va se tuer. Arrêtez-vous, mon amant ; j'ai été obligée de vous dire des menteries. (En parlant à la fée qu'elle croit à côté d'elle.) Madame la fée, pardonnez-moi. En quelque endroit que vous soyez ici, vous voyez bien ce qu'il en est.

ARLEQUIN.

Ah ! quel plaisir ! Soutenez-moi, m'amour ; je m'évanouis d'aise. (Silvia le soutient. Trivelin paraît tout d'un coup à leurs yeux.)

SILVIA, surprise.

Ah ! voilà la fée.

TRIVELIN.

Non, mes enfants, ce n'est pas la fée ; mais elle m'a donné son anneau, afin que je vous écoutasse sans être vu. Ce serait bien dommage d'abandonner de si tendres amants à sa fureur ; aussi bien ne mérite-t-elle pas qu'on la serve, puisqu'elle est infidèle au plus généreux magicien du monde à qui je suis dévoué. Soyez en repos ; je vais vous donner un moyen d'assurer votre bonheur. Il faut qu'Arlequin paraisse mécontent de vous, Silvia ; et que, de votre côté, vous feigniez de le quitter en le raillant. Je vais chercher la fée qui m'attend, à qui je dirai que vous vous êtes parfaitement acquittée de ce qu'elle vous avait ordonné ;

elle sera témoin de votre retraite. Pour vous, Arlequin, quand Silvia sera sortie, vous resterez avec la fée ; et alors, en l'assurant que vous ne songez plus à Silvia infidèle, vous jurerez de vous attacher à la magicienne, et tâcherez par quelque tour d'adresse, et comme en badinant, de lui prendre sa baguette. Je vous avertis que dès qu'elle sera dans vos mains, la fée n'aura plus aucun pouvoir sur vous deux ; et qu'en la touchant elle-même d'un coup de baguette, vous en serez absolument le maître. Pour lors, vous pourrez sortir d'ici et vous faire telle destinée qu'il vous plaira.

SILVIA.

Je prie le ciel qu'il vous récompense.

ARLEQUIN.

Oh ! quel honnête homme ! Quand j'aurai la baguette, je vous donnerai votre plein chapeau de liards.

TRIVELIN.

Préparez-vous ; je vais amener ici la fée.

SCÈNE XIX

ARLEQUIN, SILVIA.

ARLEQUIN.

Ma chère amie, la joie me court dans le corps, il faut que je vous baise ; nous avons bien le temps de cela.

SILVIA.

Taisez-vous donc, mon ami ; ne nous caressons pas à cette heure, afin de pouvoir nous caresser toujours. On vient ; dites-moi bien des injures pour avoir la baguette.

SCÈNE XX

LA FÉE, TRIVELIN, ARLEQUIN, SILVIA.

ARLEQUIN, comme en colère.

Allons, petite coquine.

TRIVELIN, à la fée.

Je crois, madame, que vous aurez lieu d'être contente.

ARLEQUIN, continuant à gronder Silvia.

Sortez d'ici, friponne. Voyez cette petite effrontée ! Sortez d'ici, mort de ma vie !

SILVIA, en riant.

Ah ! ah ! qu'il est drôle ! Adieu, adieu ; je m'en vais épouser mon amant ; une autre fois ne croyez pas tout ce qu'on vous dit, petit garçon. (A la fée.) Madame, voulez-vous que je m'en aille ?

LA FÉE, à Trivelin.

Faites-la sortir, Trivelin.

SCÈNE XXI

LA FÉE, ARLEQUIN.

LA FÉE.

Je vous avais dit la vérité, comme vous voyez.

ARLEQUIN, avec une indifférence apparente.

Oh ! je me soucie bien de cela ; c'est une petite laide qui ne vous vaut pas. Allez, allez, à présent je vois bien que vous êtes une bonne personne.

Fi ! que j'étais sot ; laissez faire, nous l'attraperons bien, quand nous serons mari et femme.

LA FÉE.

Quoi ! mon cher Arlequin, vous m'aimerez donc ?

ARLEQUIN.

Eh ! qui donc ? J'avais assurément la vue trouble. Tenez, cela m'avait fâché d'abord ; mais à présent je donnerais toutes les bergères des champs pour une mauvaise épingle. (Doucement.) Mais vous n'avez peut-être plus envie de moi, à cause que j'ai été si bête.

LA FÉE.

Mon cher Arlequin, je te fais mon maître, mon mari ; oui, je t'épouse ; je te donne mon cœur, mes richesses, ma puissance. Es-tu content ?

ARLEQUIN, la regardant tendrement.

Ah ! ma mie, que vous me plaisez ! (Lui prenant la main.) Moi, je vous donne ma personne, et puis cela encore. (C'est son chapeau) ; et puis encore cela. (Il lui met son épée au côté, et dit en lui prenant sa baguette :) Et je m'en vais mettre ce bâton à mon côté.

LA FÉE, inquiète, le voyant tenir sa baguette.

Donnez, donnez-moi cette baguette, mon fils ; vous la casserez.

ARLEQUIN.

Tout doucement, tout doucement !

LA FÉE.

Donnez-donc vite ; j'en ai besoin.

ARLEQUIN, la touchant adroitement avec la baguette.

Tout beau ! asseyez-vous là, et soyez sage.

LA FÉE, tombant sur un siège de gazon.

Ah ! je suis perdue, je suis trahie.

ARLEQUIN, en riant.

Et moi, je suis on ne peut mieux. Oh ! oh ! vous me grondiez tantôt parce que je n'avais point d'esprit ; j'en ai pourtant plus que vous. (Arlequin alors fait des sauts de joie ; il rit, il danse, il siffle, et de temps en temps va autour de la fée, et lui montrant la baguette.) Soyez bien sage, madame la sorcière ; car voyez-vous bien cela ? (Alors il appelle tout le monde.) Allons, qu'on m'apporte ici mon petit cœur. Trivelin, où sont mes valets et tous les diables aussi ? Vite ; j'ordonne ; je commande, ou par la sambleu... (Tout accourt à sa voix.)

SCÈNE XXII

LA FÉE, ARLEQUIN, SILVIA, TRIVELIN, DANSEURS, CHANTEURS ET ESPRITS.

ARLEQUIN, courant au-devant de Silvia, et lui montrant la baguette.

Ma chère amie, voilà la machine ; je suis sorcier à cette heure ; tenez, prenez ; il faut que vous soyez sorcière aussi. (Il lui donne la baguette.)

SILVIA prend la baguette en sautant d'aise.

Oh ! mon amant, nous n'aurons plus d'envieux.

(A peine Silvia a-t-elle dit ces mots, que quelques esprits s'avancent.)

UN DES ESPRITS.

Vous êtes notre maîtresse ; que voulez-vous de nous ? (Silvia, surprise de leur approche, se retire.)

ARLEQUIN, fâché.

Jarni ! je vous apprendrai à vivre. (A Silvia.) Donnez-moi ce bâton, afin que je les rosse.

(Il prend la baguette, et ensuite bat les esprits avec son épée ; il bat après les danseurs, les chanteurs, et jusqu'à Trivelin même.)

SILVIA, en l'arrêtant.

En voilà assez, mon ami. (Arlequin menace tout le monde, va à la fée qui est sur le banc, et la menace aussi. Silvia alors s'approche à son tour de la fée et lui dit en la saluant :) Bonjour, madame ; comment vous portez-vous ? Vous n'êtes donc plus si méchante ? (La fée détourne la tête en jetant des regards de fureur sur eux). Oh ! qu'elle est en colère !

ARLEQUIN, à la fée.

Tout doux ! je suis le maître. Allons, qu'on nous regarde tout à l'heure agréablement.

SILVIA.

Laissons-la, mon ami ; soyons généreux ; la compassion est une belle chose.

ARLEQUIN.

Je lui pardonne ; mais je veux qu'on chante, qu'on danse, et puis après nous irons nous faire roi quelque part.

LA SURPRISE DE L'AMOUR

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois par les comédiens italiens, le 3 mai 1722.

PERSONNAGES

LA COMTESSE.
LÉLIO.
LE BARON, ami de Lélio.
COLOMBINE, suivante de la comtesse.
ARLEQUIN, valet de Lélio.
JACQUELINE, servante de Lélio.
PIERRE, amant de Jacqueline.

La scène est dans une maison de campagne.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, JACQUELINE.

PIERRE.

Tians, Jacquelaine, t'as une himeur qui me fâche. Pargué ! encore faut-il dire queuque parole d'amiquié aux gens.

JACQUELINE.

Mais qu'est-ce qu'il te faut donc ? Tu me veux pour ta femme ; eh bian ! est-ce que je recule à cela ?

PIERRE.

Bon ! qu'est-ce que ça dit ? Est-ce que toutes les filles n'aimont pas à devenir la femme d'un homme ?

JACQUELINE.

Tredame ! c'est donc un oisiau bien rare qu'un homme pour en être si envieuse ?

PIERRE.

Eh ! la, la, je parle en discourant ; je savons bian que l'oisiau n'est pas rare ; mais quand une fille est grande, alle a la fantaisie d'en avoir un, et il n'y a pas de mal à ça, Jacquelaine ; car ça est vrai, et tu n'iras pas là contre.

JACQUELINE.

Acoute ; n'ons-je pas d'autres amoureux que toi ? Est-ce que Blaise et le gros Colas ne sont pas affolés de moi tous deux ? Est-ce qu'ils ne sont pas des hommes aussi bian que toi ?

PIERRE.

Eh mais ! je pense qu'oui.

JACQUELINE.

Eh bian ! butor, je te baille la parfarence. Qu'as-tu à dire à ça ?

PIERRE.

C'est que tu m'aimes mieux qu'eux tant seulement ; mais si je ne te prenais pas, moi, ça te fâcherait-il ?

JACQUELINE.

Oh ! dame, t'en veux trop savoir.

PIERRE.

Eh ! morguienne ! voilà le *tu autem ;* je veux de l'amiquié pour la parsonne de moi tout seul. Quand tout le village vianrait te dire : « Jacquelaine, épouse-moi » ; je voudrais que tu fisses bravement la grimace à tout le village, et que tu lui disis : « Nennin-da, je veux être la femme de Piarre, et pis c'est tout. » Pour ce qui est d'en cas de moi, si j'allais être un parfide, je voudrais que tu te fâchisses rudement, et que t'en pleurisses tout ton soûl ; et velà, margué ! ce qu'en appelle aimer le monde. Tians, moi qui te parle, si t'allais me changer, il n'y aurait pus de çarvelle cheux moi ; c'est de l'amiquié que ça. Tatigué ! que je serais content si tu pouvois itou devenir folle ! Ah ! que ça serait touchant ! Ma pauvre Jacquelaine, dis-moi

queuque mot qui me fasse comprendre que tu pardrais un petit brin l'esprit.

JACQUELINE.

Va, va, Piarre, je ne dis rien ; mais je n'en pense pas moins.

PIERRE.

Et penses-tu que tu m'aimes, par hasard ? Dis-moi oui ou non.

JACQUELINE.

Devine lequel.

PIERRE.

Regarde-moi entre deux yeux. Tu ris, tout comme si tu disais oui. Eh ! eh ! eh ! qu'en dis-tu ?

JACQUELINE.

Eh ! je dis franchement que je serais bian empêchée de ne pas t'aimer ; car t'es bien agriable.

PIERRE.

Eh ! jarni ! velà dire les mots et les paroles.

JACQUELINE.

Je t'ai toujours trouvé une bonne philosomie d'homme. Tu m'as fait l'amour, et franchement ça m'a fait plaisir ; mais l'honneur des filles les empêche de parler. Après ça, ma tante disait toujours qu'un amant, c'est comme un homme qui a faim ; pus il a faim, et pus il a envie de manger ; pus un homme a de peine après une fille, et pus il l'aime.

PIERRE.

Parsanguenne ! il faut que ta tante ait dit vrai ; car je meurs de faim, je t'en avertis, Jacquelaine.

JACQUELINE.

Tant mieux ! je t'aime de cette himeur-là, pourvu qu'alle dure ; mais j'ai bien peur que M. Lélio, mon maître, ne consente pas à noute mariage, et qu'il ne me boute hors de chez li, quand il saura que je t'aime ; car il nous a dit qu'il ne voulait point d'amourette parmi nous.

PIERRE.

Et pourquoi donc ça ? Est-ce qu'il y a du mal à aimer son prochain ? Eh ! morgué ! je m'en vas lui gager, moi, que ça se pratique chez les Turcs ; et si, ils sont bian méchants.

JACQUELINE.

Oh ! c'est pis qu'un Turc. A cause d'une dame de Paris qu'il aimait beaucoup, et qui li a tourné casaque pour un autre galant plus mal bâti que li, noute monsieur a fait tapage. Il li a dit qu'alle devait être honteuse ; alle lui a dit qu'alle ne voulait pas l'être. « Eh ! voilà bian de quoi ! » ç'a-t-elle fait. Et pis des injures : « Vous êtes une indeigne... Et voyez donc cet impertinent !... Et je me vengerai... Et moi, je m'en gausse... » Tant y a qu'à la parfin alle li a farmé la porte sus le nez. Li, qui est glorieux, a pris ça en mal, et il est venu ici pour vivre en harmite, en philosophe ; car velà comme il dit. Et depuis ce temps, quand il entend parler d'amour, il semble qu'en l'écorche comme une anguille. Son valet Arlequin fait itou le dégoûté. Quand il voit une fille à droite, ce drôle de corps se baille les airs d'aller à gauche, à cause de queuque mijaurée de chambrière qui li a, à ce qu'il dit, vendu du noir.

PIERRE.

Quien, véritablement, c'est une piquié que ça ;

il n'y a pas de police ; on punit tous les jours de pauvres voleurs, et en laisse aller et venir les perfides. Mais velà ton maître, parle-li.

JACQUELINE.

Non ; il a la face triste, c'est peut-être qu'il rêve aux femmes ; je sis d'avis que j'attende que ça soit passé. Va, va, il y a bonne espérance, pisque ta maîtresse est arrivée, et qu'alle a dit qu'alle li en parlerait.

SCÈNE II

LÉLIO, ARLEQUIN, tous deux d'un air triste.

LÉLIO.

Le temps est sombre aujourd'hui.

ARLEQUIN.

Ma foi, oui, il est aussi mélancolique que nous.

LÉLIO.

Oh ! on n'est pas toujours dans la même disposition ; l'esprit, aussi bien que le temps, est sujet à des nuages.

ARLEQUIN.

Pour moi, quand mon esprit va bien, je ne m'embarrasse guère du brouillard.

LÉLIO.

Tout le monde est assez de même.

ARLEQUIN.

Mais je trouve toujours le temps vilain, quand je suis triste.

LÉLIO.

C'est que tu as quelque chose qui te chagrine.

ARLEQUIN.

Non.

LÉLIO.

Tu n'as donc point de tristesse ?

ARLEQUIN.

Si fait.

LÉLIO.

Dis donc pourquoi ?

ARLEQUIN.

Pourquoi ? En vérité, je n'en sais rien ; c'est peut-être que je suis triste de ce que je ne suis pas gai.

LÉLIO.

Va, tu ne sais ce que tu dis.

ARLEQUIN.

Avec cela, il me semble que je ne me porte pas bien.

LÉLIO.

Ah ! si tu es malade, c'est une autre affaire.

ARLEQUIN.

Je ne suis pas malade non plus.

LÉLIO.

Es-tu fou ? Si tu n'es pas malade, comment trouves-tu donc que tu ne te portes pas bien ?

ARLEQUIN.

Tenez, monsieur, je bois à merveille, je mange de même, je dors comme une marmotte ; voilà ma santé.

LÉLIO.

C'est une santé de crocheteur ; un honnête homme serait heureux de l'avoir.

ARLEQUIN.

Cependant je me sens pesant et lourd ; j'ai une fainéantise dans les membres ; je bâille sans sujet ; je n'ai du courage qu'à mes repas ; tout me déplaît. Je ne vis pas, je traîne ; quand le jour est venu, je voudrais qu'il fût nuit ; quand il est nuit, je voudrais qu'il fût jour ; voilà ma maladie ; voilà comment je me porte bien et mal.

LÉLIO.

Je t'entends, c'est un peu d'ennui qui t'a pris ; cela se passera. As-tu sur toi ce livre qu'on m'a envoyé de Paris ?... Réponds donc.

ARLEQUIN.

Monsieur, avec votre permission, que je passe de l'autre côté.

LÉLIO.

Que veux-tu donc ? Qu'est-ce que cette cérémonie ?

ARLEQUIN.

C'est pour ne pas voir sur cet arbre deux petits oiseaux qui sont amoureux ; cela me tracasse. J'ai juré de ne plus faire l'amour ; mais quand je le vois faire, j'ai presque envie de manquer de parole à mon serment, cela me raccommode avec ces pestes

de femmes ; et puis c'est le diable de me refâcher contre elles.

LÉLIO.

Eh ! mon cher Arlequin, me crois-tu plus exempt que toi de ces petites inquiétudes-là ? Je me ressouviens qu'il y a des femmes au monde, qu'elles sont aimables, et ce ressouvenir ne va pas sans quelques émotions de cœur ; mais ce sont ces émotions-là qui me rendent inébranlable dans la résolution de ne plus voir de femmes.

ARLEQUIN.

Pardi ! cela me fait tout le contraire, à moi, quand ces émotions-là me prennent, c'est alors que ma résolution branle. Enseignez-moi donc à en faire mon profit comme vous.

LÉLIO.

Oui-da, mon ami, je t'aime ; tu as du bon sens, quoique un peu grossier. L'infidélité de ta maîtresse t'a rebuté de l'amour ; la trahison de la mienne m'en a rebuté de même ; tu m'as suivi avec courage dans ma retraite, et tu m'es devenu cher par la conformité de ton génie avec le mien et par la ressemblance de nos aventures.

ARLEQUIN.

Et moi, monsieur, je vous assure que je vous aime cent fois plus aussi que de coutume, à cause que vous avez la bonté de m'aimer tant. Je ne veux plus voir de femmes, non plus que vous ; cela n'a point de conscience. J'ai pensé crever de l'infidélité de Margot. Les passe-temps de la campagne, votre conversation et la bonne nourriture, m'ont un peu remis. Je n'aime plus cette Margot ;

seulement quelquefois son petit nez me trotte encore dans la tête ; mais quand je ne songe point à elle, je n'y gagne rien ; car je pense à toutes les femmes en gros, et alors les émotions de cœur que vous dites viennent me tourmenter. Je cours, je saute, je chante, je danse ; je n'ai point d'autre secret pour me chasser cela, mais ce secret-là n'est que de l'onguent miton-mitaine. Je suis dans un grand danger ; et, puisque vous m'aimez tant, ayez la charité de me dire comment je ferai pour devenir fort, quand je suis faible.

LÉLIO.

Ce pauvre garçon me fait pitié. Ah ! sexe trompeur, tourmente ceux qui t'approchent, mais laisse en repos ceux qui te fuient !

ARLEQUIN.

Cela est trop raisonnable ; pourquoi faire du mal à ceux qui ne te font rien ?

LÉLIO.

Quand quelqu'un me vante une femme aimable et l'amour qu'il a pour elle, je crois voir un frénétique qui me fait l'éloge d'une vipère, qui me dit qu'elle est charmante, et qu'il a le bonheur d'en être mordu.

ARLEQUIN.

Fi donc ! cela fait mourir.

LÉLIO.

Eh ! mon cher enfant, la vipère n'ôte que la vie. Femmes, vous nous ravissez notre raison, notre liberté, notre repos ; vous nous ravissez à nous-mêmes, et vous nous laissez vivre ! Ne

voilà-t-il pas des hommes en bel état après ? Des pauvres fous, des hommes troublés, ivres de douleur ou de joie, toujours en convulsion, des esclaves ! Et à qui appartiennent ces esclaves ? A des femmes. Et qu'est-ce que c'est qu'une femme ? Pour la définir il faudrait la connaître ; nous pouvons aujourd'hui en commencer la définition, mais je soutiens qu'on n'en verra le bout qu'à la fin du monde.

ARLEQUIN.

En vérité, c'est pourtant un joli petit animal que cette femme, un joli petit chat ; c'est dommage qu'il ait tant de griffes.

LÉLIO.

Tu as raison, c'est dommage ; car enfin, est-il dans l'univers de figure plus charmante ? Que de grâces, et que de variété dans ces grâces !

ARLEQUIN.

C'est une créature à manger.

LÉLIO.

Voyez ces ajustements : jupes étroites, jupes en lanterne, coiffure en clocher, coiffure sur le nez, capuchon sur la tête, et toutes les modes les plus extravagantes, mettez-les sur une femme ; dès qu'elles auront touché sa personne enchanteresse, c'est l'Amour et les Grâces qui l'ont habillée ; c'est de l'esprit qui lui vient jusques au bout des doigts. Cela n'est-il pas bien singulier ?

ARLEQUIN.

Oh ! cela est vrai ! il n'y a, mardi ! pas de livre qui ait tant d'esprit qu'une femme, quand elle est en corset et en petites pantoufles.

LÉLIO.

Quel aimable désordre d'idées dans la tête ! que de vivacité ! quelles expressions ! que de naïveté ! L'homme a le bon sens en partage ; mais, ma foi, l'esprit n'appartient qu'à la femme. A l'égard de son cœur, ah ! si les plaisirs qu'il nous donne étaient durables, ce serait un séjour délicieux que la terre. Nous autres hommes, pour la plupart, nous sommes jolis en amour ; nous nous répandons en petits sentiments doucereux ; nous avons la marotte d'être délicats, parce que cela donne un air plus tendre ; nous faisons l'amour réglément, tout comme on fait une charge. Nous nous faisons des méthodes de tendresse ; nous allons chez une femme, pourquoi ? Pour l'aimer, parce que c'est le devoir de notre emploi. Quelle pitoyable façon de faire ! Une femme ne veut être ni tendre, ni délicate, ni fâchée, ni bien aise ; elle est tout cela sans le savoir, et cela est charmant. Regardez-la quand elle aime, et qu'elle ne veut pas le dire ; morbleu ! nos tendresses les plus babillardes approchent-elles de l'amour qui perce à travers son silence ?

ARLEQUIN.

Ah ! monsieur, je m'en souviens, Margot avait si bonne grâce à faire comme cela la nigaude !

LÉLIO.

Sans l'aiguillon de l'amour et du plaisir, notre cœur, à nous autres, est un vrai paralytique ; nous restons là comme des eaux dormantes, qui attendent qu'on les remue pour se remuer. Le cœur d'une femme se donne sa secousse à lui-même ; il part sur un mot qu'on dit, sur un mot qu'on ne dit pas, sur une contenance. Elle a beau vous avoir dit qu'elle

aime ; le répète-t-elle ? vous l'apprenez toujours, vous ne le saviez pas encore : ici par une impatience, par une froideur, par une imprudence, par une distraction, en baissant les yeux, en les relevant, en sortant de sa place, en y restant ; enfin c'est de la jalousie, du calme, de l'inquiétude, de la joie, du babil, et du silence de toutes couleurs. Et le moyen de ne pas s'enivrer du plaisir que cela donne ! Le moyen de se voir adorer sans que la tête vous tourne ! Pour moi, j'étais tout aussi sot que les autres amants ; je me croyais un petit prodige, mon mérite m'étonnait ; ah ! qu'il est mortifiant d'en rabattre ! C'est aujourd'hui ma bêtise qui m'étonne ; l'homme prodigieux a disparu, et je n'ai trouvé qu'une dupe à sa place.

ARLEQUIN.

Eh bien ! monsieur, queussi, queumi ; voilà mon histoire, j'étais tout aussi sot que vous. Vous faites pourtant un portrait qui fait venir l'envie de l'original.

LÉLIO.

Butor que tu es ! Ne t'ai-je pas dit que la femme était aimable, qu'elle avait le cœur tendre, et beaucoup d'esprit ?

ARLEQUIN.

Oui. Est-ce que tout cela n'est pas bien joli ?

LÉLIO.

Non ; tout cela c'est affreux.

ARLEQUIN.

Bon ! bon ! c'est que vous voulez m'attraper peut-être.

LÉLIO.

Non, ce sont là les instruments de notre supplice. Dis-moi, mon pauvre garçon, si tu trouvais sur ton chemin de l'argent d'abord, un peu plus loin de l'or, un peu plus loin des perles, et que cela te conduisît à la caverne d'un monstre, d'un tigre, si tu veux, est-ce que tu ne haïrais pas cet argent, cet or et ces perles ?

ARLEQUIN.

Je ne suis pas si dégoûté, je trouverais cela fort bon : il n'y aurait que le vilain tigre dont je ne voudrais pas ; mais je prendrais vitement quelques milliers d'écus dans mes poches, je laisserais là le reste, et je décamperais bravement après.

LÉLIO.

Oui ; mais tu ne saurais point qu'il y a un tigre au bout, et tu n'auras pas plutôt ramassé un écu que tu ne pourras t'empêcher de vouloir le reste.

ARLEQUIN.

Fi ! par la morbleu ! c'est bien dommage ; voilà un sot trésor, de se trouver sur ce chemin-là. Pardi ! qu'il aille au diable, et l'animal avec.

LÉLIO.

Mon enfant, cet argent que tu trouves d'abord sur ton chemin, c'est la beauté, ce sont les agréments d'une femme qui t'arrêtent ; cet or que tu rencontres encore, ce sont les espérances qu'elle te donne ; enfin ces perles, c'est son cœur qu'elle t'abandonne avec tous ses transports.

ARLEQUIN.

Aïe ! aïe ! gare l'animal !

LÉLIO.

Le tigre enfin paraît après les perles, et ce tigre, c'est un caractère perfide retranché dans l'âme de ta maîtresse ; il se montre, il t'arrache son cœur, il déchire le tien ; adieu tes plaisirs ; il te laisse aussi misérable que tu croyais être heureux.

ARLEQUIN.

Ah ! c'est justement là la bête que Margot a lâchée sur moi, pour avoir aimé son argent, son or et ses perles.

LÉLIO.

Les aimeras-tu encore ?

ARLEQUIN.

Hélas ! monsieur, je ne songeais pas à ce diable qui m'attendait au bout. Quand on n'a pas étudié, on ne voit pas plus loin que son nez.

LÉLIO.

Quand tu seras tenté de revoir des femmes, souviens-toi toujours du tigre, et regarde tes émotions de cœur comme une envie fatale d'aller sur sa route et de te perdre.

ARLEQUIN.

Oh ! voilà qui est fait ! je renonce à toutes les femmes et à tous les trésors du monde, et je m'en vais boire un petit coup pour me fortifier dans cette bonne pensée.

SCÈNE III

LÉLIO, JACQUELINE, PIERRE.

LÉLIO.

Que me veux-tu, Jacqueline ?

JACQUELINE.

Monsieur, c'est que je voulions vous parler d'une petite affaire.

LÉLIO.

De quoi s'agit-il ?

JACQUELINE.

C'est que, ne vous déplaise... Mais vous vous fâcherez...

LÉLIO.

Voyons.

JACQUELINE.

Monsieur, vous avez dit, il y a queuque temps, que vous ne vouliez pas que j'eussions des galants.

LÉLIO.

Non ; je ne veux point voir d'amour dans ma maison.

JACQUELINE.

Je vians pourtant vous demander un petit parvilége.

LÉLIO.

Quel est-il ?

JACQUELINE.

C'est que, révérence parler, j'avons le cœur tendre.

LÉLIO.

Tu as le cœur tendre ? voilà un plaisant aveu ! Et qui est le nigaud qui est amoureux de toi ?

PIERRE.

Eh ! eh ! eh ! c'est moi, monsieur.

LÉLIO.

Ah ! c'est toi, maître Pierre ? je t'aurais cru

plus raisonnable. Eh bien ! Jacqueline, c'est donc pour lui que tu as le cœur tendre ?

JACQUELINE.

Oui, monsieur, il y a bien deux ans en çà que cela m'est venu... Mais, dis toi-même ; je ne sis pas assez effrontée de mon naturel.

PIERRE.

Monsieur, franchement, c'est qu'alle me trouve gentil ; et si ce n'était qu'alle fait la difficile, il y aurait longtemps que je serions ennocés.

LÉLIO.

Tu es fou, maître Pierre, ta Jacqueline au premier jour te plantera là ; crois-moi, ne t'attache point à elle. Laisse-la, tu cherches ton malheur.

JACQUELINE.

Bon ! voilà de biaux contes qu'vous li faites là, monsieur ! Est-ce que vous croyez que je sommes comme vos girouettes de Paris, qui tournent à tout vent ? Allez, allez ! si queuqu'un de nous deux se plante là, ce sera li qui me plantera, et non pas moi. A tout hasard, notre monsieur, donnez-moi tant seulement une petite parmission de mariage ; c'est pour ça que j'avons prins la liberté de vous attaquer.

PIERRE.

Oui ; voilà tout fin dret ce que c'est. Et Jacqueline a itou queuque doutance que vous vourez bian de votre grâce, et pour l'amour de son sarvice, et de sti-là de son père et de sa mère, qui vous ont tant sarvi quand ils n'étiont pas encore

défunts... Tant y a, monsieur... excusez l'importunance... c'est que je sommes pauvres; et tout franchement, pour vous le couper court...

LÉLIO.

Achève donc, il y a une heure que tu traînes.

JACQUELINE.

Parguienne ! aussi tu t'embrouilles dans je ne sais combien de paroles qui ne sarvont de rien, et monsieur pard la patience. C'est donc, ne vous en déplaise, que je voulons nous marier ; et, comme ce dit l'autre, ce n'est pas le tout qu'un pourpoint, s'il n'y a des manches ; c'est ce qui fait, si vous permettez que je vous le dise en bref...

LÉLIO.

Eh ! non, Jacqueline, dis-moi-le en long, tu auras plus tôt fait.

JACQUELINE.

C'est que j'avons queuque espérance que vous nous baillerez queuque chose en entrée de ménage.

LÉLIO.

Soit, je le veux. Nous verrons cela une autre fois ; et je ferai ce que je pourrai, pourvu que le parti te convienne. Laissez-moi.

SCÈNE IV

LÉLIO, ARLEQUIN, JACQUELINE, PIERRE.

PIERRE, prenant Arlequin à l'écart.

Arlequin, par charité, recommandez-nous à

monsieur. C'est que je nous aimons, Jacqueline et moi ; je n'avons pas de grands moyens, et...

ARLEQUIN.

Tout beau, maître Pierre ? dis-moi, as-tu son cœur ?

PIERRE.

Parguienne ! oui ; à la parfin alle m'a lâché son amiquié.

ARLEQUIN.

Ah ! malheureux, que je te plains ! voilà le caractère perfide qui va venir ; je t'expliquerai cela plus au long une autre fois, mais tu le sentiras bien. Adieu, pauvre homme, je n'ai plus rien à te dire ; ton mal est sans remède.

JACQUELINE.

Queu tripotage est-ce qu'il fait donc là, avec ce remède et ce caractère.

PIERRE.

Morguié ! tous ces discours me chiffonnont malheur ; je varrons ce qui en est par un petit tour d'adresse. Allons-nous-en, Jacqueline. Madame la comtesse fera mieux que nous.

SCÈNE V

LÉLIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, revenant à son maître.

Monsieur, mon cher maître, il y a une mauvaise nouvelle.

LÉLIO.

Qu'est-ce que c'est ?

ARLEQUIN.

Vous avez entendu parler de cette comtesse qui a acheté depuis un an cette belle maison près de la vôtre ?

LÉLIO.

Oui.

ARLEQUIN.

Eh bien, on m'a dit que cette comtesse est ici, et qu'elle veut vous parler ; j'ai mauvaise opinion de cela.

LÉLIO.

Eh ! morbleu ! toujours des femmes ! Eh ! que me veut-elle ?

ARLEQUIN.

Je n'en sais rien ; mais on dit qu'elle est belle et veuve ; je gage qu'elle est encline à faire du mal.

LÉLIO.

Et moi enclin à l'éviter. Je ne me soucie ni de sa beauté ni de son veuvage.

ARLEQUIN.

Que le ciel vous maintienne dans cette bonne disposition ! Ouf !

LÉLIO.

Qu'as-tu ?

ARLEQUIN.

C'est qu'on dit qu'elle a aussi une fille de chambre avec elle, et voilà mes émotions de cœur qui me prennent.

LÉLIO.

Bénêt ! une femme te fait peur !

ARLEQUIN.

Hélas ! monsieur, j'espère en vous et en votre assistance.

LÉLIO.

Je crois que les voilà qui se promènent ; retirons-nous.

SCÈNE VI

LA COMTESSE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

LA COMTESSE, parlant de Lélio.

Voilà un jeune homme bien sauvage.

COLOMBINE, arrêtant Arlequin.

Un petit mot, s'il vous plaît. Oserait-on vous demander d'où vient cette férocité qui vous prend à vous et à votre maître ?

ARLEQUIN.

A cause d'un proverbe qui dit que chat échaudé craint l'eau froide.

LA COMTESSE.

Parle plus clairement. Pourquoi nous fuit-il ?

ARLEQUIN.

C'est que nous savons ce qu'en vaut l'aune.

COLOMBINE.

Remarquez-vous qu'il n'ose nous regarder,

madame ? Allons, allons, levez la tête, et rendez-nous compte de la sottise que vous venez de faire.

ARLEQUIN, la regardant doucement.

Par la jarni ! qu'elle est jolie !

LA COMTESSE.

Laisse-le là ; je crois qu'il est imbécile.

COLOMBINE.

Et moi, je crois que c'est malice. Parleras-tu ?

ARLEQUIN.

C'est que mon maître a fait vœu de fuir les femmes, parce qu'elles ne valent rien.

COLOMBINE.

Impertinent !

ARLEQUIN.

Ce n'est pas votre faute, c'est la nature qui vous a bâties comme cela; et moi, j'ai fait vœu aussi. Nous avons souffert comme des misérables à cause de votre bel esprit, de vos jolis charmes, et de votre tendre cœur.

COLOMBINE.

Hélas ! quelle lamentable histoire ! Et comment te tireras-tu d'affaire avec moi ? Je suis une espiègle, et j'ai envie de te rendre un peu misérable de ma façon.

ARLEQUIN.

Prrrr ! il n'y a pas pied.

LA COMTESSE.

Là, mon ami ; va dire à ton maître que je me

soucie fort peu des hommes, mais que je souhaiterais lui parler.

ARLEQUIN.

Je le vois là qui m'attend; je m'en vais l'appeler.

SCÈNE VII

LA COMTESSE, LÉLIO, ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

Monsieur, madame dit qu'elle ne se soucie point de vous ; vous n'avez qu'à venir, elle veut vous dire un mot. (A part.) Ah ! comme cela m'accrocherait si je me laissais faire !

LÉLIO.

Madame, puis-je vous rendre quelque service ?

LA COMTESSE.

Monsieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise ; mais il y a le neveu de mon fermier qui recherche en mariage une jeune paysanne de chez vous. Ils ont peur que vous ne consentiez pas à ce mariage ; ils m'ont priée de vous engager à les aider de quelque libéralité, comme de mon côté j'ai dessein de le faire. Voilà, monsieur, tout ce que j'avais à vous dire quand vous vous êtes retiré.

LÉLIO.

Madame, j'aurai tous les égards que mérite votre recommandation, et je vous prie de m'excuser si j'ai fui ; mais je vous avoue que vous êtes

d'un sexe avec qui j'ai cru devoir rompre pour toute ma vie. Cela paraîtra bien bizarre ; je ne chercherai point à me justifier ; car il me reste un peu de politesse, et je craindrais d'entamer une matière qui me met toujours de mauvaise humeur ; et si je parlais, il pourrait, malgré moi, m'échapper des traits d'une incivilité qui vous déplairait, et que mon respect vous épargne.

COLOMBINE.

Mort de ma vie ! madame, est-ce que ce discours-là ne vous remue pas la bile ? Allez, monsieur, tous les renégats font mauvaise fin ; vous viendrez quelque jour crier miséricorde et ramper aux pieds de vos maîtres, et ils vous écraseront comme un serpent. Il faut bien que justice se fasse.

LÉLIO.

Si madame n'était pas présente, je vous dirais franchement que je ne vous crains ni ne vous aime.

LA COMTESSE.

Ne vous gênez point, monsieur. Tout ce que nous disons ici ne s'adresse point à nous ; regardons-nous comme hors d'intérêt. Et, sur ce pied-là, peut-on vous demander ce qui vous fâche si fort contre les femmes ?

LÉLIO.

Ah ! madame, dispensez-moi de vous le dire ; c'est un récit que j'accompagne ordinairement de réflexions où votre sexe ne trouve pas son compte.

LA COMTESSE.

Je vous devine ; c'est une infidélité qui vous a donné tant de colère.

LÉLIO.

Oui, madame, c'est une infidélité ; mais affreuse, mais détestable.

LA COMTESSE.

N'allons point si vite. Votre maîtresse cessa-t-elle de vous aimer pour en aimer un autre ?

LÉLIO.

En doutez-vous, madame ? La simple infidélité serait insipide et ne tenterait pas une femme sans l'assaisonnement de la perfidie.

LA COMTESSE.

Quoi ! vous eûtes un successeur ? Elle en aima un autre ?

LÉLIO.

Oui, madame. Comment ! cela vous étonne ? Voilà pourtant les femmes, et ces actions doivent vous mettre en pays de connaissance.

COLOMBINE.

Le petit blasphémateur !

LA COMTESSE.

Oui, votre maîtresse est une indigne, et l'on ne saurait trop la mépriser.

COLOMBINE.

D'accord, qu'il la méprise ; il n'y a pas à tortiller, c'est une coquine celle-là.

LA COMTESSE.

J'ai cru d'abord, moi, qu'elle n'avait fait que se dégoûter de vous et de l'amour, et je lui pardonnais en faveur de cela la sottise qu'elle avait eue de vous aimer. Quand je dis vous, je parle des hommes en général.

LÉLIO.

Comment, madame ! ce n'est donc rien, à votre compte, que de cesser sans raison d'avoir de la tendresse pour un homme ?

LA COMTESSE.

C'est beaucoup, au contraire. Cesser d'avoir de l'amour pour un homme c'est, à mon compte, connaître sa faute, s'en repentir, en avoir honte, sentir la misère de l'idole qu'on adorait, et rentrer dans le respect qu'une femme se doit à elle-même. J'ai bien vu que nous ne nous entendions point. Si votre maîtresse n'avait fait que renoncer à son attachement ridicule, eh ! il n'y aurait rien de plus louable ; mais ne faire que changer d'objet, ne guérir d'une folie que par une extravagance ! eh fi ! je suis de votre sentiment ; cette femme-là est tout à fait méprisable. Amant pour amant, il valait autant que vous déshonorassiez sa raison qu'un autre.

LÉLIO.

Je vous avoue que je ne m'attendais pas à cette chute-là.

COLOMBINE, riant.

Ah ! ah ! ah ! il faudrait bien des conversations comme celle-là pour en faire une raisonnable. Courage, monsieur ! vous voilà tout déferré ! Décochez-lui-moi quelque trait bien hétéroclite, qui sente bien l'original. Eh ! vous avez fait des merveilles d'abord.

LÉLIO.

C'est assurément mettre les hommes bien bas, que de les juger indignes de la tendresse d'une femme ; l'idée est neuve.

COLOMBINE.

Elle ne fera pas fortune chez vous.

LÉLIO.

On voit bien que vous êtes fâchée, madame.

LA COMTESSE.

Moi, monsieur ! je n'ai point à me plaindre des hommes ; je ne les hais point non plus. Hélas ! la pauvre espèce ! elle est, pour qui l'examine, encore plus comique que haïssable.

COLOMBINE.

Oui-da ; je crois que nous trouverons plus de ressource à nous en divertir qu'à nous fâcher contre elle.

LÉLIO.

Mais, qu'a-t-elle donc de si comique ?

LA COMTESSE.

Ce qu'elle a de si comique ? Mais y songez-vous, monsieur ? Vous êtes bien curieux d'être humilié dans vos confrères. Si je parlais, vous seriez tout étonné de vous trouver de cent piques au-dessous de nous. Vous demandez ce que votre espèce a de comique, qui, pour se mettre à son aise, a eu besoin de se réserver un privilège d'indiscrétion, d'impertinence et de fatuité ; qui suffoquerait si elle n'était babillarde, si sa misérable vanité n'avait pas ses coudées franches, s'il ne lui était pas permis de déshonorer un sexe qu'elle ose mépriser pour les mêmes choses dont l'indigne qu'elle est fait sa gloire. Oh ! l'admirable engeance qui a trouvé la raison et la vertu des fardeaux trop pesants pour elle, et qui nous a chargées du soin de les porter ! Ne voilà-t-il pas de beaux titres de supériorité sur nous, et de pareilles gens ne sont-ils pas risibles ? Fiez-vous à moi, monsieur ; vous ne connaissez pas votre misère, j'oserai vous le dire. Vous voilà bien irrité contre les femmes ; je suis peut-être, moi, la moins aimable de toutes. Tout hérissé de rancune que vous croyez

être, moyennant deux ou trois coups d'œil flatteurs qu'il m'en coûterait, grâce à la tournure grotesque de l'esprit de l'homme, vous m'allez donner la comédie.

LÉLIO.

Oh ! je vous défie de me faire payer ce tribut de folie-là.

COLOMBINE.

Ma foi, madame, cette expérience-là vous porterait malheur.

LÉLIO.

Ah ! ah ! cela est plaisant ! Madame, peu de femmes sont aussi aimables que vous ; vous l'êtes tout autant que je suis sûr que vous croyez l'être ; mais s'il n'y a que la comédie dont vous parlez qui puisse vous réjouir, en ma conscience, vous ne rirez de votre vie.

COLOMBINE.

En ma conscience, vous me la donnez tous les deux, la comédie. Cependant, si j'étais à la place de madame, le défi me piquerait, et je ne voudrais pas en avoir le démenti.

LA COMTESSE.

Non ; la partie ne me pique point, je la tiens gagnée. Mais comme à la campagne il faut voir quelqu'un, soyons amis pendant que nous y resterons ; je vous promets sûreté. Nous nous divertirons, vous à médire des femmes, et moi à mépriser les hommes.

LÉLIO.

Volontiers.

COLOMBINE.

Le joli commerce ! on n'a qu'à vous en croire ; les hommes tireront à l'orient, les femmes à

l'occident ; cela fera de belles productions, et nos petits-neveux auront bon air. Eh ! morbleu ! pourquoi prêcher la fin du monde ? Cela coupe la gorge à tout ; soyons raisonnables. Condamnez les amants déloyaux, les conteurs de sornettes, à être jetés dans la rivière une pierre au cou ; à merveille. Enfermez les coquettes entre quatre murailles, fort bien. Mais les amants fidèles, dressez-leur de belles et bonnes statues pour encourager le public. Vous riez ! Adieu, pauvres brebis égarées ; pour moi, je vais travailler à la conversion d'Arlequin. A votre égard, que le ciel vous assiste ! Mais il serait curieux de vous voir chanter la palinodie ; je vous y attends. (Elle sort.)

LA COMTESSE.

La folle ! Je vous quitte, monsieur ; j'ai quelques ordres à donner. N'oubliez pas, de grâce, ma recommandation pour ces paysans.

SCÈNE VIII

LE BARON, LA COMTESSE, LÉLIO.

LE BARON.

Ne me trompé-je point ? Est-ce vous que je vois, madame la comtesse ?

LA COMTESSE.

Oui, monsieur, c'est moi-même.

LE BARON.

Quoi ! avec notre ami Lélio ! Cela se peut-il ?

LA COMTESSE.

Que trouvez-vous donc là de si étrange ?

LÉLIO.

Je n'ai l'honneur de connaître madame que depuis un instant. Et d'où vient ta surprise ?

LE BARON.

Comment, ma surprise ! voici peut-être le coup de hasard le plus bizarre qui soit arrivé.

LÉLIO.

En quoi ?

LE BARON.

En quoi ? morbleu ! Je n'en saurais revenir ; c'est le fait le plus curieux qu'on puisse imaginer. Dès que je serai à Paris, où je vais, je le ferai mettre dans la gazette.

LÉLIO.

Mais que veux-tu dire ?

LE BARON.

Songez-vous à tous les millions de femmes qu'il y a dans le monde, au couchant, au levant, au septentrion, au midi, Européennes, Asiatiques, Africaines, Américaines, blanches, noires, basanées, de toutes les couleurs ? Nos propres expériences, et les relations de nos voyageurs, nous apprennent que partout la femme est amie de l'homme, et que la nature l'a pourvue de bonne volonté pour lui ; la nature n'a manqué que madame. Le soleil n'éclaire qu'elle chez qui notre espèce n'ait point rencontré grâce, et cette seule exception de la loi générale se rencontre avec un personnage unique ; je te le dis en ami, avec un homme qui nous a donné l'exemple d'un fanatisme tout neuf ; qui seul de tous les hommes n'a pu s'accoutumer aux coquettes qui fourmillent sur la terre, et qui sont aussi anciennes que le monde ; enfin, qui s'est condamné à venir ici languir de chagrin de ne plus voir de

femmes, en expiation du crime qu'il a fait quand il en a vu. Oh ! je ne sache point d'aventure qui aille de pair avec la vôtre.

LÉLIO, riant.

Ah ! ah ! je te pardonne toutes tes injures en faveur de ces coquettes qui fourmillent sur la terre, et qui sont aussi anciennes que le monde.

LA COMTESSE, riant.

Pour moi, je me sais bon gré que la nature m'ait manquée, et je me passerai bien de la façon qu'elle aurait pu me donner de plus ; c'est autant de sauvé, c'est un ridicule de moins.

LE BARON, sérieusement.

Madame, n'appelez point cette faiblesse-là ridicule ; ménageons les termes. Il peut venir un jour où vous serez bien aise de lui trouver une épithète plus honnête.

LA COMTESSE.

Oui, si l'esprit me tourne.

LE BARON.

Eh bien ! il vous tournera ; c'est si peu de chose que l'esprit ! Après tout, il n'est pas encore sûr que la nature vous ait absolument manquée. Hélas ! peut-être jouez-vous de votre reste aujourd'hui. Combien voyons-nous de choses qui sont d'abord merveilleuses, et qui finissent par faire rire ! Je suis un homme à pronostic ; voulez-vous que je vous dise ? tenez, je crois que votre merveilleux est à fin de terme.

LÉLIO.

Cela se peut bien, madame, cela se peut bien ; les fous sont quelquefois inspirés.

LA COMTESSE.

Vous vous trompez, monsieur, vous vous trompez.

LE BARON, à Lélio.

Mais toi, qui raisonnes, as-tu lu l'histoire romaine ?

LÉLIO.

Oui ; qu'en veux-tu faire de ton histoire romaine ?

LE BARON.

Te souviens-tu qu'un ambassadeur romain enferma Antiochus dans un cercle qu'il traça autour de lui, et lui déclara la guerre s'il en sortait avant qu'il eût répondu à sa demande ?

LÉLIO.

Oui, je m'en souviens.

LE BARON.

Tiens, mon enfant, moi indigne, je te fais un cercle à l'imitation de ce Romain ; et, sous peine des vengeances de l'Amour, qui vaut bien la république de Rome, je t'ordonne de n'en sortir que soupirant pour les beautés de madame ; voyons si tu oseras broncher.

LÉLIO, passant le cercle.

Tiens, je suis hors du cercle ; voilà ma réponse ; va-t'en la porter à ton benêt d'Amour.

LA COMTESSE.

Monsieur le baron, je vous prie, badinez tant qu'il vous plaira, mais ne me mettez point en jeu.

LE BARON.

Je ne badine point, madame ; je vous le cautionne garrotté à votre char ; il vous aime de ce moment-ci, il a obéi. La peste ! vous ne le verriez pas hors du cercle ; il avait plus de peur qu'Antiochus.

LÉLIO, riant.

Madame, vous pouvez me donner des rivaux

tant qu'il vous plaira ; mon amour n'est point jaloux.

LA COMTESSE, embarrassée.

Messieurs, j'entends volontiers raillerie ; mais cessons pourtant.

LE BARON.

Vous montrez là certaine impatience qui pourra venir à bien ; faisons-la profiter par un petit tour de cercle. (Il l'enferme aussi.)

LA COMTESSE, sortant du cercle.

Laissez-moi ; qu'est-ce que cela signifie, baron ? Ne lisez jamais l'histoire, puisqu'elle ne vous apprend que des polissonneries.

LE BARON.

Je vous demande pardon ; mais vous aimerez, s'il vous plaît, madame. Lélio est mon ami, et je ne veux point lui donner de maîtresse insensible.

LA COMTESSE, sérieusement.

Cherchez-lui donc une maîtresse ailleurs ; car il trouverait fort mal son compte ici.

LÉLIO.

Madame, je sais le peu que je vaux ; on peut se dispenser de me l'apprendre. Après tout, votre antipathie ne me fait point trembler.

LE BARON.

Bon ! voilà de l'amour qui prélude par du dépit.

LA COMTESSE, à Lélio.

Vous seriez fort à plaindre, monsieur, si mes sentiments ne vous étaient indifférents.

LE BARON.

Ah ! le beau duo ! Vous ne savez pas encore combien il est tendre.

LA COMTESSE, s'en allant doucement.

En vérité, vos folies me poussent à bout, baron.

LE BARON.

Oh ! madame, nous aurons l'honneur, Lélio et moi, de vous reconduire jusque chez vous.

SCÈNE IX

LE BARON, LA COMTESSE, LÉLIO, COLOMBINE.

COLOMBINE.

Bonjour, monsieur le baron. Comme vous voilà rouge, madame ! Monsieur Lélio est tout je ne sais comment aussi ; il a l'air d'un homme qui veut être fier, et qui ne peut pas l'être. Qu'avez-vous donc tous deux ?

LA COMTESSE, sortant.

L'étourdie !

LE BARON.

Laisse-les, Colombine. Ils sont de méchante humeur ; ils viennent de se faire une déclaration d'amour l'un à l'autre, et le tout en se fâchant.

SCÈNE X

COLOMBINE, ARLEQUIN, avec un équipage de chasseur.

COLOMBINE.

Je vois bien qu'iis nous apprêteront à rire. Mais où est Arlequin ? Je veux qu'il m'amuse ici. J'entends quelqu'un, ne serait-ce pas lui ?

ARLEQUIN.

Ouf ! ce gibier-là mène un chasseur trop loin, je me perdrais ; tournons d'un autre côté... Allons donc... Euh ! me voilà justement sur le chemin du tigre. Maudits soient l'argent, l'or et les perles !

COLOMBINE.

Quelle heure est-il, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Ah ! la fine mouche ! je vois bien que tu cherches midi à quatorze heures. Passez votre chemin, ma mie.

COLOMBINE.

Il ne me plaît pas, moi ; passe-le toi-même.

ARLEQUIN.

Oh ! pardi ! à bon chat bon rat ! je veux rester ici.

COLOMBINE.

Eh ! le fou, qui perd l'esprit en voyant une femme !

ARLEQUIN.

Va-t'en, va-t'en demander ton portrait à mon maître ; il te le donnera pour rien ; tu verras si tu n'es pas une vipère.

COLOMBINE.

Ton maître est un visionnaire, qui te fait faire pénitence de ses sottises. Dans le fond tu me fais pitié ; c'est dommage qu'un jeune homme comme toi, assez bien fait et bon enfant, car tu es sans malice...

ARLEQUIN.

Je n'en ai non plus qu'un poulet.

COLOMBINE.

C'est dommage qu'il consume sa jeunesse dans la langueur et la souffrance ; car, dis la vérité, tu t'ennuies ici, tu pâlis ?

ARLEQUIN.

Oh ! cela n'est pas croyable.

COLOMBINE.

Et pourquoi, nigaud, mener une pareille vie ?

ARLEQUIN.

Pour ne point tomber dans vos pattes, race de chats que vous êtes. Si vous étiez de bonnes gens, nous ne serions pas venus nous rendre ermites. Il n'y a plus de bon temps pour moi, et c'est vous qui en êtes la cause. Malgré tout cela, il ne s'en faut de rien que je ne t'aime. La sotte chose que le cœur de l'homme !

COLOMBINE.

Cet original dispute contre son cœur, comme un honnête homme.

ARLEQUIN.

N'as-tu pas honte d'être si jolie et si traîtresse ?

COLOMBINE.

Comme si on devait rougir de ses bonnes qualités ! Au revoir, nigaud, tu me fuis, mais cela ne durera pas.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

LA COMTESSE, COLOMBINE.

COLOMBINE, regardant sa montre.

Cela est singulier !

LA COMTESSE.

Quoi ?

COLOMBINE.

Je trouve qu'il y a un quart d'heure que nous nous promenons sans rien dire ; entre deux femmes, cela ne laisse pas d'être fort. Sommes-nous bien dans notre état naturel ?

LA COMTESSE.

Je ne sache rien d'extraordinaire en moi.

COLOMBINE.

Vous voilà pourtant bien rêveuse.

LA COMTESSE.

C'est que je songe à une chose.

COLOMBINE.

Voyons ce que c'est. Suivant l'espèce de la chose, je ferai l'estime de votre silence.

LA COMTESSE.

C'est que je songe qu'il n'est pas nécessaire que je voie si souvent Lélio.

COLOMBINE.

Hum ! il y a du Lélio ? votre taciturnité n'est pas si louable que je le pensais. La mienne, à dire vrai, n'est pas plus méritoire. Je me taisais à peu près dans le même goût ; je ne rêve pas à Lélio ; mais je suis autour de cela, je rêve au valet.

LA COMTESSE.

Mais que veux-tu dire ? Quel mal y a-t-il à penser à ce que je pense ?

COLOMBINE.

Oh ! pour du mal, il n'y en a pas ; mais je croyais que vous ne disiez mot par pure paresse de langue, et je trouvais cela beau dans une femme ; car on prétend que cela est rare. Mais pourquoi jugez-vous qu'il n'est pas nécessaire que vous voyiez si souvent Lélio ?

LA COMTESSE.

Je n'ai d'autres raisons pour lui parler que le mariage de ces jeunes gens. Il ne m'a point dit ce qu'il veut donner à la fille ; je suis bien aise que le neveu de mon fermier trouve quelque avantage ; mais sans nous parler, Lélio peut me faire savoir ses intentions, et je puis le faire informer des miennes.

COLOMBINE.

L'imagination est tout à fait plaisante.

LA COMTESSE.

Ne vas-tu pas faire un commentaire là-dessus ?

COLOMBINE.

Comment ! il n'y a point de commentaire à cela. Malepeste ! c'est un joli trait d'esprit que cette invention. Le chemin de tout le monde, quand on a affaire aux gens, c'est d'aller leur parler ; mais cela n'est pas commode. Le plus court est de

s'entretenir de loin ; vraiment on s'entend bien mieux. Lui parlerez-vous avec une sarbacane, ou par procureur ?

LA COMTESSE.

Mademoiselle Colombine, vos fades railleries ne me plaisent point du tout ; je vois bien les petites idées que vous avez dans l'esprit.

COLOMBINE.

Je me doute, moi, que vous ne vous doutez pas des vôtres ; mais cela viendra.

LA COMTESSE.

Taisez-vous.

COLOMBINE.

Mais aussi de quoi vous avisez-vous, de prendre un si grand tour pour parler à un homme ? « Monsieur, soyons amis tant que nous resterons ici ; nous nous amuserons, vous à médire des femmes, moi à mépriser les hommes. » Voilà ce que vous lui avez dit tantôt. Est-ce que l'amusement que vous avez choisi ne vous plaît plus ?

LA COMTESSE.

Il me plaira toujours, mais j'ai songé que je mettrai Lélio plus à son aise en ne le voyant plus. D'ailleurs la conversation que nous avons eue tantôt ensemble, jointe aux plaisanteries que le baron a continué de faire chez moi, pourraient donner matière à de nouvelles scènes que je suis bien aise d'éviter. Tiens, prends ce billet.

COLOMBINE.

Pour qui ?

LA COMTESSE.

Pour Lélio. C'est de cette paysanne qu'il s'agit ; je lui demande réponse.

COLOMBINE.

Un billet à M. Lélio, exprès pour ne point donner matière à la plaisanterie ! Mais voilà des précautions d'un jugement !...

LA COMTESSE.

Fais ce que je te dis.

COLOMBINE.

Madame, c'est une maladie qui commence ; votre cœur en est à son premier accès de fièvre. Tenez, le billet n'est plus nécessaire ; je vois Lélio qui s'approche.

LA COMTESSE.

Je me retire ; faites votre commission.

SCÈNE II

LÉLIO, ARLEQUIN, COLOMBINE.

LÉLIO.

Pourquoi donc madame la comtesse se retire-t-elle en me voyant ?

COLOMBINE, présentant le billet.

Monsieur... ma maîtresse a jugé à propos de réduire sa conversation dans ce billet. A la campagne, on a l'esprit ingénieux.

LÉLIO.

Je ne vois pas la finesse qu'il peut y avoir à me laisser là, quand j'arrive, pour m'entretenir dans des papiers. J'allais prendre des mesures avec elle pour nos paysans. Mais voyons ses raisons.

ARLEQUIN.

Je vous conseille de lui répondre sur une carte ; cela sera bien drôle.

LÉLIO, lit.

« Monsieur, depuis que nous nous sommes quittés, j'ai fait réflexion qu'il était assez inutile de nous voir. »

Oh ! très inutile ; je l'ai pensé de même.

« Je prévois que cela vous gênerait ; et moi, à qui il n'ennuie pas d'être seule, je serais fâchée de vous contraindre. »

Vous avez raison, madame ; je vous remercie de votre attention.

« Vous savez la prière que je vous ai faite au sujet du mariage de nos jeunes gens ; je prie de vouloir bien me marquer là-dessus quelque chose de positif. »

Volontiers, madame ; vous n'attendrez Voilà la femme du caractère le plus passable que j'aie vue de ma vie. Si j'étais capable d'en quelqu'une, ce serait elle.

ARLEQUIN.

Par la morbleu ! j'ai peur que ce tour-là ne vous joue un mauvais tour.

LÉLIO.

Oh ! non ; l'éloignement qu'elle a pour moi me donne, en vérité, beaucoup d'estime pour elle ; cela est dans mon goût. Je suis ravi que la proposition vienne d'elle ; elle m'épargne, à moi, la peine de la lui faire.

ARLEQUIN.

Pour cela, oui ; notre dessein était de lui dire que nous ne voulions plus d'elle.

COLOMBINE.

Quoi ! ni de moi non plus ?

ARLEQUIN.

Oh ! je suis honnête ; je ne veux point dire aux gens des injures à leur nez.

COLOMBINE.

Eh bien ! monsieur, faites-vous réponse ?

LÉLIO.

Oui, ma chère enfant, j'y cours ; vous pouvez lui dire, puisqu'elle choisit le papier pour le champ de bataille de nos conversations, que j'en ai près d'une rame chez moi, et que le terrain ne manquera d[illegible] temps.

ARLEQUIN.

[illegible] eh ! eh ! nous verrons à qui aura le dernier.

COLOMBINE.

Vous êtes distrait, monsieur ; vous me dites qu'il vous courez faire réponse, et vous voilà [illegible]

LÉLIO.

J'ai tort ; j'oublie les choses d'un moment à l'autre. Attendez là un instant.

COLOMBINE, l'arrêtant.

C'est-à-dire que vous êtes bien charmé du parti que prend ma maîtresse ?

ARLEQUIN.

Pardi ! cela est admirable !

LÉLIO.

Oui, assurément, cela me fera plaisir.

COLOMBINE.

Cela se passera. Allez.

LÉLIO.

Il faut bien que cela se passe.

ARLEQUIN.

Emmenez-moi avec vous ; car je ne me fie point à elle.

COLOMBINE.

Oh ! je ne consentirai point à demeurer seule ; je veux causer.

LÉLIO.

Fais-lui l'honnêteté de rester avec elle ; je vais revenir.

SCÈNE III

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

J'ai bien affaire, moi, d'être honnête à mes dépens !

COLOMBINE.

Et qu'as-tu à craindre ? Tu ne m'aimes point, tu ne veux point m'aimer.

ARLEQUIN.

Non, je ne veux point t'aimer ; mais je n'ai que faire de prendre la peine de m'empêcher de le vouloir.

COLOMBINE.

Tu m'aimerais donc, si tu ne t'en empêchais ?

ARLEQUIN.

Laissez-moi en repos, mademoiselle Colombine. Promenez-vous d'un côté, et moi d'un autre ; sinon je m'enfuirai, car je réponds tout de travers.

COLOMBINE.

Puisqu'on ne peut avoir l'honneur de ta compagnie qu'à ce prix-là, je le veux bien ; promenons-nous. (A part, en se promenant, comme Arlequin fait de son côté.) Tout en badinant, cependant, me voilà dans la fantaisie d'être aimée de ce petit corps-là.

ARLEQUIN, déconcerté, et se promenant de son côté.

C'est une malédiction que cet amour ; il m'a tourmenté quand j'en avais, et il me fait encore du mal à cette heure que je n'en veux point. Il faut prendre patience et faire bonne mine. (Il chante.)

COLOMBINE, l'arrêtant.

Mais vraiment, tu as la voix belle. Sais-tu la musique ?

ARLEQUIN, s'arrêtant aussi.

Oui, je commence à lire les paroles.

(Il chante de nouveau.)

COLOMBINE, continuant de se promener.

Peste soit du petit coquin ! Sérieusement, je crois qu'il me pique.

ARLEQUIN.

Elle me regarde ; elle voit bien que je fais semblant de ne pas songer à elle.

COLOMBINE.

Arlequin ?

ARLEQUIN.

Hum !

COLOMBINE.

Je commence à me lasser de la promenade.

ARLEQUIN.

Cela se peut bien.

COLOMBINE.

Comment te va le cœur ?

ARLEQUIN.

Ah ! je ne prends pas garde à cela.

COLOMBINE.

Gageons que tu m'aimes ?

ARLEQUIN.

Je ne gage jamais ; je suis trop malheureux, je perds toujours.

COLOMBINE.

Oh ! tu m'ennuies ; je veux que tu me dises franchement que tu m'aimes.

ARLEQUIN.

Encore un petit tour de promenade.

COLOMBINE.

Non ; parle, ou je te hais.

ARLEQUIN.

Et que t'ai-je fait pour me haïr ?

COLOMBINE.

Savez-vous bien, monsieur le butor, que je vous trouve à mon gré, et qu'il faut que vous soupiriez pour moi ?

ARLEQUIN.

Je te plais donc ?

COLOMBINE.

Oui ; ta petite figure me revient assez.

ARLEQUIN.

Je suis perdu, j'étouffe ; adieu, m'amie ; sauve qui peut... Ah ! monsieur, vous voilà ?

SCÈNE IV

LÉLIO, ARLEQUIN, COLOMBINE.

LÉLIO.

Qu'as-tu donc ?

ARLEQUIN.

Hélas ! c'est ce lutin-là qui me prend à la gorge. Elle veut que je l'aime.

LÉLIO.

Et ne saurais-tu lui dire que tu ne veux pas ?

ARLEQUIN.

Vous en parlez bien à votre aise. Elle a la malice de me dire qu'elle me haïra.

COLOMBINE.

J'ai entrepris la guérison de sa folie ; il faut que j'en vienne à bout. Va, va, c'est partie à remettre.

ARLEQUIN.

Voyez la belle guérison ! Je suis de la moitié plus fou que je n'étais.

LÉLIO.

Bon courage, Arlequin ! Tenez, Colombine. Voilà la réponse au billet de votre maîtresse.

COLOMBINE.

Monsieur, ne l'avez-vous pas faite un peu trop fière ?

LÉLIO.

Eh ! pourquoi la ferais-je fière ? Je la fais indifférente. Ai-je quelque intérêt de la faire autrement ?

COLOMBINE.

Écoutez, je vous parle en amie. Les plus courtes folies sont les meilleures. L'homme est faible ;

tous les philosophes du temps passé nous l'ont dit, et je m'en fie bien à eux. Vous vous croyez leste et gaillard, vous ne l'êtes point ; ce que vous êtes est caché derrière tout cela. Si j'avais besoin d'indifférence et qu'on en vendît, je ne ferais pas emplette de la vôtre. J'ai bien peur que ce ne soit une drogue de charlatan ; car on dit que l'Amour en est un, et franchement vous m'avez tout l'air d'avoir pris de son mithridate. Vous vous agitez, vous allez et venez, vous riez du bout des dents, vous êtes sérieux tout de bon ; tout autant de symptômes d'une indifférence amoureuse.

LÉLIO.

Eh ! laissez-moi, Colombine ; ce discours-là m'ennuie.

COLOMBINE.

Je pars ; mais mon avis est que vous avez la vue trouble ; attendez qu'elle s'éclaircisse, vous verrez mieux votre chemin. N'allez pas vous jeter dans quelque ornière ou vous hasarder dans quelque faux pas. Quand vous soupirerez, vous serez bien aise de trouver un écho qui vous réponde. N'en dites rien : ma maîtresse est étourdie du bateau : la bonne dame bataille, et c'est autant de battu. Motus, monsieur, je suis votre servante.

SCÈNE V

LÉLIO, ARLEQUIN

LÉLIO.

Ah ! ah ! ah ! cela ne te fait-il pas rire ?

ARLEQUIN.

Non.

LÉLIO.

Cette folle, qui me vient dire qu'elle croit que sa maîtresse s'humanise, elle qui me fuit, et qui me fuit, moi présent ! Oh ! parbleu, madame la comtesse, vos manières sont tout à fait de mon goût. Je les trouve pourtant un peu sauvages, car enfin, l'on n'écrit pas à un homme de qui l'on n'a pas à se plaindre : « Je ne veux plus vous voir, vous me fatiguez, vous m'êtes insupportable » ; et voilà le sens du billet, tout mitigé qu'il est. Oh ! la vérité est que je ne croyais pas être si haïssable. Qu'en dis-tu, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Eh ! monsieur, chacun a son goût.

LÉLIO.

Parbleu ! je suis content de la réponse que j'ai faite au billet et de l'air dont je l'ai reçu, mais très content.

ARLEQUIN.

Cela ne vaut pas la peine d'être si content, à moins qu'on ne soit fâché. Tenez-vous ferme, mon cher maître ; car si vous tombez, me voilà à bas.

LÉLIO.

Moi, tomber ! Je pars dès demain pour Paris ; voilà comme je tombe.

ARLEQUIN.

Ce voyage-là pourrait bien être une culbute à gauche, au lieu d'une culbute à droite.

LÉLIO.

Point du tout ; cette femme croirait peut-être que je serais sensible à son amour, et je veux la laisser là pour lui prouver que non.

ARLEQUIN.

Que ferai-je donc, moi ?

LÉLIO.

Tu me suivras.

ARLEQUIN.

Mais je n'ai rien à prouver à Colombine.

LÉLIO.

Bon, ta Colombine ! il s'agit bien de Colombine ! Veux-tu encore aimer ? Dis ? Ne te souvient-il plus de ce que c'est qu'une femme ?

ARLEQUIN.

Je n'ai non plus de mémoire qu'un lièvre, quand je vois cette fille-là.

LÉLIO, avec distraction.

Il faut avouer que les bizarreries de l'esprit d'une femme sont des pièges bien finement dressés contre nous.

ARLEQUIN.

Dites-moi, monsieur, j'ai fait un gros serment de n'être plus amoureux ; mais si Colombine m'ensorcelle, je n'ai pas mis cet article dans mon marché : mon serment ne vaudra rien, n'est-ce pas ?

LÉLIO.

Nous verrons. Ce qui m'arrive avec la comtesse ne suffirait-il pas pour jeter des étincelles de passion dans le cœur d'un autre ? Oh ! sans l'inimitié que j'ai vouée à l'amour, j'extravaguerais actuellement, peut-être. Je sens bien qu'il ne m'en faudrait pas davantage ; je serais piqué ; j'aimerais ; cela irait tout de suite.

ARLEQUIN.

J'ai toujours entendu dire : « Il a du cœur

comme un César » ; mais si ce César était à ma place, il serait bien sot.

LÉLIO.

Le hasard me fait connaître une femme qui hait l'amour ; nous lions cependant commerce d'amitié, qui doit durer pendant notre séjour ici ; je la conduis chez elle ; nous nous quittons en bonne intelligence. Nous avons à nous revoir ; je viens la trouver indifféremment ; je ne songe non plus à l'amour qu'à m'aller noyer ; j'ai vu sans danger les charmes de sa personne ; voilà qui est fini, ce semble. Point du tout, cela n'est pas fini ; j'ai maintenant affaire à des caprices, à des fantaisies, équipages d'esprit que toute femme apporte en naissant. Mme la comtesse se met à rêver, et l'idée qu'elle imagine, en se jouant, serait la ruine de mon repos, si j'étais capable d'y être sensible.

ARLEQUIN.

Mon cher maître, je crois qu'il faudra que je saute le bâton.

LÉLIO.

Un billet m'arrête en chemin, billet diabolique, empoisonné, où l'on écrit que l'on ne veut plus me voir, que ce n'est pas la peine. M'écrire cela à moi, qui suis en pleine sécurité, qui n'ai rien fait à cette femme ! S'attend-on à cela ? Si je ne prends garde à moi, si je raisonne à l'ordinaire, qu'en arrivera-t-il ? Je serai étonné, déconcerté : premier degré de folie ; car je vois cela tout comme si j'y étais. Après quoi, l'amour-propre s'en mêle ; on se croit méprisé, parce qu'on s'estime un peu ; je m'aviserai d'être choqué ; me voilà fou complet. Deux jours après, c'est de l'amour qui se déclare ; d'où vient-il ? pourquoi vient-il ? D'une petite

fantaisie magique qui prend à une femme ; et qui plus est, ce n'est pas sa faute à elle. La nature a mis du poison pour nous dans toutes ses idées. Son esprit ne peut se retourner qu'à notre dommage; sa vocation est de nous mettre en démence. Elle fait sa charge involontairement. Ah ! que je suis heureux, dans cette occasion, d'être à l'abri de tous ces périls ! Le voilà, ce billet insultant, malhonnête ; mais cette réflexion-là me met de mauvaise humeur. Les mauvais procédés m'ont toujours déplu, et le vôtre est un des plus déplaisants, madame la comtesse ; je suis bien fâché de ne l'avoir pas rendu à Colombine.

ARLEQUIN, entendant nommer sa maîtresse.

Monsieur, ne me parlez plus d'elle ; car, voyez-vous, j'ai dans mon esprit qu'elle est amoureuse, et j'enrage.

LÉLIO.

Amoureuse ! Elle amoureuse ?

ARLEQUIN.

Oui, je la voyais tantôt qui badinait, qui ne savait que dire ; elle tournait autour du pot ; je crois même qu'elle a tapé du pied ; tout cela est signe d'amour, tout cela mène un homme à mal.

LÉLIO.

Si je m'imaginais que ce que tu dis fût vrai, nous partirions tout à l'heure pour Constantinople.

ARLEQUIN.

Eh ! mon maître, ce n'est pas la peine que vous fassiez ce chemin-là pour moi ; je ne mérite pas cela, et il vaut mieux que j'aime que de vous coûter tant de dépense.

LÉLIO.

Plus j'y rêve, et plus je vois qu'il faut que tu sois

fou pour me dire que je lui plais, après son billet et son procédé.

ARLEQUIN.

Son billet ! De qui parlez-vous ?

LÉLIO.

D'elle.

ARLEQUIN.

Eh bien ! ce billet n'est pas d'elle.

LÉLIO.

Il ne vient pas d'elle ?

ARLEQUIN.

Pardi ! non ; c'est de la comtesse.

LÉLIO.

Eh ! de qui diantre me parles-tu donc, butor ?

ARLEQUIN.

Moi ? de Colombine. Ce n'était donc pas à cause d'elle que vous vouliez me mener à Constantinople ?

LÉLIO.

Peste soit de l'animal avec son galimatias !

ARLEQUIN.

Je croyais que c'était pour moi que vous vouliez voyager.

LÉLIO.

Oh ! qu'il ne t'arrive plus de faire de ces méprises-là ; car j'étais certain que tu n'avais rien remarqué pour moi dans la comtesse.

ARLEQUIN.

Si fait ; j'ai remarqué qu'elle vous aimera bientôt.

LÉLIO.

Tu rêves.

ARLEQUIN.

Et je remarque que vous l'aimerez aussi.

LÉLIO.

Moi, l'aimer ! moi, l'aimer ! Tiens, tu me feras plaisir de savoir adroitement de Colombine les dispositions où elle se trouve, car je veux savoir à quoi m'en tenir ; et si, contre toute apparence, il se trouvait dans son cœur une ombre de penchant pour moi, vite à cheval ; je pars.

ARLEQUIN.

Bon ! et vous partez demain pour Paris.

LÉLIO.

Qui est-ce qui t'a dit cela ?

ARLEQUIN.

Vous, il n'y a qu'un moment ; mais c'est que la mémoire vous manque, comme à moi. Voulez-vous que je vous dise ? Il est bien aisé de voir que le cœur vous démange : vous parlez tout seul ; vous faites des discours qui ont dix lieues de long ; vous voulez aller en Turquie ; vous mettez vos bottes, vous les ôtez ; vous partez, vous restez ; et puis du noir, et puis du blanc. Pardi ! quand on ne sait ni ce qu'on dit ni ce qu'on fait, ce n'est pas pour des prunes. Et moi, que ferai-je après ? Quand je vois mon maître qui perd l'esprit, le mien s'en va de compagnie.

LÉLIO.

Je te dis qu'il ne me reste plus qu'une simple curiosité, c'est de savoir s'il ne se passerait pas quelque chose dans le cœur de la comtesse, et je donnerais tout à l'heure cent écus pour avoir soupçonné juste. Tâchons de le savoir.

ARLEQUIN.

Mais, encore une fois, je vous dis que Colombine m'attrapera ; je le sens bien.

LÉLIO.

Écoute ; après tout, mon pauvre Arlequin, si tu te fais tant de violence pour ne pas aimer cette fille-là, je ne t'ai jamais conseillé l'impossible.

ARLEQUIN.

Par la mardi ! vous parlez d'or ; vous m'ôtez plus de cent pesant de dessus le corps, et vous prenez bien la chose. Franchement, monsieur, la femme est un peu vaurienne, mais elle a du bon. Entre nous, je la crois plus ratière que malicieuse. Je m'en vais tâcher de rencontrer Colombine, et je ferai votre affaire. Je ne veux pas l'aimer ; mais si j'ai tant de peine à me retenir, adieu paniers, je me laisserai aller. Si vous m'en croyez, vous ferez de même. Être amoureux et ne l'être pas, ma foi ! je donnerais le choix pour un liard. C'est misère ; j'aime mieux la misère gaillarde que la misère triste. Adieu ; je vais travailler pour vous.

LÉLIO.

Attends... Tiens, ce n'est pas la peine que tu y ailles.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

LÉLIO.

C'est que ce que je pourrais apprendre ne me servirait de rien. Si elle m'aime, que m'importe ? Si elle ne m'aime pas, je n'ai pas besoin de le savoir. Ainsi je ferai mieux de rester comme je suis.

ARLEQUIN.

Monsieur, si je deviens amoureux, je veux avoir

la consolation que vous le soyez aussi, afin qu'on dise toujours : « Tel valet, tel maître. » Je ne m'embarrasse pas d'être un ridicule, pourvu que je vous ressemble. Si la comtesse vous aime, je viendrai vitement vous le dire, afin que cela vous achève ; par bonheur vous êtes déjà bien avancé, et cela me fait grand plaisir. Je m'en vais voir l'air du bureau.

SCÈNE VI

LÉLIO, JACQUELINE.

LÉLIO.

Je ne le querelle point ; car il est déjà tout égaré.

JACQUELINE.

Monsieur ?

LÉLIO, distrait.

Je prierai pourtant la comtesse d'ordonner à Colombine de laisser ce malheureux en repos ; mais peut-être elle est bien aise elle-même que l'autre travaille à lui détraquer la cervelle ; car madame la comtesse n'est pas dans le goût de m'obliger.

JACQUELINE.

Monsieur ?

LÉLIO, d'un air fâché.

Eh bien, que veux-tu ?

JACQUELINE.

Je vians vous demander mon congé.

LÉLIO, sans l'entendre.

Morbleu ! je n'entends parler que d'amour. Eh ! laissez-moi respirer, vous autres ! Vous me lassez ; faites comme il vous plaira. J'ai la tête

remplie de femmes et de tendresse ; ces maudites idées-là me suivent partout, et elles m'assiègent. Arlequin d'un côté, les folies de la comtesse de l'autre ; et toi aussi ?

JACQUELINE.

Monsieur, c'est que je vians vous dire que je veux m'en aller.

LÉLIO.

Pourquoi ?

JACQUELINE.

C'est que Piarre ne m'aime plus ; ce misérable-là c'est amouraché de la fille à Thomas. Tenez, monsieur, ce que c'est que la cruauté des hommes ! Je l'ai vu qui batifolait avec elle ; moi, pour le faire venir, je lui ai fait comme ça avec le bras : « Hé ! hi ! allons » ; et le vilain qu'il est, m'a fait comme cela un geste du coude ; cela voulait dire : « Va te promener. » Oh ! que les hommes sont traîtres ! Voilà qui est fait, j'en suis si soûle que je n'en veux plus entendre parler ; et je vians pour cet effet vous demander mon congé.

LÉLIO.

De quoi s'avise ce coquin-là, d'être infidèle ?

JACQUELINE.

Je ne comprends pas cela ; il m'est avis que c'est un rêve.

LÉLIO.

Tu ne le comprends pas ? C'est pourtant un vice dont il a plu aux femmes d'enrichir l'humanité.

JACQUELINE.

Qui que ce soit, voilà de belles richesses qu'on a boutées là dans le monde.

LÉLIO.

Va, va, Jacqueline, il ne faut pas que tu t'en ailles.

JACQUELINE.

Oh ! monsieur, je ne veux pas rester dans le village ; car on est si faible ! Si ce garçon-là me recherchait, je ne sis pas rancuneuse, il y aurait du rapatriage, et je prétends être brouillée.

LÉLIO.

Ne te presse pas ; nous verrons ce que dira la comtesse.

JACQUELINE.

Hum ! la voilà, cette comtesse. Je m'en vas. Piarre est son valet, et ça me fâche itou contre elle.

SCÈNE VII

LÉLIO, LA COMTESSE, qui a l'air de chercher quelque chose à terre.

LÉLIO.

Elle m'a fui tantôt ; si je me retire, elle croira que je prends ma revanche, et que j'ai remarqué son procédé. Comme il n'en est rien, il est bon de lui paraître tout aussi indifférent que je le suis. Continuons de rêver ; je n'ai qu'à ne lui point parler pour remplir les conditions du billet.

LA COMTESSE, cherchant toujours.

Je ne trouve rien.

LÉLIO.

Ce voisinage-là me déplaît ; je crois que je ferai fort bien de m'en aller, dût-elle penser ce qu'elle voudra. (La voyant approcher.) Oh ! parbleu, c'en est trop, madame ! Vous m'avez fait l'hon-

neur de m'écrire qu'il était inutile de nous revoir, et j'ai trouvé que vous pensiez juste ; mais je prendrai la liberté de vous représenter que vous me mettez hors d'état de vous obéir. Le moyen de ne vous point voir ? Je me trouve près de vous, madame ; vous venez jusqu'à moi ; je me trouve irrégulier sans avoir tort.

LA COMTESSE.

Hélas ! monsieur, je ne vous voyais pas. Après cela, quand je vous aurais vu, je ne me ferais pas un grand scrupule d'approcher de l'endroit où vous êtes, et je ne me détournerais pas de mon chemin à cause de vous. Je vous dirai cependant que vous outrez les termes de mon billet ; il ne signifiait pas : « Haïssons-nous, soyons-nous odieux. » Si vos dispositions de haine ou pour toutes les femmes ou pour moi vous l'ont fait expliquer comme cela, et si vous le pratiquez comme vous l'entendez, ce n'est pas ma faute. Je vous plains beaucoup de m'avoir vue ; vous souffrez apparemment, et j'en suis fâchée ; mais vous avez le champ libre, voilà de la place pour fuir ; délivrez-vous de ma vue. Quant à moi, monsieur, qui ne vous hais ni ne vous aime, qui n'ai ni chagrin ni plaisir à vous voir, vous trouverez bon que j'aille mon train, que vous me soyez un objet parfaitement indifférent, et que j'agisse tout comme si vous n'étiez pas là. Je cherche mon portrait ; j'ai besoin de quelques petits diamants qui en ornent la boîte ; je l'ai prise pour les envoyer démonter à Paris ; et Colombine, à qui je l'ai donnée pour la remettre à un de mes gens qui part exprès, l'a perdu ; voilà ce qui m'occupe. Et si je vous avais aperçu là, il ne m'en aurait coûté que de vous prier très froidement et très poliment de vous

détourner. Peut-être même m'aurait-il pris fantaisie de vous prier de chercher avec moi, puisque vous vous trouvez là ; car je n'aurais pas deviné que ma présence vous affligeât ; à présent que je le sais, je n'userai point d'une prière incivile. Fuyez vite, monsieur ; car je continue.

LÉLIO.

Madame, je ne veux point être incivil non plus ; et je reste, puisque je peux vous rendre service. Je vais chercher avec vous.

LA COMTESSE.

Non, monsieur, ne vous contraignez pas ; allez-vous-en. Je dis que vous me haïssez ; je vous l'ai dit, vous n'en disconvenez point. Allez-vous-en donc, ou je m'en vais.

LÉLIO.

Parbleu ! madame, c'est trop souffrir de rebuts en un jour ; et billet et discours, tout se ressemble. Adieu donc, madame, je suis votre serviteur. (Il sort.)

LA COMTESSE.

Monsieur, je suis votre servante. Mais à propos, cet étourdi qui s'en va, et qui n'a point marqué positivement dans son billet ce qu'il voulait donner à sa fermière ! Il me dit simplement qu'il verra ce qu'il doit faire. Ah ! je ne suis pas d'humeur à mettre toujours la main à la plume. Je me moque de sa haine, il faut qu'il me parle. (Dans l'instant elle part pour le rappeler, quand il revient lui-même.) Quoi ! vous revenez, monsieur ?

LÉLIO, d'un air agité.

Oui, madame, je reviens ; j'ai quelque chose à vous dire ; et puisque vous voilà, ce sera un billet épargné et pour vous et pour moi.

LA COMTESSE.

A la bonne heure ; de quoi s'agit-il ?

LÉLIO.

C'est que le neveu de votre fermier ne doit plus compter sur Jacqueline. Madame, cela doit vous faire plaisir ; car cela finit le peu de commerce forcé que nous avons ensemble.

LA COMTESSE.

Le commerce forcé ? Vous êtes bien difficile, monsieur, et vos expressions sont bien naïves ! Mais passons. Pourquoi donc, s'il vous plaît, Jacqueline ne veut-elle pas de ce jeune homme ? Que signifie ce caprice-là ?

LÉLIO.

Ce que signifie un caprice ? Je vous le demande, madame ; cela n'est point à mon usage, et vous le définirez mieux que moi.

LA COMTESSE.

Vous pourriez cependant me rendre un bon compte de celui-là, si vous vouliez ; il est votre ouvrage apparemment. Je me mêlais de leur mariage ; cela vous fatiguait ; vous avez tout arrêté. Je vous suis obligée de vos égards.

LÉLIO.

Moi, madame !

LA COMTESSE.

Oui, monsieur. Il n'était pas nécessaire de vous y prendre de cette façon. Cependant je ne trouve point mauvais que le peu d'intérêt que j'avais à vous voir vous fût à charge ; je ne condamne point dans les autres ce qui est en moi ; et, sans le hasard qui nous rejoint ici, vous ne m'auriez vue de votre vie, si j'avais pu.

LÉLIO.

Eh ! je n'en doute pas, madame, je n'en doute pas.

LA COMTESSE.

Non, monsieur, de votre vie. Et pourquoi en douteriez-vous ? En vérité, je ne vous comprends pas. Vous avez rompu avec les femmes, moi avec les hommes ; vous n'avez pas changé de sentiment, n'est-il pas vrai ? D'où vient donc que j'en changerais ? Sur quoi en changerais-je ? Y songez-vous ? Oh ! mettez-vous dans l'esprit que mon opiniâtreté vaut bien la vôtre, et que je n'en démordrai point.

LÉLIO.

Eh ! madame, vous m'avez accablé de preuves d'opiniâtreté ; ne m'en donnez plus ; voilà qui est fini. Je ne songe à rien, je vous assure.

LA COMTESSE.

Qu'appelez-vous, monsieur, vous ne songez à rien ? mais du ton dont vous le dites, il semble que vous vous imaginez m'annoncer une mauvaise nouvelle. Eh bien, monsieur, vous ne m'aimerez jamais ; cela est-il si triste ? Oh ! je le vois bien ; je vous ai écrit qu'il ne fallait plus nous voir ; et je veux mourir si vous n'avez pris cela pour quelque agitation de cœur. Assurément vous me soupçonnez de penchant pour vous. Vous m'assurez que vous n'en aurez jamais pour moi ; vous croyez me mortifier ; vous le croyez, monsieur Lélio, vous le croyez, vous dis-je ; ne vous en défendez point. J'espérais que vous me divertiriez en m'aimant ; vous avez pris un autre tour ; je ne perds point au change, et je vous trouve très divertissant comme vous êtes.

LÉLIO, d'un air riant et piqué.

Ma foi ! madame, nous ne nous ennuierons donc point ensemble. Si je vous réjouis, vous n'êtes point ingrate. Vous espériez que je vous divertirais, mais vous ne m'aviez pas dit que je serais diverti. Quoi qu'il en soit, brisons là-dessus ; la comédie ne me plaît pas longtemps, et je ne veux être ni acteur ni spectateur.

LA COMTESSE, d'un ton badin.

Écoutez, monsieur : vous m'avouerez qu'un homme à votre place, qui se croit aimé, surtout quand il n'aime pas, se met en prise.

LÉLIO.

Je ne pense point que vous m'aimiez, madame ; vous me traitez mal, mais vous y trouvez du goût. N'usez point de prétexte ; je vous ai déplu d'abord, moi spécialement ; je l'ai remarqué ; et si je vous aimais, de tous les hommes qui pourraient vous aimer, je serais peut-être le plus humilié, le plus raillé et le plus à plaindre.

LA COMTESSE.

D'où vous vient cette idée-là ? Vous vous trompez ; je serais fâchée que vous m'aimassiez, parce que j'ai résolu de ne point aimer ; mais quelque chose que j'aie dit, je croirais du moins devoir vous estimer.

LÉLIO.

J'ai bien de la peine à le croire.

LA COMTESSE.

Vous êtes injuste ; je ne suis pas sans discernement. Mais à quoi bon faire cette supposition, que, si vous m'aimiez, je vous traiterais plus mal qu'un autre ? La supposition est inutile ; puisque vous n'avez point envie de faire l'essai de mes

manières, que vous importe ce qui en arriverait ? Cela vous doit être indifférent. Vous ne m'aimez pas ; car enfin, si je le pensais...

LÉLIO.

Eh ! je vous prie, point de menaces, madame ; vous m'avez tantôt offert votre amitié ; je ne vous demande que cela, je n'ai besoin que de cela ; ainsi vous n'avez rien à craindre.

LA COMTESSE, d'un air froid.

Puisque vous n'avez besoin que de cela, monsieur, j'en suis ravie ; je vous l'accorde, j'en serai moins gênée avec vous.

LÉLIO.

Moins gênée ? Ma foi ! madame, il ne faut pas que vous le soyez du tout. Tout bien pesé, je crois que nous ferons mieux de suivre les termes de votre billet.

LA COMTESSE.

Oh ! de tout mon cœur ; allons, monsieur, ne nous voyons plus. Je fais présent de cent pistoles au neveu de mon fermier ; vous me ferez savoir ce que vous voulez donner à la fille, et je verrai si je souscrirai à ce mariage, puisque cette rupture va lever l'obstacle que vous y avez mis. Soyons-nous inconnus l'un à l'autre ; j'oublie que je vous ai vu ; je ne vous reconnaîtrai pas demain.

LÉLIO.

Et moi, madame, je vous reconnaîtrai toute ma vie ; je ne vous oublierai point ; vos façons avec moi vous ont gravée pour jamais dans ma mémoire.

LA COMTESSE.

Vous m'y donnerez la place qu'il vous plaira, je n'ai rien à me reprocher ; mes façons ont été celles d'une femme raisonnable.

LÉLIO.

Morbleu ! madame, vous êtes une dame raisonnable, à la bonne heure. Mais accordez donc cette lettre avec vos offres d'amitié ; cela est inconcevable : aujourd'hui votre ami, demain rien ! Pour moi, madame, je ne vous ressemble pas, et j'ai le cœur aussi jaloux en amitié qu'en amour ; ainsi nous ne nous convenons point.

LA COMTESSE.

Adieu, monsieur ; vous parlez d'un air bien dégagé et presque offensant. Si j'étais vaine cependant, et si j'en crois Colombine, je vaux quelque chose, à vos yeux mêmes.

LÉLIO.

Un moment ; vous êtes de toutes les dames que j'ai vues celle qui vaut le mieux ; je sens même que j'ai du plaisir à vous rendre cette justice-là. Colombine vous en a dit davantage ; c'est une visionnaire, non seulement sur mon chapitre, mais encore sur le vôtre, madame ; je vous en avertis. Ainsi ne croyez jamais au rapport de vos domestiques.

LA COMTESSE.

Comment ! Que dites-vous, monsieur ? Colombine vous aurait fait entendre... Ah ! l'impertinente ! je la vois qui passe. Colombine, venez ici.

SCÈNE VIII

LA COMTESSE, LÉLIO, COLOMBINE.

COLOMBINE.

Que me voulez-vous, madame ?

LA COMTESSE.

Ce que je veux ?

COLOMBINE.

Si vous ne voulez rien, je m'en retourne.

LA COMTESSE.

Parlez ; quels discours avez-vous tenus à monsieur sur mon compte ?

COLOMBINE.

Des discours très sensés, à mon ordinaire.

LA COMTESSE.

Je vous trouve bien hardie d'oser, suivant votre petite cervelle, tirer de folles conjectures de mes sentiments, et je voudrais bien vous demander sur quoi vous avez compris que j'aime monsieur, à qui vous l'avez dit ?

COLOMBINE.

N'est-ce que cela ? Je vous jure que je l'ai cru comme je l'ai dit, et je l'ai dit pour le bien de la chose. C'était pour abréger votre chemin à l'un et à l'autre ; car vous y viendrez tous deux ; cela ira là ; et si la chose arrive, je n'aurai fait aucun mal. A votre égard, madame, je vais vous expliquer sur quoi j'ai pensé que vous aimiez...

LA COMTESSE, lui coupant la parole.

Je vous défends de parler.

LÉLIO, d'un air doux et modeste.

Je suis honteux d'être la cause de cette explication ; mais vous pouvez être persuadée que ce

qu'elle a pu dire ne m'a fait aucune impression. Non, madame, vous ne m'aimez point, j'en suis convaincu ; et je vous avouerai même, dans l'état où je suis, que cette conviction m'est absolument nécessaire. Je vous laisse. Si nos paysans se raccommodent, je verrai ce que je puis faire pour eux. Puisque vous vous intéressez à leur mariage, je me ferai un plaisir de le hâter ; et j'aurai l'honneur de vous porter tantôt ma réponse, si vous me le permettez.

LA COMTESSE, pendant que Lélio sort.

Juste ciel ! que vient-il de me dire ? D'où vient que je suis émue de ce que je viens d'entendre ? *Cette conviction m'est absolument nécessaire.* Non, cela ne signifie rien, et je n'y veux rien comprendre.

COLOMBINE, à part.

Oh ! notre amour se fait grand ; il parlera bientôt bon français.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE, à part.

Battons-lui toujours froid. Tous les diamants y sont, rien n'y manque, hors le portrait que M. Lélio a gardé. (A Arlequin.) C'est un grand bonheur que vous ayez trouvé cela ; je vous rends la boîte ; il est juste que vous la donniez vous-même à Mme la comtesse. Adieu ; je suis pressée.

ARLEQUIN, l'arrêtant.

Eh ! là, là, là ; ne vous en allez pas si vite ; je suis de bonne humeur.

COLOMBINE.

Je vous ai dit ce que je pensais de ma maîtresse à l'égard de votre maître. Bonjour.

ARLEQUIN.

Eh bien ! dites à cette heure ce que vous pensez de moi ; eh ! eh ! eh !

COLOMBINE.

Je pense de vous que vous m'ennuieriez si je restais plus longtemps.

ARLEQUIN.

Fi ! la mauvaise pensée ! Causons pour chasser cela ; c'est une migraine.

COLOMBINE.

Je n'ai pas le temps, monsieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Eh ! allons donc, faut-il avoir des manières comme cela avec moi ? Vous me traitez de monsieur ; cela est-il honnête ?

COLOMBINE.

Très honnête : mais vous m'amusez ; laissez-moi. Que voulez-vous que je fasse ici !

ARLEQUIN.

Me dire comment je me porte, par exemple ; me faire de petites questions : Arlequin par-ci, Arlequin par-là ; me demander, comme tantôt, si je vous aime ; que sait-on ? peut-être je vous répondrai qu'oui.

COLOMBINE.

Oh ! je ne m'y fie plus.

ARLEQUIN.

Si fait, si fait ; fiez-vous-y pour voir.

COLOMBINE.

Non ; vous haïssez trop les femmes.

ARLEQUIN.

Cela m'a passé ; je leur pardonne.

COLOMBINE.

Et moi, à compter d'aujourd'hui, je me brouille avec les hommes. Dans un an ou deux, je me raccommoderai peut-être avec ces nigauds-là.

ARLEQUIN.

Il faudra donc que je me tienne pendant ce temps-là les bras croisés à vous voir venir, moi ?

COLOMBINE.

Voyez-moi venir dans la posture qu'il vous

plaira ; que m'importe que vos bras soient croisés ou ne le soient pas ?

ARLEQUIN.

Par la sambille ! j'enrage. Maudit esprit lunatique, que je te donnerais de grand cœur un bon coup de poing, si tu ne portais pas une cornette !

COLOMBINE, riant.

Ah ! je vous entends. Vous m'aimez ; j'en suis fâchée, mon ami ; le ciel vous assiste !

ARLEQUIN.

Mardi ! oui, je t'aime ; mais, laisse-moi faire. Tiens, mon chien d'amour s'en ira ; je m'étranglerais plutôt. Je m'en vais être ivrogne ; je jouerai à la boule toute la journée ; je prierai mon maître de m'apprendre le piquet ; je jouerai avec lui ou avec moi ; je dormirai plutôt que de rester sans rien faire. Tu verras, va ; je cours tirer bouteille pour commencer.

COLOMBINE.

Tu mériterais que je te fisse expirer par pur chagrin ; mais je suis généreuse. Tu as méprisé toutes les suivantes de France en ma personne ; je les représente. Il faut une réparation à cette insulte. A mon égard, je t'en quitterais volontiers ; mais je ne puis trahir les intérêts et l'honneur d'un corps aussi respectable pour toi. Fais-lui donc satisfaction ; demande-lui à genoux pardon de toutes tes impertinences, et ta grâce t'est accordée.

ARLEQUIN.

M'aimeras-tu après cette autre impertinence-là ?

COLOMBINE.

Humilie-toi, et tu seras instruit.

ARLEQUIN, se mettant à genoux.

Pardi ! je le veux bien ; je demande pardon à ce drôle de corps pour qui tu parles.

COLOMBINE.

En diras-tu du bien ?

ARLEQUIN.

C'est une autre affaire ; il est défendu de mentir.

COLOMBINE.

Point de grâce.

ARLEQUIN.

Accommodons-nous. Je n'en dirai ni bien ni mal. Est-ce fait ?

COLOMBINE.

Eh ! la réparation est un peu cavalière ; mais le corps n'est pas formaliste. Baise-moi la main en signe de paix, et lève-toi. Tu me parais vraiment repentant ; cela me fait plaisir.

ARLEQUIN.

Tu m'aimeras, au moins !

COLOMBINE.

Je l'espère.

ARLEQUIN, sautant.

Je me sens plus léger qu'une plume.

COLOMBINE.

Écoute, nous avons intérêt de hâter l'amour de nos maîtres ; il faut qu'ils se marient ensemble.

ARLEQUIN.

Oui, afin que je t'épouse par-dessus le marché.

COLOMBINE.

Tu l'as dit ; n'oublions rien pour les conduire à s'avouer qu'ils s'aiment. Quand tu rendras la boîte à la comtesse, ne manque pas de lui dire

pourquoi ton maître en garde le portrait. Je la vois qui rêve ; retire-toi et reviens dans un moment, de peur qu'en nous voyant ensemble, elle ne nous soupçonne d'être d'intelligence. J'ai dessein de la faire parler ; je veux qu'elle sache qu'elle aime ; son amour en ira mieux, quand elle se l'avouera. (Arlequin sort.)

SCÈNE II

LA COMTESSE, COLOMBINE.

LA COMTESSE, avec humeur.

Ah ! vous voilà ? A-t-on trouvé mon portrait ?

COLOMBINE.

Je n'en sais rien, madame ; je le fais chercher.

LA COMTESSE.

Je viens de rencontrer Arlequin ; ne vous a-t-il point parlé ? N'a-t-il rien à me dire de la part de son maître ?

COLOMBINE.

Je ne l'ai pas vu.

LA COMTESSE.

Vous ne l'avez pas vu ?

COLOMBINE.

Non, madame.

LA COMTESSE.

Vous êtes donc aveugle ? Avez-vous dit au cocher de mettre les chevaux au carrosse ?

COLOMBINE.

Moi ! non, vraiment.

LA COMTESSE.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

COLOMBINE.

Faute de savoir deviner.

LA COMTESSE.

Comment, deviner ! Faut-il tant de fois vous répéter les choses ?

COLOMBINE.

Ce qui n'a jamais été dit n'a pas été répété, madame ; cela est clair ; demandez à tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous êtes une grande raisonneuse.

COLOMBINE.

Qui diantre savait que vous voulussiez partir pour aller quelque part ? Mais je m'en vais avertir le cocher.

LA COMTESSE.

Il n'est plus temps.

COLOMBINE.

Il ne faut qu'un instant.

LA COMTESSE.

Je vous dis qu'il est trop tard.

COLOMBINE.

Peut-on vous demander où vous vouliez aller, madame ?

LA COMTESSE.

Chez ma sœur, qui est à sa terre ; j'avais dessein d'y passer quelques jours.

COLOMBINE.

Et la raison de ce dessein-là ?

LA COMTESSE.

Pour quitter Lélio, qui s'avise de m'aimer, je pense.

COLOMBINE.

Oh ! rassurez-vous, madame ; je crois maintenant qu'il n'en est rien.

LA COMTESSE.

Il n'en est rien ! Je vous trouve bien plaisante de me venir dire qu'il n'en est rien, vous de qui je sais la chose en partie.

COLOMBINE.

Cela est vrai, je l'avais cru ; mais je vois que je me suis trompée.

LA COMTESSE.

Vous êtes faite aujourd'hui pour m'impatienter.

COLOMBINE.

Ce n'est pas mon intention.

LA COMTESSE.

Non, aujourd'hui vous ne m'avez répondu que des impertinences.

COLOMBINE.

Mais, madame, tout le monde peut se tromper.

LA COMTESSE.

Je vous dis encore une fois que cet homme-là m'aime, et que je vous trouve ridicule de me disputer cela. Prenez-y garde, vous me répondrez de cet amour-là, au moins !

COLOMBINE.

Moi, madame ? m'a-t-il donné son cœur en garde ? Eh ! que vous importe qu'il vous aime ?

LA COMTESSE.

Ce n'est pas son amour qui m'importe, je ne m'en soucie guère ; mais il m'importe de ne point prendre de fausses idées des gens, et de n'être pas la dupe éternelle de vos étourderies.

COLOMBINE.

Voilà un sujet de querelle furieusement tiré par les cheveux ; cela est bien subtil.

LA COMTESSE.

En vérité, je vous admire dans vos récits ! *M. Lélio vous aime, madame ; j'en suis certaine : votre billet l'a piqué : il l'a reçu en colère, il l'a lu de même : il a pâli, il a rougi.* Dites-moi, sur un pareil rapport, qui est-ce qui ne croira pas qu'un homme est amoureux ? Cependant il n'en est rien ; il ne plaît plus à mademoiselle que cela soit ; elle s'est trompée ! Moi, je compte là-dessus, je prends des mesures pour me retirer ; mesures perdues.

COLOMBINE.

Quelles si grandes mesures avez-vous donc prises, madame ? Si vos ballots sont faits, ce n'est encore qu'en idée, et cela ne dérange rien. Au bout du compte, tant mieux s'il ne vous aime point.

LA COMTESSE.

Oh ! vous croyez que cela va comme votre tête, avec votre *tant mieux ?* Il serait à souhaiter qu'il m'aimât, pour justifier le reproche que je lui en ai fait. Je suis désolée d'avoir accusé un homme d'un amour qu'il n'a pas. Mais si vous vous êtes trompée, pourquoi Lélio m'a-t-il fait presque entendre qu'il m'aimait ? Parlez donc ; me prenez-vous pour une bête ?

COLOMBINE.

Le ciel m'en préserve !

LA COMTESSE.

Que signifie le discours qu'il m'a tenu en me quittant ? *Madame, vous ne m'aimez point ; j'en suis convaincu, et je vous avouerai que cette conviction m'est absolument nécessaire.* N'est-ce pas tout comme

s'il m'avait dit : « Je serais en danger de vous aimer, si je croyais que vous pussiez m'aimer vous-même. » Allez, allez, vous ne savez ce que vous dites ; c'est de l'amour que ce sentiment-là.

COLOMBINE.

Cela est plaisant ! Je donnerais à ces paroles-là, moi, tout une autre interprétation, tant je les trouve équivoques.

LA COMTESSE.

Oh ! je vous prie, gardez votre belle interprétation, je n'en suis point curieuse ; je vois d'ici qu'elle ne vaut rien.

COLOMBINE.

Je la crois pourtant aussi naturelle que la vôtre, madame.

LA COMTESSE.

Pour la rareté du fait, voyons donc.

COLOMBINE.

Vous savez que M. Lélio fuit les femmes ; cela posé, examinons ce qu'il vous dit : *Vous ne m'aimez pas, madame ; j'en suis convaincu, et je vous avouerai que cette conviction m'est absolument nécessaire ;* c'est-à-dire : « Pour rester où vous êtes, j'ai besoin d'être certain que vous ne m'aimez pas ; sans quoi je décamperais. » C'est une pensée désobligeante, entortillée dans un tour honnête ; cela me paraît assez net.

LA COMTESSE.

Cette fille-là n'a jamais eu d'esprit que contre moi ; mais, Colombine, l'air affectueux et tendre qu'il a joint à cela ?...

COLOMBINE.

Cet air-là, madame, peut ne signifier encore qu'un

homme honteux de dire une impertinence, qu'il adoucit le plus qu'il peut.

LA COMTESSE.

Non, Colombine, cela ne se peut pas ; tu n'y étais pas ; tu ne lui as pas vu prononcer ces paroles-là ; je t'assure qu'il les a dites d'un ton de cœur attendri. Par quel esprit de contradiction veux-tu penser autrement ? J'y étais ; je m'y connais, ou bien Lélio est le plus fourbe de tous les hommes ; et s'il ne m'aime pas, je fais vœu de détester son caractère. Oui, son honneur y est engagé ; il faut qu'il m'aime, ou qu'il soit un malhonnête homme ; il aurait donc voulu me faire prendre le change ?

COLOMBINE.

Il vous aimait peut-être, et je lui avais dit que vous pourriez l'aimer ; mais vous vous êtes fâchée, et j'ai détruit mon ouvrage. J'ai dit tantôt à Arlequin que vous ne songiez nullement à lui, que j'avais voulu flatter son maître pour me divertir, et qu'enfin M. Lélio était l'homme du monde que vous aimeriez le moins.

LA COMTESSE.

Et cela n'est pas vrai. De quoi vous mêlez-vous, Colombine ? Si M. Lélio a du penchant pour moi, de quoi vous avisez-vous d'aller mortifier un homme à qui je ne veux point de mal, que j'estime ? Il faut avoir le cœur bien dur pour donner du chagrin aux gens sans nécessité ! En vérité, vous avez juré de me désobliger.

COLOMBINE.

Tenez, madame, dussiez-vous me quereller, vous aimez cet homme à qui vous ne voulez point de mal. Oui, vous l'aimez.

LA COMTESSE.

Retirez-vous.

COLOMBINE.

Je vous demande pardon.

LA COMTESSE.

Retirez-vous, vous dis-je ; j'aurai soin demain de vous payer et de vous renvoyer à Paris.

COLOMBINE.

Madame, il n'y a que l'intention de punissable, et je fais serment que je n'ai eu nul dessein de vous fâcher ; je vous respecte et je vous aime, vous le savez.

LA COMTESSE.

Colombine, je vous passe encore cette sottise-là ; observez-vous bien dorénavant.

COLOMBINE, à part.

Voyons la fin de cela. (Haut.) Je vous l'avoue, une seule chose me chagrine ; c'est de m'apercevoir que vous manquez de confiance en moi, qui ne veux savoir vos secrets que pour vous servir. De grâce, ma chère maîtresse, ne me donnez plus ce chagrin-là ; récompensez mon zèle pour vous ; ouvrez-moi votre cœur, vous n'en serez point fâchée. (Elle approche de sa maîtresse, et la caresse.)

LA COMTESSE.

Ah !

COLOMBINE.

Eh bien ! voilà un soupir ; c'est un commencement de franchise ; achevez donc.

LA COMTESSE.

Colombine !

COLOMBINE.

Madame ?

LA COMTESSE.

Après tout, aurais-tu raison ? Est-ce que j'aimerais ?

COLOMBINE.

Je crois qu'oui ; mais, d'où vient vous faire un si grand monstre de cela ? Eh bien ! vous aimez ; voilà qui est bien rare !

LA COMTESSE.

Non, je n'aime point encore.

COLOMBINE.

Vous avez l'équivalent de cela.

LA COMTESSE.

Quoi ! je pourrais tomber dans ces malheureuses situations, si pleines de troubles, d'inquiétudes, de chagrins ; moi, moi ! Non ! Colombine, cela n'est pas fait encore ; je serais au désespoir. Quand je suis venue ici triste, tu me demandais ce que j'avais ; ah ! Colombine, c'était un pressentiment du malheur qui devait m'arriver.

COLOMBINE.

Voici Arlequin qui vient à nous, renfermez vos regrets.

SCÈNE III

LA COMTESSE, ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

Madame, mon maître m'a dit que vous aviez une boîte de portrait ; je sais un homme qui l'a trouvée. De quelle couleur est-elle ? Combien y a-t-il de diamants ? Sont-ils gros ou petits ?

COLOMBINE.

Montre, nigaud ; te méfies-tu de madame ? Tu fais là d'impertinentes questions.

ARLEQUIN.

Mais c'est la coutume d'interroger le monde pour plus grande sûreté ; je ne pense point à mal.

LA COMTESSE.

Où est-elle, cette boîte ?

ARLEQUIN, la montrant.

La voilà, madame. Un autre que vous ne la verrait pas, mais vous êtes une femme de bien.

LA COMTESSE.

C'est la même. Tiens, prends cela en revanche.

ARLEQUIN.

Vivent les revanches ! le ciel vous soit en aide !

LA COMTESSE.

Le portrait n'y est pas !

ARLEQUIN.

Chut ! il n'est pas perdu ; c'est mon maître qui le garde.

LA COMTESSE.

Il garde mon portrait ? Qu'en veut-il faire ?

ARLEQUIN.

C'est pour vous mirer, quand il ne vous voit plus. Il dit que ce portrait ressemble à une cousine qui est morte, et qu'il aimait beaucoup. Il m'a défendu d'en rien dire et de vous faire accroire qu'il est perdu ; mais il faut bien vous donner de la marchandise pour votre argent. Motus ! le pauvre homme en tient.

COLOMBINE.

Madame, la cousine dont il parle peut être morte ; mais la cousine qu'il ne dit pas se porte bien, et votre cousin n'est pas votre parent.

ARLEQUIN, riant.

Eh ! eh ! eh !

LA COMTESSE.

De quoi ris-tu ?

ARLEQUIN.

De ce drôle de cousin. Mon maître croit bonnement qu'il garde le portrait à cause de la cousine, et il ne sait pas que c'est à cause de vous ; cela est risible ; il fait des quiproquos d'apothicaire.

LA COMTESSE.

Eh ! que sais-tu si c'est à cause de moi ?

ARLEQUIN.

Je vous dis que la cousine est un conte à dormir debout. Est-ce qu'on dit des injures à la copie d'une cousine qui est morte ?

COLOMBINE.

Comment, des injures ?

ARLEQUIN.

Oui ; je l'ai laissé là-bas qui se fâche contre le visage de madame ; il le querelle tant qu'il peut de ce qu'il aime. Il y a à mourir de rire de le voir faire. Quelquefois il met de bons gros soupirs au bout des mots qu'il dit. Oh ! de ces soupirs-là, la cousine défunte n'en tâte que d'une dent.

LA COMTESSE.

Colombine, il faut absolument qu'il me rende mon portrait; cela est de conséquence pour moi ; je vais le lui demander. Je ne souffrirai pas mon portrait entre les mains d'un homme. Où se promène-t-il ?

ARLEQUIN.

De ce côté-là ; vous le trouverez sans doute à droite ou à gauche. (La comtesse sort.)

SCÈNE IV

LÉLIO, COLOMBINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Son cœur va-t-il bien ?

COLOMBINE.

Oh ! je te réponds qu'il va grand train. Mais voici ton maître ; laisse-moi faire.

LÉLIO.

Colombine, où est Mme la comtesse ? Je souhaiterais lui parler.

COLOMBINE.

Mme la comtesse va, je pense, partir tout à l'heure pour Paris.

LÉLIO.

Quoi ! sans me voir ? sans me l'avoir dit ?

COLOMBINE.

C'est bien à vous à voir cela ! N'avez-vous pas dessein de vivre en sauvage? De quoi vous plaignez-vous ?

LÉLIO.

De quoi je me plains ? La question est singulière, mademoiselle Colombine ! Voilà donc le penchant que vous lui connaissiez pour moi ! Partir sans me dire adieu ! Et vous voulez que je sois un homme de bon sens, et que je m'accommode de cela, moi ! Non, les procédés bizarres me révolteront toujours.

COLOMBINE.

Si elle ne vous a pas dit adieu, c'est qu'entre amis on en agit sans façon.

LÉLIO.

Amis ! oh ! doucement ; je veux du vrai dans mes

amis, des manières franches et stables, et je n'en trouve point là. Dorénavant je ferai mieux de n'être ami de personne ; car je vois bien qu'il n'y a que du faux partout.

COLOMBINE.

Lui ferai-je vos compliments ?

ARLEQUIN.

Cela sera honnête.

LÉLIO.

Et moi, je ne suis point aujourd'hui dans le goût d'être honnête ; je suis las de la bagatelle.

COLOMBINE.

Je vois bien que je ne ferai rien par la feinte ; il vaut mieux vous parler franchement. Monsieur, Mme la comtesse ne part pas ; elle attend, pour se déterminer, qu'elle sache si vous l'aimez ou non ; mais dites-moi naturellement vous-même ce qui en est ; c'est le plus court.

LÉLIO.

C'est le plus court, il est vrai ; mais j'y trouve pourtant de la difficulté ; car enfin, dirai-je que je ne l'aime pas ?

COLOMBINE.

Oui, si vous le pensez.

LÉLIO.

Mais Mme la comtesse est aimable, et ce serait une grossièreté.

ARLEQUIN.

Tirez votre réponse à la courte paille.

COLOMBINE.

Eh bien ! dites que vous l'aimez.

LÉLIO.

Mais, en vérité, c'est une tyrannie que cette alternative-là. Si je vais dire que je l'aime, cela dérangera peut-être Mme la comtesse ; cela la fera partir. Si je dis que je ne l'aime point...

COLOMBINE.

Peut-être aussi partira-t-elle.

LÉLIO.

Vous voyez donc bien que cela est embarrassant.

COLOMBINE.

Adieu, je vous entends ; je lui rendrai compte de votre indifférence, n'est-ce pas ?

LÉLIO.

Mon indifférence ! voilà un beau rapport, et cela me ferait un joli cavalier ! Vous décidez bien cela à la légère. En savez-vous plus que moi ?

COLOMBINE.

Déterminez-vous donc.

LÉLIO.

Vous me mettez dans une désagréable situation. Dites-lui que je suis plein d'estime, de considération et de respect pour elle.

ARLEQUIN.

Discours de Normands que tout cela.

COLOMBINE.

Vous me faites pitié.

LÉLIO.

Qui ? moi ?

COLOMBINE.

Oui, et vous êtes un étrange homme de ne m'avoir pas confié que vous l'aimiez.

LÉLIO.

Eh ! Colombine, le savais-je ?

ARLEQUIN.

Ce n'est pas ma faute, je vous en avais averti.

LÉLIO.

Je ne sais où je suis.

COLOMBINE.

Ah ! vous voilà dans le ton ; songez à dire toujours de même ; entendez-vous, monsieur de l'ermitage ?

LÉLIO.

Que signifie cela ?

COLOMBINE.

Rien ; sinon que je vous ai donné la question, et que vous avez jasé dans vos souffrances. Tenez-vous gai, l'homme indifférent ; tout ira bien. Arlequin, je te le recommande ; instruis-le plus amplement : je vais chercher l'autre.

SCÈNE V

LÉLIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Ah çà ! monsieur, voilà qui est donc fait ! c'est maintenant qu'il faut dire : « Va comme je te pousse. » Vive l'amour, mon cher maître, et faites chorus ! Car il n'y a pas deux chemins ; il faut passer par là ou par la fenêtre.

LÉLIO.

Ah ! je suis un homme sans jugement.

ARLEQUIN.

Je ne vous dispute point cela.

LÉLIO.

Arlequin, je ne devais jamais revoir de femmes.

ARLEQUIN.

Monsieur, il fallait donc être aveugle.

LÉLIO.

Il me prend envie de m'enfermer chez moi, et de n'en sortir de six mois. (Arlequin siffle.) De quoi t'avises-tu de siffler ?

ARLEQUIN.

Vous dites une chanson, et je l'accompagne. Ne vous fâchez pas ; j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre. Cette comtesse vous aime, et la voilà qui vient vous donner le dernier coup à vous.

LÉLIO, à part.

Cachons-lui ma faiblesse ; peut-être ne la sait-elle pas encore.

SCÈNE VI

LA COMTESSE, LÉLIO, ARLEQUIN, COLOMBINE, PIERRE.

LA COMTESSE.

Monsieur, vous devez savoir ce qui m'amène ?

LÉLIO.

Madame, je m'en doute du moins, et je consens à tout. Nos paysans se sont raccommodés, et je donne à Jacqueline autant que vous donnez à son amant ; c'est de quoi j'allais prendre la liberté de vous informer.

LA COMTESSE.

Je vous suis obligée de finir cela, monsieur ; mais j'avais quelque autre chose à vous dire, bagatelle pour vous, assez importante pour moi.

LÉLIO.

Que serait-ce donc ?

LA COMTESSE.

C'est mon portrait qu'on m'a dit que vous avez, et je viens vous prier de me le rendre, rien ne vous est plus inutile.

LÉLIO.

Madame, il est vrai qu'Arlequin a trouvé une boîte de portrait que vous cherchiez ; je vous l'ai fait remettre sur le champ ; s'il vous a dit autre chose, c'est un étourdi ; et je voudrais bien lui demander où est le portrait dont il parle ?

ARLEQUIN, timidement.

Eh ! monsieur !

LÉLIO.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Il est dans votre poche.

LÉLIO.

Vous ne savez ce que vous dites.

ARLEQUIN.

Si fait, monsieur. Vous vous souvenez bien que vous lui avez parlé tantôt ; je vous l'ai vu mettre après dans la poche du côté gauche.

LÉLIO.

Quelle impertinence !

LA COMTESSE.

Cherchez, monsieur ; peut-être avez-vous oublié que vous l'avez tenu ?

LÉLIO.

Ah ! madame, vous pouvez m'en croire.

ARLEQUIN.

Tenez, monsieur... tâtez, madame ; le voilà.

LA COMTESSE, touchant à la poche de la veste.

Cela est vrai ; il me paraît que c'est lui.

LÉLIO.

Voyons donc. Il a raison ! Le voulez-vous, madame ?

LA COMTESSE.

Il le faut bien, monsieur.

LÉLIO.

Comment donc cela s'est-il fait ?

ARLEQUIN.

Eh ! c'est que vous vouliez le garder, à cause, disiez-vous, qu'il ressemblait à une cousine qui est morte ; et moi, qui suis fin, je vous disais que c'était à cause qu'il ressemblait à madame, et cela était vrai.

LA COMTESSE.

Je ne vois point d'apparence à cela.

LÉLIO.

En vérité, madame, je ne comprends pas ce coquin-là. (A part, à Arlequin.) Tu me le payeras.

ARLEQUIN.

Madame la comtesse, voilà monsieur qui me menace derrière vous.

LÉLIO.

Moi ?

ARLEQUIN.

Oui, parce que je dis la vérité. Madame, vous me

feriez bien du plaisir de l'obliger à vous dire qu'il vous aime ; il n'aura pas plus tôt avoué cela qu'il me pardonnera.

LA COMTESSE.

Va, mon ami, tu n'as pas besoin de mon intercession.

LÉLIO.

Eh ! madame, je vous assure que je ne lui veux aucun mal, il faut qu'il ait l'esprit trouble. Retire-toi, et ne nous romps point la tête de tes sots discours. (Arlequin se recule au fond du théâtre avec Colombine). Je vous prie, madame, de n'être point fâchée de ce que j'avais votre portrait ; j'étais dans l'ignorance.

LA COMTESSE.

Ce n'est rien que cela, monsieur.

LÉLIO.

C'est une aventure qui ne laisse pas d'avoir un air singulier.

LA COMTESSE.

Effectivement.

LÉLIO.

Il n'y a personne qui ne se persuade là-dessus que je vous aime.

LA COMTESSE.

Je l'aurais cru moi-même, si je ne vous connaissais pas.

LÉLIO.

Quand vous le croiriez encore, je ne vous estimerais guère moins clairvoyante.

LA COMTESSE.

On n'est pas clairvoyante quand on se trompe, et je me tromperais.

LÉLIO.

Ce n'est presque pas une erreur que cela ; la chose est si naturelle à penser !

LA COMTESSE.

Mais voudriez-vous que j'eusse cette erreur-là ?

LÉLIO.

Moi, madame ! vous êtes la maîtresse.

LA COMTESSE

Et vous le maître, monsieur.

LÉLIO.

De quoi le suis-je ?

LA COMTESSE.

D'aimer ou de n'aimer pas.

LÉLIO.

Je vous reconnais ; l'alternative est bien de vous, madame.

LA COMTESSE.

Eh ! pas trop.

LÉLIO.

Pas trop ! si j'osais interpréter ce mot-là...

LA COMTESSE.

Et que trouvez-vous donc qu'il signifie ?

LÉLIO.

Ce qu'apparemment vous n'avez pas pensé.

LA COMTESSE.

Voyons.

LÉLIO.

Vous ne me le pardonneriez jamais.

LA COMTESSE.

Je ne suis pas vindicative.

LÉLIO, à part.

Ah ! je ne sais ce que je dois faire.

LA COMTESSE, d'un air impatient.

Monsieur Lélio, expliquez-vous, et ne vous attendez pas que je vous devine.

LÉLIO, à genoux.

Eh bien ! madame, me voilà expliqué... M'entendez-vous ! Vous ne répondez rien... Vous avez raison ; mes extravagances ont combattu trop longtemps contre vous, et j'ai mérité votre haine.

LA COMTESSE.

Levez-vous, monsieur.

LÉLIO.

Non, madame, condamnez-moi, ou faites-moi grâce.

LA COMTESSE, confuse.

Ne me demandez rien à présent ; reprenez le portrait de votre parente, et laissez-moi respirer.

ARLEQUIN.

Vivat ! Enfin, voilà la fin.

COLOMBINE.

Je suis contente de vous, monsieur Lélio.

PIERRE.

Parguienne ! ça boute la joie au cœur.

LÉLIO.

Ne vous mettez en peine de rien, mes enfants : j'aurai soin de votre noce.

PIERRE.

Grand marci ; mais, morgué ! pisque je sommes en joie, j'allons faire venir les ménétriers que j'avons retenus.

ARLEQUIN.

Colombine, pour nous, allons nous marier sans cérémonie.

COLOMBINE.

Avant le mariage, il en faut un peu ; après le mariage, je t'en dispense.

DIVERTISSEMENT

LE CHANTEUR.

Je ne crains point que Mathurine
S'amuse à me manquer de foi ;
Car drés que je vois dans sa mine
Queuque indifférence envars moi,
Sans li demander le pourquoi,
Je laisse aller la pèlerine ;
Je ne dis mot, je me tiens coi :
Je batifole avec Claudine.
En voyant ça, la Mathurine
Prend du souci, rêve à part soi ;
Et pis tout d'un coup la mutine
Me dit : « J'enrage contre toi. »

LA CHANTEUSE.

Colas me disait l'autre jour :
« Margot, donne-moi ton amour. »
Je répondis : « Je te le donne,
Mais ne va le dire à personne. »
Colas ne m'entendit pas bien ;
Car l'innocent ne reçut rien.

ARLEQUIN.

Femmes, nous étions de grands fous
D'être aux champs pour l'amour de vous.
Si de chaque femme volage
L'amant allait planter des choux,
Par la ventrebille ! je gage
Que nous serions condamnés tous
A travailler au jardinage.

LA DOUBLE INCONSTANCE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois par les comédiens italiens, le 6 avril 1723.

PERSONNAGES

LE PRINCE.
UN SEIGNEUR.
FLAMINIA, fille d'un domestique du prince.
LISETTE, sœur de Flaminia.
SILVIA, aimée du prince et d'Arlequin.
ARLEQUIN.
TRIVELIN, officier du palais.
Laquais.
Filles de chambre.

La scène est dans le palais du prince.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

SILVIA, TRIVELIN, ET QUELQUES FEMMES A LA SUITE DE SILVIA.

TRIVELIN.

Mais, madame, écoutez-moi.

SILVIA.

Vous m'ennuyez.

TRIVELIN.

Ne faut-il pas être raisonnable ?

SILVIA.

Non, il ne faut pas l'être, et je ne le serai point.

TRIVELIN.

Cependant...

SILVIA.

Cependant, je ne veux point avoir de raison ; et quand vous recommenceriez cinquante fois votre *cependant*, je n'en veux point avoir. Que ferez-vous là ?

TRIVELIN.

Vous avez soupé hier si légèrement, que vous serez malade si vous ne prenez rien ce matin.

SILVIA.

Et moi, je hais la santé, et je suis bien aise d'être malade. Ainsi, vous n'avez qu'à renvoyer

tout ce qu'on apporte ; car je ne veux aujourd'hui ni déjeuner, ni dîner, ni souper ; demain la même chose. Je ne veux qu'être fâchée, vous haïr tous tant que vous êtes, jusqu'à ce que j'aie vu Arlequin, dont on m'a séparée. Voilà mes petites résolutions, et si vous voulez que je devienne folle, vous n'avez qu'à me prêcher d'être plus raisonnable ; cela sera bientôt fait.

TRIVELIN.

Ma foi, je ne m'y jouerai pas ; je vois bien que vous me tiendriez parole. Si j'osais cependant...

SILVIA.

Eh bien ! ne voilà-t-il pas encore un *cependant ?*

TRIVELIN.

En vérité, je vous demande pardon ; celui-là m'est échappé, mais je n'en dirai plus, je me corrigerai. Je vous prierai seulement de considérer...

SILVIA.

Oh ! vous ne vous corrigez pas ; voilà des considérations qui ne me conviennent point non plus.

TRIVELIN.

... que c'est votre souverain qui vous aime.

SILVIA.

Je ne l'en empêche pas, il est le maître ; mais faut-il que je l'aime, moi ? Non ; il ne le faut pas, parce que je ne le puis pas. Cela va tout seul : un enfant le verrait, et vous ne le voyez point.

TRIVELIN.

Songez que c'est sur vous qu'il fait tomber le choix qu'il doit faire d'une épouse entre ses sujettes.

SILVIA.

Qui est-ce qui lui a dit de me choisir ? M'a-t-il demandé mon avis ? S'il m'avait dit : « Me voulez-vous, Silvia ? » je lui aurais répondu : « Non, seigneur ; il faut qu'une honnête femme aime son mari, et je ne pourrais vous aimer. » Voilà la pure raison, cela ; mais point du tout, il m'aime ; crac, il m'enlève, sans me demander si je le trouverai bon.

TRIVELIN.

Il ne vous enlève que pour vous donner la main.

SILVIA.

Eh ! que veut-il que je fasse de cette main, si je n'ai pas envie d'avancer la mienne pour la prendre ? Force-t-on les gens à recevoir des présents malgré eux ?

TRIVELIN.

Voyez, depuis deux jours que vous êtes ici, comment il vous traite. N'êtes-vous pas déjà servie comme si vous étiez sa femme ? Voyez les honneurs qu'il vous fait rendre, le nombre de femmes qui sont à votre suite, les amusements qu'on tâche de vous procurer par ses ordres. Qu'est-ce qu'Arlequin au prix d'un prince plein d'égards, qui ne veut pas même se montrer qu'on ne vous ait disposée à le voir ; d'un prince jeune, aimable et rempli d'amour ? Car vous le trouverez tel. Eh ! madame, ouvrez les yeux, voyez votre fortune, et profitez de ses faveurs.

SILVIA.

Dites-moi : vous et toutes ces femmes qui me parlent, vous a-t-on mis avec moi, vous a-t-on payés pour m'impatienter, pour me tenir des discours qui n'ont pas le sens commun, qui me font pitié ?

TRIVELIN.

Oh ! parbleu ! je n'en sais pas davantage ; voilà tout l'esprit que j'ai.

SILVIA.

Sur ce pied-là, vous seriez tout aussi avancé de n'en point avoir du tout.

TRIVELIN.

Mais encore, daignez, s'il vous plaît, me dire en quoi je me trompe.

SILVIA.

Oui, je vais vous le dire, en quoi ; oui...

TRIVELIN.

Eh ! doucement, madame ; mon dessein n'est pas de vous fâcher.

SILVIA.

Vous êtes donc bien maladroit !

TRIVELIN.

Je suis votre serviteur.

SILVIA.

Eh bien ! mon serviteur, qui me vantez tant les honneurs que j'ai ici, qu'ai-je à faire de ces quatre ou cinq fainéantes qui m'espionnent toujours ? On m'ôte mon amant, et on me rend des femmes à la place ; ne voilà-t-il pas un beau dédommagement ? Et on veut que je sois heureuse avec cela ? Que m'importe toute cette musique, ces concerts et cette danse dont on croit me régaler ? Arlequin chantait mieux que tout cela, et j'aime mieux danser moi-même que de voir danser les autres, entendez-vous ? Une bourgeoise contente dans un petit village, vaut mieux qu'une princesse qui pleure dans un bel appartement. Si le prince est si tendre, ce n'est pas ma faute ; je n'ai pas

été le chercher ; pourquoi m'a-t-il vue ? S'il est jeune et aimable, tant mieux pour lui ; j'en suis bien aise. Qu'il garde tout cela pour ses pareils, et qu'il me laisse mon pauvre Arlequin, qui n'est pas plus gros monsieur que je suis grosse dame, pas plus riche que moi, pas plus glorieux que moi, pas mieux logé ; qui m'aime sans façon, que j'aime de même, et que je mourrai de chagrin de ne pas voir. Hélas ! le pauvre enfant, qu'en aura-t-on fait ? Qu'est-il devenu ? Il se désespère quelque part, j'en suis sûr ; car il a le cœur si bon ! Peut-être aussi qu'on le maltraite... Je suis outrée. Tenez, voulez-vous me faire un plaisir ? Ôtez-vous de là, je ne puis vous souffrir ; laissez-moi m'affliger en repos.

TRIVELIN.

Le compliment est court, mais il est net. Tranquillisez-vous pourtant, madame.

SILVIA.

Sortez sans répondre ; cela vaudra mieux.

TRIVELIN.

Encore une fois, calmez-vous. Vous voulez Arlequin, il viendra incessamment ; on est allé le chercher.

SILVIA, avec un soupir.

Je le verrai donc ?

TRIVELIN.

Et vous lui parlerez aussi.

SILVIA.

Je vais l'attendre ; mais si vous me trompez, je ne veux plus ni voir, ni entendre personne. (Pendant qu'elle sort, le prince et Flaminia entrent d'un autre côté et la regardent sortir.)

SCÈNE II

LE PRINCE, FLAMINIA, TRIVELIN.

LE PRINCE, à Trivelin.

Eh bien ! as-tu quelque espérance à me donner ? Que dit-elle ?

TRIVELIN.

Ce qu'elle dit, seigneur ? Ma foi, ce n'est pas la peine de le répéter ; il n'y a rien encore qui mérite votre curiosité.

LE PRINCE.

N'importe ; dis toujours.

TRIVELIN.

Eh ! non, Seigneur ; ce sont de petites bagatelles dont le récit vous ennuierait ; tendresse pour Arlequin, impatience de le rejoindre, nulle envie de vous connaître, désir violent de ne vous point voir, et force haine pour nous : voilà l'abrégé de ses dispositions. Vous voyez bien que cela n'est point réjouissant ; et franchement, si j'osais dire ma pensée, le meilleur serait de la remettre où on l'a prise.

FLAMINIA.

J'ai déjà dit la même chose au prince ; mais cela est inutile. Ainsi continuons, et ne songeons qu'à détruire l'amour de Silvia pour Arlequin.

TRIVELIN.

Mon sentiment à moi est qu'il y a quelque chose d'extraordinaire dans cette fille-là. Refusez ce qu'elle refuse, cela n'est point naturel. Ce n'est point là une femme, voyez-vous ; c'est quelque créature d'une espèce à nous inconnue. Avec une femme, nous irions notre train ; celle-ci nous arrête ;

cela nous avertit d'un prodige ; n'allons pas plus loin.

LE PRINCE.

Et c'est ce prodige qui augmente encore l'amour que j'ai conçu pour elle.

FLAMINIA, en riant.

Eh ! seigneur, ne l'écoutez pas avec son prodige ; cela est bon dans un conte de fée. Je connais mon sexe ; il n'a rien de prodigieux que sa coquetterie. Du côté de l'ambition, Silvia n'est point en prise ; mais elle a un cœur, et par conséquent de la vanité ; avec cela, je saurai bien la ranger à son devoir de femme. Est-on allé chercher Arlequin?

TRIVELIN.

Oui ; je l'attends.

LE PRINCE.

Je vous avoue, Flaminia, que nous risquons beaucoup à lui montrer son amant ; sa tendresse pour lui n'en deviendra que plus forte.

TRIVELIN.

Oui ; mais si elle ne le voit, l'esprit lui tournera ; j'en ai sa parole.

FLAMINIA.

Seigneur, je vous ai déjà dit qu'Arlequin nous était nécessaire.

LE PRINCE.

Oui, qu'on l'arrête autant qu'on pourra. Vous pouvez lui promettre que je le comblerai de biens et de faveurs, s'il veut en épousez une autre que sa maîtresse.

TRIVELIN.

Il n'y a qu'à réduire ce drôle-là, s'il ne veut pas.

LE PRINCE.

Non ; la loi, qui veut que j'épouse une de mes

sujettes, me défend d'user de violence contre qui que ce soit.

FLAMINIA.

Vous avez raison. Soyez tranquille ; j'espère que tout se fera à l'amiable. Silvia vous connaît déjà, sans savoir que vous êtes le prince ; n'est-il pas vrai ?

LE PRINCE.

Je vous ai dit qu'un jour à la chasse, écarté de ma troupe, je la rencontrai près de sa maison ; j'avais soif, elle alla me chercher à boire ; je fus enchanté de sa beauté et de sa simplicité, et je lui en fis l'aveu. Je l'ai vue cinq ou six fois de la même manière, comme simple officier du palais ; mais, quoiqu'elle m'ait traité avec beaucoup de douceur, je n'ai pu la faire renoncer à Arlequin, qui m'a surpris deux fois avec elle.

FLAMINIA.

Il faut mettre à profit l'ignorance où elle est de votre rang. On l'a déjà prévenue que vous ne la verriez pas sitôt ; je me charge du reste, pourvu que vous vouliez bien agir comme je voudrai.

LE PRINCE.

J'y consens. Si vous m'acquérez le cœur de Silvia, il n'est rien que vous ne deviez attendre de ma reconnaissance. (Il sort.)

FLAMINIA.

Toi, Trivelin, va-t'en dire à ma sœur qu'elle tarde trop à venir.

TRIVELIN.

Il n'est pas besoin, la voilà qui entre ; adieu, je vais au-devant d'Arlequin.

SCÈNE III

LISETTE, FLAMINIA.

LISETTE.

Je viens recevoir tes ordres ; que me veux-tu ?

FLAMINIA.

Approche un peu, que je te regarde.

LISETTE.

Tiens, vois à ton aise.

FLAMINIA.

Oui-da, tu es jolie aujourd'hui.

LISETTE.

Je le sais bien ; mais qu'est-ce que cela te fait ?

FLAMINIA.

Ôte cette mouche galante que tu as là.

LISETTE.

Je ne saurais ; mon miroir me l'a recommandée.

FLAMINIA.

Il le faut, te dis-je.

LISETTE.

Quel meurtre! Pourquoi persécutes-tu ma mouche?

FLAMINIA.

J'ai mes raisons pour cela. Or çà, Lisette, tu es grande et bien faite.

LISETTE.

C'est le sentiment de bien des gens.

FLAMINIA.

Tu aimes à plaire ?

LISETTE.

C'est mon faible.

FLAMINIA.

Saurais-tu, avec une adresse naïve et modeste, inspirer un tendre penchant à quelqu'un en lui témoignant d'en avoir pour lui ; et le tout pour une bonne fin ?

LISETTE.

Mais j'en reviens à ma mouche ; elle me paraît nécessaire à l'expédition que tu me proposes.

FLAMINIA.

N'oublieras-tu jamais ta mouche ? Non, elle n'est pas nécessaire. Il s'agit d'un homme simple, d'un villageois sans expérience, qui s'imagine que nous autres femmes d'ici sommes obligées d'être aussi modestes que les femmes de son village. Oh ! la modestie de ces femmes-là n'est pas faite comme la nôtre ; nous avons des dispenses qui les scandaliseraient. Ainsi ne regrette plus ces mouches, et mets-en la valeur dans tes manières ; c'est de ces manières que je te parle ; je te demande si tu sauras les avoir comme il faut ? Voyons, que lui dirais-tu ?

LISETTE.

Mais, je lui dirai... Que lui dirais-tu, toi ?

FLAMINIA.

Écoute-moi ; point d'air coquet d'abord. Par exemple, on voit dans ta petite contenance un dessein de plaire ; oh ! il faut en effacer cela ; tu mets je ne sais quoi d'étourdi et de vif dans ton geste ; quelquefois c'est du nonchalant, du tendre, du mignard ; tes yeux veulent être fripons, veulent attendrir, veulent frapper, font mille singeries ; ta tête est légère ; ton menton porte au vent ; tu cours après un air jeune, galant et dissipé. Parles-tu aux gens, leur réponds-tu ? Tu prends de certains tons, tu te sers d'un certain langage, et le tout fine-

ment relevé de saillies folles. Oh ! toutes ces petites impertinences-là sont très jolies dans une fille du monde ; il est décidé que ce sont des grâces ; le cœur des hommes est tourné comme cela, voilà qui est fini. Mais ici il faut, s'il te plaît, faire main basse sur tous ces agréments-là. Le petit homme en question ne les approuverait point ; il n'a pas le goût si fort, lui. Tiens, c'est tout comme un homme qui n'aurait jamais bu que de belle eau bien claire ; le vin ou l'eau-de-vie ne lui plairait pas.

LISETTE.

Mais, à la façon dont tu arranges mes agréments, je ne les trouve pas si jolis que tu dis.

FLAMINIA.

Bon ! c'est que je les examine, moi : voilà pourquoi ils deviennent ridicules ; mais tu es en sûreté de la part des hommes.

LISETTE.

Que mettrai-je donc à la place de ces impertinences que j'ai ?

FLAMINIA.

Rien ; tu laisseras aller tes regards comme ils iraient si ta coquetterie leur permettait de rester en repos ; ta tête comme elle se tiendrait, si tu ne songeais pas à lui donner des airs évaporés ; et ta contenance tout comme elle est quand personne ne te regarde. Pour essayer, donne-moi quelque échantillon de ton savoir-faire. Regarde-moi d'un air ingénu.

LISETTE.

Tiens, ce regard-là est-il bon ?

FLAMINIA.

Hum ! il a encore besoin de quelque correction.

LISETTE.

O dame ! veux-tu que je te dise ? Tu n'es qu'une femme ; est-ce que cela anime ? Laissons cela ; car tu m'emporterais la fleur de mon rôle. C'est pour Arlequin, n'est-ce pas ?

FLAMINIA.

Pour lui-même.

LISETTE.

Mais, le pauvre garçon ! si je ne l'aime pas, je le tromperai ; je suis fille d'honneur, et je m'en fais un scrupule.

FLAMINIA.

S'il vient à t'aimer, tu l'épouseras et cela fera ta fortune ; as-tu encore des scrupules ? Tu n'es, non plus que moi, que la fille d'un domestique du prince, et tu deviendras grande dame.

LISETTE.

Oh ! voilà ma conscience en repos ; et en ce cas-là, si je l'épouse, il n'est pas nécessaire que je l'aime. Adieu ; tu n'as qu'à m'avertir quand il sera temps de commencer.

FLAMINIA.

Je me retire aussi ; car voilà Arlequin qu'on amène.

SCÈNE IV

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN.

Eh bien ! seigneur Arlequin, comment vous trouvez-vous ici ?... N'est-il pas vrai que voilà une belle maison ?

ARLEQUIN.

Que diantre ! qu'est-ce que cette maison-là et

moi avons affaire ensemble ? Qu'est-ce que c'est que vous ? Que me voulez-vous ? Où allons-nous ?

TRIVELIN.

Je suis un honnête homme, à présent votre domestique ; je ne veux que vous servir, et nous n'allons pas plus loin.

ARLEQUIN.

Honnête homme ou fripon, je n'ai que faire de vous, je vous donne votre congé, et je m'en retourne.

TRIVELIN.

Doucement !

ARLEQUIN.

Parlez donc, eh ! vous êtes bien impertinent d'arrêter votre maître !

TRIVELIN.

C'est un plus grand maître que vous qui vous a fait le mien.

ARLEQUIN.

Qui est donc cet original-là, qui me donne des valets malgré moi ?

TRIVELIN.

Quand vous le connaîtrez, vous parlerez autrement. Expliquons-nous à présent.

ARLEQUIN.

Est-ce que nous avons quelque chose à nous dire ?

TRIVELIN.

Oui, sur Silvia.

ARLEQUIN.

Ah ! Silvia ! hélas ! je vous demande pardon ; voyez ce que c'est ! je ne savais pas que j'avais à vous parler.

TRIVELIN.

Vous l'avez perdue depuis deux jours ?

ARLEQUIN.

Oui, des voleurs me l'ont dérobée.

TRIVELIN.

Ce ne sont pas des voleurs.

ARLEQUIN.

Enfin, si ce ne sont pas des voleurs, ce sont toujours des fripons.

TRIVELIN.

Je sais où elle est.

ARLEQUIN.

Vous savez où elle est, mon ami, mon valet, mon maître, mon tout ce qu'il vous plaira ? Que je suis fâché de n'être pas riche ! Je vous donnerais tous mes revenus pour gages. Dites, l'honnête homme, de quel côté faut-il tourner ? Est-ce à droite, à gauche, ou tout devant moi ?

TRIVELIN.

Vous la verrez ici.

ARLEQUIN.

Mais quand j'y songe, il faut que vous soyez bien bon, bien obligeant pour m'amener ici comme vous faites ! O Silvia ! chère enfant de mon âme ! ma mie ! je pleure de joie !

TRIVELIN, à part.

De la façon dont ce drôle-là prélude, il ne nous promet rien de bon. (A Arlequin.) Écoutez, j'ai bien autre chose à vous dire.

ARLEQUIN.

Allons d'abord voir Silvia ; prenez pitié de mon impatience.

TRIVELIN.

Je vous dis que vous la verrez ; mais il faut que je vous entretienne auparavant. Vous souvenez-

vous d'un certain cavalier qui a rendu cinq ou six visites à Silvia et que vous avez vu avec elle ?

ARLEQUIN.

Oui ; il avait la mine d'un hypocrite.

TRIVELIN.

Cet homme-là a trouvé votre maîtresse fort aimable.

ARLEQUIN.

Pardi ! il n'a rien trouvé de nouveau.

TRIVELIN.

Et il en a fait au prince un récit qui l'a enchanté.

ARLEQUIN.

Le babillard !

TRIVELIN.

Le prince a voulu la voir et a donné ordre qu'on l'amenât ici.

ARLEQUIN.

Mais il me la rendra, comme cela est juste ?

TRIVELIN.

Hum ! il y a une petite difficulté ; il en est devenu amoureux et souhaiterait d'en être aimé à son tour.

ARLEQUIN.

Son tour ne peut pas venir ; c'est moi qu'elle aime.

TRIVELIN.

Vous n'allez point au fait ; écoutez jusqu'au bout.

ARLEQUIN.

Mais le voilà, le bout ; est-ce que l'on veut me chicaner mon bon droit ?

TRIVELIN.

Vous savez que le prince doit se choisir une femme dans ses États.

ARLEQUIN.

Je ne sais point cela ; cela m'est inutile.

TRIVELIN.

Je vous l'apprends.

ARLEQUIN.

Je ne me soucie pas de nouvelles.

TRIVELIN.

Silvia plaît donc au prince, et il voudrait lui plaire avant que de l'épouser. L'amour qu'elle a pour vous fait obstacle à celui qu'il tâche de lui donner pour lui.

ARLEQUIN.

Qu'il fasse donc l'amour ailleurs : car il n'aurait que la femme ; moi, j'aurais le cœur ; il nous manquerait quelque chose à l'un et à l'autre, et nous serions tous trois mal à notre aise.

TRIVELIN.

Vous avez raison ; mais ne voyez-vous pas que si vous épousiez Silvia, le prince resterait malheureux ?

ARLEQUIN.

A la vérité il serait d'abord un peu triste ; mais il aura fait le devoir d'un brave homme, et cela console ; au lieu que, s'il l'épouse, il fera pleurer cette chère enfant ; je pleurerai aussi, moi ; il n'y aura que lui qui rira, et il n'y a point de plaisir à rire tout seul.

TRIVELIN.

Seigneur Arlequin, croyez-moi ; faites quelque chose pour votre maître. Il ne peut se résoudre à quitter Silvia. Je vous dirai même qu'on lui a prédit l'aventure qui la lui a fait connaître, et qu'elle doit être sa femme ; il faut que cela arrive ; cela est écrit là-haut.

ARLEQUIN.

Là-haut, on n'écrit pas de telles impertinences ; pour marque de cela, si on avait prédit que je dois vous assommer, vous tuer par derrière, trouveriez-vous bon que j'accomplisse la prédiction ?

TRIVELIN.

Non, vraiment ! il ne faut jamais faire de mal à personne.

ARLEQUIN.

Eh bien ! c'est ma mort qu'on a prédite. Ainsi c'est prédire rien qui vaille, et dans tout cela, il n'y a que l'astrologue à pendre.

TRIVELIN.

Eh ! morbleu, on ne prétend pas vous faire du mal ; nous avons ici d'aimables filles ; épousez-en une, vous y trouverez votre avantage.

ARLEQUIN.

Oui-da ! que je me marie à une autre, afin de mettre Silvia en colère et qu'elle porte son amitié ailleurs ! Oh ! oh ! mon mignon, combien vous a-t-on donné pour m'attraper ? Allez, mon fils, vous n'êtes qu'un butor. Gardez vos filles, nous ne nous accommoderons pas ; vous êtes trop cher.

TRIVELIN.

Savez-vous bien que le mariage que je vous propose vous acquerra l'amitié du prince ?

ARLEQUIN.

Bon ! mon ami ne serait pas seulement mon camarade.

TRIVELIN.

Mais les richesses que vous promet cette amitié...

ARLEQUIN.

On n'a que faire de toutes ces babioles-là, quand

on se porte bien, qu'on a bon appétit et de quoi vivre.

TRIVELIN.

Vous ignorez le prix de ce que vous refusez.

ARLEQUIN.

C'est à cause de cela que je n'y perds rien.

TRIVELIN.

Maison à la ville, maison à la campagne.

ARLEQUIN.

Ah ! que cela est beau ! il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse ; qu'est-ce qui habitera ma maison de ville, quand je serai à ma maison de campagne ?

TRIVELIN.

Parbleu ! vos valets.

ARLEQUIN.

Mes valets ? Qu'ai-je besoin de faire fortune pour ces canailles-là ? Je ne pourrai donc pas les habiter toutes à la fois ?

TRIVELIN.

Non, que je pense ; vous ne serez pas en deux endroits en même temps.

ARLEQUIN.

Eh bien ! innocent que vous êtes, si je n'ai pas ce secret-là, il est inutile d'avoir deux maisons.

TRIVELIN.

Quand il vous plaira, vous irez de l'une à l'autre.

ARLEQUIN.

A ce compte, je donnerai donc ma maîtresse pour avoir le plaisir de déménager souvent ?

TRIVELIN.

Mais rien ne vous touche ; vous êtes bien étrange !

Cependant tout le monde est charmé d'avoir de grands appartements, nombre de domestiques...

ARLEQUIN.

Il ne me faut qu'une chambre ; je n'aime point à nourrir des fainéants, et je ne trouverai point de valet plus fidèle, plus affectionné à mon service que moi.

TRIVELIN.

Je conviens que vous ne serez point en danger de mettre ce domestique-là dehors ; mais ne seriez-vous pas sensible au plaisir d'avoir un bon équipage, un bon carrosse, sans parler de l'agrément d'être meublé superbement ?

ARLEQUIN.

Vous êtes un grand nigaud, mon ami, de faire entrer Silvia en comparaison avec des meubles, un carrosse et des chevaux qui le traînent ! Dites-moi, fait-on autre chose dans sa maison que s'asseoir, prendre ses repas et se coucher ? Eh bien ! avec un bon lit, une bonne table, une douzaine de chaises de paille, ne suis-je pas bien meublé ? N'ai-je pas toutes mes commodités ? Oh ! mais je n'ai point de carrosse ! Eh bien, je ne verserai point. (En montrant ses jambes.) Ne voilà-t-il pas un équipage que ma mère m'a donné ? Ne sont-ce pas de bonnes jambes ? Eh ! morbleu, il n'y a pas de raison à vous d'avoir une autre voiture que la mienne. Alerte, alerte, paresseux ; laissez vos chevaux à tant d'honnêtes laboureurs qui n'en ont point; cela nous fera du pain; vous marcherez, et vous n'aurez pas les gouttes.

TRIVELIN.

Têtubleu, vous êtes vif ! Si l'on vous en croyait, on ne pourrait fournir les hommes de souliers.

ARLEQUIN.

Ils porteraient des sabots. Mais je commence à m'ennuyer de tous vos contes ; vous m'avez promis de me montrer Silvia ; un honnête homme n'a que sa parole.

TRIVELIN.

Un moment ; vous ne vous souciez ni d'honneurs, ni de richesses, ni de belles maisons, ni de magnificence, ni de crédit, ni d'équipages...

ARLEQUIN.

Il n'y a pas là pour un sou de bonne marchandise.

TRIVELIN.

La bonne chère vous tenterait-elle ? Une cave remplie de vin exquis vous plairait-elle ? Seriez-vous bien aise d'avoir un cuisinier qui vous apprêtât délicatement à manger, et en abondance ? Imaginez-vous ce qu'il y a de meilleur, de plus friand en viande et en poisson ; vous l'aurez, et pour toute votre vie... Vous ne répondez rien ?

ARLEQUIN.

Ce que vous me dites là serait plus de mon goût que tout le reste ; car je suis gourmand, je l'avoue ; mais j'ai encore plus d'amour que de gourmandise.

TRIVELIN.

Allons, seigneur Arlequin, faites-vous un sort heureux ; il ne s'agit seulement que de quitter une fille pour en prendre une autre.

ARLEQUIN.

Non, non ; je m'en tiens au bœuf et au vin de mon cru.

TRIVELIN.

Que vous auriez bu de bon vin ! Que vous auriez mangé de bons morceaux !

ARLEQUIN.

J'en suis fâché ; mais il n'y a rien à faire. Le cœur de Silvia est un morceau encore plus friand que tout cela. Voulez-vous me la montrer, ou ne voulez-vous pas ?

TRIVELIN.

Vous l'entretiendrez, soyez-en sûr ; mais il est encore un peu matin.

SCÈNE V

ARLEQUIN, LISETTE, TRIVELIN.

LISETTE.

Je vous cherche partout, monsieur Trivelin ; le prince vous demande.

TRIVELIN.

Le prince me demande ? j'y cours ; mais tenez donc compagnie au seigneur Arlequin pendant mon absence.

ARLEQUIN.

Oh ! ce n'est pas la peine ; quand je suis seul, moi, je me fais compagnie.

TRIVELIN.

Non, non ; vous pourriez vous ennuyer. Adieu ; je vous rejoindrai bientôt.

SCÈNE VI

ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN, à part.

Je gage que voilà une éveillée qui vient pour m'affriander d'elle. Néant.

LISETTE.

C'est donc vous, monsieur, qui êtes l'amant de mademoiselle Silvia ?

ARLEQUIN.

Oui.

LISETTE.

C'est une très jolie fille.

ARLEQUIN.

Oui.

LISETTE.

Tout le monde l'aime.

ARLEQUIN.

Tout le monde a tort.

LISETTE.

Pourquoi cela, puisqu'elle le mérite ?

ARLEQUIN.

C'est qu'elle n'aimera personne que moi.

LISETTE.

Je n'en doute pas, et je lui pardonne son attachement pour vous.

ARLEQUIN.

A quoi cela sert-il, ce pardon-là ?

LISETTE.

Je veux dire que je ne suis plus si surprise que je l'étais de son obstination à vous aimer.

ARLEQUIN.

Et en vertu de quoi étiez-vous surprise ?

LISETTE.

C'est qu'elle refuse un prince aimable.

ARLEQUIN.

Et quand il serait aimable, cela empêche-t-il que je ne le sois aussi, moi ?

LISETTE.

Non, mais enfin c'est un prince.

ARLEQUIN.

Qu'importe ? en fait de fille, ce prince n'est pas plus avancé que moi.

LISETTE.

A la bonne heure. J'entends seulement qu'il a des sujets et des États, et que, tout aimable que vous êtes, vous n'en avez point.

ARLEQUIN.

Vous me la baillez belle avec vos sujets et vos États ! Si je n'ai point de sujets, je n'ai charge de personne ; et si tout va bien, je m'en réjouis ; si tout va mal, ce n'est pas ma faute. Pour des États, qu'on en ait ou qu'on n'en ait point, on n'en tient pas plus de place, et cela ne rend ni plus beau ni plus laid. Ainsi, de toutes façons, vous étiez surprise à propos de rien.

LISETTE, à part.

Voilà un vilain petit homme ; je lui fais des compliments, et il me querelle !

ARLEQUIN.

Hein ?

LISETTE.

J'ai du malheur de ce que je vous dis ; et j'avoue qu'à vous voir seulement, je me serais promis une conversation plus douce.

ARLEQUIN.

Dame ! mademoiselle, il n'y a rien de si trompeur que la mine des gens.

LISETTE.

Il est vrai que la vôtre m'a trompée ; et voilà comme on a souvent tort de se prévenir en faveur de quelqu'un.

ARLEQUIN.

Oh ! très fort ; mais que voulez-vous ? je n'ai point choisi ma physionomie.

LISETTE.

Non, je n'en saurais revenir quand je vous regarde.

ARLEQUIN.

Me voilà pourtant ; et il n'y a point de remède, je serai toujours comme cela.

LISETTE.

Oh ! j'en suis persuadée.

ARLEQUIN.

Par bonheur, vous ne vous en souciez guère ?

LISETTE.

Pourquoi me demandez-vous cela ?

ARLEQUIN.

Eh ! pour le savoir.

LISETTE.

Je serais bien sotte de vous dire la vérité là-dessus, et une fille doit se taire.

ARLEQUIN.

Comme elle y va ! Tenez, dans le fond, c'est dommage que vous soyez une si grande coquette.

LISETTE.

Moi ?

ARLEQUIN.

Vous-même.

LISETTE.

Savez-vous bien qu'on n'a jamais dit pareille chose à une femme, et que vous m'insultez ?

ARLEQUIN.

Point du tout ; il n'y a point de mal à voir ce que les gens nous montrent. Ce n'est point moi qui ai tort de vous trouver coquette ; c'est vous qui avez tort de l'être, mademoiselle.

LISETTE.

Mais par où voyez-vous donc que je le suis ?

ARLEQUIN.

Parce qu'il y a une heure que vous me dites des douceurs, et que vous prenez le tour pour me dire que vous m'aimez. Écoutez, si vous m'aimez tout de bon, retirez-vous vite afin que cela s'en aille ; car je suis pris, et naturellement je ne veux pas qu'une fille me fasse l'amour la première ; c'est moi qui veux commencer à le faire à la fille, cela est bien meilleur. Et si vous ne m'aimez pas... eh ! fi ! mademoiselle, fi ! fi !

LISETTE.

Allez, allez, vous n'êtes qu'un visionnaire.

ARLEQUIN.

Comment est-ce que les garçons, à la cour, peuvent souffrir ces manières-là dans leurs maîtresses ? Par la morbleu ! qu'une femme est laide quand elle est coquette.

LISETTE.

Mais, mon pauvre garçon, vous extravaguez.

ARLEQUIN.

Vous parlez de Silvia, c'est cela qui est aimable ! Si je vous contais notre amour, vous tomberiez

dans l'admiration de sa modestie. Les premiers jours il fallait voir comme elle se reculait d'auprès de moi ; et puis elle reculait plus doucement ; puis, petit à petit, elle ne reculait plus ; ensuite elle me regardait en cachette ; et puis elle avait honte quand je l'avais vue faire, et puis moi j'avais un plaisir de roi à voir sa honte ; ensuite j'attrapais sa main, qu'elle me laissait prendre ; et puis elle était encore toute confuse ; et puis je lui parlais ; ensuite elle ne me répondait rien, mais n'en pensait pas moins ; ensuite elle me donnait des regards pour des paroles, et puis des paroles qu'elle laissait aller sans y songer, parce que son cœur allait plus vite qu'elle ; enfin, c'était un charme ; aussi j'étais comme un fou. Et voilà ce qui s'appelle une fille ; mais vous ne ressemblez point à Silvia.

LISETTE.

En vérité, vous me divertissez, vous me faites rire.

ARLEQUIN.

Oh ! pour moi, je m'ennuie de vous faire rire à vos dépens. Adieu ; si tout le monde était comme moi, vous trouveriez plus tôt un merle blanc qu'un amoureux.

SCÈNE VII

ARLEQUIN, LISETTE, TRIVELIN.

TRIVELIN, à Arlequin.

Vous sortez ?

ARLEQUIN.

Oui ; cette mademoiselle veut que je l'aime, mais il n'y a pas moyen.

TRIVELIN.

Allons, allons faire un tour, en attendant le dîner ; cela vous désennuiera.

SCÈNE VIII

LE PRINCE, FLAMINIA, LISETTE.

FLAMINIA, à Lisette.

Eh bien, nos affaires avancent-elles ? Comment va le cœur d'Arlequin ?

LISETTE.

Il va très brutalement pour moi.

FLAMINIA.

Il t'a donc mal reçue ?

LISETTE.

Eh ! fi ! mademoiselle, vous êtes une coquette ; voilà de son style.

LE PRINCE.

J'en suis fâché, Lisette ; mais il ne faut pas que cela vous chagrine, vous n'en valez pas moins.

LISETTE.

Je vous avoue, seigneur, que si j'étais vaine, je n'aurais pas mon compte. J'ai eu la preuve que je puis déplaire ; et nous autres femmes, nous nous passons bien de ces preuves-là.

FLAMINIA.

Allons, allons, c'est maintenant à moi à tenter l'aventure.

LE PRINCE.

Puisqu'on ne peut gagner Arlequin, Silvia ne m'aimera jamais.

FLAMINIA.

Et moi, je vous dis, seigneur, que j'ai vu Arlequin ; qu'il me plaît, à moi ; que je me suis mis dans la tête de vous rendre content ; que je vous

ai promis que vous le seriez ; que je vous tiendrai parole, et que de tout ce que je vous dis là je ne rabattrais pas la valeur d'un mot. Oh ! vous ne me connaissez pas. Quoi ! seigneur, Arlequin et Silvia me résisteraient ! Je ne gouvernerais pas deux cœurs de cette espèce-là ! moi qui l'ai entrepris, moi qui suis opiniâtre, moi qui suis femme ! c'est tout dire. Et moi, j'irais me cacher ! Mon sexe me renoncerait, seigneur, vous pouvez en toute sûreté ordonner les apprêts de votre mariage, vous arranger pour cela ; je vous garantis aimé, je vous garantis marié ; Silvia va vous donner son cœur, ensuite sa main ; je l'entends d'ici vous dire : « Je vous aime » ; je vois vos noces, elles se font ; Arlequin m'épouse, vous nous honorez de vos bienfaits ; et voilà qui est fini.

LISETTE.

Tout est fini ? Rien n'est commencé.

FLAMINIA.

Tais-toi, esprit court.

LE PRINCE.

Vous m'encouragez à espérer ; mais je vous avoue que je ne vois d'apparence à rien.

FLAMINIA.

Je les ferai bien venir, ces apparences ; j'ai de bons moyens pour cela. Je vais commencer par aller chercher Silvia ; il est temps qu'elle voie Arlequin.

LISETTE.

Quand ils se seront vus, j'ai bien peur que tes moyens n'aillent mal.

LE PRINCE.

Je pense de même.

FLAMINIA.

Eh ! nous ne différons que de oui et de non ; ce n'est qu'une bagatelle. Pour moi, j'ai résolu qu'ils se voient librement. Sur la liste des mauvais tours que je veux jouer à leur amour, c'est ce tour-là que j'ai mis à la tête.

LE PRINCE.

Faites donc à votre fantaisie.

FLAMINIA.

Retirons-nous ; voici Arlequin qui vient.

SCÈNE IX

ARLEQUIN, TRIVELIN, SUITE DE VALETS.

ARLEQUIN.

Par parenthèse, dites-moi une chose ; il y a une heure que je rêve à quoi servent ces grands drôles bariolés qui nous accompagnent partout. Ces gens-là sont bien curieux !

TRIVELIN.

Le prince, qui vous aime, commence par là à vous donner des témoignages de sa bienveillance ; il veut que ces gens-là vous suivent pour vous faire honneur.

ARLEQUIN.

Oh ! oh ! c'est donc une marque d'honneur ?

TRIVELIN.

Oui, sans doute.

ARLEQUIN.

Et, dites-moi ; ces gens-là qui me suivent, qui est-ce qui les suit, eux ?

TRIVELIN.

Personne.

ARLEQUIN.

Et vous, n'avez-vous personne aussi ?

TRIVELIN.

Non.

ARLEQUIN.

On ne vous honore donc pas, vous autres ?

TRIVELIN.

Nous ne méritons pas cela.

ARLEQUIN.

Allons, cela étant, hors d'ici ! Tournez-moi les talons avec toutes ces canailles-là.

TRIVELIN.

D'où vient donc cela ?

ARLEQUIN.

Détalez ; je n'aime point les gens sans honneur et qui ne méritent pas qu'on les honore.

TRIVELIN.

Vous ne m'entendez pas.

ARLEQUIN.

Je m'en vais donc vous parler plus clairement.

TRIVELIN, en s'enfuyant.

Arrêtez, arrêtez ; que faites-vous ? (Arlequin court aussi après les autres valets qu'il chasse, et Trivelin se réfugie dans une coulisse.)

SCÈNE X

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

Ces marauds-là ! j'ai toutes les peines du monde

à les congédier. Voilà une drôle de façon d'honorer un honnête homme, que de mettre une troupe de coquins après lui ; c'est se moquer du monde. (Il se retourne et voit Trivelin qui revient.) Mon ami, est-ce que je ne me suis pas bien expliqué ?

TRIVELIN, de loin.

Écoutez, vous m'avez battu ; mais je vous le pardonne. Je vous crois un garçon raisonnable.

ARLEQUIN.

Vous le voyez bien.

TRIVELIN, de loin.

Quand je vous dis que nous ne méritons pas d'avoir des gens à notre suite, ce n'est pas que nous manquions d'honneur ; c'est qu'il n'y a que les personnes considérables, les seigneurs, les gens riches, qu'on honore de cette manière-là. S'il suffisait d'être honnête homme, moi qui vous parle, j'aurais après moi une armée de valets.

ARLEQUIN.

Oh ! à présent je vous comprends. Que diantre ! que ne dites-vous la chose comme il faut ? Je n'aurais pas les bras démis, et vos épaules s'en porteraient mieux.

TRIVELIN.

Vous m'avez fait mal.

ARLEQUIN.

Je crois bien, c'était mon intention. Par bonheur ce n'est qu'un malentendu, et vous devez être bien aise d'avoir reçu innocemment les coups de bâton que je vous ai donnés. Je vois bien à présent que c'est qu'on fait ici tout l'honneur aux gens considérables, riches ; et à celui qui n'est qu'honnête homme, rien.

TRIVELIN.

C'est cela même.

ARLEQUIN.

Sur ce pied-là ce n'est pas grand'chose que d'être honoré, puisque cela ne signifie pas qu'on soit honorable.

TRIVELIN.

Mais on peut être honorable avec cela.

ARLEQUIN.

Ma foi ! tout bien compté, vous me ferez plaisir de me laisser là sans compagnie. Ceux qui me verront tout seul me prendront tout d'un coup pour un honnête homme ; j'aime autant cela que d'être pris pour un grand seigneur.

TRIVELIN.

Nous avons ordre de rester auprès de vous.

ARLEQUIN.

Menez-moi donc voir Silvia.

TRIVELIN.

Vous serez satisfait, elle va venir... Parbleu ! je ne me trompe pas, car la voilà qui entre. Adieu ; je me retire.

SCÈNE XI

SILVIA, FLAMINIA, ARLEQUIN.

SILVIA, accourant avec joie.

Ah ! le voici. Eh ! mon cher Arlequin, c'est donc vous ! Je vous revois donc ! Le pauvre enfant ! que je suis aise !

ARLEQUIN.

Et moi aussi. Oh ! oh ! je me meurs de joie.

SILVIA.

Là, là, mon fils, doucement. Il m'aime ; quel plaisir d'être aimée comme cela !

FLAMINIA.

Vous me ravissez tous deux, mes chers enfants, et vous êtes bien aimables de vous être si fidèles. (Bas.) Si quelqu'un m'entendait dire cela, je serais perdue... mais, dans le fond du cœur, je vous estime et je vous plains.

SILVIA.

Hélas ! c'est que vous êtes un bon cœur. J'ai bien soupiré, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN, tendrement.

M'aimez-vous toujours ?

SILVIA.

Si je vous aime ! Cela se demande-t-il ? est-ce une question à faire ?

FLAMINIA.

Oh ! pour cela, je puis vous certifier sa tendresse. Je l'ai vue au désespoir, je l'ai vue pleurer de votre absence ; elle m'a touchée moi-même. Je mourais d'envie de vous voir ensemble ; vous voilà. Adieu, mes amis ; je m'en vais, car vous m'attendrissez. Vous me faites tristement ressouvenir d'un amant que j'avais, et qui est mort. Il avait de l'air d'Arlequin, et je ne l'oublierai jamais. Adieu, Silvia ; on m'a mise auprès de vous, mais je ne vous desservirai point. Aimez toujours Arlequin, il le mérite ; et vous, Arlequin, quelque chose qui arrive, regardez-moi comme une amie, comme une personne qui voudrait pouvoir vous obliger ; je ne négligerai rien pour cela.

ARLEQUIN.

Allez, mademoiselle, vous êtes une fille de bien. Je suis votre ami aussi, moi. Je suis fâché de la mort de votre amant ; c'est bien dommage que vous soyez affligée, et nous aussi.

(Flaminia sort.)

SCÈNE XII

ARLEQUIN, SILVIA.

SILVIA.

Eh bien, mon cher Arlequin ?

ARLEQUIN.

Eh bien, mon âme ?

SILVIA.

Nous sommes bien malheureux !

ARLEQUIN.

Aimons-nous toujours ; cela nous aidera à prendre patience.

SILVIA.

Oui, mais notre amitié, que deviendra-t-elle ? Cela m'inquiète.

ARLEQUIN.

Hélas ! m'amour, je vous dis de prendre patience, mais je n'ai pas plus de courage que vous. (Il lui prend la main.) Pauvre petit trésor à moi ! M'amie ! il y a trois jours que je n'ai vu ces beaux yeux-là ; regardez-moi toujours, pour me récompenser.

SILVIA.

Ah ! j'ai bien des choses à vous dire. J'ai peur de vous perdre ; j'ai peur qu'on ne vous fasse quelque mal par méchanceté de jalousie ; j'ai peur

que vous ne soyez trop longtemps sans me voir, et que vous ne vous y accoutumiez.

ARLEQUIN.

Petit cœur, est-ce que je m'accoutumerais à être malheureux ?

SILVIA.

Je ne veux point être oubliée par vous ; je ne veux point non plus que vous enduriez rien à cause de moi ; je ne sais point dire ce que je veux, je vous aime trop. C'est une pitié que mon embarras ; tout me chagrine.

ARLEQUIN, pleurant.

Hi ! hi ! hi ! hi !

SILVIA.

Oh bien ! Arlequin, je m'en vais donc pleurer aussi, moi.

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous que je m'empêche de pleurer, puisque vous voulez être si triste ; si vous aviez un peu de compassion, est-ce que vous seriez si affligée ?

SILVIA.

Demeurez donc en repos ; je ne vous dirai plus que je suis chagrine.

ARLEQUIN.

Oui ; mais je devinerai que vous l'êtes. Il faut me promettre que vous ne le serez plus.

SILVIA.

Oui, mon fils ; mais promettez-moi aussi que vous m'aimerez toujours.

ARLEQUIN.

Silvia, je suis votre amant ; vous êtes mà maîtresse ; retenez-le bien, car cela est vrai ; et tant

que je serai en vie, cela ira toujours le même train, cela ne branlera pas ; je mourrai de compagnie avec cela. Ah çà ! dites-moi le serment que vous voulez que je vous fasse ?

SILVIA.

Voilà qui va bien ; je ne sais point de serments ; vous êtes un garçon d'honneur ; j'ai votre amitié, vous avez la mienne ; je ne la reprendrai pas. A qui est-ce que je la porterais ? N'êtes-vous pas le plus joli garçon qu'il y ait ? Y a-t-il quelque fille qui puisse vous aimer autant que moi ? Eh bien, n'est-ce pas assez ? Nous en faut-il davantage ? Il n'y a qu'à rester comme nous sommes, il n'y aura pas besoin de serments.

ARLEQUIN.

Dans cent ans d'ici, nous serons tout de même.

SILVIA.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Il n'y a donc rien à craindre, m'amie ; tenons-nous donc joyeux.

SILVIA.

Nous souffrirons peut-être un peu ; voilà tout.

ARLEQUIN.

C'est une bagatelle. Quand on a un peu pâti, le plaisir en semble meilleur.

SILVIA.

Oh ! pourtant, je n'aurais que faire de pâtir pour être bien aise, moi.

ARLEQUIN.

Il n'y aura qu'à ne pas songer que nous souffrons.

SILVIA, le regardant tendrement.

Ce cher petit homme, comme il m'encourage !

ARLEQUIN.

Je ne m'embarrasse que de vous.

SILVIA.

Où est-ce qu'il prend tout ce qu'il me dit ? Il n'y a que lui au monde comme cela ; mais aussi il n'y a que moi pour vous aimer, Arlequin.

ARLEQUIN.

C'est comme du miel, ces paroles-là.

SCÈNE XIII

ARLEQUIN, SILVIA, FLAMINIA, TRIVELIN.

TRIVELIN, à Silvia.

Je suis au désespoir de vous interrompre ; mais votre mère vient d'arriver, mademoiselle Silvia, et elle demande instamment à vous parler.

SILVIA, à Arlequin.

Arlequin, ne me quittez pas ; je n'ai rien de secret pour vous.

ARLEQUIN, la prenant sous le bras.

Marchons, ma petite.

FLAMINIA.

Ne craignez rien, mes enfants. Allez toute seule trouver votre mère, ma chère Silvia ; cela sera plus séant. Vous êtes libres de vous voir autant qu'il vous plaira ; c'est moi qui vous en assure. Vous savez bien que je ne voudrais pas vous tromper.

ARLEQUIN.

Oh ! non, vous êtes de notre parti, vous.

SILVIA.

Adieu donc, mon fils ; je vous rejoindrai bientôt.

(Elle sort.)

ARLEQUIN, à Flaminia.

Notre amie, pendant qu'elle sera là, restez avec moi pour empêcher que je ne m'ennuie. Il n'y a ici que votre compagnie que je puisse endurer.

FLAMINIA.

Mon cher Arlequin, la vôtre me fait bien du plaisir aussi ; mais j'ai peur qu'on ne s'aperçoive de l'amitié que j'ai pour vous.

TRIVELIN.

Seigneur Arlequin, le dîner est prêt.

ARLEQUIN.

Je n'ai point de faim.

FLAMINIA.

Je veux que vous mangiez, vous en avez besoin.

ARLEQUIN.

Croyez-vous ?

FLAMINIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Je ne saurais. (A Trivelin.) La soupe est-elle bonne?

TRIVELIN.

Exquise.

ARLEQUIN.

Hum ! il faut attendre Silvia ; elle aime le potage.

FLAMINIA.

Je crois qu'elle dînera avec sa mère. Vous êtes le maître pourtant ; mais je vous conseille de les laisser ensemble ; n'est-il pas vrai ? Après dîner vous la verrez.

ARLEQUIN.

Je le veux bien ; mais mon appétit n'est pas encore ouvert.

TRIVELIN.

Le vin est au frais, et le rôt tout prêt.

ARLEQUIN.

Je suis si triste !... Ce rôt est donc friand ?

TRIVELIN.

C'est du gibier qui a une mine !...

ARLEQUIN.

Que de chagrin ! Allons donc ; quand la viande est froide, elle ne vaut rien.

FLAMINIA.

N'oubliez pas de boire à ma santé.

ARLEQUIN.

Venez boire à la mienne, à cause de la connaissance.

FLAMINIA.

Oui-da, de tout mon cœur ; j'ai une demi-heure à vous donner.

ARLEQUIN.

Bon ! je suis content de vous.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

SILVIA, FLAMINIA.

SILVIA.

Oui, je vous crois. Vous paraissez me vouloir du bien. Aussi vous voyez que je ne souffre que vous ; je regarde tous les autres comme mes ennemis. Mais où est Arlequin ?

FLAMINIA.

Il va venir ; il dîne encore.

SILVIA.

C'est quelque chose d'épouvantable que ce pays-ci. Je n'ai jamais vu de femmes aussi prévenantes, d'hommes aussi honnêtes. Ce sont des manières si douces, tant de révérences, tant de compliments, tant de signes d'amitié ! Vous diriez que ce sont les meilleures gens du monde, qu'ils sont pleins de cœur et de conscience. Quelle erreur ! De tous ces gens-là, il n'y en a pas un qui ne vienne me dire d'un air prudent : « Mademoiselle, croyez-moi, je vous conseille d'abandonner Arlequin et d'épouser le prince » ; mais ils me conseillent cela tout naturellement, sans avoir honte, non plus que s'ils m'exhortaient à quelque bonne action. « Mais, leur dis-je, j'ai promis à Arlequin ; où est la fidélité, la probité, la bonne foi ? » Ils ne

m'entendent pas ; ils ne savent ce que c'est que tout cela ; c'est tout comme si je leur parlais grec. Ils me rient au nez, me disent que je fais l'enfant, qu'une grande fille doit avoir de la raison ; eh ! cela n'est-il pas joli ? Ne valoir rien, tromper son prochain, lui manquer de parole, être fourbe et menteur, voilà le devoir des grandes personnes de ce maudit endroit-ci. Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? D'où sortent-ils ? De quelle pâte sont-ils ?

FLAMINIA.

De la pâte des autres hommes, ma chère Silvia. Que cela ne vous étonne pas ; ils s'imaginent que le mariage du prince ferait votre bonheur.

SILVIA.

Mais ne suis-je pas obligée d'être fidèle ? N'est-ce pas mon devoir d'honnête fille ? et quand on ne fait pas son devoir, est-on heureuse ? Par-dessus le marché, cette fidélité n'est-elle pas mon charme ? Et on a le courage de me dire : « Là, fais un mauvais tour, qui ne te rapportera que du mal ; perds ton plaisir et ta bonne foi » ; et parce que je ne veux pas, moi, on me trouve dégoûtée !

FLAMINIA.

Que voulez-vous ? ces gens-là pensent à leur façon, et souhaiteraient que le prince fût content.

SILVIA.

Mais ce prince, que ne prend-il une fille qui se rende à lui de bonne volonté ? Quelle fantaisie d'en vouloir une qui ne veut pas de lui ! Quel goût trouve-t-il à cela ? Car c'est un abus que tout ce qu'il fait ; tous ces concerts, ces comédies, ces grands repas qui ressemblent à des noces, ces bijoux qu'il m'envoie, tout cela lui coûte

un argent infini ; c'est un abîme, il se ruine ; demandez-moi ce qu'il y gagne. Quand il me donnerait toute la boutique d'un mercier, cela ne me ferait pas tant de plaisir qu'un petit peloton qu'Arlequin m'a donné.

FLAMINIA.

Je n'en doute pas ; voilà ce que c'est que l'amour ; j'ai aimé de même, et je me reconnais au peloton.

SILVIA.

Tenez, si j'avais eu à changer Arlequin contre un autre, ç'aurait été contre un officier du palais, qui m'a vue cinq ou six fois et qui est d'aussi bonne façon qu'on puisse être. Il y a bien à tirer si le prince le vaut ; c'est dommage que je n'aie pu l'aimer dans le fond et je le plains plus que le prince.

FLAMINIA, souriant.

Oh ! Silvia, je vous assure que vous plaindrez le prince autant que lui quand vous le connaîtrez.

SILVIA.

Eh bien ! qu'il tâche de m'oublier, qu'il me renvoie, qu'il voie d'autres filles. Il y en a ici qui ont leur amant tout comme moi ; mais cela ne les empêche pas d'aimer tout le monde. J'ai bien vu que cela ne leur coûte rien ; mais pour moi, cela m'est impossible.

FLAMINIA.

Eh ! ma chère enfant, avons-nous rien ici qui vous vaille, rien qui approche de vous ?

SILVIA.

Oh ! que si ; il y en a de plus jolies que moi ; et quand elles seraient la moitié moins jolies, cela leur ferait plus de profit qu'à moi d'être tout

à fait belle. J'en vois ici de laides qui font si bien aller leur visage, qu'on y est trompé.

FLAMINIA.

Oui ; mais le vôtre va tout seul, et cela est charmant.

SILVIA.

Bon ! moi ! je ne parais rien, je suis toute d'une pièce auprès d'elles ; je demeure là, je ne vais ni ne viens ; au lieu qu'elles, je les vois d'une humeur joyeuse ; elles ont des yeux qui caressent tout le monde ; elles ont une mine hardie, une beauté libre qui ne se gêne point, qui est sans façon ; cela plaît davantage que non pas une honteuse comme moi, qui n'ose regarder les gens et qui est confuse qu'on la trouve belle.

FLAMINIA.

Eh ! voilà justement ce qui touche le prince, voilà ce qu'il estime, c'est cette ingénuité, cette beauté simple, ce sont ces grâces naturelles. Eh ! croyez-moi, ne louez pas tant les femmes d'ici ; car elles ne vous louent guère.

SILVIA.

Qu'est-ce donc qu'elles disent ?

FLAMINIA.

Des impertinences ; elles se moquent de vous, raillent le prince, lui demandent comment se porte sa beauté rustique. « Y a-t-il de visage plus commun ? disaient l'autre jour ces jalouses entre elles ; de taille plus gauche ? » Là-dessus l'une vous prenait par les yeux, l'autre par la bouche ; il n'y avait pas jusqu'aux hommes qui ne vous trouvaient pas trop jolie. J'étais dans une colère !

SILVIA.

Pardi ! voilà de vilains hommes, de trahir comme cela leur pensée pour plaire à ces sottes-là.

FLAMINIA.

Sans difficulté.

SILVIA.

Que je hais ces femmes-là ! Mais puisque je suis si peu agréable à leur compte, pourquoi donc est-ce que le prince m'aime et qu'il les laisse là ?

FLAMINIA.

Oh ! elles sont persuadées qu'il ne vous aimera pas longtemps, que c'est un caprice qui lui passera et qu'il en rira tout le premier.

SILVIA.

Hum ! elles sont bien heureuses que j'aime Arlequin ; sans cela j'aurais grand plaisir à les faire mentir, ces babillardes-là.

FLAMINIA.

Ah ! qu'elles mériteraient bien d'être punies ! Je leur ait dit : « Vous faites ce que vous pouvez pour faire renvoyer Silvia et pour plaire au prince ; et si elle le voulait, il ne daignerait pas vous regarder. »

SILVIA.

Pardi ! vous voyez bien ce qui en est ; il ne tient qu'à moi de les confondre.

FLAMINIA.

Voilà de la compagnie qui vous vient.

SILVIA.

Eh ! je crois que c'est cet officier dont je vous ai parlé ; c'est lui-même. Voyez la belle physionomie d'homme !

SCÈNE II

LE PRINCE, sous le nom d'officier du palais ; LISETTE, sous le nom de dame de la cour ; SILVIA, FLAMINIA.

(Le prince, en voyant Silvia, salue avec beaucoup de soumission.)

SILVIA.

Comment ! vous voilà, monsieur ? Vous saviez donc bien que j'étais ici ?

LE PRINCE.

Oui, mademoiselle, je le savais ; mais vous m'aviez dit de ne plus vous voir, et je n'aurais osé paraître sans madame, qui a souhaité que je l'accompagnasse, et qui a obtenu du prince l'honneur de vous faire la révérence.

(Lisette ne dit mot et regarde seulement Silvia avec attention ; Flaminia et Lisette se font des signes d'intelligence.)

SILVIA.

Je ne suis pas fâchée de vous revoir et vous me trouvez bien triste. A l'égard de cette dame, je la remercie de la volonté qu'elle a de me faire une révérence ; je ne mérite pas cela, mais qu'elle me la fasse puisque c'est son désir ; je lui en rendrai une comme je pourrai ; elle excusera si je la fais mal.

LISETTE.

Oui, m'amie, je vous excuserai de bon cœur ; je ne vous demande pas l'impossible.

SILVIA, faisant une révérence.

Je ne vous demande pas l'impossible ! Quelle manière de parler !

LISETTE.

Quel âge avez-vous, ma fille ?

SILVIA.

Je l'ai oublié, ma mère.

FLAMINIA, à Silvia.

Bon.

LISETTE.

Elle se fâche, je pense ?

LE PRINCE.

Mais, madame, que signifient ces discours-là ? Sous prétexte de venir saluer Silvia, vous lui faites une insulte !

LISETTE.

Ce n'est pas mon dessein. J'avais la curiosité de voir cette petite fille qu'on aime tant, qui fait naître une si forte passion ; et je cherche ce qu'elle a de si aimable. On dit qu'elle est naïve, c'est un agrément campagnard qui doit la rendre amusante; priez-la de nous donner quelques traits de naïveté ; voyons son esprit.

SILVIA.

Eh ! non, madame, ce n'est pas la peine ; il n'est pas si plaisant que le vôtre.

LISETTE, en riant.

Ah ! ah ! vous demandiez du naïf ; en voilà.

LE PRINCE, à Lisette.

Allez-vous-en, madame.

SILVIA.

Cela m'impatiente à la fin ; et si elle ne s'en va, je me fâcherai tout de bon.

LE PRINCE, à Lisette.

Vous vous repentirez de votre procédé.

LISETTE.

Adieu ; un pareil objet me venge assez de celui qui en a fait choix.

SCÈNE III

LE PRINCE, SILVIA, FLAMINIA.

FLAMINIA.

Voilà une créature bien effrontée !

SILVIA.

Je suis outrée. J'ai bien affaire qu'on m'enlève pour se moquer de moi ; chacun a son prix. Ne semble-t-il pas que je ne vaille pas bien ces femmes-là ? Je ne voudrais pas être changée contre elles.

FLAMINIA.

Bon ! ce sont des compliments que les injures de cette jalouse-là.

LE PRINCE.

Belle Silvia, cette femme-là nous a trompés, le prince et moi ; vous m'en voyez au désespoir, n'en doutez pas. Vous savez que je suis pénétré de respect pour vous ; vous connaissez mon cœur. Je venais ici pour me donner la satisfaction de vous voir, pour jeter encore une fois les yeux sur une personne si chère, et reconnaître notre souveraine... Mais je ne prends pas garde que je me découvre, que Flaminia m'écoute, et que je vous importune encore.

FLAMINIA.

Quel mal faites-vous ? Ne sais-je pas bien qu'on ne peut la voir sans l'aimer ?

SILVIA.

Et moi, je voudrais qu'il ne m'aimât pas, car j'ai du chagrin de ne pouvoir lui rendre le change. Encore si c'était un homme comme tant d'autres, à qui on dit ce qu'on veut ; mais il est trop agréable

pour qu'on le maltraite, lui, il a toujours été comme vous le voyez.

LE PRINCE.

Ah ! que vous êtes obligeante, Silvia ? Que puis-je faire pour mériter ce que vous venez de me dire, si ce n'est de vous aimer toujours ?

SILVIA.

Eh bien ! aimez-moi, à la bonne heure ; j'y aurai du plaisir pourvu que vous me promettiez de prendre votre mal en patience ; car je ne saurais mieux faire, en vérité. Arlequin est venu le premier ; voilà tout ce qui vous nuit. Si j'avais deviné que vous viendriez après lui, en bonne foi je vous aurais attendu ; mais vous avez du malheur, et moi je ne suis pas heureuse.

LE PRINCE.

Flaminia, je vous en fais juge, pourrait-on cesser d'aimer Silvia ? Connaissez-vous de cœur plus compatissant, plus généreux que le sien ? Non ; la tendresse d'un autre me toucherait moins que la seule bonté qu'elle a de me plaindre.

SILVIA, à Flaminia.

Et moi, je vous en fais juge aussi ; là, vous l'entendez ; comment se comporter avec un homme qui me remercie toujours, qui prend tout ce qu'on lui dit en bien ?

FLAMINIA.

Franchement, il a raison, Silvia ; vous êtes charmante, et à sa place je serais tout comme il est.

SILVIA.

Ah çà ! n'allez-vous pas l'attendrir encore. Il n'a pas besoin qu'on lui dise que je suis jolie ; il le croit assez. (Au prince.) Croyez-moi, tâchez de m'aimer

tranquillement, et vengez-moi de cette femme qui m'a injuriée.

LE PRINCE.

Oui, ma chère Silvia, j'y cours. A mon égard, de quelque façon que vous me traitiez, mon parti est pris ; j'aurai du moins le plaisir de vous aimer toute ma vie.

SILVIA.

Oh ! je m'en doutais bien ; je vous connais.

FLAMINIA.

Allez, monsieur ; hâtez-vous d'informer le prince du mauvais procédé de la dame en question ; il faut que tout le monde sache ici le respect qui est dû à Silvia.

LE PRINCE.

Vous aurez bientôt de mes nouvelles.

SCÈNE IV

SILVIA, FLAMINIA.

FLAMINIA.

Vous, ma chère, pendant que je vais chercher Arlequin, qu'on retient peut-être un peu trop longtemps à table, allez essayer l'habit qu'on vous a fait ; il me tarde de vous le voir, Silvia.

SILVIA.

Tenez, l'étoffe est belle ; elle m'ira bien ; mais je ne veux point de tous ces habits-là ; car le prince me veut en troc, et jamais nous ne finirons ce marché-là.

FLAMINIA.

Vous vous trompez ; quand il vous quitterait,

vous emporteriez tout ; vraiment, vous ne le connaissez pas.

SILVIA.

Je m'en vais donc l'essayer sur votre parole ; pourvu qu'il ne me dise pas après : « Pourquoi as-tu pris mes présents ? »

FLAMINIA.

Il vous dira : « Pourquoi n'en avoir pas pris davantage ? »

SILVIA.

En ce cas-là, j'en prendrai tant qu'il voudra, afin qu'il n'ait rien à me dire.

FLAMINIA.

Allez, je réponds de tout. (Silvia sort.)

SCÈNE V

FLAMINIA, ARLEQUIN, éclatant de rire ; TRIVELIN.

FLAMINIA.

Il me semble que les choses commencent à prendre forme. Voici Arlequin. En vérité, je ne sais ; mais si ce petit homme venait à m'aimer, j'en profiterais de bon cœur.

ARLEQUIN, riant.

Ah ! ah ! ah ! Bonjour, mon amie.

FLAMINIA.

Bonjour, Arlequin. Dites-moi donc de quoi vous riez, afin que j'en rie aussi.

ARLEQUIN.

C'est que mon valet Trivelin, que je ne paye

point, m'a mené par toutes les chambres de la maison, où l'on trotte comme dans les rues, où l'on jase comme dans notre halle, sans que le maître de la maison s'embarrasse de tous ces visages-là qui ne daignent pas lui donner le bonjour, qui vont le voir manger sans qu'il leur dise : « Voulez-vous boire un coup ? » Je me divertissais de ces originaux-là en revenant, quand j'ai vu un grand coquin qui a levé l'habit d'une dame par derrière. Moi, j'ai cru qu'il lui faisait quelque niche, et je lui ai dit bonnement : « Arrêtez-vous, polisson ; vous badinez malhonnêtement. » Elle, qui m'a entendu, s'est retournée et m'a dit : « Ne voyez-vous pas bien qu'il me porte la queue ? — Et pourquoi vous la laissez-vous porter, cette queue ? » ai-je repris. Sur cela le polisson s'est mis à rire ; la dame riait, Trivelin riait, tout le monde riait ; par compagnie je me suis mis à rire aussi. A cette heure je vous demande pourquoi nous avons ri tous ?

FLAMINIA.

D'une bagatelle. C'est que vous ne savez pas que ce que vous avez vu faire à ce laquais est un usage parmi les dames.

ARLEQUIN.

C'est donc encore un honneur ?

FLAMINIA.

Oui, vraiment.

ARLEQUIN.

Pardi ! j'ai donc bien fait d'en rire ; car cet honneur-là est bouffon et à bon marché.

FLAMINIA.

Vous êtes gai ; j'aime à vous voir comme cela. Avez-vous bien mangé depuis que je vous ai quitté ?

ARLEQUIN.

Ah ! morbleu ! qu'on a apporté de friandes drogues ! Que le cuisinier d'ici fait de bonnes fricassées ! Il n'y a pas moyen de tenir contre sa cuisine. J'ai tant bu à la santé de Silvia et de vous que, si vous êtes malade, ce ne sera pas ma faute.

FLAMINIA.

Quoi ! vous vous êtes encore ressouvenu de moi ?

ARLEQUIN.

Quand j'ai donné mon amitié à quelqu'un, jamais je ne l'oublie, surtout à table. Mais, à propos de Silvia, est-elle encore avec sa mère ?

TRIVELIN.

Mais, seigneur Arlequin, songerez-vous toujours à Silvia ?

ARLEQUIN.

Taisez-vous quand je parle.

FLAMINIA.

Vous avez tort, Trivelin.

TRIVELIN.

Comment ! j'ai tort !

FLAMINIA.

Oui ; pourquoi l'empêchez-vous de parler de ce qu'il aime ?

TRIVELIN.

A ce que je vois, Flaminia, vous vous souciez beaucoup des intérêts du prince !

FLAMINIA.

Arlequin, cet homme-là me fera des affaires à cause de vous.

ARLEQUIN, en colère.

Non, ma bonne. (A Trivelin.) Écoute ; je suis ton

maître, car tu me l'as dit ; je n'en savais rien, fainéant que tu es ! S'il t'arrive de faire le rapporteur et qu'à cause de toi on fasse seulement la moue à cette honnête fille-là, c'est deux oreilles que tu auras de moins ; je te les garantis dans ma poche.

TRIVELIN.

Je ne suis pas à cela près, et je veux faire mon devoir.

ARLEQUIN.

Deux oreilles ; entends-tu bien à présent ? Va-t'en.

TRIVELIN.

Je vous pardonne tout à vous, car enfin il le faut ; mais vous me le payerez, Flaminia.

(Il sort.)

SCÈNE VI

ARLEQUIN, FLAMINIA.

ARLEQUIN.

Cela est terrible ! Je n'ai trouvé ici qu'une personne qui entende la raison, et l'on vient chicaner ma conversation avec elle. Ma chère Flaminia, à présent parlons de Silvia à notre aise ; quand je ne la vois point, il n'y a qu'avec vous que je m'en passe.

FLAMINIA, d'un air simple.

Je ne suis point ingrate ; il n'y a rien que je ne fisse pour vous rendre contents tous deux ; et d'ailleurs vous êtes si estimable, Arlequin, que, quand je vois qu'on vous chagrine, je souffre autant que vous.

ARLEQUIN.

La bonne sorte de fille ! Toutes les fois que vous

me plaignez, cela m'apaise ; je suis la moitié moins fâché d'être triste.

FLAMINIA.

Pardi ! qui est-ce qui ne vous plaindrait pas ? Qui est-ce qui ne s'intéresserait pas à vous ? Vous ne connaissez pas ce que vous valez, Arlequin.

ARLEQUIN.

Cela se peut bien ; je n'y ai jamais regardé de si près.

FLAMINIA.

Si vous saviez combien il m'est cruel de n'avoir point de pouvoir ! si vous lisiez dans mon cœur !

ARLEQUIN.

Eh ! je ne sais point lire ; mais vous me l'expliquerez. Par la mardi ! je voudrais n'être plus affligé, quand ce ne serait que pour le souci que cela vous donne ; mais cela viendra.

FLAMINIA.

Non, je ne serai jamais témoin de votre contentement ; voilà qui est fini ; Trivelin causera, l'on me séparera d'avec vous ; et que sais-je, moi, où l'on m'emmènera ? Arlequin, je vous parle peut-être pour la dernière fois, et il n'y a plus de plaisir pour moi dans le monde.

ARLEQUIN, triste.

Pour la dernière fois ! J'ai donc bien du guignon ! Je n'ai qu'une pauvre maîtresse, ils me l'ont emportée ; vous emporteraient-ils encore ? et où est-ce que je prendrai du courage pour endurer tout cela ? Ces gens-là croient-ils que j'aie un cœur de fer ? Ont-ils entrepris mon trépas ? Seront-ils aussi barbares ?

FLAMINIA.

En tout cas, j'espère que vous n'oublierez

jamais Flaminia, qui n'a rien tant souhaité que votre bonheur.

ARLEQUIN.

M'amie, vous me gagnez le cœur. Conseillez-moi dans ma peine ; avisons-nous ; quelle est votre pensée ? Car je n'ai point d'esprit, moi, quand je suis fâché. Il faut que j'aime Silvia ; il faut que je vous garde ; il ne faut pas que mon amour pâtisse de notre amitié, ni notre amitié de mon amour ; et me voilà bien embarrassé.

FLAMINIA.

Et moi bien malheureuse ! Depuis que j'ai perdu mon amant, je n'ai eu de repos qu'en votre compagnie, je respire avec vous ; vous lui ressemblez tant, que je crois quelquefois lui parler ; je n'ai vu dans le monde que vous et lui de véritablement aimables.

ARLEQUIN.

Pauvre fille ! il est fâcheux que j'aime Silvia ; sans cela je vous donnerais de bon cœur la ressemblance de votre amant. C'était donc un joli garçon ?

FLAMINIA.

Ne vous ai-je pas dit qu'il était fait comme vous, que vous êtes son portrait ?

ARLEQUIN.

Et vous l'aimiez donc beaucoup ?

FLAMINIA.

Regardez-vous, Arlequin ; voyez combien vous méritez d'être aimé, et vous verrez combien je l'aimais.

ARLEQUIN.

Je n'ai vu personne répondre si doucement que vous. Votre amitié se met partout. Je n'aurais

jamais cru être si joli que vous le dites ; mais puisque vous aimiez tant ma copie, il faut bien croire que l'original mérite quelque chose.

FLAMINIA.

Je crois que vous m'auriez encore plu davantage ; mais je n'aurais pas été assez belle pour vous.

ARLEQUIN, avec feu.

Par la sambille ! je vous trouve charmante avec cette pensée-là.

FLAMINIA.

Vous me troublez, il faut que je vous quitte ; je n'ai que trop de peine à m'arracher d'auprès de vous ; mais où cela nous conduirait-il ? Adieu, Arlequin ; je vous verrai toujours, si on me le permet ; je ne sais où j'en suis.

ARLEQUIN.

Je suis tout de même.

FLAMINIA.

J'ai trop de plaisir à vous voir.

ARLEQUIN.

Je ne vous refuse pas ce plaisir-là, moi ; regardez-moi à votre aise, je vous rendrai la pareille.

FLAMINIA.

Je n'oserais, adieu. (Elle sort.)

ARLEQUIN.

Ce pays-ci n'est pas digne d'avoir cette fille-là. Si par quelque malheur Silvia venait à manquer, dans mon désespoir je crois que je me retirerais avec elle.

SCÈNE VII

TRIVELIN, UN SEIGNEUR, qui vient derrière lui, ARLEQUIN.

TRIVELIN.

Seigneur Arlequin, n'y a-t-il point de risque à reparaître ? N'est-ce point compromettre mes épaules ? Car vous jouez merveilleusement de votre épée de bois.

ARLEQUIN.

Je serai bon quand vous serez sage.

TRIVELIN.

Voilà un seigneur qui demande à vous parler.

(Le seigneur approche et fait des révérences, qu'Arlequin lui rend.)

ARLEQUIN, à part.

J'ai vu cet homme-là quelque part.

LE SEIGNEUR.

Je viens vous demander une grâce ; mais ne vous incommoderai-je point, monsieur Arlequin ?

ARLEQUIN.

Non, monsieur ; vous ne me faites ni bien ni mal, en vérité. (Voyant le seigneur qui se couvre.) Vous n'avez seulement qu'à me dire si je dois aussi mettre mon chapeau.

LE SEIGNEUR.

De quelque façon que vous soyez vous me ferez honneur.

ARLEQUIN, se couvrant.

Je vous crois, puisque vous le dites. Que souhaite de moi Votre Seigneurie ? Mais ne me faites point de compliments ; ce serait autant de perdu, car je n'en sais point rendre.

LE SEIGNEUR.

Ce ne sont point des compliments, mais des témoignages d'estime.

ARLEQUIN.

Galbanum que tout cela[1] ! Votre visage ne m'est point nouveau, monsieur ; je vous ai vu quelque part à la chasse, où vous jouiez de la trompette ; je vous ai ôté mon chapeau en passant, et vous me devez ce coup de chapeau-là.

LE SEIGNEUR.

Quoi ! je ne vous saluai point ?

ARLEQUIN.

Pas un brin.

LE SEIGNEUR.

Je ne m'aperçus donc pas de votre honnêteté ?

ARLEQUIN.

Oh ! que si ; mais vous n'aviez point de grâce à me demander ; voilà pourquoi je perdis mon étalage.

LE SEIGNEUR.

Je ne me reconnais point à cela.

ARLEQUIN.

Ma foi, vous n'y perdez rien. Mais que vous plaît-il ?

LE SEIGNEUR.

Je compte sur votre bon cœur ; voici ce que c'est : j'ai eu le malheur de parler cavalièrement de vous devant le prince...

ARLEQUIN.

Vous n'avez encore qu'à ne vous pas reconnaître à cela.

[1] *Galbanum que tout cela !* Piège, ruse, artifice. On prend les renards avec du galbanum.

LE SEIGNEUR.

Oui ; mais le prince s'est fâché contre moi.

ARLEQUIN.

Il n'aime donc pas les médisants ?

LE SEIGNEUR.

Vous le voyez bien.

ARLEQUIN.

Oh ! oh ! voilà qui me plaît ; c'est un honnête homme ; s'il ne me retenait pas ma maîtresse, je serais fort content de lui. Et que vous a-t-il dit ? Que vous étiez un mal appris ?

LE SEIGNEUR.

Oui.

ARLEQUIN.

Cela est très raisonnable. De quoi vous plaignez-vous ?

LE SEIGNEUR.

Ce n'est pas là tout : « Arlequin, m'a-t-il répondu, est un garçon d'honneur. Je veux qu'on l'honore, puisque je l'estime ; la franchise et la simplicité de son caractère sont des qualités que je voudrais que vous eussiez tous. Je nuis à son amour et je suis au désespoir que le mien m'y force. »

ARLEQUIN, attendri.

Par la morbleu ! je suis son serviteur ; franchement, je fais cas de lui, et je croyais être plus en colère contre lui que je ne le suis.

LE SEIGNEUR.

Ensuite il m'a dit de me retirer ; mes amis là-dessus ont tâché de le fléchir pour moi.

ARLEQUIN.

Quand ces amis-là s'en iraient aussi avec vous,

il n'y aurait pas grand mal ; car, dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es.

LE SEIGNEUR.

Il s'est aussi fâché contre eux.

ARLEQUIN.

Que le ciel bénisse cet homme de bien ; il a vidé là sa maison d'une mauvaise graine de gens.

LE SEIGNEUR.

Et nous ne pouvons reparaître tous qu'à condition que vous demandiez notre grâce.

ARLEQUIN.

Par ma foi ! messieurs, allez où il vous plaira ; je vous souhaite un bon voyage.

LE SEIGNEUR.

Quoi ! vous refuserez de prier pour moi ? Si vous n'y consentiez pas, ma fortune serait ruinée ; à présent qu'il ne m'est plus permis de voir le prince, que serais-je à la cour ? Il faudra que je m'en aille dans mes terres, car je suis comme exilé.

ARLEQUIN.

Comment, être exilé ! Mais ce n'est point vous faire d'autre mal que de vous envoyer manger votre bien chez vous.

LE SEIGNEUR.

Vraiment non ; voilà ce que c'est.

ARLEQUIN.

Et vous vivrez là paix et aise ; vous ferez vos quatre repas comme à l'ordinaire.

LE SEIGNEUR.

Sans doute ; qu'y a-t-il d'étrange à cela ?

ARLEQUIN.

Ne me trompez-vous pas ? Est-il sûr qu'on est exilé quand on médit ?

LE SEIGNEUR.

Cela arrive assez souvent.

ARLEQUIN.

Allons, voilà qui est fait, je m'en vais médire du premier venu, et j'avertirai Silvia et Flaminia d'en faire autant.

LE SEIGNEUR.

Et la raison de cela ?

ARLEQUIN.

Parce que je veux aller en exil, moi. De la manière dont on punit les gens ici, je vais gager qu'il y a plus de gain à être puni qu'à être récompensé.

LE SEIGNEUR.

Quoi qu'il en soit, épargnez-moi cette punition-là, je vous prie. D'ailleurs, ce que j'ai dit de vous n'est pas grand'chose.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est ?

LE SEIGNEUR.

Une bagatelle, vous dis-je.

ARLEQUIN.

Mais voyons.

LE SEIGNEUR.

J'ai dit que vous aviez l'air d'un homme ingénu, sans malice ; là, d'un garçon de bonne foi.

ARLEQUIN, riant de tout son cœur.

L'air d'un innocent, pour parler à la franquette ; mais qu'est-ce que cela fait ? Moi, j'ai l'air d'un innocent ; vous, vous avez l'air d'un homme d'es-

prit ; eh bien, à cause de cela, faut-il s'en fier à notre air ? N'avez-vous rien dit que cela ?

LE SEIGNEUR.

Non ; j'ai ajouté seulement que vous donniez la comédie à ceux qui vous parlaient.

ARLEQUIN.

Pardi ! il faut bien vous donner revanche à vous autres. Voilà donc tout ?

LE SEIGNEUR.

Oui.

ARLEQUIN.

C'est se moquer ; vous ne méritez pas d'être exilé, vous avez cette bonne fortune-là pour rien.

LE SEIGNEUR.

N'importe ; empêchez que je ne le sois. Un homme comme moi ne peut demeurer qu'à la cour. Il n'est en considération, il n'est en état de pouvoir se venger de ses envieux qu'autant qu'il se rend agréable au prince, et qu'il cultive l'amitié de ceux qui gouvernent les affaires.

ARLEQUIN.

J'aimerais mieux cultiver un bon champ, cela rapporte toujours peu ou prou, et je me doute que l'amitié de ces gens-là n'est pas aisée à avoir ni à garder.

LE SEIGNEUR.

Vous avez raison dans le fond : ils ont quelquefois des caprices fâcheux, mais on n'oserait s'en ressentir, on les ménage, on est souple avec eux, parce que c'est par leur moyen que l'on se venge des autres.

ARLEQUIN.

Quel trafic ! C'est justement recevoir des coups de

bâton d'un côté, pour avoir le privilège d'en donner d'un autre ; voilà une drôle de vanité ! A vous voir si humbles, vous autres, on ne croirait jamais que vous êtes si glorieux.

LE SEIGNEUR.

Nous sommes élevés là dedans. Mais écoutez ; vous n'aurez point de peine à me remettre en faveur ; car vous connaissez bien Flaminia.

ARLEQUIN.

Oui, c'est mon intime.

LE SEIGNEUR.

Le prince a beaucoup de bienveillance pour elle ; elle est la fille d'un de ses officiers ; et je me suis imaginé de lui faire sa fortune en la mariant à un petit-cousin que j'ai à la campagne, que je gouverne et qui est riche. Dites-le au prince ; mon dessein me conciliera ses bonnes grâces.

ARLEQUIN.

Oui ; mais ce n'est pas là le chemin des miennes ; car je n'aime point qu'on épouse mes amies, moi, et vous n'imaginez rien qui vaille avec votre petit-cousin.

LE SEIGNEUR.

Je croyais...

ARLEQUIN.

Ne croyez plus.

LE SEIGNEUR.

Je renonce à mon projet.

ARLEQUIN.

N'y manquez pas ; je vous promets mon intercession, sans que le petit-cousin s'en mêle.

LE SEIGNEUR.

Je vous ai beaucoup d'obligation ; j'attends l'effet de vos promesses. Adieu, monsieur Arlequin.

ARLEQUIN.

Je suis votre serviteur. Diantre ! je suis en crédit, car on fait ce que je veux. Il ne faut rien dire à Flaminia du cousin.

SCÈNE VIII

ARLEQUIN, FLAMINIA.

FLAMINIA.

Mon cher, je vous amène Silvia ; elle me suit.

ARLEQUIN.

Mon amie, vous deviez bien venir m'avertir plus tôt, nous l'aurions attendue en causant ensemble.

SCÈNE IX

SILVIA, ARLEQUIN, FLAMINIA.

SILVIA.

Bonjour, Arlequin. Ah ! que je viens d'essayer un bel habit ! Si vous me voyiez, en vérité, vous me trouveriez jolie ; demandez à Flaminia. Ah ! ah ! si je portais ces habits-là, les femmes d'ici seraient bien attrapées ; elles ne diraient pas que j'ai l'air gauche. Oh ! que les ouvrières d'ici sont habiles !

ARLEQUIN.

Ah ! m'amour, elles ne sont pas si habiles que vous êtes bien faite.

SILVIA.

Si je suis bien faite, Arlequin, vous n'êtes pas moins honnête.

FLAMINIA.

Du moins ai-je le plaisir de vous voir un peu plus contents à présent.

SILVIA.

Eh ! dame, puisqu'on ne nous gêne plus, j'aime autant être ici qu'ailleurs ; qu'est-ce que cela fait d'être là ou là ? On s'aime partout.

ARLEQUIN.

Comment, nous gêner ! On envoie les gens me demander pardon pour la moindre impertinence qu'ils disent de moi.

SILVIA.

J'attends une dame aussi, moi, qui viendra devant moi se repentir de ne m'avoir pas trouvée belle.

FLAMINIA.

Si quelqu'un vous fâche dorénavant, vous n'avez qu'à m'en avertir.

ARLEQUIN.

Pour cela, Flaminia nous aime comme si nous étions frère et sœurs. (A Flaminia.) Aussi, de notre part, c'est queussi-queumi.

SILVIA.

Devinez, Arlequin, qui j'ai encore rencontré ici ? Mon amoureux qui venait me voir chez nous, ce grand monsieur si bien tourné. Je veux que vous soyez amis ensemble, car il a bon cœur aussi.

ARLEQUIN.

A la bonne heure ; je suis de bon accord.

SILVIA.

Après tout, quel mal y a-t-il qu'il me trouve à

son gré ? Prix pour prix, les gens qui nous aiment sont de meilleure compagnie que ceux qui ne se soucient pas de nous, n'est-il pas vrai ?

FLAMINIA.

Sans doute.

ARLEQUIN, gaiement.

Mettons encore Flaminia, elle se soucie de nous, et nous serons partie carrée.

FLAMINIA.

Arlequin, vous me donnez là une marque d'amitié que je n'oublierai point.

ARLEQUIN.

Ah çà ! puisque nous voilà ensemble, allons faire collation ; cela amuse.

SILVIA.

Allez, allez, Arlequin. A cette heure que nous nous voyons quand nous voulons, ce n'est pas la peine de nous ôter notre liberté à nous-mêmes ; ne vous gênez point.

FLAMINIA, à Arlequin.

Je m'en vais avec vous ; aussi bien voilà quelqu'un qui entre et qui tiendra compagnie à Silvia.

SCÈNE X

LISETTE, suivie de quelques femmes ; SILVIA.

(Lisette fait de grandes révérences.)

SILVIA.

Ne faites point tant de révérences, madame ; cela m'exemptera de vous en faire ; je m'y prends de si mauvaise grâce, à votre fantaisie !

LISETTE.

On ne vous trouve que trop de mérite.

SILVIA.

Cela se passera. Ce n'est pas moi qui ai envie de plaire, telle que vous me voyez ; il me fâche assez d'être si jolie, et que vous ne soyez pas assez belle.

LISETTE.

Ah ! quelle situation !

SILVIA.

Vous soupirez à cause d'une petite villageoise, vous êtes bien de loisir ; et où avez-vous mis votre langue de tantôt, madame ? Est-ce que vous n'avez plus de caquet quand il faut bien dire ?

LISETTE.

Je ne puis me résoudre à parler.

SILVIA.

Gardez donc le silence ; car lorsque vous vous lamenteriez jusqu'à demain, mon visage n'empirera pas, beau ou laid, il restera comme il est. Qu'est-ce que vous me voulez ? Est-ce que vous ne m'avez pas assez querellée ? Eh bien ! achevez, prenez-en votre suffisance.

LISETTE.

Épargnez-moi, mademoiselle ; l'emportement que j'ai eu contre vous a mis toute ma famille dans l'embarras ; le prince m'oblige à venir vous faire une réparation, et je vous prie de la recevoir sans me railler.

SILVIA.

Voilà qui est fini, je ne me moquerai plus de vous ; je sais bien que l'humilité n'accommode pas les glorieux, mais la rancune donne de la malice.

Cependant je plains votre peine, et je vous pardonne. De quoi aussi vous avisiez-vous de me mépriser ?

LISETTE.

J'avais cru m'apercevoir que le prince avait quelque inclination pour moi et je ne croyais pas en être indigne ; mais je vois que ce n'est pas toujours aux agréments qu'on se rend.

SILVIA.

Vous verrez que c'est à la laideur et à la mauvaise façon, à cause qu'on se rend à moi. Comme ces jalouses ont l'esprit tourné !

LISETTE.

Eh bien ! oui, je suis jalouse, il est vrai ; mais puisque vous n'aimez pas le prince, aidez-moi à le remettre dans les dispositions où j'ai cru qu'il était pour moi. Il est sûr que je ne lui déplaisais pas, et je le guérirai de l'inclination qu'il a pour vous si vous me laissez faire.

SILVIA.

Croyez-moi, vous ne le guérirez de rien ; mon avis est que cela vous passe.

LISETTE.

Cependant cela me paraît possible ; car enfin je ne suis ni si maladroite ni si désagréable.

SILVIA.

Tenez, tenez, parlons d'autre chose ; vos bonnes qualités m'ennuient.

LISETTE.

Vous me répondez d'une étrange manière ! Quoi qu'il en soit, avant quelques jours, nous verrons si j'ai si peu de pouvoir.

SILVIA.

Oui, nous verrons des balivernes. Pardi ! je parlerai au prince ; il n'a pas encore osé me parler, lui, à cause que je suis trop fâchée ; mais je lui ferai dire qu'il s'enhardisse, seulement pour voir.

LISETTE.

Adieu, mademoiselle ; chacune de nous fera ce qu'elle pourra. J'ai satisfait à ce qu'on exigeait de moi à votre égard, et je vous prie d'oublier tout ce qui s'est passé entre nous.

SILVIA.

Marchez, marchez, je ne sais pas seulement si vous êtes au monde.

SCÈNE XI

SILVIA, FLAMINIA.

FLAMINIA.

Qu'avez-vous, Silvia ? Vous êtes bien émue ?

SILVIA.

J'ai... que je suis en colère. Cette impertinente femme de tantôt est venue pour me demander pardon ; et, sans faire semblant de rien, voyez la méchanceté, elle m'a encore fâchée, m'a dit que c'était à ma laideur qu'on se rendait ; qu'elle était plus agréable, plus adroite que moi ; qu'elle ferait bien passer l'amour du prince ; qu'elle allait travailler pour cela ; que je verrai... pati, pata ; que sais-je, moi, tout ce qu'elle mis en avant contre mon visage ! Est-ce que je n'ai pas raison d'être piquée ?

FLAMINIA.

Écoutez ; si vous ne faites taire tous ces gens-là, il faut vous cacher pour toute votre vie.

SILVIA.

Je ne manque pas de bonne volonté ; mais c'est Arlequin qui m'embarrasse.

FLAMINIA.

Eh ! je vous entends ; voilà un amour bien mal placé, qui se rencontre là aussi mal à propos qu'il se puisse.

SILVIA.

Oh ! j'ai toujours eu du guignon dans les rencontres.

FLAMINIA.

Mais si Arlequin vous voit sortir de la cour et méprisée, pensez-vous que cela le réjouisse ?

SILVIA.

Il ne m'aimera pas tant, voulez-vous dire ?

FLAMINIA.

Il y a tout à craindre.

SILVIA.

Vous me faites rêver à une chose. Ne trouvez-vous pas qu'il est un peu négligent depuis que nous sommes ici ? il m'a quittée tantôt pour aller goûter ; voilà une belle excuse !

FLAMINIA.

Je l'ai remarqué comme vous ; mais ne me trahissez pas au moins ; nous nous parlons de fille à fille. Dites-moi, après tout, l'aimez-vous tant, ce garçon ?

SILVIA.

Mais, vraiment oui, je l'aime ; il le faut bien.

FLAMINIA.

Voulez-vous que je vous dise ? Vous me paraissez mal assortis ensemble. Vous avez du goût, de l'esprit,

l'air fin et distingué ; il a l'air pesant, les manières grossières ; cela ne cadre point et je ne comprends pas comment vous l'avez aimé ; je vous dirai même que cela vous fait tort.

SILVIA.

Mettez-vous à ma place. C'était le garçon le plus passable de nos cantons ; il demeurait dans mon village ; il était mon voisin ; il est assez facétieux, je suis de bonne humeur ; il me faisait quelquefois rire ; il me suivait partout ; il m'aimait ; j'avais coutume de le voir, et de coutume en coutume je l'ai aimé aussi, faute de mieux ; mais j'ai toujours vu qu'il était enclin au vin et à la gourmandise.

FLAMINIA.

Voilà de jolies vertus, surtout dans l'amant de l'aimable et tendre Silvia ! Mais à quoi vous déterminez-vous donc ?

SILVIA.

Je l'ignore ; il me passe tant de oui et de non par la tête, que je ne sais auquel entendre. D'un côté, Arlequin est un petit négligent qui ne songe ici qu'à manger ; d'un autre côté, si l'on me renvoie, ces glorieuses femmes me feront accroire partout qu'on m'aura dit : « Va-t'en, tu n'es pas assez jolie. » D'un autre côté encore, ce monsieur que j'ai retrouvé ici...

FLAMINIA.

Quoi ?

SILVIA.

Je vous le dis en secret : je ne sais ce qu'il m'a fait depuis que je l'ai revu ; mais il m'a toujours paru si doux, il m'a dit des choses si tendres, il m'a conté son amour d'un air si poli, si humble, que j'en ai une véritable pitié, et cette pitié-là m'empêche encore d'être maîtresse de moi.

FLAMINIA.

L'aimez-vous ?

SILVIA.

Je ne crois pas ; car je dois aimer Arlequin.

FLAMINIA.

Ce monsieur est un homme aimable.

SILVIA.

Je le sens bien.

FLAMINIA.

Si vous négligiez de vous venger pour l'épouser, je vous le pardonnerais ; voilà la vérité.

SILVIA.

Si Arlequin se mariait à une autre fille que moi, à la bonne heure. Je serais en droit de lui dire : « Tu m'as quittée, je te quitte, je prends ma revanche » ; mais il n'y a rien à faire. Qui est-ce qui voudrait d'Arlequin ici, rude et bourru comme il est ?

FLAMINIA.

Il n'y a pas presse, entre nous. Pour moi, j'ai toujours eu dessein de passer ma vie aux champs ; Arlequin est grossier ; je ne l'aime point, mais je ne le hais pas ; et, dans les sentiments où je suis, s'il voulait, je vous en débarrasserais volontiers pour vous faire plaisir.

SILVIA.

Mais mon plaisir, où est-il ? il n'est ni là, ni là ; je le cherche.

FLAMINIA.

Vous verrez le prince aujourd'hui. Voici ce cavalier qui vous plaît ; tâchez de prendre votre parti. Adieu, nous nous retrouverons tantôt.

SCÈNE XII

SILVIA, LE PRINCE.

SILVIA.

Vous venez ; vous allez encore me dire que vous m'aimez, pour me mettre davantage en peine.

LE PRINCE.

Je venais voir si la dame qui vous a fait insulte s'était bien acquittée de son devoir. Quant à moi, belle Silvia, quand mon amour vous fatiguera, quand je vous déplairai moi-même, vous n'avez qu'à m'ordonner de me taire et de me retirer ; je me tairai, j'irai où vous voudrez, et je souffrirai sans me plaindre, résolu de vous obéir en tout.

SILVIA.

Ne voilà-t-il pas ? Ne l'ai-je pas bien dit ? Comment voulez-vous que je vous renvoie ? Vous vous tairez, s'il me plaît ; vous vous en irez, s'il me plaît ; vous n'oserez pas vous plaindre, vous m'obéirez en tout. C'est bien là le moyen de faire que je vous commande quelque chose !

LE PRINCE.

Mais que puis-je mieux que de vous rendre maîtresse de mon sort ?

SILVIA.

Qu'est-ce que cela avance ? Vous rendrai-je malheureux ? en aurai-je le courage ? Si je vous dis : « Allez-vous-en », vous croirez que je vous hais ; si je vous dis de vous taire, vous croirez que je ne me soucie pas de vous ; et toutes ces croyances-là ne seront pas vraies ; elles vous affligeront ; en serai-je plus à mon aise après ?

LE PRINCE.

Que voulez-vous donc que je devienne, belle Silvia ?

SILVIA.

Oh ! ce que je veux ! j'attends qu'on me le dise ; j'en suis encore plus ignorante que vous. Voilà Arlequin qui m'aime ; voilà le prince qui demande mon cœur ; voilà vous qui méritez de l'avoir ; voilà des femmes qui m'injurient et que je voudrais punir ; voilà que j'aurai un affront, si je n'épouse pas le prince. Arlequin m'inquiète ; vous me donnez du souci, vous m'aimez trop ; je voudrais ne vous avoir jamais connu, et je suis bien malheureuse d'avoir tout ce tracas-là dans la tête.

LE PRINCE.

Vos discours me pénètrent, Silvia. Vous êtes trop touchée de ma douleur ; ma tendresse, toute grande qu'elle est, ne vaut pas le chagrin que vous avez de ne pouvoir m'aimer.

SILVIA.

Je pourrais bien vous aimer ; cela ne serait pas difficile, si je voulais.

LE PRINCE.

Souffrez donc que je m'afflige, et ne m'empêchez pas de vous regretter toujours.

SILVIA.

Je vous en avertis, je ne saurais supporter de vous voir si tendre ; il me semble que vous le fassiez exprès. Y a-t-il de la raison à cela ? Pardi ! j'aurai moins de mal à vous aimer tout à fait qu'à être comme je le suis. Pour moi, je laisserai tout là ; voilà ce que vous gagnerez.

LE PRINCE.

Je ne veux donc plus vous être à charge ; vous souhaitez que je vous quitte ; je ne dois pas résister aux volontés d'une personne si chère. Adieu, Silvia.

SILVIA.

Adieu, Silvia ! Je vous querellerais volontiers ; où allez-vous ? Restez-là, c'est ma volonté ; je la sais mieux que vous, peut-être.

LE PRINCE.

J'ai cru vous obliger.

SILVIA.

Quel train que tout cela ! Que faire d'Arlequin ? Encore si c'était vous qui fussiez le prince !

LE PRINCE.

Et quand je le serais ?

SILVIA.

Cela serait différent, parce que je dirais à Arlequin que vous prétendriez être le maître ; ce serait mon excuse ; mais il n'y a que pour vous que je voudrais prendre cette excuse-là.

LE PRINCE, à part.

Qu'elle est aimable ! il est temps de dire qui je suis.

SILVIA.

Qu'avez-vous ? est-ce que je vous fâche ? Ce n'est pas à cause de la principauté que je voudrais que vous fussiez prince, c'est seulement à cause de vous tout seul ; et si vous l'étiez, Arlequin ne saurait pas que je vous prendrais par amour ; voilà ma raison. Mais non, après tout, il vaut mieux que vous ne soyez pas le maître ; cela me tenterait trop. Et quand vous le seriez, tenez, je ne pourrais me résoudre à être une infidèle ; voilà qui est fini.

LE PRINCE, à part.

Différons encore de l'instruire. (Haut.) Silvia, conservez-moi seulement les bontés que vous avez pour moi. Le prince vous a fait préparer un spectacle ; permettez que je vous y accompagne et que je profite de toutes les occasions d'être avec vous. Après la fête, vous verrez le prince ; et je suis chargé de vous dire que vous serez libre de vous retirer, si votre cœur ne vous dit rien pour lui.

SILVIA.

Oh ! il ne me dira pas un mot ; c'est tout comme si j'étais partie ; mais quand je serai chez nous, vous y viendrez ; eh ! que sait-on ce qui peut arriver ? peut-être que vous m'aurez. Allons-nous-en toujours, de peur qu'Arlequin ne vienne.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRINCE, FLAMINIA.

FLAMINIA.

Oui, seigneur, vous avez fort bien fait de ne pas vous découvrir tantôt, malgré tout ce que Silvia vous a dit de tendre. Ce retardement ne gâte rien et lui laisse le temps de se confirmer dans le penchant qu'elle a pour vous. Grâces au ciel, vous voilà presque arrivé où vous souhaitiez.

LE PRINCE.

Ah ! Flaminia, qu'elle est aimable !

FLAMINIA.

Elle l'est infiniment.

LE PRINCE.

Je ne connais rien comme elle parmi les gens du monde. Quand une maîtresse, à force d'amour, nous dit clairement : « Je vous aime », cela fait assurément un grand plaisir. Eh bien, Flaminia, ce plaisir-là, imaginez-vous qu'il n'est que fadeur, qu'il n'est qu'ennui, en comparaison du plaisir que m'ont donné les discours de Silvia, qui ne m'a pourtant point dit : « Je vous aime. »

FLAMINIA.

Mais, seigneur, oserais-je vous prier de m'en répéter quelque chose ?

LE PRINCE.

Cela est impossible ; je suis ravi, je suis enchanté ; je ne peux pas vous répéter cela autrement.

FLAMINIA.

Je présume beaucoup du rapport singulier que vous m'en faites.

LE PRINCE.

Si vous saviez combien, dit-elle, elle est affligée de ne pouvoir m'aimer, parce que cela me rend malheureux et qu'elle doit être fidèle à Arlequin !... J'ai vu le moment où elle allait me dire : « Ne m'aimez plus, je vous prie, parce que vous seriez cause que je vous aimerais aussi. »

FLAMINIA.

Bon ! cela vaut mieux qu'un aveu.

LE PRINCE.

Non, je le dis encore, il n'y a que l'amour de Silvia qui soit véritablement de l'amour. Les autres femmes qui aiment ont l'esprit cultivé ; elles ont une certaine éducation, un certain usage ; et tout cela chez elles falsifie la nature. Ici c'est le cœur tout pur qui me parle ; comme ses sentiments viennent, il me les montre ; sa naïveté en fait tout l'art, et sa pudeur toute la décence. Vous m'avouerez que tout cela est charmant. Tout ce qui la retient à présent, c'est qu'elle se fait un scrupule de m'aimer sans l'aveu d'Arlequin ? Ainsi, Flaminia, hâtez-vous. Sera-t-il bientôt gagné, Arlequin ? Vous savez que je ne dois ni ne veux le traiter avec violence. Que dit-il ?

FLAMINIA.

A vous dire le vrai, seigneur, je le crois tout à fait amoureux de moi ; mais il n'en sait rien. Comme

il ne m'appelle encore que sa chère amie, il vit sur la bonne foi de ce nom qu'il me donne, et prend toujours de l'amour à bon compte.

LE PRINCE.

Fort bien.

FLAMINIA.

Oh ! dans la première conversation, je l'instruirai de l'état de ses petites affaires avec moi ; et ce penchant qui est *incognito* chez lui et que je lui ferai sentir par un autre stratagème, la douceur avec laquelle vous lui parlerez, comme nous en sommes convenus, tout cela, je pense, va vous tirer d'inquiétude, et terminer des travaux dont je sortirai, seigneur, victorieuse et vaincue.

LE PRINCE.

Comment donc ?

FLAMINIA.

C'est une petite bagatelle qui ne mérite pas de vous être dite ; c'est que j'ai pris du goût pour Arlequin, seulement pour me désennuyer dans le cours de notre intrigue. Mais retirons-nous, et rejoignez Silvia ; il ne faut pas qu'Arlequin vous voie encore, et je le vois qui vient.

SCÈNE II

TRIVELIN, ARLEQUIN.

TRIVELIN, après quelque temps.

Eh bien, que voulez-vous que je fasse de l'écritoire et du papier que vous m'avez fait prendre ?

ARLEQUIN.

Donnez-vous patience, mon domestique.

TRIVELIN.

Tant qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

Dites-moi, qui est-ce qui me nourrit ici ?

TRIVELIN.

C'est le prince.

ARLEQUIN.

Par la sambille ! la bonne chère que je fais me donne des scrupules.

TRIVELIN.

D'où vient donc ?

ARLEQUIN.

Mardi ! j'ai peur d'être en pension sans le savoir.

TRIVELIN.

Ah ! ah ! ah ! ah !

ARLEQUIN.

De quoi riez-vous, grand benêt ?

TRIVELIN.

Je ris de votre idée, qui est plaisante. Allez, allez, seigneur Arlequin, mangez en toute sûreté de conscience et buvez de même.

ARLEQUIN.

Dame ! je prends mes repas dans la bonne foi ; il me serait bien rude de me voir apporter le mémoire de ma dépense ; mais je vous crois. Dites-moi, à présent, comment s'appelle celui qui rend compte au prince de ses affaires ?

TRIVELIN.

Son secrétaire d'État, voulez-vous dire ?

ARLEQUIN.

Oui ; j'ai dessein de lui faire un écrit pour le prier d'avertir le prince que je m'ennuie, et de lui

demander quand il veut en finir avec nous ; car mon père est tout seul.

TRIVELIN.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Si on veut me garder, il faut lui envoyer une carriole, afin qu'il vienne.

TRIVELIN.

Vous n'avez qu'à parler, la carriole partira sur-le-champ.

ARLEQUIN.

Il faut, après cela, qu'on nous marie Silvia et moi et qu'on m'ouvre la porte de la maison ; car j'ai coutume de trotter partout et d'avoir la clef des champs, moi. Ensuite nous tiendrons ici ménage avec l'amie Flaminia, qui ne veut pas nous quitter à cause de son affection pour nous ; et si le prince a toujours bonne envie de nous régaler, ce que je mangerai me profitera davantage.

TRIVELIN.

Mais, seigneur Arlequin, il n'est pas besoin de mêler Flaminia là dedans.

ARLEQUIN.

Cela me plaît, à moi.

TRIVELIN, d'un air mécontent.

Hum !

ARLEQUIN.

Hum ! Le mauvais valet ! Allons vite, tirez votre plume, et griffonnez-moi mon écriture.

TRIVELIN.

Dictez.

ARLEQUIN.

« Monsieur. »

TRIVELIN.

Halte-là ! dites : *Monseigneur.*

ARLEQUIN.

Mettez les deux, afin qu'il choisisse.

TRIVELIN.

Fort bien.

ARLEQUIN.

« Vous saurez que je m'appelle Arlequin. »

TRIVELIN.

Doucement ! vous devez dire : *Votre Grandeur saura.*

ARLEQUIN.

Votre Grandeur saura ! C'est donc un géant, ce secrétaire d'État ?

TRIVELIN.

Non ; mais n'importe.

ARLEQUIN.

Quel diantre de galimatias ! Qui jamais a entendu dire qu'on s'adresse à la taille d'un homme quand on a affaire à lui ?

TRIVELIN.

Je mettrai comme il vous plaira. *Vous saurez que je m'appelle Arlequin.* Après ?

ARLEQUIN.

« Que j'ai une maîtresse qui s'appelle Silvia, bourgeoise de mon village et fille d'honneur... »

TRIVELIN.

Courage !

ARLEQUIN.

« ... avec une bonne amie que j'ai faite depuis peu, qui ne saurait se passer de nous, ni nous d'elle ; ainsi, aussitôt la présente reçue... »

TRIVELIN.

Flaminia ne saurait se passer de vous ? Aïe ! la plume m'en tombe des mains.

ARLEQUIN.

Oh ! oh ! que signifie donc cette impertinente pamoison-là ?

TRIVELIN.

Il y a deux ans, seigneur Arlequin, il y a deux ans que je soupire en secret pour elle.

ARLEQUIN, tirant sa latte.

Cela est fâcheux, mon mignon ; mais, en attendant qu'elle en soit informée, je vais toujours vous en faire quelques remercîments pour elle.

TRIVELIN.

Des remercîments à coups de bâton ! je ne suis pas friand de ces compliments-là. Eh ! que vous importe que je l'aime ? Vous n'avez que de l'amitié pour elle, et l'amitié ne rend point jaloux.

ARLEQUIN.

Vous vous trompez ; mon amitié fait tout comme l'amour ; en voilà des preuves. (Il le bat.)

TRIVELIN.

Oh ! diable soit de l'amitié ! (Il sort.)

SCÈNE III

FLAMINIA, ARLEQUIN.

FLAMINIA.

Qu'est-ce que c'est ? Qu'avez-vous, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Bonjour, m'amie ; c'est ce faquin qui dit qu'il vous aime depuis deux ans.

FLAMINIA.

Cela se peut bien.

ARLEQUIN.

Et vous, m'amie, que dites-vous de cela ?

FLAMINIA.

Que c'est tant pis pour lui.

ARLEQUIN.

Tout de bon ?

FLAMINIA.

Sans doute ; mais est-ce que vous seriez fâché que l'on m'aimât ?

ARLEQUIN.

Hélas ! vous êtes votre maîtresse ; mais si vous aviez un amant, vous l'aimeriez peut-être ; cela gâterait la bonne amitié que vous me portez, et vous m'en feriez ma part plus petite. Oh ! de cette part-là, je n'en voudrais rien perdre.

FLAMINIA.

Arlequin, savez-vous bien que vous ne ménagez pas mon cœur ?

ARLEQUIN.

Moi ! et quel mal lui fais-je donc ?

FLAMINIA.

Si vous continuez de me parler toujours de même, je ne saurai plus bientôt de quelle espèce seront mes sentiments pour vous. En vérité je n'ose m'examiner là-dessus : j'ai peur de trouver plus que je ne veux.

ARLEQUIN.

C'est bien fait, n'examinez jamais, Flaminia ; cela sera ce que cela pourra. Au reste, croyez-moi, ne prenez point d'amant ; j'ai une maîtresse, je la garde ; si je n'en avais point, je n'en chercherais pas ; qu'en ferais-je avec vous ? Elle m'ennuierait.

FLAMINIA.

Elle vous ennuierait ! Le moyen, après tout ce que vous dites, de rester votre amie ?

ARLEQUIN.

Eh ! que serez-vous donc ?

FLAMINIA.

Ne me le demandez pas, je n'en veux rien savoir ; ce qui est de sûr, c'est que dans le monde je n'aime rien plus que vous. Vous n'en pouvez pas dire autant ; Silvia va devant moi, comme de raison.

ARLEQUIN.

Chut ! vous allez de compagnie ensemble.

FLAMINIA.

Je vais vous l'envoyer si je la trouve, Silvia ; en serez-vous bien aise ?

ARLEQUIN.

Comme vous voudrez ; mais il ne faut pas l'envoyer ; il faut venir toutes deux.

FLAMINIA.

Je ne pourrai pas ; car le prince m'a mandée et je vais voir ce qu'il me veut. Adieu, Arlequin ; je serai bientôt de retour.

SCÈNE IV

LE SEIGNEUR, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Voilà mon homme de tantôt. Ma foi ! monsieur le médisant (car je ne sais point votre autre nom), je n'ai rien dit de vous au prince, par la raison que je ne l'ai point vu.

LE SEIGNEUR.

Je vous suis obligé de votre bonne volonté, seigneur Arlequin ; mais je suis sorti d'embarras et rentré dans les bonnes grâces du prince, sur l'assurance que je lui ai donnée que vous lui parleriez pour moi ; j'espère qu'à votre tour vous me tiendrez parole.

ARLEQUIN.

Oh ! quoique je paraisse un innocent, je suis homme d'honneur.

LE SEIGNEUR.

De grâce, ne vous ressouvenez plus de rien et réconciliez-vous avec moi en faveur du présent que je vous apporte de la part du prince ; c'est de tous les présents le plus grand qu'on puisse vous faire.

ARLEQUIN.

Est-ce Silvia que vous m'apportez ?

LE SEIGNEUR.

Non. Le présent dont il s'agit est dans ma poche. Ce sont des lettres de noblesse dont le prince vous gratifie comme parent de Silvia ; car on dit que vous l'êtes un peu.

ARLEQUIN.

Pas un brin ; remportez cela ; car, si je le prenais, ce serait friponner la gratification.

LE SEIGNEUR.

Acceptez toujours ; qu'importe ? Vous ferez plaisir au prince. Refuseriez-vous ce qui fait l'ambition de tous les gens de cœur ?

ARLEQUIN.

J'ai pourtant bon cœur aussi. Pour de l'ambition, j'en ai bien entendu parler ; mais je ne l'ai jamais vue, et j'en ai peut-être sans le savoir.

LE SEIGNEUR.

Si vous n'en avez pas, cela vous en donnera.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est donc ?

LE SEIGNEUR.

En voilà bien d'un autre ! L'ambition, c'est un noble orgueil de s'élever.

ARLEQUIN.

Un orgueil qui est noble ! Donnez-vous comme cela de jolis noms à toutes les sottises, vous autres ?

LE SEIGNEUR.

Vous ne comprenez pas ; cet orgueil ne signifie là qu'un désir de gloire.

ARLEQUIN.

Par ma foi ! sa signification ne vaut pas mieux que lui, c'est bonnet blanc et blanc bonnet.

LE SEIGNEUR.

Prenez, vous dis-je ; ne serez-vous pas bien aise d'être gentilhomme ?

ARLEQUIN.

Eh ! je n'en serais ni bien aise ni fâché ; c'est suivant la fantaisie qu'on a.

LE SEIGNEUR.

Vous y trouverez de l'avantage ; vous en serez plus respecté et plus craint de vos voisins.

ARLEQUIN.

J'ai l'opinion que cela les empêcherait de m'aimer de bon cœur ; car quand je respecte les gens, moi, et que je les crains, je ne les aime pas de si bon courage ; je ne saurais faire tant de choses à la fois.

LE SEIGNEUR.

Vous m'étonnez !

ARLEQUIN.

Voilà comme je suis bâti. D'ailleurs, voyez-vous, je suis le meilleur enfant du monde, je ne fais de mal à personne ; mais quand je voudrais nuire, je n'en ai pas le pouvoir. Eh bien, si j'avais ce pouvoir, si j'étais noble, diable emporte si je voudrais gager d'être toujours brave homme : je ferais parfois comme le gentilhomme de chez nous, qui n'épargne pas les coups de bâton à cause qu'on n'oserait les lui rendre.

LE SEIGNEUR.

Et si on vous donnait ces coups de bâton, ne souhaiteriez-vous pas être en état de les rendre ?

ARLEQUIN.

Pour cela, je voudrais payer cette dette-là sur-le-champ.

LE SEIGNEUR.

Oh ! comme les hommes sont quelquefois méchants, mettez-vous en état de faire du mal,

seulement afin qu'on n'ose pas vous en faire, et pour cet effet prenez vos lettres de noblesse.

ARLEQUIN.

Têtubleu ! vous avez raison, je ne suis qu'une bête. Allons, me voilà noble ; je garde le parchemin ; je ne crains plus que les rats, qui pourraient bien gruger ma noblesse ; mais j'y mettrai bon ordre. Je vous remercie, et le prince aussi ; car il est bien obligeant dans le fond.

LE SEIGNEUR.

Je suis charmé de vous voir content ; adieu.

ARLEQUIN.

Je suis votre serviteur... Monsieur ! monsieur !

LE SEIGNEUR.

Que me voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Ma noblesse ne m'oblige-t-elle à rien ? car il faut faire son devoir dans une charge.

LE SEIGNEUR.

Elle oblige à être honnête homme.

ARLEQUIN.

Vous aviez donc des exemptions, vous, quand vous avez dit du mal de moi ?

LE SEIGNEUR.

N'y songez plus ; un gentilhomme doit être généreux.

ARLEQUIN.

Généreux et honnête homme ! Vertuchoux ! ces devoirs-là sont bons ; je les trouve encore plus nobles que mes lettres de noblesse. Et quand on ne s'en acquitte pas, est-on encore gentilhomme ?

LE SEIGNEUR.

Nullement.

ARLEQUIN.

Diantre ! il y a donc bien des nobles qui payent la taille ?

LE SEIGNEUR.

Je n'en sais pas le nombre.

ARLEQUIN.

Est-ce là tout ? N'y a-t-il plus d'autres devoirs ?

LE SEIGNEUR.

Non ; cependant vous qui, suivant toute apparence, serez favori du prince, vous aurez un devoir de plus : ce sera de mériter cette faveur par toute la soumission, tout le respect et toute la complaisance possibles. A l'égard du reste, comme je vous ai dit, ayez de la vertu, aimez l'honneur plus que la vie, et vous serez dans l'ordre.

ARLEQUIN.

Tout doucement ; ces dernières obligations-là ne me plaisent pas tant que les autres. Premièrement, il est bon d'expliquer ce que c'est que cet honneur qu'on doit aimer plus que la vie. Malepeste, quel honneur !

LE SEIGNEUR.

Vous approuverez ce que cela veut dire ; c'est qu'il faut se venger d'une injure, ou périr plutôt que de la souffrir.

ARLEQUIN.

Tout ce que vous m'avez dit n'est donc qu'un coq-à-l'âne ; car si je suis obligé d'être généreux, il faut que je pardonne aux gens ; si je suis obligé d'être méchant, il faut que je les assomme. Com-

ment donc faire pour tuer ces hommes-là et les laisser vivre ?

LE SEIGNEUR.

Vous serez généreux et bon, quand on ne vous insultera pas.

ARLEQUIN.

Je vous entends : il m'est défendu d'être meilleur que les autres ; et si je rends le bien pour le mal, je serai donc un homme sans honneur ? Par la mardi ! la méchanceté n'est pas rare ; ce n'était pas la peine de la recommander tant. Voilà une vilaine invention ! Tenez, accommodons-nous plutôt ; quand on me dira une grosse injure, j'en répondrai une autre si je suis le plus fort. Voulez-vous me laisser votre marchandise à ce prix-là ? Dites-moi votre dernier mot.

LE SEIGNEUR.

Une injure répondue à une injure ne suffit point. Cela ne peut se laver, s'effacer que par le sang de votre ennemi ou le vôtre.

ARLEQUIN.

Que la tache y reste ! Vous parlez du sang comme si c'était de l'eau de la rivière. Je vous rends votre paquet de noblesse ; mon honneur n'est pas fait pour être noble ; il est trop raisonnable pour cela. Bonjour.

LE SEIGNEUR.

Vous n'y songez pas.

ARLEQUIN.

Sans compliment, reprenez votre affaire.

LE SEIGNEUR.

Gardez-le toujours ; vous vous ajusterez avec le prince ; on n'y regardera pas de si près avec vous.

ARLEQUIN.

Il faudra donc qu'il me signe un contrat comme quoi je serai exempt de me faire tuer par mon prochain, pour le faire repentir de son impertinence avec moi.

LE SEIGNEUR.

A la bonne heure ; vous ferez vos conventions. Adieu, je suis votre serviteur.

ARLEQUIN.

Et moi le vôtre.

SCÈNE V

LE PRINCE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, à part.

Qui diantre vient encore me rendre visite ? Ah ! c'est celui-là qui est cause qu'on m'a pris Silvia. (Haut.) Vous voilà donc, monsieur le babillard, qui allez dire partout que la maîtresse des gens est belle ; ce qui fait qu'on m'a escamoté la mienne !

LE PRINCE.

Point d'injures, Arlequin.

ARLEQUIN.

Êtes-vous gentilhomme, vous ?

LE PRINCE.

Assurément.

ARLEQUIN.

Mardi ! vous êtes bien heureux ; sans cela je vous dirais de bon cœur ce que vous méritez ; mais votre honneur voudrait peut-être faire son devoir, et, après cela, il faudrait vous tuer pour vous venger de moi.

LE PRINCE.

Calmez-vous, je vous prie, Arlequin. Le prince m'a donné ordre de vous entretenir.

ARLEQUIN.

Parlez, il vous est libre ; mais je n'ai pas ordre de vous écouter, moi.

LE PRINCE.

Eh bien ! prends un esprit plus doux ; connais-moi, puisqu'il le faut. C'est ton prince lui-même qui te parle, et non pas un officier du palais, comme tu l'as cru jusqu'ici aussi bien que Silvia.

ARLEQUIN.

Votre foi ?

LE PRINCE.

Tu dois m'en croire.

ARLEQUIN.

Excusez, monseigneur, c'est donc moi qui suis un sot d'avoir été impertinent avec vous.

LE PRINCE.

Je te pardonne volontiers.

ARLEQUIN.

Puisque vous n'avez pas de rancune contre moi, ne permettez pas que j'en aie contre vous. Je ne suis pas digne d'être fâché contre un prince, je suis trop petit pour cela. Si vous m'affligez, je pleurerai de toute ma force, et puis c'est tout ; cela doit faire compassion à votre puissance ; vous ne voudriez pas avoir une principauté pour le contentement de vous tout seul.

LE PRINCE.

Tu te plains donc bien de moi, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Que voulez-vous, monseigneur ? il y a une fille qui m'aime ; vous, vous en avez plein votre maison, et cependant vous m'ôtez la mienne. Prenez que je suis pauvre et que tout mon bien est un liard ; vous qui êtes riche de plus de mille écus, vous vous jetez sur ma pauvreté et vous m'arrachez mon liard ; cela n'est-il pas bien triste ?

LE PRINCE, à part.

Il a raison, et ses plaintes me touchent.

ARLEQUIN.

Je sais que vous êtes un bon prince, tout le monde le dit dans le pays ; il n'y aura que moi qui n'aurai pas le plaisir de le dire comme les autres.

LE PRINCE.

Je te prive de Silvia, il est vrai ; mais demande-moi ce que tu voudras ; je t'offre tous les biens que tu pourras souhaiter, et laisse-moi cette seule personne que j'aime.

ARLEQUIN.

Qu'il ne soit pas question de ce marché-là, vous gagneriez trop sur moi. Parlons en conscience ; si un autre que vous me l'avait prise, est-ce que vous ne me la feriez pas remettre ? Eh bien ! personne ne me l'a prise que vous ; voyez la belle occasion de montrer que la justice est pour tout le monde !

LE PRINCE, à part.

Que lui répondre ?

ARLEQUIN.

Allons, monseigneur, dites-vous comme cela : « Faut-il que je retienne le bonheur de ce petit homme parce que j'ai le pouvoir de le garder ? N'est-ce pas à moi à être son protecteur, puisque

je suis son maître ? S'en ira-t-il sans avoir justice ? N'en aurais-je pas du regret ? Qu'est-ce qui fera mon office de prince, si je ne le fais pas ? J'ordonne donc que je lui rendrai Silvia. »

LE PRINCE.

Ne changeras-tu jamais de langage ? Regarde comme j'en agis avec toi. Je pourrais te renvoyer et garder Silvia sans t'écouter ; cependant, malgré l'inclination que j'ai pour elle, malgré ton obstination et le peu de respect que tu me montres, je m'intéresse à ta douleur ; je cherche à la calmer par mes faveurs ; je descends jusqu'à te prier de me céder Silvia de bonne volonté ; tout le monde t'y exhorte, tout le monde te blâme et te donne un exemple de l'ardeur qu'on a de me plaire ; tu es le seul qui résiste, tu reconnais que je suis ton prince ; marque-le-moi donc par un peu de docilité.

ARLEQUIN.

Eh ! monseigneur, ne vous fiez pas à ces gens qui vous disent que vous avez raison avec moi, car ils vous trompent. Vous prenez cela pour argent comptant ; et puis vous avez beau être bon, vous avez beau être brave homme, c'est autant de perdu, cela ne vous fait point de profit. Sans ces gens-là, vous ne me chercheriez point chicane ; vous ne diriez pas que je vous manque de respect parce que je réclame mon bon droit. Allez, vous êtes mon prince, et je vous aime bien ; mais je suis votre sujet, et cela mérite quelque chose.

LE PRINCE.

Tu me désespères.

ARLEQUIN.

Que je suis à plaindre !

LE PRINCE.

Faudra-t-il donc que je renonce à Silvia ? Le moyen d'en être jamais aimé, si tu ne veux pas m'aider ? Arlequin, je t'ai causé du chagrin ; mais celui que tu me fais est plus cruel que le tien.

ARLEQUIN.

Prenez quelque consolation, monseigneur ; promenez-vous, voyagez quelque part ; votre douleur se passera dans les chemins.

LE PRINCE.

Non, mon enfant : j'espérais quelque chose de ton cœur pour moi, je t'aurais plus d'obligation que je n'en aurai jamais à personne ; mais tu me fais tout le mal qu'on peut me faire. N'importe, mes bienfaits t'étaient réservés, et ta dureté n'empêche pas que tu n'en jouisses.

ARLEQUIN.

Aïe ! qu'on a de mal dans la vie !

LE PRINCE.

Il est vrai que j'ai tort à ton égard ; je me reproche l'action que j'ai faite, c'est une injustice ; mais tu n'en es que trop vengé.

ARLEQUIN.

Il faut que je m'en aille ; vous êtes trop fâché d'avoir tort ; j'aurais peur de vous donner raison.

LE PRINCE.

Non, il est juste que tu sois content ; tu souhaites que je te rende justice ; sois heureux aux dépens de tout mon repos.

ARLEQUIN.

Vous avez tant de charité pour moi ; n'en aurais-je donc pas quelque peu pour vous ?

LE PRINCE.

Ne t'embarrasse pas de moi.

ARLEQUIN.

Que j'ai de souci ! le voilà désolé.

LE PRINCE, caressant Arlequin.

Je te sais bon gré de la sensibilité que je te vois. Adieu, Arlequin ; je t'estime malgré tes refus.

ARLEQUIN.

Monseigneur !

LE PRINCE.

Que me veux-tu ? me demandes-tu quelque grâce?

ARLEQUIN.

Non ; je ne suis qu'en peine de savoir si je vous accorderai celle que vous voulez.

LE PRINCE.

Il faut avouer que tu as le cœur excellent !

ARLEQUIN.

Et vous aussi ; voilà ce qui m'ôte le courage. Hélas ! que les bonnes gens sont faibles !

LE PRINCE.

J'admire tes sentiments.

ARLEQUIN.

Je le crois bien ; je ne vous promets pourtant rien ; il y a trop d'embarras dans ma volonté ; mais, à tout hasard, si je vous donnais Silvia, avez-vous dessein que je sois votre favori ?

LE PRINCE.

Eh ! qui le serait donc ?

ARLEQUIN.

C'est qu'on m'a dit que vous aviez coutume d'être flatté ; moi, j'ai coutume de dire vrai, et une

bonne coutume comme celle-là ne s'accorde pas avec une mauvaise ; jamais votre amitié ne sera assez forte pour endurer la mienne.

LE PRINCE.

Nous nous brouillerons ensemble si tu ne me réponds toujours ce que tu penses. Il ne me reste qu'une chose à te dire, Arlequin : souviens-toi que je t'aime ; c'est tout ce que je te recommande.

ARLEQUIN.

Flaminia sera-t-elle sa maîtresse ?

LE PRINCE.

Ah ! ne me parle point de Flaminia ; tu n'étais pas capable de me donner tant de chagrin sans elle.

ARLEQUIN.

Point du tout ; c'est la meilleure fille du monde ; vous ne devez point lui vouloir de mal.

SCÈNE VI

ARLEQUIN, seul.

Apparemment que mon coquin de valet aura médit de ma bonne amie. Par la mardi ! il faut que j'aille voir où elle est. Mais moi, que ferai-je à cette heure ? Est-ce que je quitterai Silvia ? Cela se pourra-t-il ? Y aura-t-il moyen ? Ma foi, non, non assurément. J'ai un peu fait le nigaud avec le prince, parce que je suis tendre à la peine d'autrui ; mais le prince est tendre aussi, et il ne dira mot.

SCÈNE VII

FLAMINIA, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Bonjour, Flaminia ; j'allais vous chercher.

FLAMINIA, en soupirant.

Adieu, Arlequin.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que cela veut dire, adieu ?

FLAMINIA.

Trivelin nous a trahis ; le prince a su l'intelligence qui est entre nous ; il vient de m'ordonner de sortir d'ici et m'a défendu de vous voir jamais. Malgré cela, je n'ai pu m'empêcher de venir vous parler encore une fois ; ensuite j'irai où je pourrai pour éviter sa colère.

ARLEQUIN.

Ah ! me voilà un joli garçon à présent !

FLAMINIA.

Je suis au désespoir, moi ! Me voir séparée pour jamais d'avec vous, de tout ce que j'avais de plus cher au monde ! Le temps me presse, je suis forcée de vous quitter ; mais, avant de partir, il faut que je vous ouvre mon cœur.

ARLEQUIN.

Aïe ! Qu'est-ce, m'amie ? qu'a-t-il, ce cher cœur ?

FLAMINIA.

Ce n'est point de l'amitié que j'avais pour vous, Arlequin ; je m'étais trompée.

ARLEQUIN.

C'est donc de l'amour ?

FLAMINIA.

Et du plus tendre. Adieu.

ARLEQUIN.

Attendez... Je me suis peut-être trompé, moi aussi, sur mon compte.

FLAMINIA.

Comment ! vous vous seriez mépris ! Vous m'aimeriez, et nous ne nous verrions plus ! Arlequin, ne m'en dites pas davantage ; je m'enfuis.

ARLEQUIN.

Restez.

FLAMINIA.

Laissez-moi aller ; que ferons-nous ?

ARLEQUIN.

Parlons raison.

FLAMINIA.

Que vous dirai-je ?

ARLEQUIN.

C'est que mon amitié est aussi loin que la vôtre ; elle est partie : voilà que je vous aime, cela est décidé, et je n'y comprends rien. Ouf !

FLAMINIA.

Quelle aventure !

ARLEQUIN.

Je ne suis point marié, par bonheur.

FLAMINIA.

Il est vrai.

ARLEQUIN.

Silvia se mariera avec le prince et il sera content.

FLAMINIA.

Je n'en doute point.

ARLEQUIN.

Ensuite, puisque notre cœur s'est mécompté et que nous nous aimons par mégarde, nous prendrons patience et nous nous accommoderons à l'avenant.

FLAMINIA.

J'entends bien ; vous voulez dire que nous nous marierons ensemble ?

ARLEQUIN.

Vraiment oui ; est-ce ma faute, à moi ? Pourquoi ne m'avertissez-vous pas que vous m'attraperiez et que vous seriez ma maîtresse ?

FLAMINIA.

M'avez-vous avertie que vous deviendriez mon amant ?

ARLEQUIN.

Morbleu ! le devinais-je ?

FLAMINIA.

Vous étiez assez aimable pour le deviner.

ARLEQUIN.

Ne nous reprochons rien ; s'il ne tient qu'à être aimable, vous avez plus de tort que moi.

FLAMINIA.

Épousez-moi, j'y consens ; mais il n'y a point de temps à perdre, et je crains qu'on ne vienne m'ordonner de sortir.

ARLEQUIN.

Ah ! je pars pour parler au prince. Ne dites pas à Silvia que je vous aime ; elle croirait que je suis dans mon tort, et vous savez que je suis innocent.

Je ne ferai semblant de rien avec elle ; je lui dirai que c'est pour sa fortune que je la laisse là.

FLAMINIA.

Fort bien ; j'allais vous le conseiller.

ARLEQUIN.

Attendez, et donnez-moi votre main que je la baise... Qui est-ce qui aurait cru que j'y prendrais tant de plaisir ? Cela me confond. (Il sort.)

SCÈNE VIII

FLAMINIA, SILVIA.

FLAMINIA, d'abord seule.

En vérité, le prince a raison ; ces petites personnes-là font l'amour d'une manière qui ne permet pas de leur résister. Voici l'autre. A quoi rêvez-vous, belle Silvia ?

SILVIA.

Je rêve à moi, et je n'y entends rien.

FLAMINIA.

Que trouvez-vous donc en vous de si incompréhensible ?

SILVIA.

Je voulais me venger de ces femmes, vous savez bien ? Cela s'est passé.

FLAMINIA.

Vous n'êtes guère vindicative.

SILVIA.

J'aimais Arlequin ; n'est-ce pas ?

FLAMINIA.

Il me le semblait.

SILVIA.

Eh bien, je crois que je ne l'aime plus.

FLAMINIA.

Ce n'est pas un si grand malheur.

SILVIA.

Quand ce serait un malheur, qu'y ferais-je ? Lorsque je l'ai aimé, c'était un amour qui m'était venu ; à cette heure je ne l'aime plus, c'est un amour qui s'en est allé ; il est venu sans mon avis, il s'en retourne de même ; je ne crois pas être blâmable.

FLAMINIA, à part.

Rions, un moment. (Haut.) Je le pense à peu près de même.

SILVIA.

Qu'appelez-vous *à peu près ?* Il faut le penser tout à fait comme moi, parce que cela est. Voilà de mes gens qui disent tantôt oui, tantôt non.

FLAMINIA.

Sur quoi vous emportez-vous donc ?

SILVIA.

Je m'emporte à propos ; je vous consulte bonnement, et vous allez me répondre des *à peu près* qui me chicanent !

FLAMINIA.

Ne voyez-vous pas bien que je badine, et que vous n'êtes que louable ? Mais n'est-ce pas cet officier que vous aimez ?

SILVIA.

Et qui donc ? Pourtant je n'y consens pas encore à l'aimer ; mais à la fin il faudra bien y venir : car dire toujours non à un homme qui demande toujours oui ; le voir triste, toujours se lamentant ;

toujours le consoler de la peine qu'on lui fait ; dame ! cela lasse ; il vaut mieux ne lui en plus faire.

FLAMINIA.

Oh ! vous allez le charmer ; il mourra de joie.

SILVIA.

Il mourrait de tristesse, et c'est encore pis.

FLAMINIA.

Il n'y a pas de comparaison.

SILVIA.

Je l'attends ; nous avons été plus de deux heures ensemble, et il va revenir avec moi quand le prince me parlera. Cependant j'ai peur qu'Arlequin ne s'afflige trop ; qu'en dites-vous ? Mais ne me rendez pas scrupuleuse.

FLAMINIA.

Ne vous inquiétez pas ; on trouvera aisément moyen de l'apaiser.

SILVIA.

De l'apaiser ! Diantre ! il est donc bien facile de m'oublier, à ce compte ? Est-ce qu'il a fait quelque maîtresse, ici ?

FLAMINIA.

Lui, vous oublier ? J'aurais perdu l'esprit si je vous le disais. Vous serez trop heureuse s'il ne se désespère pas.

SILVIA.

Vous avez bien affaire de me dire cela ! Vous êtes cause que je redeviens incertaine, avec votre désespoir.

FLAMINIA.

Et s'il ne vous aime plus, que direz-vous ?

SILVIA.

S'il ne m'aime plus ?... vous n'avez qu'à garder votre nouvelle.

FLAMINIA.

Eh bien, il vous aime encore et vous en êtes fâchée ! Que vous faut-il donc ?

SILVIA.

Hum ! vous riez ! Je voudrais bien vous voir à ma place.

FLAMINIA.

Votre amant vous cherche ; croyez-moi, finissez avec lui sans vous inquiéter du reste. (Elle sort.)

SCÈNE IX

SILVIA, LE PRINCE.

LE PRINCE.

Eh quoi ! Silvia, vous ne me regardez pas ? Vous devenez triste toutes les fois que je vous aborde ; j'ai toujours le chagrin de penser que je vous suis importun.

SILVIA.

Bon, importun ! je parlais de lui tout à l'heure.

LE PRINCE

Vous parliez de moi ? et qu'en disiez-vous, belle Silvia ?

SILVIA.

Oh ! je disais bien des choses ; je disais que vous ne saviez pas encore ce que je pensais.

LE PRINCE.

Je sais que vous êtes résolue à me refuser votre cœur, et c'est là savoir ce que vous pensez.

SILVIA.

Vous n'êtes pas si savant que vous le croyez ;

ne vous vantez pas tant. Mais, dites-moi ; vous êtes un honnête homme, et je suis sûre que vous me direz la vérité : vous savez comme je suis avec Arlequin ; à présent, prenez que j'ai envie de vous aimer : si je contentais mon envie, ferais-je bien ? ferais-je mal ? Là, conseillez-moi dans la bonne foi.

LE PRINCE.

Comme on n'est pas le maître de son cœur, si vous aviez envie de m'aimer, vous seriez en droit de vous satisfaire ; voilà mon sentiment.

SILVIA.

Me parlez-vous en ami ?

LE PRINCE.

Oui, Silvia, en homme sincère.

SILVIA.

C'est mon avis aussi ; j'ai décidé de même, et je crois que nous avons raison tous deux ; ainsi je vous aimerai, s'il me plaît, sans qu'il ait le petit mot à dire.

LE PRINCE.

Je n'y gagne rien, car il ne vous plaît point.

SILVIA.

Ne vous mêlez point de deviner ; je n'ai point de foi à vous. Mais enfin ce prince, puisqu'il faut que je le voie, quand viendra-t-il ? S'il veut, je l'en quitte.

LE PRINCE.

Il ne viendra que trop tôt pour moi ; lorsque vous le connaîtrez, vous ne voudrez peut-être plus de moi.

SILVIA.

Courage ! vous voilà dans la crainte à cette

heure ; je crois qu'il a juré de n'avoir jamais un moment de bon temps.

LE PRINCE.

Je vous avoue que j'ai peur.

SILVIA.

Quel homme ! il faut bien que je lui remette l'esprit. Ne tremblez plus ; je n'aimerai jamais le prince, je vous en fais un serment par...

LE PRINCE.

Arrêtez, Silvia ; n'achevez pas votre serment, je vous en conjure.

SILVIA.

Vous m'empêcherez de jurer ? cela est joli ; j'en suis bien aise.

LE PRINCE.

Voulez-vous que je vous laisse jurer contre moi ?

SILVIA.

Contre vous ? est-ce que vous êtes le prince ?

LE PRINCE.

Oui, Silvia ; je vous ai jusqu'ici caché mon rang, pour essayer de ne devoir votre tendresse qu'à la mienne ; je ne voulais rien perdre du plaisir qu'elle pouvait me faire. A présent que vous me connaissez, vous êtes libre d'accepter ma main et mon cœur, ou de refuser l'un et l'autre. Parlez, Silvia.

SILVIA.

Ah ! mon cher prince, j'allais faire un beau serment ! Si vous avez cherché le plaisir d'être aimé de moi, vous avez bien trouvé ce que vous cherchiez ; vous savez que je dis la vérité, voilà ce qui m'en plaît.

LE PRINCE.

Notre union est donc assurée.

SCÈNE X

LE PRINCE, SILVIA, ARLEQUIN, FLAMINIA.

ARLEQUIN.

J'ai tout entendu, Silvia.

SILVIA.

Eh bien, Arlequin, je n'aurai donc pas la peine de vous rien dire ; consolez-vous comme vous pourrez de vous-même. Le prince vous parlera, j'ai le cœur tout entrepris ; voyez, accommodez-vous ; il n'y a plus de raison à moi, c'est la vérité. Qu'est-ce que vous me diriez ? que je vous quitte. Qu'est-ce que je vous répondrais ? que je le sais bien. Prenez que vous l'avez dit, prenez que j'ai répondu ; laissez-moi après, et voilà qui sera fini.

LE PRINCE.

Flaminia, c'est à vous que je remets Arlequin ; je l'estime et je vais le combler de biens. Toi, Arlequin, accepte de ma main Flaminia pour épouse, et sois pour jamais assuré de la bienveillance de ton prince. Belle Silvia, souffrez que des fêtes qui vous sont préparées annoncent ma joie à des sujets dont vous allez être la souveraine.

ARLEQUIN.

A présent, je me moque du tour que notre amitié nous a joué. Patience ; tantôt nous lui en jouerons d'un autre.

LA SECONDE SURPRISE DE L'AMOUR

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois par les comédiens français, au mois de décembre 1727.

PERSONNAGES

LA MARQUISE, veuve.
LE CHEVALIER.
LE COMTE.
LISETTE, suivante de la marquise.
LUBIN, valet du chevalier.
HORTENSIUS, pédant.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

LA MARQUISE, LISETTE.

(La Marquise entre tristement sur la scène ; Lisette la suit sans qu'elle le sache.)

LA MARQUISE, s'arrêtant et soupirant.

Ah !

LISETTE, derrière elle.

Ah !

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que j'entends là ? Ah ! c'est vous ?

LISETTE.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

De quoi soupirez-vous ?

LISETTE.

Moi ? de rien : vous soupirez, je prends cela pour une parole, et je vous réponds de même.

LA MARQUISE.

Fort bien ; mais qui est-ce qui vous a dit de me suivre ?

LISETTE.

Qui me l'a dit, madame ? Vous m'appelez, je viens ; vous marchez, je vous suis : j'attends le reste.

LA MARQUISE.

Je vous ai appelée, moi ?

LISETTE.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Allez, vous rêvez ; retournez-vous-en, je n'ai pas besoin de vous.

LISETTE.

Retournez-vous-en ! les personnes affligées ne doivent point rester seules, madame.

LA MARQUISE.

Ce sont mes affaires ; laissez-moi.

LISETTE.

Cela ne fait qu'augmenter leur tristesse.

LA MARQUISE.

Ma tristesse me plaît.

LISETTE.

Et c'est à ceux qui vous aiment à vous secourir dans cet état-là ; je ne veux pas vous laisser mourir de chagrin.

LA MARQUISE.

Ah ! voyons donc où cela ira.

LISETTE.

Pardi ! il faut bien se servir de sa raison dans la vie, et ne pas quereller les gens qui sont attachés à nous.

LA MARQUISE.

Il est vrai que votre zèle est fort bien entendu ; pour m'empêcher d'être triste, il me met en colère.

LISETTE.

Eh bien, cela distrait toujours un peu : il vaut mieux quereller que soupirer.

LA MARQUISE.

Eh ! laissez-moi, je dois soupirer toute ma vie.

LISETTE.

Vous devez, dites-vous ? Oh ! vous ne payerez jamais cette dette-là ; vous êtes trop jeune, elle ne saurait être sérieuse.

LA MARQUISE.

Eh ! ce que je dis là n'est que trop vrai : il n'y a plus de consolation pour moi, il n'y en a plus ; après deux ans de l'amour le plus tendre, épouser ce que l'on aime, ce qu'il y avait de plus aimable au monde, l'épouser, et le perdre un mois après !

LISETTE.

Un mois ! c'est toujours autant de pris. Je connais une dame qui n'a gardé son mari que deux jours ; c'est cela qui est piquant.

LA MARQUISE.

J'ai tout perdu, vous dis-je.

LISETTE.

Tout perdu ! Vous me faites trembler : est-ce que tous les hommes sont morts ?

LA MARQUISE.

Eh ! que m'importe qu'il reste des hommes ?

LISETTE.

Ah ! madame, que dites-vous là ? Que le ciel les conserve ; ne méprisons jamais nos ressources.

LA MARQUISE.

Mes ressources ! A moi, qui ne veux plus m'occuper que de ma douleur ! moi, qui ne vis presque plus que par un effort de raison !

LISETTE.

Comment donc, par un effort de raison ? Voilà une pensée qui n'est pas de ce monde ; mais vous êtes bien fraîche pour une personne qui se fatigue tant.

LA MARQUISE.

Je vous prie, Lisette, point de plaisanterie ; vous me divertissez quelquefois, mais je ne suis pas à présent en situation de vous écouter.

LISETTE.

Ah çà, madame, sérieusement, je vous trouve le meilleur visage du monde ; voyez ce que c'est : quand vous aimiez la vie, peut-être que vous n'étiez pas si belle ; la peine de vivre vous donne un air plus vif et plus mutin dans les yeux, et je vous conseille de batailler toujours contre la vie ; cela vous réussit on ne peut pas mieux.

LA MARQUISE.

Que vous êtes folle ! je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

LISETTE.

N'auriez-vous pas dormi en rêvant que vous ne dormiez point ? car vous avez le teint bien reposé ; mais vous êtes un peu trop négligée, et je suis d'avis de vous arranger un peu la tête. La Brie, qu'on apporte ici la toilette de madame.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que tu vas faire ? Je n'en veux point.

LISETTE.

Vous n'en voulez point ! vous refusez le miroir, un miroir, madame ! Savez-vous bien que vous me faites peur ? Cela serait sérieux, pour le coup, et nous allons voir cela : il ne sera pas dit que

vous serez charmante impunément ; il faut que vous le voyiez et que cela vous console, et qu'il vous plaise de vivre. (On apporte la toilette. Elle prend un siège.) Allons, madame, mettez-vous là, que je vous ajuste : tenez, le savant que vous avez pris chez vous ne vous lira point de livre si consolant que ce que vous allez voir.

LA MARQUISE.

Oh ! tu m'ennuies : qu'ai-je besoin d'être mieux que je ne suis ? Je ne veux voir personne.

LISETTE.

De grâce, un petit coup d'œil sur la glace, un seul petit coup d'œil ; quand vous ne le donneriez que de côté, tâtez-en seulement.

LA MARQUISE.

Si tu voulais bien me laisser en repos.

LISETTE.

Quoi ! votre amour-propre ne dit plus mot, et vous n'êtes pas à l'extrémité ! cela n'est pas naturel, et vous trichez. Faut-il vous parler franchement ? je vous disais que vous étiez plus belle qu'à l'ordinaire ; mais la vérité est que vous êtes très changée, et je voulais vous attendrir un peu pour un visage que vous abandonnez bien durement.

LA MARQUISE.

Il est vrai que je suis dans un terrible état.

LISETTE.

Il n'y a donc qu'à emporter la toilette ? La Brie, remettez cela où vous l'avez pris.

LA MARQUISE.

Je ne me pique plus ni d'agrément ni de beauté.

LISETTE.

Madame, la toilette s'en va, je vous en avertis.

LA MARQUISE.

Mais, Lisette, je suis donc bien épouvantable ?

LISETTE.

Extrêmement changée.

LA MARQUISE.

Voyons donc, car il faut bien que je me débarrasse de toi.

LISETTE.

Ah ! je respire, vous voilà sauvée : allons, courage, madame. (On rapporte le miroir.)

LA MARQUISE.

Donne le miroir ; tu as raison, je suis bien abattue.

LISETTE, lui donnant le miroir.

Ne serait-ce pas un meurtre que de laisser dépérir ce teint-là, qui n'est que lis et que rose quand on en a soin ? Rangez-moi ces cheveux qui sont épars, et qui vous cachent les yeux : ah ! les fripons, comme ils ont encore l'œillade assassine ; ils m'auraient déjà brûlée si j'étais de leur compétence ; ils ne demandent qu'à faire du mal.

LA MARQUISE, rendant le miroir.

Tu rêves ; on ne peut pas les avoir plus battus.

LISETTE.

Oui, battus. Ce sont de bons hypocrites : que l'ennemi vienne, il verra beau jeu. Mais voici, je pense, un domestique de monsieur le chevalier. C'est ce valet de campagne si naïf, qui vous a tant diverti il y a quelques jours.

LA MARQUISE.

Que me veut son maître ? Je ne vois personne.

LISETTE.

Il faut bien l'écouter.

SCÈNE II

LUBIN, LA MARQUISE, LISETTE.

LUBIN.

Madame, pardonnez l'embarras...

LISETTE.

Abrège, abrège ; il t'appartient bien d'embarrasser madame !

LUBIN.

Il vous appartient bien de m'interrompre, m'amie ; est-ce qu'il ne m'est pas libre d'être honnête ?

LA MARQUISE.

Finis ; de quoi s'agit-il ?

LUBIN.

Il s'agit, madame, que monsieur le chevalier m'a dit... ce que votre femme de chambre m'a fait oublier.

LISETTE.

Quel original !

LUBIN.

Cela est vrai ; mais quand la colère me prend, ordinairement la mémoire me quitte.

LA MARQUISE.

Retourne donc savoir ce que tu me veux.

LUBIN.

Oh ! ce n'est pas la peine, madame, et je m'en ressouviens à cette heure ; c'est que nous arrivâmes hier tous deux à Paris, monsieur le chevalier

et moi, et que nous en partons demain pour n'y revenir jamais ; ce qui fait que monsieur le chevalier vous mande, que vous ayez à trouver bon qu'il ne vous voie point cette après-dînée, et qu'il ne vous assure point de ses respects, sinon ce matin, si cela ne vous déplaisait pas, pour vous dire adieu, à cause de l'incommodité de ses embarras.

LISETTE.

Tous ce galimatias-là signifie que monsieur le chevalier souhaiterait vous voir à présent.

LA MARQUISE.

Sais-tu ce qu'il a à me dire ? Car je suis dans l'affliction.

LUBIN, d'un ton triste, et à la fin pleurant.

Il a à vous dire que vous ayez la bonté de l'entretenir un quart d'heure ; pour ce qui est d'affliction, ne vous embarrassez pas, madame, il ne nuira pas à la vôtre ; au contraire, car il est encore plus triste que vous, et moi aussi ; nous faisons compassion à tout le monde.

LISETTE.

Mais, en effet, je crois qu'il pleure.

LUBIN.

Oh ! vous ne voyez rien, je pleure bien autrement quand je suis seul ; mais je me retiens par honnêteté.

LISETTE.

Tais-toi.

LA MARQUISE.

Dis à ton maître qu'il peut venir, et que j'attends; et vous, Lisette, quand monsieur Hortensius sera revenu, qu'il vienne sur-le-champ me montrer les livres qu'il a dû m'acheter. (Elle soupire en s'en allant.) Ah !

SCÈNE III

LISETTE, LUBIN.

LISETTE.

La voilà qui soupire, et c'est toi qui en es cause, butor que tu es ; nous avons bien affaire de tes pleurs.

LUBIN.

Ceux qui n'en veulent pas n'ont qu'à les laisser ; ils ont fait plaisir à madame, et monsieur le chevalier l'accommodera bien autrement, car il soupire encore bien mieux que moi...

LISETTE.

Qu'il s'en garde bien : dis-lui de cacher sa douleur, je ne t'arrête que pour cela ; ma maîtresse n'en a déjà que trop, et je veux tâcher de l'en guérir : entends-tu ?

LUBIN.

Pardi, tu cries assez haut.

LISETTE.

Tu es bien brusque. Eh ! de quoi pleurez-vous donc tous deux, peut-on le savoir ?

LUBIN.

Ma foi, de rien : moi, je pleure parce que je le veux bien, car si je voulais je serais gaillard.

LISETTE.

Le plaisant garçon !

LUBIN.

Oui, mon maître soupire parce qu'il a perdu une maîtresse ; et comme je suis le meilleur cœur du monde, moi, je me suis mis à faire comme lui pour

l'amuser ; de sorte que je vais toujours pleurant sans être fâché, seulement par compliment.

LISETTE rit.

Ah, ah, ah, ah !

LUBIN, en riant.

Eh, eh, eh ! tu en ris, j'en ris quelquefois de même, mais rarement, car cela me dérange ; j'ai pourtant perdu aussi une maîtresse, moi ; mais comme je ne la verrai plus, je l'aime toujours sans en être plus triste. (Il rit.) Eh, eh, eh !

LISETTE.

Il me divertit. Adieu ; fais ta commission, et ne manque pas d'avertir monsieur le chevalier de ce que je t'ai dit.

LUBIN, riant.

Adieu, adieu.

LISETTE.

Comment donc ! tu me lorgnes, je pense ?

LUBIN.

Oui-da, je te lorgne.

LISETTE.

Tu ne pourras plus te remettre à pleurer.

LUBIN.

Gageons que si... Veux-tu voir ?

LISETTE.

Va-t'en ; ton maître t'attendra.

LUBIN.

Je ne l'en empêche pas.

LISETTE.

Je n'ai que faire d'un homme qui part demain : retire-toi.

LUBIN.

A propos, tu as raison, et ce n'est pas la peine d'en dire davantage. Adieu donc, la fille.

LISETTE.

Bonjour, l'ami.

SCÈNE IV

LISETTE, seule.

Ce bouffon-là est amusant. Mais voici monsieur Hortensius aussi chargé de livres qu'une bibliothèque. Que cet homme-là m'ennuie avec sa doctrine ignorante ! Quelle fantaisie a madame, d'avoir pris ce personnage-là chez elle, pour la conduire dans ses lectures et amuser sa douleur ! Que les femmes du monde ont de travers !

SCÈNE V

HORTENSIUS, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur Hortensius, madame m'a chargé de vous dire que vous alliez lui montrer les livres que vous avez achetés pour elle.

HORTENSIUS.

Je serai ponctuel à obéir, mademoiselle Lisette ; et madame la marquise ne pouvait charger de ses ordres personne qui me les rendît plus dignes de ma prompte obéissance.

LISETTE.

Ah ! le joli tour de phrase ! Comment ! vous me saluez de la période la plus galante qui se puisse, et

l'on sent bien qu'elle part d'un homme qui sait sa rhétorique.

HORTENSIUS.

La rhétorique que je sais là-dessus, mademoiselle, ce sont vos beaux yeux qui me l'ont apprise.

LISETTE.

Mais ce que vous me dites là est merveilleux ; je ne savais pas que mes beaux yeux enseignassent la rhétorique.

HORTENSIUS.

Ils ont mis mon cœur en état de soutenir thèse, mademoiselle ; et, pour essai de ma science, je vais, si vous l'avez pour agréable, vous donner un petit argument en forme.

LISETTE.

Un argument à moi ! Je ne sais ce que c'est ; je ne veux point tâter de cela. Adieu.

HORTENSIUS.

Arrêtez, voyez mon petit syllogisme, je vous assure qu'il est concluant.

LISETTE.

Un syllogisme ! Eh ! que voulez-vous que je fasse de cela ?

HORTENSIUS.

Écoutez. On doit son cœur à ceux qui vous donnent le leur; je vous donne le mien : *ergo*, vous me devez le vôtre.

LISETTE.

Est-ce là tout ? Oh ! je sais la rhétorique aussi, moi. Tenez : on ne doit son cœur qu'à ceux qui le prennent ; assurément vous ne prenez pas le mien : *ergo*, vous ne l'aurez pas. Bonjour.

HORTENSIUS, l'arrêtant.

La raison répond...

LISETTE.

Oh ! pour la raison, je ne m'en mêle point ; les filles de mon âge n'ont point de commerce avec elle. Adieu, monsieur Hortensius ; que le ciel vous bénisse, vous, votre thèse et votre syllogisme.

HORTENSIUS.

J'avais pourtant fait de petits vers latins sur vos beautés.

LISETTE.

Eh ! mais, monsieur Hortensius, mes beautés n'entendent que le français.

HORTENSIUS.

On peut vous les traduire.

LISETTE.

Achevez donc, car j'ai hâte.

HORTENSIUS.

Je crois les avoir serrés dans un livre.

(Pendant qu'il cherche, Lisette voit venir la marquise.)

LISETTE.

Voilà madame, laissons-le chercher son papier.

(Elle sort.)

HORTENSIUS continue en feuilletant.

Je vous y donne le nom d'Hélène, de la manière du monde la plus poétique, et j'ai pris la liberté de m'appeler le Pâris de l'aventure : les voilà, cela est galant.

SCÈNE VI

LA MARQUISE, HORTENSIUS, puis UN LAQUAIS.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire, avec cette aventure où vous vous appelez Pâris ? à qui parliez-vous ? Voyons ce papier.

HORTENSIUS.

Madame, c'est un trait de l'histoire des Grecs, dont mademoiselle Lisette me demandait l'explication.

LA MARQUISE.

Elle est bien curieuse, et vous bien complaisant : où sont les livres que vous m'avez achetés, monsieur ?

HORTENSIUS.

Je les tiens, madame, tous bien conditionnés, et d'un prix fort raisonnable ; souhaitez-vous les voir ?

LA MARQUISE.

Montrez. (Un laquais vient.)

LE LAQUAIS.

Voici monsieur le chevalier, madame.

LA MARQUISE.

Faites entrer. (A Hortensius.) Portez-les chez moi, nous les verrons tantôt.

SCÈNE VII

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon, madame, d'une

visite, sans doute, importune ; surtout dans la situation où je sais que vous êtes.

LA MARQUISE.

Ah ! votre visite ne m'est point importune, je la reçois avec plaisir ; puis-je vous rendre quelque service ? De quoi s'agit-il ? Vous me paraissez bien triste.

LE CHEVALIER.

Vous voyez, madame, un homme au désespoir, et qui va se confiner dans le fond de sa province, pour y finir une vie qui lui est à charge.

LA MARQUISE.

Que me dites-vous là ! Vous m'inquiétez ; que vous est-il donc arrivé ?

LE CHEVALIER.

Le plus grand de tous les malheurs, le plus sensible, le plus irréparable : j'ai perdu Angélique, et je la perds pour jamais.

LA MARQUISE.

Comment donc ! Est-ce qu'elle est morte ?

LE CHEVALIER.

C'est la même chose pour moi. Vous savez où elle s'était retirée depuis huit mois pour se soustraire au mariage où son père voulait la contraindre ; nous espérions tous deux que sa retraite fléchirait le père ; il a continué de la persécuter ; et lasse, apparemment, de ses persécutions, accoutumée à notre absence, désespérant, sans doute, de me voir jamais à elle, elle a cédé, renoncé au monde, et s'est liée par des nœuds qu'elle ne peut plus rompre : il y a deux mois que la chose est faite. Je la vis la veille, je lui parlai, je me désespérai, et ma désolation, mes prières, mon amour, tout m'a

été inutile ; j'ai été témoin de mon malheur ; j'ai depuis toujours demeuré dans le lieu ; il a fallu m'en arracher, je n'en arrivai qu'avant-hier. Je me meurs, je voudrais mourir, et je ne sais pas comment je vis encore.

LA MARQUISE.

En vérité, il semble dans le monde que les afflictions ne soient faites que pour les honnêtes gens.

LE CHEVALIER.

Je devrais retenir ma douleur, madame ; vous n'êtes que trop affligée vous-même.

LA MARQUISE.

Non, chevalier, ne vous gênez point ; votre douleur fait votre éloge, je la regarde comme une vertu ; j'aime à voir un cœur estimable, car cela est si rare, hélas ! Il n'y a plus de mœurs, plus de sentiment dans le monde ; moi, qui vous parle, on trouve étonnant que je pleure depuis six mois ; vous passerez aussi pour un homme extraordinaire, il n'y aura que moi qui vous plaindrai véritablement, et vous êtes le seul qui rendra justice à mes pleurs ; vous me ressemblez, vous êtes né sensible, je le vois bien.

LE CHEVALIER.

Il est vrai, madame, que mes chagrins ne m'empêchent pas d'être touché des vôtres.

LA MARQUISE.

J'en suis persuadée ; mais venons au reste : que me voulez-vous ?

LE CHEVALIER.

Je ne verrai plus Angélique, elle me l'a défendu, et je veux lui obéir.

LA MARQUISE.

Voilà comment pense un honnête homme, par exemple.

LE CHEVALIER.

Voici une lettre que je ne saurais lui faire tenir, et qu'elle ne recevrait point de ma part ; vous allez incessamment à votre campagne, qui est voisine du lieu où elle est ; faites-moi, je vous supplie, le plaisir de la lui donner vous-même. La lire est la seule grâce que je lui demande ; et si, à mon tour, madame, je pouvais jamais vous obliger...

LA MARQUISE, l'interrompant.

Eh ! qui est-ce qui en doute ? Dès que vous êtes capable d'une vraie tendresse, vous êtes né généreux, cela s'en va sans dire ; je sais à présent votre caractère comme le mien ; les bons cœurs se ressemblent, chevalier : mais la lettre n'est point cachetée.

LE CHEVALIER.

Je ne sais ce que je fais dans le trouble où je suis : puisqu'elle ne l'est point, lisez-la, madame, vous en jugerez mieux combien je suis à plaindre ; nous causerons plus longtemps ensemble, et je sens que votre conversation me soulage.

LA MARQUISE.

Tenez, sans compliment, depuis six mois je n'ai eu de moment supportable que celui-ci ; et la raison de cela, c'est qu'on aime à soupirer avec ceux qui vous entendent : lisons la lettre.

(Elle lit.)

J'avais dessein de vous revoir encore, Angélique ; mais j'ai songé que je vous désobligerais, et je m'en abstiens ; après tout, qu'aurais-je été chercher ? Je ne saurais le dire ; tout ce que je sais, c'est que

je vous ai perdue, que je voudrais vous parler pour redoubler la douleur de ma perte, pour m'en pénétrer jusqu'à mourir.

(Répétant les derniers mots, et s'interrompant.)

Pour m'en pénétrer jusqu'à mourir ! Mais cela est étonnant ; ce que vous dites là, chevalier, je l'ai pensé mot pour mot dans mon affliction ; peut-on se rencontrer jusque-là ! En vérité, vous me donnez bien de l'estime pour vous ! Achevons.

(Elle relit.)

Mais c'est fait, et je ne vous écris que pour vous demander pardon de ce qui m'échappa contre vous à notre dernière entrevue ; vous me quittiez pour jamais, Angélique, j'étais au désespoir ; et dans ce moment-là, je vous aimais trop pour vous rendre justice ; mes reproches vous coûtèrent des larmes, je ne voulais pas les voir, je voulais que vous fussiez coupable, et que vous crussiez l'être, et j'avoue que j'offensais la vertu même. Adieu, Angélique, ma tendresse ne finira qu'avec ma vie, et je renonce à tout engagement ; j'ai voulu que vous fussiez contente de mon cœur, afin que l'estime que vous aurez pour lui excuse la tendresse dont vous m'honorâtes.

(Après avoir lu, et rendant la lettre.)

Allez, chevalier, avec cette façon-là de sentir, vous n'êtes point à plaindre. Quelle lettre ! Autrefois le marquis m'en écrivit une à peu près de même, je croyais qu'il n'y avait que lui au monde qui en fût capable ; vous étiez son ami, et je ne m'en étonne pas.

LE CHEVALIER.

Vous savez combien son amitié m'était chère.

LA MARQUISE.

Il ne la donnait qu'à ceux qui la méritaient.

LE CHEVALIER.

Que cette amitié-là me serait d'un grand secours, s'il vivait encore !

LA MARQUISE, pleurant.

Sur ce pied-là, nous l'avons donc perdu tous deux.

LE CHEVALIER.

Je crois que je ne lui survivrai pas longtemps.

LA MARQUISE.

Non, chevalier, vivez pour me donner la satisfaction de voir son ami le regretter avec moi ; à la place de son amitié, je vous donne la mienne.

LE CHEVALIER.

Je vous la demande de tout mon cœur, elle sera ma ressource ; je prendrai la liberté de vous écrire, vous voudrez bien me répondre, et c'est une espérance consolante que j'emporte en partant.

LA MARQUISE.

En vérité, chevalier, je souhaiterais que vous restassiez ; il n'y a qu'avec vous que ma douleur se verrait libre.

LE CHEVALIER.

Si je restais, je romprais avec tout le monde, et ne voudrais voir que vous.

LA MARQUISE.

Mais, effectivement, faites-vous bien de partir ? Consultez-vous : il me semble qu'il vous sera plus doux d'être moins éloigné d'Angélique.

LE CHEVALIER.

Il est vrai que je pourrais vous en parler quelquefois.

LA MARQUISE.

Oui ; je vous plaindrais, du moins, et vous me

plaindriez aussi, cela rend la douleur plus supportable.

LE CHEVALIER.

En vérité, je crois que vous avez raison.

LA MARQUISE.

Nous sommes voisins.

LE CHEVALIER.

Nous demeurons comme dans la même maison, puisque le même jardin nous est commun.

LA MARQUISE.

Nous sommes affligés, nous pensons de même.

LE CHEVALIER.

L'amitié nous sera d'un grand secours.

LA MARQUISE.

Nous n'avons que cette ressource-là dans les afflictions, vous en conviendrez. Aimez-vous la lecture ?

LE CHEVALIER.

Beaucoup.

LA MARQUISE.

Cela vient encore fort bien ; j'ai pris depuis quinze jours un homme à qui j'ai donné le soin de ma bibliothèque. Je n'ai pas la vanité de devenir savante, mais je suis bien aise de m'occuper. Il me lit tous les jours quelque chose. Nos lectures sont sérieuses, raisonnables ; il y met un ordre qui m'instruit en m'amusant : voulez-vous être de la partie ?

LE CHEVALIER.

Voilà qui est fini, madame, vous me déterminez ; c'est un bonheur pour moi que de vous avoir vue ; je me sens déjà plus tranquille. Allons, je ne par-

tirai point ; j'ai des livres aussi en assez grande quantité, celui qui a soin des vôtres les mettra tous ensemble, et je vais appeler mon valet pour changer les ordres que je lui ai donnés. Que je vous ai d'obligation ! peut-être que vous me sauvez la raison, mon désespoir se calme. Vous avez dans l'esprit une douceur qui m'était nécessaire, et qui me gagne : vous avez renoncé à l'amour et moi aussi ; et votre amitié me tiendra lieu de tout, si vous êtes sensible à la mienne.

LA MARQUISE.

Sérieusement, je m'y crois presque obligée, pour vous dédommager de celle du marquis : allez, chevalier, faites vite vos affaires ; je vais, de mon côté, donner quelque ordre aussi ; nous nous reverrons tantôt. (A part.) En vérité, ce garçon-là a un fonds de probité qui me charme.

SCÈNE VIII

LE CHEVALIER, LUBIN.

LE CHEVALIER, seul, un moment.

Voilà vraiment de ces esprits propres à consoler une personne affligée : que cette femme-là a de mérite ! je ne la connaissais pas encore ; quelle solidité d'esprit ! quelle bonté de cœur ! C'est un caractère à peu près comme celui d'Angélique, et ce sont des trésors que ces caractères-là ; oui, je la préfère à tous les amis du monde. (Il appelle Lubin.) Lubin ! il me semble que je le vois dans le jardin.

SCÈNE IX

LUBIN, LE CHEVALIER.

LUBIN répond derrière le théâtre.

Monsieur !... (Et puis il arrive très triste.) Que vous plaît-il, monsieur ?

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu donc, avec cet air triste ?

LUBIN.

Hélas ! monsieur, quand je suis à rien faire, je m'attriste à cause de votre maîtresse, et un peu à cause de la mienne ; je suis fâché de ce que nous partons ; si nous restions, je serais fâché de même.

LE CHEVALIER.

Nous ne partons point, ainsi ne fais rien de ce que je t'avais ordonné pour notre départ.

LUBIN.

Nous ne partons point !

LE CHEVALIER.

Non, j'ai changé d'avis.

LUBIN.

Mais, monsieur, j'ai fait mon paquet.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! tu n'as qu'à le défaire.

LUBIN.

J'ai dit adieu à tout le monde, je ne pourrai donc plus voir personne ?

LE CHEVALIER.

Eh ! tais-toi ; rends-moi mes lettres.

LUBIN.

Ce n'est pas la peine, je les porterai tantôt.

LE CHEVALIER.

Cela n'est plus nécessaire, puisque je reste ici.

LUBIN.

Je n'y comprends rien ; c'est donc encore autant de perdu que ces lettres-là ? Mais, monsieur, qui est-ce qui vous empêche de partir ? est-ce madame la marquise ?

LE CHEVALIER.

Oui.

LUBIN.

Et nous ne changeons point de maison ?

LE CHEVALIER.

Et pourquoi en changer ?

LUBIN.

Ah ! me voilà perdu.

LE CHEVALIER.

Comment donc ?

LUBIN.

Vos maisons se communiquent ; de l'une on entre dans l'autre. Je n'ai plus ma maîtresse ; madame la marquise a une femme de chambre tout agréable ; de chez vous j'irai chez elle ; crac, me voilà infidèle tout de plain pied, et cela m'afflige : pauvre Marton ! faudra-t-il que je t'oublie ?

LE CHEVALIER.

Tu serais un bien mauvais cœur.

LUBIN.

Ah ! pour cela, oui, cela sera bien vilain ; mais cela ne manquera pas d'arriver ; car j'y sens déjà du plaisir, et cela me met au désespoir. Encore si

vous aviez la bonté de montrer l'exemple : tenez, la voilà qui vient, Lisette.

SCÈNE X

LISETTE, LE COMTE, LE CHEVALIER, LUBIN.

LE COMTE.

J'allais chez vous, chevalier, et j'ai su de Lisette que vous étiez ici ; elle m'a dit votre affliction, et je vous assure que j'y prends beaucoup de part ; il faut tâcher de se dissiper.

LE CHEVALIER.

Cela n'est pas aisé, monsieur le comte.

LUBIN, faisant un sanglot.

Eh !

LE CHEVALIER.

Tais-toi.

LE COMTE.

Que lui est-il donc arrivé à ce pauvre garçon ?

LE CHEVALIER.

Il a, dit-il, du chagrin de ce que je ne pars point, comme je l'avais résolu.

LUBIN, riant.

Et pourtant je suis bien aise de rester, à cause de Lisette.

LISETTE.

Cela est galant : mais, monsieur le chevalier, venons à ce qui nous amène, monsieur le comte et moi. J'étais sous le berceau pendant votre conversation avec madame la marquise, et j'en ai entendu une partie sans le vouloir ; votre voyage

est rompu, ma maîtresse vous a conseillé de rester, vous êtes tous deux dans la tristesse, et la conformité de vos sentiments fera que vous vous verrez souvent. Je suis attachée à ma maîtresse, plus que je ne saurais vous le dire, et je suis désolée de voir qu'elle ne veut pas se consoler, qu'elle soupire et pleure toujours ; à la fin elle n'y résistera pas : n'entretenez point sa douleur, tâchez même de la tirer de sa mélancolie ; voilà monsieur le comte qui l'aime, vous le connaissez, il est de vos amis, madame la marquise n'a point de répugnance à le voir ; ce serait un mariage qui conviendrait. Je tâche de le faire réussir ; aidez-nous de votre côté, monsieur le chevalier ; rendez ce service à votre ami ; servez ma maîtresse elle-même.

LE CHEVALIER.

Mais, Lisette, ne me dites-vous pas que madame la marquise voit le comte sans repugnance ?

LE COMTE.

Mais, sans répugnance, cela veut dire qu'elle me souffre ; voilà tout.

LISETTE.

Et qu'elle reçoit vos visites.

LE CHEVALIER.

Fort bien ; mais s'aperçoit-elle que vous l'aimez ?

LE COMTE.

Je crois que oui.

LISETTE.

De temps en temps, de mon côté, je glisse de petits mots, afin qu'elle y prenne garde.

LE CHEVALIER.

Mais, vraiment, ces petits mots-là doivent faire

un grand effet, et vous êtes entre de bonnes mains, monsieur le comte. Et que vous dit la marquise ? vous répond-elle d'une façon qui promette quelque chose ?

LE COMTE.

Jusqu'ici, elle me traite avec beaucoup de douceur.

LE CHEVALIER.

Avec douceur ! Sérieusement ?

LE COMTE.

Il me le paraît.

LE CHEVALIER, brusquement.

Mais sur ce pied-là, vous n'avez donc pas besoin de moi ?

LE COMTE.

C'est conclure d'une manière qui m'étonne.

LE CHEVALIER.

Point du tout, je dis fort bien ; on voit votre amour, on le souffre, on y fait accueil, apparemment qu'on s'y plaît ; et je gâterais peut-être tout si je m'en mêlais : cela va tout seul.

LISETTE.

Je vous avoue que voilà un raisonnement auquel je n'entends rien.

LE COMTE.

J'en suis aussi surpris que vous.

LE CHEVALIER.

Ma foi, monsieur le comte, je faisais tout pour le mieux ; mais puisque vous le voulez, je parlerai, il en arrivera ce qu'il pourra : vous le voulez ; malgré mes bonnes raisons, je suis votre serviteur et votre ami.

LE COMTE.

Non, monsieur, je vous suis bien obligé, et vous aurez la bonté de ne rien dire ; j'irai mon chemin. Adieu, Lisette, ne m'oubliez pas ; puisque madame la marquise a des affaires, je reviendrai une autre fois.

SCÈNE XI

LE CHEVALIER, LISETTE, LUBIN.

LE CHEVALIER.

Faites entendre raison aux gens, voilà ce qui en arrive ; assurément, cela est original, il me quitte aussi froidement que s'il quittait un rival.

LUBIN.

Eh bien, tout coup vaille ! Il ne faut jurer de rien dans la vie, cela dépend des fantaisies : fournissez-vous toujours, et vivent les provisions ! n'est-ce pas, Lisette ?

LISETTE.

Oserais-je, monsieur le chevalier, vous parler à cœur ouvert ?

LE CHEVALIER.

Parlez.

LISETTE.

Mademoiselle Angélique est perdue pour vous.

LE CHEVALIER.

Je ne le sais que trop.

LISETTE.

Madame la marquise est riche, jeune et belle.

LUBIN.

Cela est friand.

LE CHEVALIER.

Après.

LISETTE.

Eh bien, monsieur le chevalier, tantôt vous l'avez vue soupirer de ses afflictions, n'auriez-vous pas trouvé qu'elle a bonne grâce à soupirer ? je crois que vous m'entendez ?

LUBIN.

Courage, monsieur.

LE CHEVALIER.

Expliquez-vous ; qu'est-ce que cela signifie, que j'ai de l'inclination pour elle ?

LISETTE.

Pourquoi non ? je le voudrais de tout mon cœur ; dans l'état où je vois ma maîtresse, que m'importe par qui elle en sorte, pourvu qu'elle épouse un honnête homme ?

LUBIN.

C'est, ma foi, bien dit ; il faut être honnête homme pour l'épouser ; il n'y a que les malhonnêtes gens qui ne l'épouseront point.

LE CHEVALIER, froidement.

Finissons, je vous prie, Lisette.

LISETTE.

Eh bien, monsieur, sur ce pied-là, que n'allez-vous vous ensevelir dans quelque solitude où l'on ne vous voie point ? Si vous saviez combien aujourd'hui votre physionomie est bonne à porter dans un désert, vous auriez le plaisir de n'y trouver rien de si triste qu'elle. Tenez, monsieur, l'ennui, la langueur, la désolation, le désespoir, avec un air sauvage brochant sur le tout, voilà le noir tableau que représente actuellement votre visage ;

et je soutiens que la vue en peut rendre malade, et qu'il y a conscience à la promener par le monde. Ce n'est pas là tout : quand vous parlez aux gens, c'est du ton d'un homme qui va rendre les derniers soupirs ; ce sont des paroles qui traînent, qui vous engourdissent, qui ont un poison froid qui glace l'âme, et dont je sens que la mienne est gelée ; je n'en peux plus, et cela doit vous faire compassion. Je ne vous blâme pas ; vous avez perdu votre maîtresse, vous vous êtes voué aux langueurs, vous avez fait vœu d'en mourir ; c'est fort bien fait, cela édifiera le monde, on parlera de vous dans l'histoire ; vous serez excellent à être cité, mais vous ne valez rien à être vu ; ayez donc la bonté de nous édifier de plus loin.

LE CHEVALIER.

Lisette, je pardonne au zèle que vous avez pour votre maîtresse ; mais votre discours ne me plaît point.

LUBIN.

Il est incivil.

LE CHEVALIER.

Mon voyage est rompu ; on ne change pas à tout moment de résolution, et je ne partirai point. A l'égard de monsieur le comte, je parlerai en sa faveur à votre maîtresse ; et s'il est vrai, comme je le préjuge, qu'elle ait du penchant pour lui, ne vous inquiétez de rien, mes visites ne seront pas fréquentes, et ma tristesse ne gâtera rien ici.

LISETTE.

N'avez-vous que cela à me dire, monsieur ?

LE CHEVALIER.

Que pourrais-je vous dire davantage ?

LISETTE.

Adieu, monsieur ; je suis votre servante.

SCÈNE XII

LUBIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, quelque temps sérieux.

Tout ce que j'entends là me rend la perte d'Angélique encore plus sensible.

LUBIN.

Ma foi, Angélique me coupe la gorge.

LE CHEVALIER, comme en se promenant.

Je m'attendais à trouver quelque consolation dans la marquise ; sa généreuse résolution de ne plus aimer me la rendait respectable, et la voilà qui va se remarier, à la bonne heure : je la distinguais, et ce n'est qu'une femme comme une autre.

LUBIN.

Mettez-vous à la place d'une veuve qui s'ennuie.

LE CHEVALIER.

Ah ! chère Angélique, s'il y a quelque chose au monde qui puisse me consoler, c'est de sentir combien vous êtes au-dessus de votre sexe, c'est de voir combien vous méritez mon amour.

LUBIN.

Ah ! Marton, Marton ! je t'oubliais d'un grand courage ; mais mon maître ne veut pas que j'achève ; je m'en vais donc me remettre à te regretter comme auparavant, et que le ciel m'assiste !...

LE CHEVALIER, se promenant.

Je me sens plus que jamais accablé de ma douleur.

LUBIN.

Lisette m'avait un peu ragaillardi.

LE CHEVALIER.

Je vais m'enfermer chez moi ; je ne verrai que tantôt la marquise ; je n'ai plus que faire ici si elle se marie. Suis-je en état de voir des fêtes ? En vérité, la marquise y songe-t-elle ? Et qu'est devenue la mémoire de son mari ?

LUBIN.

Ah ! monsieur, qu'est-ce que vous voulez qu'elle fasse d'une mémoire ?

LE CHEVALIER.

Quoi qu'il en soit, je lui ai dit que je ferais apporter mes livres, et l'honnêteté veut que je tienne parole. Va me chercher celui qui a soin des siens : ne serait-ce pas lui qui entre ?

SCÈNE XIII

HORTENSIUS, LUBIN, LE CHEVALIER.

HORTENSIUS.

Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, monsieur ; je m'appelle Hortensius. Madame la marquise, dont j'ai l'avantage de diriger les lectures, et à qui j'enseigne tour à tour les belles-lettres, la morale et la philosophie, sans préjudice des autres sciences que je pourrais lui enseigner encore, m'a fait entendre, monsieur, le désir que vous avez de me montrer vos livres, lesquels témoi-

gneront, sans doute, l'excellence de votre bon goût ; partant, monsieur, que vous plaît-il qu'il en soit ?

LE CHEVALIER.

Lubin va vous mener à ma bibliothèque, monsieur, et vous pouvez en faire apporter les livres ici.

HORTENSIUS.

Soit fait comme vous le commandez.

SCÈNE XIV

LUBIN, HORTENSIUS.

HORTENSIUS.

Eh bien, mon garçon, je vous attends.

LUBIN.

Un petit moment d'audience, monsieur le docteur Hortus.

HORTENSIUS.

Hortensius, Hortensius ; ne défigurez point mon nom.

LUBIN.

Qu'il reste comme il est, je n'ai pas envie de lui gâter la taille.

HORTENSIUS.

Je le crois ; mais que voulez-vous ? (A part.) Il faut gagner la bienveillance de tout le monde.

LUBIN.

Vous apprenez la morale et la philosophie à la marquise ?

HORTENSIUS.

Oui.

LUBIN.

A quoi cela sert-il ? ces choses-là...

HORTENSIUS.

A purger l'âme de toutes ses passions.

LUBIN.

Tant mieux ; faites-moi prendre un doigt de cette médecine-là, contre ma mélancolie.

HORTENSIUS.

Est-ce que vous avez du chagrin ?

LUBIN.

Tant, que j'en mourrais, sans le bon appétit qui me sauve.

HORTENSIUS.

Vous avez là un puissant antidote : je vous dirai pourtant, mon ami, que le chagrin est toujours inutile, parce qu'il ne remédie à rien, et que la raison doit être notre règle dans tous les états.

LUBIN.

Ne parlons point de raison, je la sais par cœur, celle-là ; purgez-moi plutôt avec de la morale.

HORTENSIUS.

Je vous en dis, et de la meilleure.

LUBIN.

Elle ne vaut donc rien pour mon tempérament ? Servez-moi de la philosophie.

HORTENSIUS.

Ce serait à peu près la même chose.

LUBIN.

Voyons donc les belles-lettres.

HORTENSIUS.

Elles ne vous conviendraient pas : mais quel est votre chagrin ?

LUBIN.

C'est l'amour.

HORTENSIUS.

Oh ! la philosophie ne veut pas qu'on prenne d'amour.

LUBIN.

Oui ; mais quand il est pris, que veut-elle qu'on en fasse ?

HORTENSIUS.

Qu'on y renonce, qu'on le laisse là.

LUBIN.

Qu'on le laisse là ? Et s'il ne s'y tient pas ? car il court après vous.

HORTENSIUS.

Il faut fuir de toutes ses forces.

LUBIN.

Bon ! quand on a de l'amour, est-ce qu'on a des jambes ? la philosophie en fournit donc ?

HORTENSIUS.

Elle nous donne d'excellents conseils.

LUBIN.

Des conseils ? Ah ! le triste équipage pour gagner pays !

HORTENSIUS.

Écoutez, voulez-vous un remède infaillible ? vous pleurez une maîtresse, faites-en une autre.

LUBIN.

Eh ! morbleu, que ne parlez-vous ? voilà qui est bon, cela. Gageons que c'est avec cette morale-

là que vous traitez la marquise, qui va se marier avec monsieur le comte ?

HORTENSIUS, étonné.

Elle ve se marier, dites-vous ?

LUBIN.

Assurément ; et si nous avions voulu d'elle, nous l'aurions eue par préférence, car Lisette nous l'a offerte.

HORTENSIUS.

Êtes-vous bien sûr de ce que vous me dites ?

LUBIN.

A telles enseignes, que Lisette nous a ensuite proposé de nous retirer, parce que nous sommes tristes, et que vous êtes un peu pédant, à ce qu'elle dit, et qu'il faut que la marquise se tienne en joie.

HORTENSIUS, à part.

Benè, benè ; je te rends grâce, ô fortune ! de m'avoir instruit de cela. Je me trouve bien ici, ce mariage m'en chasserait ; mais je vais soulever un orage qu'on ne pourra vaincre.

LUBIN.

Que marmottez-vous là dans vos dents, docteur ?

HORTENSIUS.

Rien ; allons toujours chercher les livres, car le temps presse.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

LUBIN, HORTENSIUS.

LUBIN, chargé d'une manne de livres, et s'asseyant dessus.

Ah ! je n'aurais jamais cru que la science fût si pesante.

HORTENSIUS.

Belle bagatelle ! J'ai bien plus de livres que tout cela dans ma tête.

LUBIN.

Vous ?

HORTENSIUS.

Moi-même.

LUBIN.

Vous êtes donc le libraire et la boutique tout à la fois ? Et qu'est-ce que vous faites de tout cela dans votre tête ?

HORTENSIUS.

J'en nourris mon esprit.

LUBIN.

Il me semble que cette nourriture-là ne lui profite point ; je l'ai trouvé maigre.

HORTENSIUS.

Vous ne vous y connaissez point ; mais reposez-vous un moment, vous viendrez me trouver après

dans la bibliothèque, où je vais faire de la place à ces livres.

LUBIN.

Allez, allez toujours devant.

SCÈNE II

LUBIN, LISETTE.

LUBIN, un moment seul, et assis.

Ah ! pauvre Lubin ! J'ai bien du tourment dans le cœur ; je ne sais plus à présent si c'est Marton que j'aime ou si c'est Lisette ; je crois pourtant que c'est Lisette, à moins que ce ne soit Marton.

(Lisette arrive avec quelques laquais qui portent des sièges.)

LISETTE.

Apportez, apportez-en encore un ou deux, et mettez-les là.

LUBIN, assis.

Bonjour, m'amour.

LISETTE.

Que fais-tu donc ici ?

LUBIN.

Je me repose sur un paquet de livres que je viens d'apporter pour nourrir l'esprit de madame, car le docteur le dit ainsi.

LISETTE.

La sotte nourriture ! Quand verrai-je finir toutes ces folies-là ? Va, va, porte ton impertinent ballot.

LUBIN.

C'est de la morale et de la philosophie ; ils disent que cela purge l'âme ; j'en ai pris une petite dose, mais cela ne m'a pas seulement fait éternuer.

LISETTE.

Je ne sais ce que tu viens me conter ; laisse-moi en repos, va-t'en.

LUBIN.

Eh ! pardi, ce n'est donc pas pour moi que tu faisais apporter des sièges ?

LISETTE.

Le butor ! c'est pour madame qui va venir ici.

LUBIN.

Voudrais-tu, en passant, prendre la peine de t'asseoir un moment, mademoiselle ? Je t'en prie, j'aurais quelque chose à te communiquer.

LISETTE.

Et bien, que me veux-tu, monsieur ?

LUBIN.

Je te dirai, Lisette, que je viens de regarder ce qui se passe dans mon cœur, et je te confie que j'ai vu la figure de Marton qui en délogeait, et la tienne qui demandait à se nicher dedans ; je lui ai dit que je t'en parlerais, elle attend : veux-tu que je la laisse entrer ?

LISETTE.

Non, Lubin, je te conseille de la renvoyer ; car, dis-moi, que ferais-tu ? A quoi cela aboutirait-il ? A quoi nous servirait de nous aimer ?

LUBIN.

Ah ! on trouve toujours bien le débit de cela entre deux personnes.

LISETTE.

Non, te dis-je ; ton maître ne veut point s'attacher à ma maîtresse, et ma fortune dépend de demeurer avec elle, comme la tienne dépend de rester avec le chevalier.

LUBIN.

Cela est vrai ; j'oubliais que j'avais une fortune qui est d'avis que je ne te regarde pas. Cependant si tu me trouvais à ton gré, c'est dommage que tu n'aies pas la satisfaction de m'aimer à ton aise ; c'est un hasard qui ne se trouve pas toujours. Serais-tu d'avis que j'en touchasse un petit mot à la marquise ? Elle a de l'amitié pour le chevalier, le chevalier en a pour elle ; ils pourraient fort bien se faire l'amitié de s'épouser par amour, et notre affaire irait tout de suite.

LISETTE.

Tais-toi, voici madame.

LUBIN.

Laisse-moi faire.

SCÈNE III

LA MARQUISE, HORTENSIUS, LISETTE, LUBIN.

LA MARQUISE.

Lisette, allez dire là-bas qu'on ne laisse entrer personne ; je crois que voilà l'heure de notre lecture, il faudrait avertir le chevalier. Ah ! te voilà, Lubin ; où est ton maître ?

LUBIN.

Je crois, madame, qu'il est allé soupirer chez lui.

LA MARQUISE.

Va lui dire que nous l'attendons.

LUBIN.

Oui, madame ; et j'aurai aussi pour moi une petite bagatelle à vous proposer, dont je prendrai

la liberté de vous entretenir en toute humilité, comme cela se doit.

LA MARQUISE.

Eh ! de quoi s'agit-il ?

LUBIN.

Oh ! presque de rien ; nous parlerons de cela tantôt, quand j'aurai fait votre commission.

LA MARQUISE.

Je te rendrai service, si je le puis.

SCÈNE IV

HORTENSIUS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, nonchalamment.

Eh bien, monsieur, vous n'aimez donc pas les livres du chevalier ?

HORTENSIUS.

Non, madame, le choix ne m'en paraît pas docte ; dans dix tomes, pas la moindre citation de nos auteurs grecs ou latins, le quels, quand on compose, doivent fournir tout le suc d'un ouvrage ; en un mot, ce ne sont que des livres modernes, remplis de phrases spirituelles ; ce n'est que de l'esprit, toujours de l'esprit, petitesse qui choque le sens commun.

LA MARQUISE, nonchalante.

Mais de l'esprit ! est-ce que les anciens n'en avaient pas ?

HORTENSIUS.

Ah ! madame, *distinguo ;* ils en avaient d'une manière... oh ! d'une manière que je trouve admirable.

LA MARQUISE.

Expliquez-moi cette manière.

HORTENSIUS.

Je ne sais pas trop bien quelle image employer pour cet effet, car c'est par les images que les anciens peignaient les choses. Voici comme parle un auteur dont j'ai retenu les paroles. Représentez-vous, dit-il, une femme coquette : *primo*, son habit est en pretintailles ; au lieu de grâces, je lui vois des mouches ; au lieu de visage, elle a des mines ; elle n'agit point, elle gesticule ; elle ne regarde point, elle lorgne ; elle ne marche pas, elle voltige ; elle ne plaît point, elle séduit ; elle n'occupe point, elle amuse ; on la croit belle, et moi je la tiens ridicule, et c'est à cette impertinente femme que ressemble l'esprit d'à présent, dit l'auteur.

LA MARQUISE.

J'entends bien.

HORTENSIUS.

L'esprit des anciens, au contraire, continue-t-il, ah ! c'est une beauté si mâle, que pour démêler qu'elle est belle, il faut se douter qu'elle l'est : simple dans ses façons, on ne dirait pas qu'elle ait vu le monde ; mais ayez seulement le courage de vouloir l'aimer, et vous parviendrez à la trouver charmante.

LA MARQUISE.

En voilà assez, je vous comprends : nous sommes plus affectés, et les anciens plus grossiers.

HORTENSIUS.

Que le ciel m'en garde, madame ; jamais Hortensius...

LA MARQUISE.

Changeons de discours ; que nous lirez-vous aujourd'hui ?

HORTENSIUS.

Je m'étais proposé de vous lire un peu du *Traité de la patience*, chapitre premier, du Veuvage.

LA MARQUISE.

Oh ! prenez autre chose ; rien ne me donne moins de patience que les traités qui en parlent.

HORTENSIUS.

Ce que vous dites est probable.

LA MARQUISE.

J'aime assez l'éloge de l'amitié, nous en lirons quelque chose.

HORTENSIUS.

Je vous supplierai de m'en dispenser, madame ; ce n'est pas la peine, pour le peu de temps que nous avons à rester ensemble, puisque vous vous mariez avec monsieur le comte.

LA MARQUISE.

Moi !

HORTENSIUS.

Oui, madame ; au moyen duquel mariage je deviens à présent un serviteur superflu, semblable à ces troupes qu'on entretient pendant la guerre et que l'on casse à la paix : je combattais vos passions, vous vous accommodez avec elles, et je me retire avant qu'on me réforme.

LA MARQUISE.

Vous tenez là de jolis discours, avec vos passions ; il est vrai que vous êtes assez propre à leur faire peur, mais je n'ai que faire de vous pour les

combattre. Des passions avec qui je m'accommode ! en vérité, vous êtes burlesque. Et ce mariage, de qui le tenez-vous donc ?

HORTENSIUS.

De mademoiselle Lisette qui l'a dit à Lubin, lequel me l'a rapporté, avec cette apostille contre moi, qui est que ce mariage m'expulserait d'ici.

LA MARQUISE, étonnée.

Mais qu'est-ce que cela signifie ? Le chevalier croira que je suis folle, et je veux savoir ce qu'il a répondu : ne me cachez rien, parlez.

HORTENSIUS.

Madame, je ne sais rien, là-dessus, que de très vague.

LA MARQUISE.

Du vague, voilà qui est bien instructif ; voyons donc ce vague.

HORTENSIUS.

Je pense donc que Lisette ne disait à monsieur le chevalier que vous épousiez monsieur le comte...

LA MARQUISE.

Abrégez les qualités.

HORTENSIUS.

Qu'afin de savoir si ledit chevalier ne voudrait pas vous rechercher lui-même et se substituer au lieu et place dudit comte ; et même il appert par le récit dudit Lubin, que ladite Lisette vous a offert audit sieur chevalier.

LA MARQUISE.

Voilà, par exemple, de ces faits incroyables ; c'est promener la main d'une femme et dire aux gens : la voulez-vous ? Ah ! ah ! je m'imagine voir

le chevalier reculer de dix pas à la proposition, n'est-il pas vrai ?

HORTENSIUS.

Je cherche sa réponse littérale.

LA MARQUISE.

Ne vous brouillez point, vous avez la mémoire fort nette, ordinairement.

HORTENSIUS.

L'histoire rapporte qu'il s'est d'abord écrié dans sa surprise, et qu'ensuite il a refusé la chose.

LA MARQUISE.

Oh ! pour l'exclamation, il pouvait la retrancher, ce me semble, elle me paraît très imprudente et très impolie. J'en approuve l'esprit ; s'il pensait autrement, je ne le verrais de ma vie ; mais se récrier devant les domestiques, m'exposer à leur raillerie, ah ! c'en est un peu trop ; il n'y a point de situation qui dispense d'être honnête.

HORTENSIUS.

La remarque critique est judicieuse.

LA MARQUISE.

Oh ! je vous assure que je mettrai ordre à cela. Comment donc ! cela m'attaque directement, cela va presque au mépris. Oh ! monsieur le chevalier, aimez votre Angélique tant que vous voudrez ; mais que je n'en souffre pas, s'il vous plaît ! Je ne veux point me marier ; mais je ne veux pas qu'on me refuse.

HORTENSIUS.

Ce que vous dites est sans faute. (A part.) Ceci va bon train pour moi. (A la marquise.) Mais, madame, que deviendrai-je ? Puis-je rester ici ? N'ai-je rien à craindre ?

LA MARQUISE.

Allez, monsieur, je vous retiens pour cent ans : vous n'avez ici ni comte, ni chevalier à craindre ; c'est moi qui vous en assure, et qui vous protège. Prenez votre livre, et lisons ; je n'attends personne. (Hortensius tire un livre.)

SCÈNE V

LUBIN arrive ; HORTENSIUS, LA MARQUISE.

LUBIN.

Madame, monsieur le chevalier finit un embarras avec un homme ; il va venir, et il dit qu'on l'attende.

LA MARQUISE.

Va, va, quand il viendra nous le prendrons.

LUBIN.

Si vous le permettiez à présent, madame, j'aurais l'honneur de causer un moment avec vous.

LA MARQUISE.

Eh bien, que veux-tu ? Achève.

LUBIN.

Oh ! mais, je n'oserais, vous me paraissez en colère.

LA MARQUISE, à Hortensius.

Moi, de la colère ? ai-je cet air-là, monsieur ?

HORTENSIUS.

La paix règne sur votre visage.

LUBIN.

C'est donc que cette paix y règne d'un air fâché ?

LA MARQUISE.

Finis, finis.

LUBIN.

C'est que vous saurez, madame, que Lisette trouve ma personne assez agréable ; la sienne me revient assez, et ce serait un marché fait, si, par une bonté qui nous rendrait la vie, madame, qui est à marier, voulait bien prendre un peu d'amour pour mon maître qui a du mérite, et qui, dans cette occasion, se comporterait à l'avenant.

LA MARQUISE, à Hortensius.

Ah ! ah ! écoutons ; voilà qui se rapporte assez à ce que vous m'avez dit.

LUBIN.

On parle aussi de monsieur le comte, et les comtes sont d'honnêtes gens ; je les considère beaucoup ; mais si j'étais femme, je ne voudrais que des chevaliers pour mon mari : vive un cadet dans le ménage !

LA MARQUISE.

Sa vivacité me divertit : tu as raison, Lubin ; mais malheureusement, dit-on, ton maître ne se soucie point de moi.

LUBIN.

Cela est vrai, il ne vous aime pas, et je lui en ai fait la réprimande avec Lisette ; mais si vous commenciez, cela le mettrait en train.

LA MARQUISE, à Hortensius.

Eh bien, monsieur, qu'en dites-vous ? Sentez-vous là-dedans le personnage que je joue ? la sottise du chevalier me donne-t-elle un ridicule assez complet ?

HORTENSIUS.

Vous l'avez prévu avec sagacité.

LUBIN.

Oh ! je ne dispute pas qu'il n'ait fait une sottise, assurément ; mais dans l'occurrence, un honnête homme se reprend.

LA MARQUISE.

Tais-toi, en voilà assez.

LUBIN.

Hélas ! madame, je serais bien fâché de vous déplaire ; je vous demande seulement d'y faire réflexion.

SCÈNE VI

LISETTE arrive. LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

LISETTE.

Je viens de donner vos ordres, madame ; on dira là-bas que vous n'y êtes pas, et un moment après...

LA MARQUISE.

Cela suffit ; il s'agit d'autre chose à présent, approche. (A Lubin.) Et toi, reste ici, je te prie.

LISETTE.

Qu'est-ce que c'est donc que cette cérémonie ?

LUBIN, à Lisette, bas.

Tu vas entendre parler de ma besogne.

LA MARQUISE.

Mon mariage avec le comte, quand le terminerez-vous, Lisette ?

LISETTE, regardant Lubin.

Tu es un étourdi.

LUBIN.

Écoute, écoute.

LA MARQUISE.

Répondez-moi donc, quand le terminerez-vous ? (Hortensius rit.)

LISETTE, le contrefaisant.

Eh, eh, eh ! Pourquoi me demandez-vous cela, madame ?

LA MARQUISE.

C'est que j'apprends que vous me marierez avec monsieur le comte, au défaut du chevalier, à qui vous m'avez proposée, et qui ne veut point de moi, malgré tout ce que vous avez pu lui dire avec son valet, qui vient m'exhorter à avoir de l'amour pour son maître, dans l'espérance que cela le touchera.

LISETTE.

J'admire le tour que prennent les choses les plus louables, quand un benêt les rapporte !

LUBIN.

Je crois qu'on parle de moi !

LA MARQUISE.

Vous admirez le tour que prennent les choses ?

LISETTE.

Ah çà, madame, n'allez-vous pas vous fâcher ? N'allez-vous pas croire que j'ai tort ?

LA MARQUISE.

Quoi ! vous portez la hardiesse jusque-là, Lisette ! Quoi ! prier le chevalier de me faire la grâce de m'aimer, et tout cela pour pouvoir épouser cet imbécile-là ?

LUBIN.

Attrape, attrape toujours.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est donc que l'amour du comte ?

Vous êtes donc la confidente des passions qu'on a pour moi, et que je ne connais point ? Et qu'est-ce qui pourrait se l'imaginer ? Je suis dans les pleurs, et l'on promet mon cœur et ma main à tout le monde, même à ceux qui n'en veulent point ! je suis rejetée, j'essuie des affronts, j'ai des amants qui espèrent, et je ne sais rien de tout cela ! Qu'une femme est à plaindre dans la situation où je suis ! Quelle perte j'ai faite ! Et comment me traite-t-on !

LUBIN, à part.

Voilà notre ménage renversé.

LA MARQUISE, à Lisette.

Allez, je vous croyais plus de zèle et plus de respect pour votre maîtresse.

LISETTE.

Fort bien, madame, vous parlez de zèle, et je suis payée du mien ; voilà ce que c'est que de s'attacher à ses maîtres, la reconnaissance n'est point faite pour eux ; si vous réussissez à les servir, ils en profitent ; et quand vous ne réussissez pas, ils vous traitent comme des misérables.

LUBIN.

Comme des imbéciles.

HORTENSIUS, à Lisette.

Il est vrai qu'il vaudrait mieux que cela ne fût point advenu.

LA MARQUISE.

Eh ! monsieur, mon veuvage est éternel ; en vérité, il n'y a point de femme au monde plus éloignée du mariage que moi, et j'ai perdu le seul homme qui pouvait me plaire ; mais, malgré tout cela, il y a de certaines aventures désagréables pour une femme. Le chevalier m'a refusée, par

exemple, mon amour-propre ne lui en veut aucun mal ; il n'y a là-dedans, comme je vous l'ai déjà dit, que le ton, que la manière que je condamne : car, quand il m'aimerait, cela lui serait inutile ; mais enfin il m'a refusée, cela est constant, il peut se vanter de cela, il le fera peut-être ; qu'en arrive-t-il ? Cela jette un air de rebut sur une femme, les égards et l'attention qu'on a pour elle en diminuent ; cela glace tous les esprits pour elle. Je ne parle point des cœurs, car je n'en ai que faire : mais on a besoin de considération dans la vie, elle dépend de l'opinion qu'on prend de vous ; c'est l'opinion qui nous donne tout, qui nous ôte tout, au point, qu'après tout ce qui m'arrive, si je voulais me remarier, je le suppose, à peine m'estimerait-on quelque chose, il ne serait plus flatteur de m'aimer ; le comte, s'il savait ce qui s'est passé, oui, le comte, je suis persuadée qu'il ne voudrait plus de moi.

LUBIN, derrière.

Je ne serais pas si dégoûté.

LISETTE.

Et moi, madame, je dis que le chevalier est un hypocrite ; car, si son refus est si sérieux, pourquoi n'a-t-il pas voulu servir monsieur le comte comme je l'en priais ? Pourquoi m'a-t-il refusée durement, d'un air inquiet et piqué ?

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que c'est que d'un air piqué ? Quoi ? Que voulez-vous dire ? Est-ce qu'il était jaloux ? En voici d'une autre espèce.

LISETTE.

Oui, madame, je l'ai cru jaloux, voilà ce que c'est ; il en avait toute la mine. Monsieur s'informe comment le comte est auprès de vous,

comment vous le recevez ; on lui dit que vous souffrez ses visites, que vous ne le recevez point mal. Point mal ! dit-il avec dépit, ce n'est donc pas la peine que je m'en mêle ? Qui est-ce qui n'aurait pas cru là-dessus qu'il songeait à vous pour lui-même ? Voilà ce qui m'avait fait parler, moi : eh ! que sait-on ce qui se passe dans sa tête ? peut-être qu'il vous aime.

LUBIN, derrière.

Il en est bien capable.

LA MARQUISE.

Me voilà déroutée, je ne sais plus comment régler ma conduite ; car il y en a une à tenir là-dedans : j'ignore laquelle, et cela m'inquiète.

HORTENSIUS.

Si vous me le permettez, madame, je vous apprendrai un petit axiome qui vous sera, sur la chose, d'une merveilleuse instruction ; c'est que le jaloux veut avoir ce qu'il aime : or, étant manifeste que le chevalier vous refuse...

LA MARQUISE.

Il me refuse ! Vous avez des expressions bien grossières ; votre axiome ne sait ce qu'il dit ; il n'est pas encore sûr qu'il me refuse.

LISETTE.

Il s'en faut bien ; demandez au comte ce qu'il en pense.

LA MARQUISE.

Comment, est-ce que le comte était présent ?

LISETTE.

Il n'y était plus ; je dis seulement qu'il croit que le chevalier est son rival.

LA MARQUISE.

Ce n'est pas assez qu'il le croie, ce n'est pas assez, il faut que cela soit ; il n'y a que cela qui puisse me venger de l'affront presque public que m'a fait sa réponse ; il n'y a que cela, j'ai besoin, pour réparation, que son discours n'ait été qu'un dépit amoureux : dépendre d'un dépit amoureux ! Cela n'est-il pas comique ? Assurément, ce n'est pas que je me soucie de ce qu'on appelle la gloire d'une femme, gloire sotte, ridicule, mais reçue, mais établie, qu'il faut soutenir, et qui nous pare ; les hommes pensent comme cela, il faut penser comme les hommes ou ne pas vivre avec eux. Où en suis-je donc, si le chevalier n'est point jaloux ? L'est-il ? ne l'est-il point ? on n'en sait rien, c'est un peut-être ; mais cette gloire en souffre, toute sotte qu'elle est, et me voilà dans la triste nécessité d'être aimée d'un homme qui me déplaît ; le moyen de tenir à cela ? oh ! je n'en demeurerai pas là, je n'en demeurerai pas là. Qu'en dites-vous, monsieur ? il faut que la chose s'éclaircisse absolument.

HORTENSIUS.

Le mépris serait suffisant, madame.

LA MARQUISE.

Eh ! non, monsieur, vous me conseillez mal ; vous ne savez parler que de livres.

LUBIN.

Il y aura du bâton pour moi dans cette affaire-là.

LISETTE, pleurant.

Pour moi, madame, je ne sais pas où vous prenez toutes vos alarmes, on dirait que j'ai renversé le monde entier. On n'a jamais aimé une maîtresse autant que je vous aime ; je m'avise de tout, et

puis il se trouve que j'ai fait tous les maux imaginables. Je ne saurais durer comme cela : j'aime mieux me retirer, du moins je ne verrai point votre tristesse, et l'envie de vous en tirer ne me fera point faire d'impertinence.

LA MARQUISE.

Il ne s'agit pas de vos larmes ; je suis compromise, et vous ne savez pas jusqu'où cela va. Voilà le chevalier qui vient, restez ; j'ai intérêt d'avoir des témoins.

SCÈNE VII

LE CHEVALIER, LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez peut-être attendu, madame, et je vous prie de m'excuser ; j'étais en affaire.

LA MARQUISE.

Il n'y a pas grand mal, monsieur le chevalier ; c'est une lecture retardée, voilà tout.

LE CHEVALIER.

J'ai cru d'abord que monsieur le comte vous tenait compagnie, et cela me tranquillisait.

LUBIN, derrière.

Ahi ! ahi ! je m'enfuis.

LA MARQUISE, examinant le chevalier.

On m'a dit que vous l'aviez vu, le comte ?

LE CHEVALIER.

Oui, madame.

LA MARQUISE, le regardant toujours.

C'est un fort honnête homme.

LE CHEVALIER.

Sans doute ; et je le crois même d'un esprit très propre à consoler ceux qui ont du chagrin.

LA MARQUISE.

Il est fort de mes amis.

LE CHEVALIER.

Il est des miens aussi.

LA MARQUISE.

Je ne savais pas que vous le connaissiez beaucoup : il vient ici quelquefois, et c'est presque le seul des amis de feu monsieur le marquis que je voie encore ; il m'a paru mériter cette distinction-là, qu'en dites-vous ?

LE CHEVALIER.

Oui, madame, vous avez raison, et je pense comme vous ; il est digne d'être excepté.

LA MARQUISE, à Lisette, bas.

Trouvez-vous cet homme-là jaloux, Lisette ?

LE CHEVALIER, à part.

Monsieur le comte et son mérite m'ennuient. (A la marquise.) Madame, on a parlé d'une lecture, et si je croyais vous déranger je me retirerais.

LA MARQUISE.

Puisque la conversation vous ennuie, nous allons lire.

LE CHEVALIER.

Vous me faites un étrange compliment.

LA MARQUISE.

Point du tout, et vous allez être content. (A Lisette.) Retirez-vous, Lisette, vous me déplaisez là. (A Hortensius.) Et vous, monsieur, ne vous écartez point,

on va vous rappeler. (Au chevalier.) Pour vous, chevalier, j'ai encore un mot à vous dire avant notre lecture ; il s'agit d'un petit éclaircissement qui ne vous regarde point, qui ne touche que moi, et je vous demande en grâce de me répondre avec la dernière naïveté sur la question que je vais vous faire.

LE CHEVALIER.

Voyons, madame, je vous écoute.

LA MARQUISE.

Le comte m'aime, je viens de le savoir, et je l'ignorais.

LE CHEVALIER, ironiquement.

Vous l'ignoriez ?

LA MARQUISE.

Je dis la vérité ; ne m'interrompez point.

LE CHEVALIER.

Cette vérité-là est singulière.

LA MARQUISE.

Je n'y saurais que faire, elle ne laisse pas que d'être ; il est permis aux gens de mauvaise humeur de la trouver comme ils voudront.

LE CHEVALIER.

Je vous demande pardon d'avoir dit ce que j'en pense : continuons.

LA MARQUISE, impatiente.

Vous m'impatientez. Aviez-vous cet esprit-là avec Angélique ? Elle aurait dû ne vous aimer guère.

LE CHEVALIER.

Je n'en avais point d'autre ; mais il était de son goût, et il a le malheur de n'être pas du vôtre, cela fait une grande différence.

LA MARQUISE.

Vous l'écoutiez donc quand elle vous parlait ? écoutez-moi aussi. Lisette vous a prié de me parler pour le comte, vous ne l'avez point voulu.

LE CHEVALIER.

Je n'avais garde ; le comte est un amant, vous m'aviez dit que vous ne les aimiez point ; mais vous êtes la maîtresse.

LA MARQUISE.

Non, je ne la suis point ; peut-on, à votre avis, répondre à l'amour d'un homme qui ne vous plaît pas ? Vous êtes bien particulier.

LE CHEVALIER, riant.

Eh, eh, eh ! j'admire la peine que vous prenez pour me cacher vos sentiments; vous craignez que je ne les critique, après ce que vous m'avez dit : mais non, madame, ne vous gênez point ; je sais combien il vaut décompter avec le cœur humain, et je ne vois rien là que de fort ordinaire.

LA MARQUISE, en colère.

Non, je n'ai de ma vie eu tant d'envie de quereller quelqu'un. Adieu.

LE CHEVALIER, la retenant.

Ah ! marquise, tout ceci n'est que conversation, et je serais au désespoir de vous chagriner. Achevez, de grâce.

LA MARQUISE.

Je reviens. Vous êtes l'homme du monde le plus estimable quand vous voulez ; et je ne sais par quelle fatalité vous sortez aujourd'hui d'un caractère naturellement doux et raisonnable ; laissez-moi finir... Je ne sais plus où j'en suis.

LE CHEVALIER.

Au comte, qui vous déplaît.

LA MARQUISE.

Eh bien, ce comte qui me déplaît, vous n'avez pas voulu me parler pour lui ; Lisette s'est même imaginé vous voir un air piqué.

LE CHEVALIER.

Il en pouvait être quelque chose.

LA MARQUISE.

Passe pour cela, c'est répondre, et je vous reconnais : sur cet air piqué, elle a pensé que je ne vous déplaisais pas.

LE CHEVALIER salue en riant.

Cela n'est pas difficile à penser.

LA MARQUISE.

Pourquoi ? On ne plaît pas à tout le monde ; or, comme elle a cru que vous me conveniez, elle vous a proposé ma main, comme si elle dépendait d'elle, et il est vrai que souvent je lui laisse assez de pouvoir sur moi ; vous vous êtes, dit-elle, révolté avec dédain contre la proposition.

LE CHEVALIER.

Avec dédain ? voilà ce qu'on appelle du fabuleux, de l'impossible.

LA MARQUISE.

Doucement, voici ma question : Avez-vous rejeté l'offre de Lisette, comme piqué de l'amour du comte, ou comme une chose qu'on rebute ? Était-ce dépit jaloux ? Car enfin, malgré nos conventions, votre cœur aurait pu être tenté du mien : ou bien était-ce vrai dédain ?

LE CHEVALIER.

Commençons par rayer ce dernier, il est incroyable ; pour de la jalousie...

LA MARQUISE.

Parlez hardiment.

LE CHEVALIER, d'un air embarrassé.

Que diriez-vous, si je m'avisais d'en avoir ?

LA MARQUISE.

Je dirais... que vous seriez jaloux.

LE CHEVALIER.

Oui ; mais, madame, me pardonneriez-vous ce que vous haïssez tant ?

LA MARQUISE.

Vous ne l'étiez donc point ? (Elle le regarde.) Je vous entends, je l'avais bien prévu, et mon injure est avérée.

LE CHEVALIER.

Que parlez-vous d'injure ? Où est-elle ? Est-ce que vous êtes fâchée contre moi ?

LA MARQUISE.

Contre vous, chevalier ? non, certes ; et pourquoi me fâcherais-je ? Vous ne m'entendez point, c'est à l'impertinente Lisette à qui j'en veux : je n'ai point de part à l'offre qu'elle vous a faite, et il a fallu vous l'apprendre, voilà tout ; d'ailleurs, ayez de l'indifférence ou de la haine pour moi, que m'importe ? J'aime bien mieux cela que de l'amour, au moins, ne vous y trompez pas.

LE CHEVALIER.

Qui ? moi, madame, m'y tromper ! Eh ! ce sont ces dispositions-là dans lesquelles je vous ai vue,

qui m'ont attaché à vous, vous le savez bien ; et depuis que j'ai perdu Angélique, j'oublierais presque qu'on peut aimer, si vous ne m'en parliez pas.

LA MARQUISE.

Oh ! pour moi, j'en parle sans m'en ressouvenir. Allons, monsieur Hortensius, approchez, prenez votre place ; lisez-moi quelque chose de gai, qui m'amuse.

SCÈNE VIII

HORTENSIUS, ET LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

LA MARQUISE.

Chevalier, vous êtes le maître de rester, si ma lecture vous convient ; mais vous êtes bien triste, et je veux tâcher de me dissiper.

LE CHEVALIER, sérieux.

Pour moi, madame, je n'en suis point encore aux lectures amusantes. (Il s'en va.)

LA MARQUISE, à Hortensius, quand il est parti.

Qu'est-ce que c'est que votre livre ?

HORTENSIUS.

Ce ne sont que des réflexions très sérieuses.

LA MARQUISE.

Eh bien, que ne parlez-vous donc ? vous êtes bien taciturne ; pourquoi laisser sortir le chevalier, puisque ce que vous allez lire lui convient ?

HORTENSIUS appelle le chevalier.

Monsieur le chevalier ! monsieur le chevalier !

LE CHEVALIER reparaît.

Que me voulez-vous ?

HORTENSIUS.

Madame vous prie de revenir, je ne lirai rien de récréatif.

LA MARQUISE.

Que voulez-vous dire, madame vous prie ? Je ne prie point : vous avez des réflexions... et vous rappelez monsieur, voilà tout.

LE CHEVALIER.

Je m'aperçois, madame, que je faisais une impolitesse de me retirer, et je vais rester, si vous le voulez bien.

LA MARQUISE.

Comme il vous plaira ; asseyons-nous donc. (Ils prennent des sièges.)

HORTENSIUS, après avoir toussé, craché, lit.

« La raison est d'un prix à qui tout cède ; c'est elle qui fait notre véritable grandeur ; on a nécessairement toutes les vertus avec elle ; enfin le plus respectable de tous les hommes, ce n'est pas le plus puissant, c'est le plus raisonnable. »

LE CHEVALIER, s'agitant sur son siège.

Ma foi, sur ce pied-là, le plus respectable de tous les hommes a tout l'air de n'être qu'une chimère : quand je dis les hommes, j'entends tout le monde.

LA MARQUISE.

Mais, du moins, y a-t-il des gens qui sont plus raisonnables les uns que les autres.

LE CHEVALIER.

Hum ! disons qui ont moins de folie, ce sera plus sûr.

LA MARQUISE.

Eh ! de grâce, laissez-moi un peu de raison,

chevalier ; je ne saurais convenir que je suis folle, par exemple...

LE CHEVALIER.

Vous, madame ? Eh ! n'êtes-vous pas exceptée ? cela s'en va sans dire, et c'est la règle.

LA MARQUISE.

Je ne suis point tentée de vous remercier ; poursuivons.

HORTENSIUS lit.

« Puisque la raison est un si grand bien, n'oublions rien pour la conserver ; fuyons les passions qui nous la dérobent ; l'amour est une de celles... »

LE CHEVALIER.

L'amour ! l'amour ôte la raison ? cela n'est pas vrai ; je n'ai jamais été plus raisonnable que depuis que j'en ai pour Angélique, et j'en ai excessivement.

LA MARQUISE.

Vous en aurez tant qu'il vous plaira, ce sont vos affaires, et on ne vous en demande pas le compte. Mais l'auteur n'a point tant de tort ; je connais des gens, moi, que l'amour rend bourrus et sauvages, et ces défauts-là n'embellissent personne, je pense.

HORTENSIUS.

Si monsieur me donnait la licence de parachever, peut-être que...

LE CHEVALIER.

Petit auteur que cela, esprit superficiel...

HORTENSIUS, se levant.

Petit auteur, esprit superficiel ! Un homme qui cite Sénèque pour garant de ce qu'il dit, ainsi que vous le verrez plus bas, folio 24, chapitre v !

LE CHEVALIER.

Fût-ce chapitre 1000, Sénèque ne sait ce qu'il dit.

HORTENSIUS.

Cela est impossible.

LA MARQUISE, riant.

En vérité, cela me divertit plus que ma lecture: en voilà assez, votre livre ne plaît point au chevalier, n'en lisons plus, une autre fois nous serons plus heureux.

LE CHEVALIER.

C'est votre goût, madame, qui doit décider.

LA MARQUISE.

Mon goût veut bien avoir cette complaisance-là pour le vôtre.

HORTENSIUS, s'en allant.

Sénèque un petit auteur! Par Jupiter, si je le disais, je croirais faire un blasphème littéraire. Adieu, monsieur.

LE CHEVALIER.

Serviteur, serviteur.

SCÈNE IX

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Vous voilà brouillé avec Hortensius, chevalier; de quoi vous avisez-vous aussi de médire de Sénèque?

LE CHEVALIER.

Sénèque et son défenseur ne m'inquiètent pas, pourvu que vous ne preniez pas leur parti, madame.

LA MARQUISE.

Ah ! je demeurerai neutre, si la querelle continue ; car je m'imagine que vous ne voudrez pas la recommencer : nos occupations vous ennuient, n'est-il pas vrai ?

LE CHEVALIER.

Il faut être plus tranquille que je ne suis, pour réussir à s'amuser.

LA MARQUISE.

Ne vous gênez point, chevalier, vivons sans façon ; vous voulez peut-être être seul : adieu, je vous laisse.

LE CHEVALIER.

Il n'y a plus de situation qui ne me soit à charge.

LA MARQUISE.

Je voudrais de tout mon cœur pouvoir vous calmer l'esprit.

(Elle parle lentement.)

LE CHEVALIER, pendant qu'elle marche.

Ah ! je m'attendais à plus de repos quand j'ai rompu mon voyage ; je ne ferai plus de projets, je vois bien que je rebute tout le monde.

LA MARQUISE, s'arrêtant au milieu du théâtre.

Ce que je lui entends dire là me touche ; il ne serait pas généreux de le quitter dans cet état-là. (Elle revient.) Non, chevalier, vous ne me rebutez point ; ne cédez point à votre douleur : tantôt vous partagiez mes chagrins, vous étiez sensible à la part que je prenais aux vôtres, pourquoi n'êtes-vous plus de même ? C'est cela qui me rebuterait, par exemple, car la véritable amitié veut qu'on fasse quelque chose pour elle, elle veut consoler.

LE CHEVALIER.

Aussi aurait-elle bien du pouvoir sur moi : si je la trouvais, personne au monde n'y serait plus sensible ; j'ai le cœur fait pour elle ; mais où est-elle ? Je m'imaginais l'avoir trouvée, me voilà détrompé, et ce n'est pas sans qu'il en coûte à mon cœur.

LA MARQUISE.

Peut-on de reproche plus injuste que celui que vous me faites ! De quoi vous plaignez-vous, voyons? d'une chose que vous avez rendue nécessaire ; une étourdie vient vous proposer ma main, vous y avez de la répugnance, à la bonne heure, ce n'est point là ce qui me choque ; un homme qui a aimé Angélique peut trouver les autres femmes bien inférieures, elle a dû vous rendre les yeux très difficiles ; et d'ailleurs tout ce qu'on appelle vanité là-dessus, je n'en suis plus.

LE CHEVALIER.

Ah ! madame, je regrette Angélique, mais vous m'en auriez consolé, si vous aviez voulu.

LA MARQUISE.

Je n'en ai point de preuve ; car cette répugnance dont je ne me plains point, fallait-il la marquer ouvertement ? Représentez-vous cette action-là de sang-froid ; vous êtes galant homme, jugez-vous, où est l'amitié dont vous parlez ? Car, encore une fois, ce n'est pas de l'amour que je veux, vous le savez bien, mais l'amitié n'a-t-elle pas ses sentiments, ses délicatesses ? L'amour est bien tendre, chevalier ; eh bien, croyez qu'elle ménage avec encore plus de scrupule que lui les intérêts de ceux qu'elle unit ensemble. Voilà le portrait que je m'en suis toujours fait, voilà comme je la sens,

et comme vous auriez dû la sentir : il me semble que l'on n'en peut rien rabattre, et vous n'en connaissez pas les devoirs comme moi : qu'il vienne quelqu'un me proposer votre main, par exemple, et je vous apprendrai comme on répond là-dessus.

LE CHEVALIER.

Oh ! je suis sûr que vous y seriez plus embarrassée que moi ; car enfin, vous n'accepteriez point la proposition.

LA MARQUISE.

Nous n'y sommes pas, ce quelqu'un n'est pas venu, et ce n'est que pour vous dire combien je vous ménagerais : cependant vous vous plaignez.

LE CHEVALIER.

Eh ! morbleu, madame, vous m'avez parlé de répugnance, et je ne saurais vous souffrir cette idée-là. Tenez, je trancherai tout d'un coup là-dessus : si je n'aimais pas Angélique, qu'il faut bien que j'oublie, vous n'auriez qu'une chose à craindre avec moi, qui est que mon amitié ne devînt amour, et raisonnablement il n'y aurait que cela à craindre non plus ; c'est là toute la répugnance que je me connais.

LA MARQUISE.

Ah ! pour cela, c'en serait trop ; il ne faut pas, chevalier, il ne faut pas.

LE CHEVALIER.

Mais ce serait vous rendre justice ; d'ailleurs, d'où peut venir le refus dont vous m'accusez ? car enfin était-il naturel ? C'est que le comte vous aimait, c'est que vous le souffriez ; j'étais outré de voir cet amour venir traverser un attachement qui devait faire toute ma consolation ; mon

amitié n'est point compatible avec cela, ce n'est point une amitié faite comme les autres.

LA MARQUISE.

Eh bien, voilà qui change tout, je ne me plains plus, je suis contente ; ce que vous me dites là, je l'éprouve, je le sens ; c'est là précisément l'amitié que je demande, la voilà, c'est la véritable ; elle est délicate, elle est jalouse, elle a droit de l'être ; mais que ne me parliez-vous ? Que n'êtes-vous venu me dire : Qu'est-ce que c'est que le comte ? Que fait-il chez vous ? Je vous aurais tiré d'inquiétude, et tout cela ne serait point arrivé.

LE CHEVALIER.

Vous ne me verrez point faire d'inclination, à moi ; je n'y songe point avec vous.

LA MARQUISE.

Vraiment je vous le défends bien, ce ne sont pas là nos conditions ; je serais jalouse aussi, moi, jalouse comme nous l'entendons.

LE CHEVALIER.

Vous, madame ?

LA MARQUISE.

Est-ce que je ne l'étais pas de cette façon-là tantôt ? votre réponse à Lisette n'avait-elle pas dû me choquer ?

LE CHEVALIER.

Vous m'avez pourtant dit de cruelles choses.

LA MARQUISE.

Eh ! à qui en dit-on, si ce n'est aux gens qu'on aime, et qui semblent n'y pas répondre ?

LE CHEVALIER.

Dois-je vous en croire ? Que vous me tranquillisez, ma chère marquise !

LA MARQUISE.

Écoutez, je n'avais pas moins besoin de cette explication-là que vous.

LE CHEVALIER.

Que vous me charmez ! Que vous me donnez de joie ! (Il lui baise la main.)

LA MARQUISE, riant.

On le prendrait pour mon amant, de la manière dont il me remercie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, je défie un amant de vous aimer plus que je fais ; je n'aurais jamais cru que l'amitié allât si loin, cela est surprenant ; l'amour est moins vif.

LA MARQUISE.

Et cependant il n'y a rien de trop.

LE CHEVALIER.

Non, il n'y a rien de trop ; mais il me reste une grâce à vous demander. Gardez-vous Hortensius ? Je crois qu'il est fâché de me voir ici, et je sais lire aussi bien que lui.

LA MARQUISE.

Eh bien, chevalier, il faut le renvoyer : voilà toute la façon qu'il faut faire.

LE CHEVALIER.

Et le comte, qu'en ferons-nous ? Il m'inquiète un peu.

LA MARQUISE.

On le congédiera aussi ; je veux que vous soyez content, je veux vous mettre en repos. Donnez-moi la main, je serais bien aise de me promener dans le jardin.

LE CHEVALIER.

Allons, marquise.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

HORTENSIUS, seul.

N'est-ce pas une chose étrange, qu'un homme comme moi n'ait point de fortune ! Posséder le grec et le latin, et ne pas posséder dix pistoles ? O divin Homère ! O Virgile ! et vous, gentil Anacréon ! Vos doctes interprètes ont de la peine à vivre ; bientôt je n'aurai plus d'asile. J'ai vu la marquise irritée contre le chevalier ; mais incontinent je l'ai vue dans le jardin discourir avec lui de la manière la plus bénévole. Quels solécismes de conduite ! Est-ce que l'amour m'expulserait d'ici ?

SCÈNE II

HORTENSIUS, LISETTE, LUBIN.

LUBIN, gaillardement.

Tiens, Lisette, le voilà bien à propos pour lui faire nos adieux. (En riant). Ah, ah, ah !

HORTENSIUS.

A qui en veut cet étourdi-là, avec son transport de joie ?

LUBIN.

Allons, gai, camarade docteur ; comment va la philosophie ?

HORTENSIUS.

Pourquoi me faites-vous cette question-là ?

LUBIN.

Ma foi, je n'en sais rien, si ce n'est pour entrer en conversation.

LISETTE.

Allons, allons, venons au fait.

LUBIN.

Encore un petit mot, docteur : n'avez-vous jamais couché dans la rue ?

HORTENSIUS.

Que signifie ce discours ?

LUBIN.

C'est que cette nuit vous en aurez le plaisir ; le vent de bise vous en dira deux mots.

LISETTE.

N'amusons point davantage monsieur Hortensius. Tenez, monsieur, voilà de l'or que madame m'a chargé de vous donner, moyennant quoi, comme elle prend congé de vous, vous pouvez prendre congé d'elle. A mon égard, je salue votre érudition, et je suis votre très humble servante.

(Elle lui fait la révérence.)

LUBIN.

Et moi votre serviteur.

HORTENSIUS.

Quoi ? madame me renvoie ?

LISETTE.

Non pas, monsieur, elle vous prie seulement de vous retirer.

LUBIN.

Et vous qui êtes honnête, vous ne refuserez rien aux prières de madame.

HORTENSIUS.

Savez-vous la raison de cela, mademoiselle Lisette ?

LISETTE.

Non : mais en gros je soupçonne que cela pourrait venir de ce que vous l'ennuyez.

LUBIN.

Et en détail, de ce que nous sommes bien aises de nous aimer en paix, en dépit de la philosophie que vous avez dans la tête.

LISETTE.

Tais-toi.

HORTENSIUS.

J'entends ; c'est que madame la marquise et monsieur le chevalier ont de l'inclination l'un pour l'autre.

LISETTE.

Je n'en sais rien, ce ne sont pas mes affaires.

LUBIN.

Eh bien, tout coup vaille ! quand ce serait de l'inclination, quand ce serait des passions, des soupirs, des flammes, et de la noce après : il n'y a rien de si gaillard ; on a un cœur, on s'en sert, cela est naturel.

LISETTE, à Lubin.

Finis tes sottises. (A Hortensius.) Vous voilà averti, monsieur ; je crois que cela suffit.

LUBIN.

Adieu, touchez là, et partez ferme ; il n'y aura pas de mal à doubler le pas.

HORTENSIUS.

Dites à madame que je me conformerai à ses ordres.

SCÈNE III

LISETTE, LUBIN.

LISETTE.

Enfin, le voilà congédié ; c'est pourtant un amant que je perds.

LUBIN.

Un amant ! Quoi ! ce vieux radoteur t'aimait ?

LISETTE.

Sans doute ; il voulait me faire des arguments.

LUBIN.

Hum !

LISETTE.

Des arguments, te dis-je ; mais je les ai fort bien repoussés avec d'autres.

LUBIN.

Des arguments ! Voudrais-tu bien m'en pousser un, pour voir ce que c'est ?

LISETTE.

Il n'y a rien de si aisé. Tiens, en voilà un : tu es un joli garçon, par exemple.

LUBIN.

Cela est vrai.

LISETTE.

J'aime tout ce qui est joli, ainsi je t'aime : c'est là ce que l'on appelle un argument.

LUBIN.

Pardi, tu n'as que faire du docteur pour cela, je

t'en ferai aussi bien qu'un autre. Gageons un petit baiser que je t'en donne une douzaine.

LISETTE.

Je gagerai quand nous serons mariés, parce que je serais bien aise de perdre.

LUBIN.

Bon ! quand nous serons mariés, j'aurai toujours gagné sans faire de gageure.

LISETTE.

Paix ! j'entends quelqu'un qui vient ; je crois que c'est monsieur le comte : madame m'a chargée d'un compliment pour lui, qui ne le réjouira pas.

SCÈNE IV

LE COMTE, LISETTE, LUBIN.

LE COMTE, d'un air ému.

Bonjour, Lisette ; je viens de rencontrer Hortensius, qui m'a dit des choses bien singulières. La marquise le renvoie, à ce qu'il dit, parce qu'elle aime le chevalier, et qu'elle l'épouse. Cela est-il vrai ? Je vous prie de m'instruire...

LISETTE.

Mais, monsieur le comte, je ne crois pas que cela soit, et je n'y vois pas encore d'apparence. Hortensius lui déplaît, elle le congédie ; voilà tout ce que j'en puis dire.

LE COMTE, à Lubin.

Et toi, n'en sais-tu pas davantage ?

LUBIN.

Non, monsieur le comte, je ne sais que mon amour pour Lisette : voilà toutes mes nouvelles.

LISETTE.

Madame la marquise est si peu disposée à se marier, qu'elle ne veut pas même voir d'amants : elle m'a dit de vous prier de ne pas vous obstiner à l'aimer.

LE COMTE.

Non plus qu'à la voir, sans doute ?

LISETTE.

Mais je crois que cela revient au même.

LUBIN.

Oui, qui dit l'un dit l'autre.

LE COMTE.

Que les femmes sont inconcevables ! Le chevalier est ici, apparemment ?

LISETTE.

Je crois que oui.

LUBIN.

Leurs sentiments d'amitié ne permettent pas qu'ils se séparent.

LE COMTE.

Ah ! avertissez, je vous prie, le chevalier, que je voudrais lui dire un mot.

LISETTE.

J'y vais de ce pas, monsieur le comte.

(Lubin sort avec Lisette, en saluant le comte.)

SCÈNE V

LE COMTE, seul.

Qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce de l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre ? Le chevalier va venir,

interrogeons son cœur pour en tirer la vérité. Je vais me servir d'un stratagème, qui, tout commun qu'il est, ne laisse pas souvent de réussir.

SCÈNE VI

LE CHEVALIER, LE COMTE.

LE CHEVALIER.

On m'a dit que vous me demandiez ; puis-je vous rendre quelque service, monsieur ?

LE COMTE.

Oui, chevalier, vous pouvez véritablement m'obliger.

LE CHEVALIER.

Pardi, si je le puis, cela vaut fait.

LE COMTE.

Vous m'avez dit que vous n'aimiez pas la marquise.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous là ? je l'aime de tout mon cœur.

LE COMTE.

J'entends que vous n'aviez pas d'amour pour elle.

LE CHEVALIER.

Ah ! c'est une autre affaire, et je me suis expliqué là-dessus.

LE COMTE.

Je le sais ; mais êtes-vous dans les mêmes sentiments ? Ne s'agit-il point à présent d'amour, absolument ?

LE CHEVALIER, riant.

Eh ! mais, en vérité, par où jugez-vous qu'il y en ait ? Qu'est-ce que c'est que cette idée-là ?

LE COMTE.

Moi, je n'en juge point, je vous le demande.

LE CHEVALIER.

Hum ! vous avez pourtant la mine d'un homme qui le croit.

LE COMTE.

Eh bien, débarrassez-vous de cela ; dites-moi oui ou non.

LE CHEVALIER, riant.

Eh, eh ! monsieur le comte, un homme d'esprit comme vous ne doit point faire de chicane sur les mots ; le oui et le non, qui ne se sont point présentés à moi, ne valent pas mieux que le langage que je vous tiens ; c'est la même chose, assurément : il y a entre la marquise et moi une amitié et des sentiments vraiment respectables. Êtes-vous content ? Cela est-il net ? Voilà du français.

LE COMTE, à part.

Pas trop... (Haut.) On ne saurait mieux dire, et j'ai tort ; mais il faut pardonner aux amants, ils se méfient de tout.

LE CHEVALIER.

Je sais ce qu'ils sont par mon expérience. Revenons à vous et à vos amours, je m'intéresse beaucoup à ce qui vous regarde ; mais n'allez pas encore empoisonner ce que je vais vous dire ; ouvrez-moi votre cœur. Est-ce que vous voulez continuer d'aimer la marquise ?

LE COMTE.

Toujours.

LE CHEVALIER.

Entre nous, il est étonnant que vous ne vous lassiez pas de son indifférence. Parbleu, il faut quelques sentiments dans une femme. Vous hait-elle ? on combat sa haine. Ne lui déplaisez-vous pas ? on espère ; mais une femme qui ne répond rien, comment se conduire avec elle ? par où prendre son cœur ? un cœur qui ne se remue ni pour ni contre ; qui n'est ni ami, ni ennemi, qui n'est rien, qui est mort, le ressuscite-t-on ? Je n'en crois rien ; et c'est pourtant ce que vous voulez faire.

LE COMTE, finement.

Non, non, chevalier, je vous parle confidemment, à mon tour. Je n'en suis pas tout à fait réduit à une entreprise si chimérique, et le cœur de la marquise n'est pas si mort que vous le pensez : m'entendez-vous ? Vous êtes distrait.

LE CHEVALIER.

Vous vous trompez ; je n'ai jamais eu plus d'attention.

LE COMTE.

Elle savait mon amour, je lui en parlais, elle écoutait.

LE CHEVALIER.

Elle écoutait ?

LE COMTE.

Oui, je lui demandais du retour.

LE CHEVALIER.

C'est l'usage ; et à cela quelle réponse ?

LE COMTE.

On me disait de l'attendre.

LE CHEVALIER.

C'est qu'il était tout venu.

LE COMTE, à part.

Il l'aime... (Haut.) Cependant aujourd'hui elle ne veut pas me voir; j'attribue cela à ce que j'avais été quelques jours sans paraître, avant que vous arrivassiez : la marquise est la femme de France la plus fière.

LE CHEVALIER.

Ah ! je la trouve passablement humiliée d'avoir cette fierté-là.

LE COMTE.

Je vous ai prié tantôt de me raccommoder avec elle, et je vous en prie encore.

LE CHEVALIER.

Eh ! vous vous moquez ? cette femme-là vous adore.

LE COMTE.

Je ne dis pas cela.

LE CHEVALIER.

Et moi, qui ne m'en soucie guère, je le dis pour vous.

LE COMTE.

Ce qui m'en plaît, c'est que vous le dites sans jalousie.

LE CHEVALIER.

Oh ! parbleu, si cela vous plaît, vous êtes servi à souhait ; car je vous dirai que j'en suis charmé, que je vous en félicite, et que je vous embrasserais volontiers.

LE COMTE.

Embrassez donc, mon cher.

LE CHEVALIER.

Ah ! ce n'est pas la peine ; il me suffit de m'en réjouir sincèrement, et je vais vous en donner des preuves qui ne seront point équivoques.

LE COMTE.

Je voudrais bien vous en donner de ma reconnaissance, moi ; et si vous étiez d'humeur à accepter celle que j'imagine, ce serait alors que je serais bien sûr de vous. A l'égard de la marquise...

LE CHEVALIER.

Comte, finissons : vous autres amants, vous n'avez que votre amour et ses intérêts dans la tête, et toutes ces folies-là n'amusent point les autres. Parlons d'autre chose : de quoi s'agit-il ?

LE COMTE.

Dites-moi, mon cher, auriez-vous renoncé au mariage ?

LE CHEVALIER.

Oh ! parbleu, c'en est trop : faut-il que j'y renonce pour vous mettre en repos ? Non, monsieur ; je vous demande grâce pour ma postérité, s'il vous plaît. Je n'irai point sur vos brisées, mais qu'on me trouve un parti convenable, et demain je me marie ; et, qui plus est, c'est que cette marquise, qui ne vous sort pas de l'esprit, tenez, je m'engage à la prier de la fête.

LE COMTE.

Ma foi, chevalier, vous me ravissez ; je sens bien que j'ai affaire au plus franc de tous les hommes ; vos dispositions me charment. Mon cher ami, continuons. Vous connaissez ma sœur ; que pensez-vous d'elle ?

LE CHEVALIER.

Ce que j'en pense ?... Votre question me fait ressouvenir qu'il y a longtemps que je ne l'ai vue, et qu'il faut que vous me présentiez à elle.

LE COMTE.

Vous m'avez dit cent fois qu'elle était digne d'être aimée du plus honnête homme. On l'estime ; vous connaissez son bien, vous lui plairez, j'en suis sûr ; et si vous ne voulez qu'un parti convenable, en voilà un.

LE CHEVALIER.

En voilà un... vous avez raison... oui... votre idée est admirable : elle est amie de la marquise, n'est-ce pas ?

LE COMTE.

Je crois que oui.

LE CHEVALIER.

Allons, cela est bon, et je veux que ce soit moi qui lui annonce la chose. Je crois que c'est elle qui entre, retirez-vous pour quelques moments dans ce cabinet ; vous allez voir ce qu'un rival de mon espèce est capable de faire, et vous paraîtrez quand je vous appellerai. Partez, point de remercîments, un jaloux n'en mérite point.

SCÈNE VII

LE CHEVALIER, seul.

Parbleu, madame, je suis donc cet ami qui devait vous tenir lieu de tout : vous m'avez joué, femme que vous êtes ; mais vous allez voir combien je m'en soucie.

SCÈNE VIII

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Le comte, dit-on, était avec vous, chevalier. Vous avez été bien longtemps ensemble ; de quoi était-il question ?

LE CHEVALIER, sérieusement.

De pures visions de sa part, marquise ; mais des visions qui m'ont chagriné, parce qu'elles vous intéressent, et dont la première a d'abord été de me demander si je vous aimais.

LA MARQUISE.

Mais je crois que cela n'est pas douteux.

LE CHEVALIER.

Sans difficulté ; mais prenez garde, il parlait d'amour, et non pas d'amitié.

LA MARQUISE.

Ah ! il parlait d'amour ? Il est bien curieux. A votre place, je n'aurais pas seulement voulu les distinguer ; qu'il devine.

LE CHEVALIER.

Non pas, marquise, il n'y avait pas moyen de jouer là-dessus, car il vous enveloppait dans ses soupçons, et vous faisait pour moi le cœur plus tendre que je ne mérite ; vous voyez bien que cela était sérieux ; il fallait une réponse décisive, aussi l'ai-je faite, et l'ai bien assuré qu'il se trompait et qu'absolument il ne s'agissait point d'amour entre nous deux, absolument.

LA MARQUISE.

Mais croyez-vous l'avoir persuadé, et croyez-

vous lui avoir dit cela d'un ton bien vrai, du ton d'un homme qui le sent ?

LE CHEVALIER.

Oh ! ne craignez rien, je l'ai dit de l'air dont on dit la vérité. Comment donc, je serais très fâché, à cause de vous, que le commerce de notre amitié rendît vos sentiments équivoques ; mon attachement pour vous est trop délicat pour profiter de l'honneur que cela me ferait ; mais j'y ai mis bon ordre, et cela par une chose tout à fait imprévue : vous connaissez sa sœur, elle est riche, très aimable, et de vos amies, même.

LA MARQUISE.

Assez médiocrement.

LE CHEVALIER.

Dans la joie qu'il a eue de perdre ses soupçons, le comte me l'a proposée ; et comme il y a des instants et des réflexions qui nous déterminent tout d'un coup, ma foi j'ai pris mon parti ; nous sommes d'accord, et je dois l'épouser. Ce n'est pas là tout, c'est que je me suis encore chargé de vous parler en faveur du comte, et je vous en parle du mieux qu'il m'est possible ; vous n'aurez pas le cœur inexorable, et je ne crois pas la proposition fâcheuse.

LA MARQUISE, froidement.

Non, monsieur ; je vous avoue que le comte ne m'a jamais déplu.

LE CHEVALIER.

Ne vous a jamais déplu ! C'est fort bien fait. Mais pourquoi donc m'avez-vous dit le contraire ?

LA MARQUISE.

C'est que je voulais me le cacher à moi-même, et il l'ignore aussi.

LE CHEVALIER.

Point du tout, madame, car il vous écoute.

LA MARQUISE.

Lui ?

SCÈNE IX

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LE COMTE.

LE COMTE.

J'ai suivi les conseils du chevalier, madame ; permettez que mes transports vous marquent la joie où je suis. (Il se jette aux genoux de la marquise.)

LA MARQUISE.

Levez-vous, comte, vous pouvez espérer.

LE COMTE.

Que je suis heureux ! et toi, chevalier, que ne te dois-je pas ? Mais, madame, achevez de me rendre le plus content de tous les hommes. Chevalier, joignez vos prières aux miennes.

LE CHEVALIER, d'un air agité.

Vous n'en avez pas besoin, monsieur ; j'avais promis de parler pour vous, j'ai tenu parole, je vous laisse ensemble, je me retire. (A part.) Je me meurs.

LE COMTE.

J'irai te retrouver chez toi.

SCÈNE X

LA MARQUISE, LE COMTE.

LE COMTE.

Madame, il y a longtemps que mon cœur est à vous ; consentez à mon bonheur, que cette aven-

ture-ci vous détermine ; souvent il n'en faut pas davantage. J'ai ce soir affaire chez mon notaire, je pourrais vous l'amener ici, nous y souperions avec ma sœur qui doit venir vous voir ; le chevalier s'y trouverait ; vous verriez ce qu'il vous plairait de faire ; des articles sont bientôt passés, et ils n'engagent qu'autant qu'on veut ; ne me refusez pas, je vous en conjure.

LA MARQUISE.

Je ne saurais vous répondre, je me sens un peu indisposée ; laissez-moi me reposer, je vous prie.

LE COMTE.

Je vais toujours prendre les mesures qui pourront vous engager à m'assurer vos bontés.

SCÈNE XI

LA MARQUISE, seule.

Ah ! je ne sais où j'en suis, respirons : d'où vient que je soupire ? les larmes me coulent des yeux ; je me sens saisie de la tristesse la plus profonde, et je ne sais pourquoi. Qu'ai-je affaire de l'amitié du chevalier ? L'ingrat qu'il est ! il se marie : l'infidélité d'un amant ne me toucherait point, celle d'un ami me désespère ; le comte m'aime, j'ai dit qu'il ne me déplaisait pas ; mais où ai-je donc été chercher tout cela ?

SCÈNE XII

LA MARQUISE, LISETTE.

LISETTE.

Madame, je vous avertis qu'on vient de ren-

voyer madame la comtesse, mais elle a dit qu'elle repasserait sur le soir ; voulez-vous y être ?

LA MARQUISE.

Non, jamais, Lisette ; je ne saurais.

LISETTE.

Êtes-vous indisposée, madame ? Vous avez l'air bien abattue ; qu'avez-vous donc ?

LA MARQUISE.

Hélas ! Lisette, on me persécute, on veut que je me marie.

LISETTE.

Vous marier ! à qui donc ?

LA MARQUISE.

Au plus haïssable de tous les hommes ; à un homme que le hasard a destiné pour me faire du mal, et pour m'arracher, malgré moi, des discours que j'ai tenus, sans savoir ce que je disais.

LISETTE.

Mais il n'est venu que le comte.

LA MARQUISE.

Eh ! c'est lui-même.

LISETTE.

Et vous l'épousez ?

LA MARQUISE.

Je n'en sais rien ; je te dis qu'il le prétend.

LISETTE.

Il le prétend ? Mais qu'est-ce que c'est donc que cette aventure-là ? Elle ne ressemble à rien.

LA MARQUISE.

Je ne saurais te la mieux dire ; c'est le chevalier, c'est ce misanthrope-là qui est cause de cela : il

m'a fâchée, le comte en a profité, je ne sais comment ; ils veulent souper ce soir ici ; ils ont parlé de notaire, d'articles ; je les laissais dire ; le chevalier est sorti, il se marie aussi ; le comte lui donne sa sœur ; car il ne manquait qu'une sœur, pour achever de me déplaire, à cet homme-là...

LISETTE.

Quand le chevalier l'épouserait, que vous importe ?

LA MARQUISE.

Veux-tu que je sois la belle-sœur d'un homme qui m'est devenu insupportable ?

LISETTE.

Eh ! mort de ma vie, ne la soyez pas, renvoyez le comte.

LA MARQUISE.

Eh ! sur quel prétexte ? Car enfin, quoiqu'il me fâche, je n'ai pourtant rien à lui reprocher.

LISETTE.

Oh ! je m'y perds, madame ; je n'y comprends plus rien.

LA MARQUISE.

Ni moi non plus : je ne sais plus où j'en suis, je ne saurais me démêler, je me meurs ! Qu'est-ce que c'est donc que cet état-là ?

LISETTE.

Mais c'est, je crois, ce maudit chevalier qui est cause de tout cela ; et pour moi je crois que cet homme-là vous aime.

LA MARQUISE.

Eh ! non, Lisette ; on voit bien que tu te trompes.

LISETTE.

Voulez-vous m'en croire, madame ? ne le revoyez plus.

LA MARQUISE.

Eh ! laisse-moi, Lisette, tu me persécutes aussi ! Ne me laissera-t-on jamais en repos ? En vérité, la situation où je me trouve est bien triste !

LISETTE.

Votre situation, je la regarde comme une énigme.

SCÈNE XIII

LA MARQUISE, LISETTE, LUBIN.

LUBIN.

Madame, monsieur le chevalier, qui est dans un état à faire compassion...

LA MARQUISE.

Que veut-il dire ? demande-lui ce qu'il a, Lisette.

LUBIN.

Hélas ! je crois que son bon sens s'en va : tantôt il marche, tantôt il s'arrête ; il regarde le ciel, comme s'il ne l'avait jamais vu ; il dit un mot, il en bredouille un autre, et il m'envoie savoir si vous voulez bien qu'il vous voie.

LA MARQUISE.

Ne me conseilles-tu pas de le voir ? Oui, n'est-ce pas ?

LISETTE.

Oui, madame ; du ton dont vous me le demandez, je vous le conseille.

LUBIN.

Il avait d'abord fait un billet pour vous, qu'il m'a donné.

LA MARQUISE.

Voyons donc.

LUBIN.

Tout à l'heure, madame. Quand j'ai eu ce billet, il a couru après moi : Rends-moi le papier ; je l'ai rendu. Tiens, va le porter ; je l'ai donc repris. Rapporte le papier ; je l'ai rapporté. Ensuite il a laissé tomber le billet en se promenant, et je l'ai ramassé sans qu'il l'ait vu, afin de vous l'apporter comme à sa bonne amie, pour voir ce qu'il y a, et s'il y a quelque remède à sa peine.

LA MARQUISE.

Montre donc.

LUBIN.

Le voici ; et tenez, voilà l'écrivain qui arrive.

SCÈNE XIV

LA MARQUISE, LISETTE.

LA MARQUISE, à Lisette.

Sors, il sera peut-être bien aise de n'avoir point de témoins, d'être seul.

SCÈNE XV

LE CHEVALIER, LA MARQUISE.

LE CHEVALIER prend de longs détours.

Je viens prendre congé de vous, et vous dire adieu, madame.

LA MARQUISE.

Vous, monsieur le chevalier? et où allez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Où j'allais quand vous m'avez arrêté.

LA MARQUISE.

Mon dessein n'était pas de vous arrêter pour si peu de temps.

LE CHEVALIER.

Ni le mien de vous quitter sitôt, assurément.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc me quittez-vous ?

LE CHEVALIER.

Pourquoi je vous quitte ? Eh ! marquise, que vous importe de me perdre, dès que vous épousez le comte ?

LA MARQUISE.

Tenez, chevalier, vous verrez qu'il y a encore du malentendu dans cette querelle-là : ne précipitez rien, je ne veux point que vous partiez, j'aime mieux avoir tort.

LE CHEVALIER.

Non, marquise, c'en est fait ; il ne m'est plus possible de rester, mon cœur ne serait plus content du vôtre.

LA MARQUISE, avec douleur.

Je crois que vous vous trompez.

LE CHEVALIER.

Si vous saviez combien je vous dis vrai ! combien nos sentiments sont différents !...

LA MARQUISE.

Pourquoi différents ? Il faudrait donner un peu plus d'étendue à ce que vous dites là, chevalier ; je ne vous entends pas bien.

LE CHEVALIER.

Ce n'est qu'un seul mot qui m'arrête.

LA MARQUISE, avec un peu d'embarras.

Je ne puis deviner, si vous ne me le dites.

LE CHEVALIER.

Tantôt je m'étais expliqué dans un billet que je vous avais écrit.

LA MARQUISE.

A propos de billet, vous me faites ressouvenir que l'on m'en a apporté un quand vous êtes venu.

LE CHEVALIER, intrigué.

Et de qui est-il, madame ?

LA MARQUISE.

Je vous le dirai. (Elle rit.) *Je devais, madame, regretter Angélique toute ma vie ; cependant, le croiriez-vous ? je pars aussi pénétré d'amour pour vous que je ne le fus jamais pour elle.*

LE CHEVALIER.

Ce que vous lisez là, madame, me regarde-t-il ?

LA MARQUISE.

Tenez, chevalier, n'est-ce pas là le mot qui vous arrête ?

LE CHEVALIER.

C'est mon billet ! Ah ! marquise, que voulez-vous que je devienne ?

LA MARQUISE.

Je rougis, chevalier ; c'est vous répondre.

LE CHEVALIER, lui baisant la main.

Mon amour pour vous durera autant que ma vie.

LA MARQUISE.

Je ne vous le pardonne qu'à cette condition-là.

SCÈNE XVI

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LE COMTE.

LE COMTE.

Que vois-je, monsieur le chevalier ? voilà de grands transports !

LE CHEVALIER.

Il est vrai, monsieur le comte ; quand vous me disiez que j'aimais madame, vous connaissiez mieux mon cœur que moi : mais j'étais dans la bonne foi, et je suis sûr de vous paraître excusable.

LE COMTE.

Et vous, madame ?

LA MARQUISE.

Je ne croyais pas l'amitié si dangereuse.

LE COMTE.

Ah ! ciel !

SCÈNE XVII

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LISETTE, LUBIN.

LISETTE.

Madame, il y a là-bas un notaire que le comte a amené.

LE CHEVALIER.

Le retiendrons-nous, madame ?

LA MARQUISE.

Faites ; je ne me mêle plus de rien.

LISETTE, au chevalier.

Ah ! je commence à comprendre : le comte s'en va, le notaire reste, et vous vous mariez.

LUBIN.

Et nous aussi, et il faudra que votre contrat fasse la fondation du nôtre : n'est-ce pas, Lisette ? Allons, de la joie.

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HASARD

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois par les comédiens italiens, le 23 janvier 1730.

PERSONNAGES

MONSIEUR ORGON, vieux gentilhomme.
MARIO, fils de M. Orgon.
SILVIA, sa fille.
DORANTE, amant de Silvia.
LISETTE, femme de chambre de Silvia.
ARLEQUIN, valet de Dorante [1].
Un laquais.

La scène est à Paris, dans la maison de M. Orgon.

[1] Ce personnage a pris au Théâtre-Français le nom de *Pasquin*.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

Mais, encore une fois, de quoi vous mêlez-vous ? Pourquoi répondre de mes sentiments ?

LISETTE.

C'est que j'ai cru que, dans cette occasion-ci, vos sentiments ressembleraient à ceux de tout le monde. Monsieur votre père me demande si vous êtes bien aise qu'il vous marie, si vous en avez quelque joie : moi, je lui réponds que oui ; cela va tout de suite ; et il n'y a peut-être que vous de fille au monde, pour qui ce *oui*-là ne soit pas vrai ; le *non* n'est pas naturel.

SILVIA.

Le *non* n'est pas naturel ! quelle sotte naïveté ! Le mariage aurait donc de grands charmes pour vous ?

LISETTE.

Eh bien, c'est encore *oui*, par exemple.

SILVIA.

Taisez-vous ; allez répondre vos impertinences ailleurs, et sachez que ce n'est pas à vous à juger de mon cœur par le vôtre.

LISETTE.

Mon cœur est fait comme celui de tout le monde. De quoi le vôtre s'avise-t-il de n'être fait comme celui de personne ?

SILVIA.

Je vous dis que, si elle osait, elle m'appellerait une originale.

LISETTE.

Si j'étais votre égale, nous verrions.

SILVIA.

Vous travaillez à me fâcher, Lisette.

LISETTE.

Ce n'est pas mon dessein. Mais dans le fond, voyons, quel mal ai-je fait de dire à monsieur Orgon que vous étiez bien aise d'être mariée ?

SILVIA.

Premièrement, c'est que tu n'as pas dit vrai ; je ne m'ennuie pas d'être fille.

LISETTE.

Cela est encore tout neuf.

SILVIA.

C'est qu'il n'est pas nécessaire que mon père croie me faire tant de plaisir en me mariant, parce que cela le fait agir avec une confiance qui ne servira peut-être de rien.

LISETTE.

Quoi ! vous n'épouserez pas celui qu'il vous destine ?

SILVIA.

Que sais-je ? peut-être ne me conviendra-t-il point, et cela m'inquiète.

LISETTE.

On dit que votre futur est un des plus honnêtes hommes du monde ; qu'il est bien fait, aimable, de bonne mine ; qu'on ne peut pas avoir plus d'esprit ; qu'on ne saurait être d'un meilleur caractère ; que voulez-vous de plus ? Peut-on se figurer de mariage plus doux, d'union plus délicieuse ?

SILVIA.

Délicieuse ! que tu es folle, avec tes expressions !

LISETTE.

Ma foi, madame, c'est qu'il est heureux qu'un amant de cette espèce-là veuille se marier dans les formes ; il n'y a presque point de fille, s'il lui faisait la cour, qui ne fût en danger de l'épouser sans cérémonie. Aimable, bien fait, voilà de quoi vivre pour l'amour ; sociable et spirituel, voilà pour l'entretien de la société. Pardi ! tout en sera bon, dans cet homme-là ; l'utile et l'agréable, tout s'y trouve.

SILVIA.

Oui, dans le portrait que tu en fais, et on dit qu'il y ressemble, mais c'est un *on dit*, et je pourrais bien n'être pas de ce sentiment-là, moi. Il est bel homme, dit-on, et c'est presque tant pis.

LISETTE.

Tant pis ! tant pis ! mais voilà une pensée bien hétéroclite !

SILVIA.

C'est une pensée de très bon sens. Volontiers un bel homme est fat ; je l'ai remarqué.

LISETTE.

Oh ! il a tort d'être fat ; mais il a raison d'être beau.

SILVIA.

On ajoute qu'il est bien fait ; passe !

LISETTE.

Oui-da ; cela est pardonnable.

SILVIA.

De beauté et de bonne mine, je l'en dispense ; ce sont là des agréments superflus.

LISETTE.

Vertuchoux ! si je me marie jamais, ce superflu-là sera mon nécessaire.

SILVIA.

Tu ne sais ce que tu dis. Dans le mariage, on a plus souvent affaire à l'homme raisonnable qu'à l'aimable homme ; en un mot, je ne lui demande qu'un bon caractère, et cela est plus difficile à trouver qu'on ne pense. On loue beaucoup le sien ; mais qui est-ce qui a vécu avec lui ? Les hommes ne se contrefont-ils pas, surtout quand ils ont de l'esprit ? N'en ai-je pas vu, moi, qui paraissaient avec leurs amis les meilleures gens du monde ? C'est la douceur, la raison, l'enjouement même, il n'y a pas jusqu'à leur physionomie qui ne soit garante de toutes les bonnes qualités qu'on leur trouve. « Monsieur un tel a l'air d'un galant homme, d'un homme bien raisonnable, disait-on tous les jours d'Ergaste. — Aussi l'est-il, répondait-on ; je l'ai répondu moi-même ; sa physionomie ne vous ment pas d'un mot. » Oui, fiez-vous-y à cette physionomie si douce, si prévenante, qui disparaît un quart d'heure après, pour faire place à un visage sombre, brutal, farouche, qui devient l'effroi de toute une maison ! Ergaste s'est marié ; sa femme, ses enfants, son domestique, ne lui connaissent encore

que ce visage-là, pendant qu'il promène partout ailleurs cette physionomie si aimable que nous lui voyons, et qui n'est qu'un masque qu'il prend au sortir de chez lui.

LISETTE.

Quel fantasque avec ses deux visages !

SILVIA.

N'est-on pas content de Léandre quand on le voit ? Eh bien, chez lui, c'est un homme qui ne dit mot, qui ne rit ni qui ne gronde ; c'est une âme glacée, solitaire, inaccessible. Sa femme ne la connaît point, n'a point de commerce avec elle ; elle n'est mariée qu'avec une figure qui sort d'un cabinet, qui vient à table et qui fait expirer de langueur, de froid et d'ennui, tout ce qui l'environne. N'est-ce pas là un mari bien amusant ?

LISETTE.

Je gèle au récit que vous m'en faites ; mais Tersandre, par exemple ?

SILVIA.

Oui, Tersandre ! Il venait l'autre jour de s'emporter contre sa femme ; j'arrive, on m'annonce, je vois un homme qui vient à moi les bras ouverts, d'un air serein, dégagé ; vous auriez dit qu'il sortait de la conversation la plus badine ; sa bouche et ses yeux riaient encore. Le fourbe ! Voilà ce que c'est que les hommes. Qui est-ce qui croit que sa femme est à plaindre avec lui ? Je la trouvai tout abattue, le teint plombé, avec des yeux qui venaient de pleurer ; je la trouvai comme je serai peut-être ; voilà mon portrait à venir ; je vais du moins risquer d'en être une copie. Elle me fit pitié, Lisette ; si j'allais te faire pitié aussi ! Cela est terrible ! qu'en dis-tu ? Songe à ce que c'est qu'un mari.

LISETTE.

Un mari, c'est un mari ; vous ne deviez pas finir par ce mot-là ; il me raccommode avec tout le reste.

SCÈNE II

MONSIEUR ORGON, SILVIA, LISETTE.

MONSIEUR ORGON.

Eh ! bonjour, ma fille ; la nouvelle que je viens t'annoncer te fera-t-elle plaisir ? Ton prétendu arrive aujourd'hui ; son père me l'apprend par cette lettre-ci. Tu ne me réponds rien ; tu me parais triste. Lisette de son côté baisse les yeux ; qu'est-ce que cela signifie ? Parle donc, toi ; de quoi s'agit-il ?

LISETTE.

Monsieur, un visage qui fait trembler, un autre qui fait mourir de froid, une âme gelée qui se tient à l'écart ; et puis le portrait d'une femme qui a le visage abattu, un teint plombé, des yeux bouffis et qui viennent de pleurer ; voilà, monsieur, tout ce que nous considérons avec tant de recueillement.

MONSIEUR ORGON.

Que veut dire ce galimatias ? Une âme ! un portrait ! Explique-toi donc ; je n'y entends rien.

SILVIA.

C'est que j'entretenais Lisette du malheur d'une femme maltraitée par son mari ; je lui citais celle de Tersandre, que je trouvai l'autre jour fort abattue, parce que son mari venait de la quereller, et je faisais là-dessus mes réflexions.

LISETTE.

Oui, nous parlions d'une physionomie qui va et qui vient ; nous disions qu'un mari porte un masque avec le monde, et une grimace avec sa femme.

MONSIEUR ORGON.

De tout cela, ma fille, je comprends que le mariage t'alarme, d'autant plus que tu ne connais point Dorante.

LISETTE.

Premièrement, il est beau ; et c'est presque tant pis.

MONSIEUR ORGON.

Tant pis ! rêves-tu, avec ton tant pis ?

LISETTE.

Moi, je dis ce qu'on m'apprend ; c'est la doctrine de madame ; j'étudie sous elle.

MONSIEUR ORGON.

Allons, allons, il n'est pas question de tout cela. Tiens, ma chère enfant, tu sais combien je t'aime. Dorante vient pour t'épouser. Dans le dernier voyage que je fis en province, j'arrêtai ce mariage-là avec son père, qui est mon intime et ancien ami ; mais ce fut à condition que vous vous plairiez à tous deux, et que vous auriez entière liberté de vous expliquer là-dessus ; je te défends toute complaisance à mon égard. Si Dorante ne te convient point, tu n'as qu'à le dire, il repart ; si tu ne lui convenais pas, il repart de même.

LISETTE.

Un *duo* de tendresse en décidera, comme à l'Opéra : Vous me voulez, je vous veux ; vite un notaire ! ou bien : M'aimez-vous ? non ; ni moi non plus ; vite à cheval !

MONSIEUR ORGON.

Pour moi, je n'ai jamais vu Dorante ; il était absent quand j'étais chez son père ; mais sur tout le bien qu'on m'en a dit, je ne saurais craindre que vous vous remerciiez ni l'un ni l'autre.

SILVIA.

Je suis pénétrée de vos bontés, mon père. Vous me défendez toute complaisance, et je vous obéirai.

MONSIEUR ORGON.

Je te l'ordonne.

SILVIA.

Mais si j'osais, je vous proposerais, sur une idée qui me vient, de m'accorder une grâce qui me tranquilliserait tout à fait.

MONSIEUR ORGON.

Parle ; si la chose est faisable, je te l'accorde.

SILVIA.

Elle est très faisable ; mais je crains que ce ne soit abuser de vos bontés.

MONSIEUR ORGON.

Eh bien, abuse. Va, dans ce monde, il faut être un peu trop bon pour l'être assez.

LISETTE.

Il n'y a que le meilleur de tous les hommes qui puisse dire cela.

MONSIEUR ORGON.

Explique-toi, ma fille.

SILVIA.

Dorante arrive ici aujourd'hui ; si je pouvais le voir, l'examiner un peu sans qu'il me connût ! Lisette a de l'esprit, monsieur ; elle pourrait prendre ma place pour un peu de temps, et je prendrais la sienne.

MONSIEUR ORGON, à part.

Son idée est plaisante. (Haut.) Laisse-moi rêver un peu à ce que tu me dis là. (A part.) Si je la laisse faire, il doit arriver quelque chose de bien singulier. Elle ne s'y attend pas elle-même... (Haut.) Soit, ma fille, je te permets le déguisement. Es-tu bien sûre de soutenir le tien, Lisette ?

LISETTE.

Moi, monsieur, vous savez qui je suis ; essayez de m'en conter, et manquez de respect, si vous l'osez, à cette contenance-ci. Voilà un échantillon des bons airs avec lesquels je vous attends. Qu'en dites-vous ? hein ? retrouvez-vous Lisette ?

MONSIEUR ORGON.

Comment donc ! je m'y trompe actuellement moi-même. Mais il n'y a point de temps à perdre ; va t'ajuster suivant ton rôle. Dorante peut nous surprendre. Hâtez-vous, et qu'on donne le mot à toute la maison.

SILVIA.

Il ne me faut presque qu'un tablier.

LISETTE.

Et moi, je vais à ma toilette ; venez m'y coiffer, Lisette, pour vous accoutumer à vos fonctions ; un peu d'attention à votre service, s'il vous plaît.

SILVIA.

Vous serez contente, marquise ; marchons !

SCÈNE III

MARIO, MONSIEUR ORGON, SILVIA.

MARIO.

Ma sœur, je te félicite de la nouvelle que j'apprends ; nous allons voir ton amant, dit-on.

SILVIA.

Oui, mon frère ; mais je n'ai pas le temps de m'arrêter ; j'ai des affaires sérieuses, et mon père vous les dira ; je vous quitte.

SCÈNE IV

MONSIEUR ORGON, MARIO.

MONSIEUR ORGON.

Ne l'amusez pas, Mario ; venez, vous saurez de quoi il s'agit.

MARIO.

Qu'y a-t-il de nouveau, monsieur ?

MONSIEUR ORGON.

Je commence par vous recommander d'être discret sur ce que je vais vous dire, au moins.

MARIO.

Je suivrai vos ordres.

MONSIEUR ORGON.

Nous verrons Dorante aujourd'hui ; mais nous ne le verrons que déguisé.

MARIO.

Déguisé ! Viendra-t-il en partie de masque ? lui donnerez-vous le bal ?

MONSIEUR ORGON.

Écoutez l'article de la lettre du père : Hum... « Je ne sais au reste ce que vous penserez d'une imagination qui est venue à mon fils : elle est bizarre, il en convient lui-même ; mais le motif est pardonnable et même délicat ; c'est qu'il m'a prié de lui permettre de n'arriver d'abord chez

vous que sous la figure de son valet, qui, de son côté, fera le personnage de son maître. »

MARIO.

Ah ! ah ! cela sera plaisant.

MONSIEUR ORGON.

Écoutez le reste... « Mon fils sait combien l'engagement qu'il va prendre est sérieux ; il espère, dit-il, sous ce déguisement de peu de durée, saisir quelques traits du caractère de notre future et la mieux connaître, pour se régler ensuite sur ce qu'il doit faire, suivant la liberté que nous sommes convenus de leur laisser. Pour moi, qui m'en fie bien à ce que vous m'avez dit de votre aimable fille, j'ai consenti à tout, en prenant la précaution de vous avertir, quoiqu'il m'ait demandé le secret de votre côté. Vous en userez là-dessus avec la future comme vous le jugerez à propos... » Voilà ce que le père m'écrit. Ce n'est pas le tout, voici ce qui arrive ; c'est que votre sœur, inquiète de son côté sur le chapitre de Dorante, dont elle ignore le secret, m'a demandé de jouer ici la même comédie, et cela précisément pour observer Dorante, comme Dorante veut l'observer. Qu'en dites-vous ? Savez-vous rien de plus particulier que cela ? Actuellement, la maîtresse et la suivante se travestissent. Que me conseillez-vous, Mario ? Avertirai-je votre sœur, ou non ?

MARIO.

Ma foi, monsieur, puisque les choses prennent ce train-là, je ne voudrais pas les déranger, et je respecterais l'idée qui leur est venue à l'un et à l'autre ; il faudra bien qu'ils se parlent souvent tous deux sous ce déguisement. Voyons si leur cœur ne les avertirait pas de ce qu'ils valent.

Peut-être que Dorante prendra du goût pour ma sœur, toute soubrette qu'elle sera, et cela serait charmant pour elle.

MONSIEUR ORGON.

Nous verrons un peu comment elle se tirera d'intrigue.

MARIO.

C'est une aventure qui ne saurait manquer de nous divertir. Je veux me trouver au début et les agacer tous deux.

SCÈNE V

SILVIA, MONSIEUR ORGON, MARIO.

SILVIA.

Me voilà, monsieur ; ai-je mauvaise grâce en femme de chambre ? Et vous, mon frère, vous savez de quoi il s'agit, apparemment. Comment me trouvez-vous ?

MARIO.

Ma foi, ma sœur, c'est autant de pris que le valet ; mais tu pourrais bien aussi escamoter Dorante à ta maîtresse.

SILVIA.

Franchement, je ne haïrais pas de lui plaire sous le personnage que je joue ; je ne serais pas fâchée de subjuguer sa raison, de l'étourdir un peu sur la distance qu'il y aura de lui à moi. Si mes charmes font ce coup-là, ils me feront plaisir ; je les estimerai. D'ailleurs, cela m'aiderait à démêler Dorante. A l'égard de son valet, je ne crains pas ses soupirs ; ils n'oseront m'aborder ; il y aura

quelque chose dans ma physionomie qui inspirera plus de respect que d'amour à ce faquin-là.

MARIO.

Allons doucement, ma sœur ; ce faquin-là sera votre égal.

MONSIEUR ORGON.

Et ne manquera pas de t'aimer.

SILVIA.

Eh bien, l'honneur de lui plaire ne me sera pas inutile ; les valets sont naturellement indiscrets ; l'amour est babillard, et j'en ferai l'historien de son maître.

UN VALET.

Monsieur, il vient d'arriver un domestique qui demande à vous parler ; il est suivi d'un crocheteur qui porte une valise.

MONSIEUR ORGON.

Qu'il entre ; c'est sans doute le valet de Dorante, son maître peut être resté au bureau pour affaires. Où est Lisette ?

SILVIA.

Lisette s'habille, et, devant son miroir, nous trouve très imprudents de lui livrer Dorante ; elle aura bientôt fait.

MONSIEUR ORGON.

Doucement ! on vient.

SCÈNE VI

DORANTE, en valet, MONSIEUR ORGON, SILVIA, MARIO.

DORANTE.

Je cherche monsieur Orgon ; n'est-ce pas à lui que j'ai l'honneur de faire la révérence ?

MONSIEUR ORGON.

Oui, mon ami, c'est à lui-même.

DORANTE.

Monsieur, vous avez sans doute reçu de nos nouvelles ; j'appartiens à monsieur Dorante qui me suit, et qui m'envoie toujours devant, vous assurer de ses respects, en attendant qu'il vous en assure lui-même.

MONSIEUR ORGON.

Tu fais ta commission de fort bonne grâce. Lisette, que dis-tu de ce garçon-là ?

SILVIA.

Moi, monsieur, je dis qu'il est le bienvenu, et qu'il promet.

DORANTE.

Vous avez bien de la bonté ; je fais du mieux qu'il m'est possible.

MARIO.

Il n'est pas mal tourné, au moins ; ton cœur n'a qu'à se bien tenir, Lisette.

SILVIA.

Mon cœur ! c'est bien des affaires.

DORANTE.

Ne vous fâchez pas, mademoiselle ; ce que dit monsieur ne m'en fait point accroire.

SILVIA.

Cette modestie-là me plaît ; continuez de même.

MARIO.

Fort bien ! Mais il me semble que ce nom de mademoiselle qu'il te donne est bien sérieux. Entre gens comme vous, le style des compliments ne doit pas être si grave ; vous seriez toujours sur

le qui-vive ; allons, traitez-vous plus commodément. Tu as nom Lisette ; et toi, mon garçon, comment t'appelles-tu ?

DORANTE.

Bourguignon, monsieur, pour vous servir.

SILVIA.

Eh bien, Bourguignon, soit !

DORANTE.

Va donc pour Lisette ; je n'en serai pas moins votre serviteur.

MARIO.

Votre serviteur ! ce n'est point encore là votre jargon ; c'est *ton serviteur* qu'il faut dire.

MONSIEUR ORGON.

Ah ! ah ! ah ! ah !

SILVIA, bas à Mario.

Vous me jouez, mon frère.

DORANTE.

A l'égard du tutoiement, j'attends les ordres de Lisette.

SILVIA.

Voilà la glace rompue ! Fais comme tu voudras, Bourguignon, puisque cela divertit ces messieurs.

DORANTE.

Je t'en remercie, Lisette, et je réponds sur-le-champ à l'honneur que tu me fais.

MONSIEUR ORGON.

Courage, mes enfants ; si vous commencez à vous aimer, vous voilà débarrassés des cérémonies.

MARIO.

Oh ! doucement ; s'aimer, c'est une autre

affaire ; vous ne savez peut-être pas que j'en veux au cœur de Lisette, moi qui vous parle. Il est vrai qu'il m'est cruel ; mais je ne veux pas que Bourguignon aille sur mes brisées.

SILVIA.

Oui ! le prenez-vous sur ce ton-là ? Et moi, je veux que Bourguignon m'aime.

DORANTE.

Tu te fais tort de dire *je veux*, belle Lisette ; tu n'as pas besoin d'ordonner pour être servie.

MARIO.

Monsieur Bourguignon, vous avez pillé cette galanterie-là quelque part.

DORANTE.

Vous avez raison, monsieur ; c'est dans ses yeux que je l'ai prise.

MARIO.

Tais-toi, c'est encore pis ; je te défends d'avoir tant d'esprit.

SILVIA.

Il ne l'a pas à vos dépens ; et, s'il en trouve dans mes yeux, il n'a qu'à prendre.

MONSIEUR ORGON.

Mon fils, vous perdrez votre procès ; retirons-nous. Dorante va venir, allons le dire à ma fille ; et vous, Lisette, montrez à ce garçon l'appartement de son maître. Adieu, Bourguignon.

DORANTE.

Monsieur, vous me faites trop d'honneur.

SCÈNE VII

SILVIA, DORANTE.

SILVIA, à part.

Ils se donnent la comédie ; n'importe, mettons tout à profit, ce garçon-là n'est pas sot, et je ne plains pas la soubrette qui l'aura. Il va m'en conter, laissons-le dire, pourvu qu'il m'instruise.

DORANTE, à part.

Cette fille m'étonne ! Il n'y a point de femme au monde à qui sa physionomie ne fît honneur : faisons connaissance avec elle. (Haut.) Puisque nous sommes dans le style amical et que nous avons abjuré les façons, dis-moi, Lisette, ta maîtresse te vaut-elle ? Elle est bien hardie d'oser avoir une femme de chambre comme toi !

SILVIA.

Bourguignon, cette question-là m'annonce que, suivant la coutume, tu arrives avec l'intention de me dire des douceurs : n'est-il pas vrai ?

DORANTE.

Ma foi, je n'étais pas venu dans ce dessein-là, je te l'avoue. Tout valet que je suis, je n'ai jamais eu de grandes liaisons avec les soubrettes ; je n'aime pas l'esprit domestique ; mais, à ton égard, c'est une autre affaire. Comment donc ! tu me soumets ; je suis presque timide ; ma familiarité n'oserait s'apprivoiser avec toi ; j'ai toujours envie d'ôter mon chapeau de dessus ma tête, et quand je te tutoie, il me semble que je jure ; enfin, j'ai un penchant à te traiter avec des respects qui te feraient rire. Quelle espèce de suivante es-tu donc, avec ton air de princesse ?

SILVIA.

Tiens, tout ce que tu dis avoir senti en me voyant est précisément l'histoire de tous les valets qui m'ont vue.

DORANTE.

Ma foi, je ne serais pas surpris quand ce serait aussi l'histoire de tous les maîtres.

SILVIA.

Le trait est joli assurément ; mais, je te le répète encore, je ne suis point faite aux cajoleries de ceux dont la garde-robe ressemble à la tienne.

DORANTE.

C'est-à-dire que ma parure ne te plaît pas ?

SILVIA.

Non, Bourguignon ; laissons là l'amour, et soyons bons amis.

DORANTE.

Rien que cela ? Ton petit traité n'est composé que de deux clauses impossibles.

SILVIA, à part.

Quel homme pour un valet ! (Haut.) Il faut pourtant qu'il s'exécute ; on m'a prédit que je n'épouserais jamais qu'un homme de condition, et j'ai juré depuis de n'en écouter jamais d'autres.

DORANTE.

Parbleu ! cela est plaisant ; ce que tu as juré pour homme, je l'ai juré pour femme, moi ; j'ai fait serment de n'aimer sérieusement qu'une fille de condition.

SILVIA.

Ne t'écarte donc pas de ton projet.

DORANTE.

Je ne m'en écarte peut-être pas tant que nous

le croyons ; tu as l'air bien distingué, et l'on est quelquefois de condition sans le savoir.

SILVIA.

Ah ! ah ! ah ! je te remercierais de ton éloge, si ma mère n'en faisait pas les frais.

DORANTE.

Eh bien, venge-t'en sur la mienne, si tu me trouves assez bonne mine pour cela.

SILVIA, à part.

Il le mériterait. (Haut.) Mais ce n'est pas là de quoi il est question ; trêve de badinage ; c'est un homme de condition qui m'est prédit pour époux, et je n'en rabattrai rien.

DORANTE.

Parbleu ! si j'étais tel, la prédiction me menacerait ; j'aurais peur de la vérifier. Je n'ai point de foi à l'astrologie, mais j'en ai beaucoup à ton visage.

SILVIA, à part.

Il ne tarit point... (Haut.) Finiras-tu ? que t'importe la prédiction, puisqu'elle t'exclut ?

DORANTE.

Elle n'a pas prédit que je ne t'aimerais point.

SILVIA.

Non, mais elle a dit que tu n'y gagnerais rien, et moi, je te le confirme.

DORANTE.

Tu fais fort bien, Lisette, cette fierté-là te va à merveille, et, quoiqu'elle me fasse mon procès, je suis pourtant bien aise de te la voir ; je te l'ai souhaitée d'abord que je t'ai vue ; il te fallait encore cette grâce-là, et je me console d'y perdre, parce que tu y gagnes.

SILVIA, à part.

Mais, en vérité, voilà un garçon qui me surprend, malgré que j'en aie... (Haut.) Dis-moi, qui es-tu, toi qui me parles ainsi ?

DORANTE.

Le fils d'honnêtes gens qui n'étaient pas riches.

SILVIA.

Va, je te souhaite de bon cœur une meilleure situation que la tienne, et je voudrais y contribuer ; la fortune a tort avec toi.

DORANTE.

Ma foi, l'amour a plus tort qu'elle ; j'aimerais mieux qu'il me fût permis de te demander ton cœur, que d'avoir tous les biens du monde.

SILVIA, à part.

Nous voilà, grâce au ciel, en conversation réglée. (Haut.) Bourguignon, je ne saurais me fâcher des discours que tu me tiens ; mais, je t'en prie, changeons d'entretien. Venons à ton maître. Tu peux te passer de me parler d'amour, je pense.

DORANTE.

Tu pourrais bien te passer de m'en faire sentir, toi.

SILVIA.

Ah ! je me fâcherai ; tu m'impatientes. Encore une fois, laisse là ton amour.

DORANTE.

Quitte donc ta figure.

SILVIA, à part.

A la fin, je crois qu'il m'amuse... (Haut.) Eh bien, Bourguignon, tu ne veux donc pas finir ? Faudra-t-il que je te quitte ? (A part.) Je devrais déjà l'avoir fait.

DORANTE.

Attends, Lisette, je voulais moi-même te parler d'autre chose ; mais je ne sais plus ce que c'est.

SILVIA.

J'avais de mon côté quelque chose à te dire ; mais tu m'as fait perdre mes idées aussi, à moi.

DORANTE.

Je me rappelle de t'avoir demandé si ta maîtresse te valait.

SILVIA.

Tu reviens à ton chemin par un détour ; adieu.

DORANTE.

Eh ! non, te dis-je, Lisette ; il ne s'agit ici que de mon maître.

SILVIA.

Eh bien, soit ! je voulais te parler de lui aussi, et j'espère que tu voudras bien me dire confidemment ce qu'il est. Ton attachement pour lui m'en donne bonne opinion ; il faut qu'il ait du mérite, puisque tu le sers.

DORANTE.

Tu me permettras peut-être de te remercier de ce que tu me dis là, par exemple ?

SILVIA.

Veux-tu bien ne prendre pas garde à l'imprudence que j'ai eue de le dire ?

DORANTE.

Voilà encore de ces réponses qui m'emportent. Fais comme tu voudras, je n'y résiste point ; et je suis bien malheureux de me trouver arrêté par tout ce qu'il y a de plus aimable au monde.

SILVIA.

Et moi, je voudrais bien savoir comment il se

fait que j'ai la bonté de t'écouter ; car, assurément, cela est singulier.

DORANTE.

Tu as raison, notre aventure est unique.

SILVIA, à part.

Malgré tout ce qu'il m'a dit, je ne suis point partie, je ne pars point, me voilà encore, et je réponds ! En vérité, cela passe la raillerie. (Haut.) Adieu.

DORANTE.

Achevons donc ce que nous voulions dire.

SILVIA.

Adieu, te dis-je ; plus de quartier. Quand ton maître sera venu, je tâcherai, en faveur de ma maîtresse, de le connaître par moi-même, s'il en vaut la peine. En attendant, tu vois cet appartement ; c'est le vôtre.

DORANTE.

Tiens, voici mon maître.

SCÈNE VIII

DORANTE, SILVIA, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Ah ! te voilà, Bourguignon ! Mon porte-manteau et toi, avez-vous été bien reçus ?

DORANTE.

Il n'était pas possible qu'on nous reçût mal, monsieur.

ARLEQUIN.

Un domestique là-bas m'a dit d'entrer ici, et qu'on allait avertir mon beau-père qui était avec ma femme.

SILVIA.

Vous voulez dire monsieur Orgon et sa fille, sans doute, monsieur !

ARLEQUIN.

Eh! oui, mon beau-père et ma femme, autant vaut. Je viens pour épouser, et ils m'attendent pour être mariés ; cela est convenu ; il ne manque plus que la cérémonie, qui est une bagatelle.

SILVIA.

C'est une bagatelle qui vaut bien la peine qu'on y pense.

ARLEQUIN.

Oui ; mais quand on y a pensé, on n'y pense plus.

SILVIA, bas à Dorante.

Bourguignon, on est homme de mérite à bon marché chez vous, ce me semble.

ARLEQUIN.

Que dites-vous là à mon valet, la belle ?

SILVIA.

Rien ; je lui dis seulement que je vais faire descendre monsieur Orgon.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ne pas dire mon beau-père, comme moi ?

SILVIA.

C'est qu'il ne l'est pas encore.

DORANTE.

Elle a raison, monsieur ; le mariage n'est pas fait.

ARLEQUIN.

Eh bien, me voilà pour le faire.

DORANTE.

Attendez donc qu'il soit fait.

ARLEQUIN.

Pardi ! voilà bien des façons pour un beau-père de la veille ou du lendemain.

SILVIA.

En effet, quelle si grande différence y a-t-il entre être marié ou ne l'être pas ? Oui, monsieur, nous avons tort, et je cours informer votre beau-père de votre arrivée.

ARLEQUIN.

Et ma femme aussi, je vous prie. Mais avant que de partir, dites-moi une chose : vous qui êtes si jolie, n'êtes-vous pas la soubrette de l'hôtel ?

SILVIA.

Vous l'avez dit.

ARLEQUIN.

C'est fort bien fait ; je m'en réjouis. Croyez-vous que je plaise ici ? Comment me trouvez-vous ?

SILVIA.

Je vous trouve... plaisant.

ARLEQUIN.

Bon, tant mieux ! entretenez-vous dans ce sentiment-là ; il pourra trouver sa place.

SILVIA.

Vous êtes bien modeste de vous en contenter. Mais je vous quitte ; il faut qu'on ait oublié d'avertir votre beau-père, car assurément il serait venu, et je vais le chercher.

ARLEQUIN.

Dites-lui que je l'attends avec affection.

SILVIA, à part.

Que le sort est bizarre ! aucun de ces deux hommes n'est à sa place.

SCÈNE IX

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Eh bien, monsieur, mon commencement va bien ; je plais déjà à la soubrette.

DORANTE.

Butor que tu es !

ARLEQUIN.

Pourquoi donc ? mon entrée a été si gentille !

DORANTE.

Tu m'avais tant promis de laisser là tes façons de parler sottes et triviales ! je t'avais donné de si bonnes instructions ! Je ne t'avais recommandé que d'être sérieux. Va, je vois bien que je suis un étourdi de m'en être fié à toi.

ARLEQUIN.

Je ferai encore mieux dans la suite ; et, puisque le sérieux n'est pas suffisant, je donnerai du mélancolique ; je pleurerai, s'il le faut.

DORANTE.

Je ne sais plus où j'en suis ; cette aventure-ci m'étourdit. Que faut-il que je fasse ?

ARLEQUIN.

Est-ce que la fille n'est pas plaisante ?

DORANTE.

Tais-toi ; voici monsieur Orgon qui vient.

SCÈNE X

MONSIEUR ORGON, DORANTE, ARLEQUIN.

MONSIEUR ORGON.

Mon cher monsieur, je vous demande mille

pardons de vous avoir fait attendre ; mais ce n'est que de cet instant que j'apprends que vous êtes ici.

ARLEQUIN.

Monsieur, mille pardons ! c'est beaucoup trop ; il n'en faut qu'un, quand on n'a fait qu'une faute. Au surplus, tous mes pardons sont à votre service.

MONSIEUR ORGON.

Je tâcherai de n'en avoir pas besoin.

ARLEQUIN.

Vous êtes le maître, et moi, votre serviteur.

MONSIEUR ORGON.

Je suis, je vous assure, charmé de vous voir, et je vous attendais avec impatience.

ARLEQUIN.

Je serais d'abord venu ici avec Bourguignon ; mais quand on arrive de voyage, vous savez qu'on est si mal bâti ! et j'étais bien aise de me présenter dans un état plus ragoûtant.

MONSIEUR ORGON.

Vous y avez fort bien réussi. Ma fille s'habille ; elle a été un peu indisposée ; en attendant qu'elle descende, voulez-vous vous rafraîchir ?

ARLEQUIN.

Oh ! je n'ai jamais refusé de trinquer avec personne.

MONSIEUR ORGON.

Bourguignon, ayez soin de vous, mon garçon.

ARLEQUIN.

Le gaillard est gourmet ; il boira du meilleur.

MONSIEUR ORGON.

Qu'il ne l'épargne pas.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE
LISETTE, MONSIEUR ORGON.

MONSIEUR ORGON.

Eh bien, que me veux-tu, Lisette ?

LISETTE.

J'ai à vous entretenir un moment.

MONSIEUR ORGON.

De quoi s'agit-il ?

LISETTE.

De vous dire l'état où sont les choses, parce qu'il est important que vous en soyez éclairci, afin que vous n'ayez point à vous plaindre de moi.

MONSIEUR ORGON.

Ceci est donc bien sérieux ?

LISETTE.

Oui, très sérieux. Vous avez consenti au déguisement de Mlle Silvia : moi-même je l'ai trouvé d'abord sans conséquence ; mais je me suis trompée.

MONSIEUR ORGON.

Et de quelle conséquence est-il donc ?

LISETTE.

Monsieur, on a de la peine à se louer soi-même ; mais, malgré toutes les règles de la modestie, il

faut pourtant que je vous dise que, si vous ne mettez ordre à ce qui arrive, votre prétendu n'aura plus de cœur à donner à mademoiselle votre fille. Il est temps qu'elle se déclare, cela presse ; car, un jour plus tard, je n'en réponds plus.

MONSIEUR ORGON.

Eh ! d'où vient qu'il ne voudra plus de ma fille, quand il la connaîtra ? Te défies-tu de ses charmes ?

LISETTE.

Non ; mais vous ne vous défiez pas assez des miens. Je vous avertis qu'ils vont leur train, et je ne vous conseille pas de les laisser faire.

MONSIEUR ORGON.

Je vous en fais mes compliments, Lisette. (Il rit.) Ah ! ah ! ah !

LISETTE.

Nous y voilà ; vous plaisantez, monsieur ; vous vous moquez de moi ; j'en suis fâchée, car vous y serez pris.

MONSIEUR ORGON.

Ne t'en embarrasse pas, Lisette ; va ton chemin.

LISETTE.

Je vous le répète encore, le cœur de Dorante va bien vite. Tenez, actuellement, je lui plais beaucoup ; ce soir, il m'aimera ; il m'adorera demain. Je ne le mérite pas, il est de mauvais goût, vous en direz ce qu'il vous plaira, mais cela ne laissera pas que d'être. Voyez-vous ? demain, je me garantis adorée.

MONSIEUR ORGON.

Eh bien, que vous importe ? S'il vous aime tant, qu'il vous épouse.

LISETTE.

Quoi ! vous ne l'en empêcheriez pas ?

MONSIEUR ORGON.

Non, foi d'homme d'honneur, si tu le mènes jusque-là.

LISETTE.

Monsieur, prenez-y garde. Jusqu'ici je n'ai pas aidé à mes appas, je les ai laissés faire tout seuls, j'ai ménagé sa tête : si je m'en mêle, je la renverse ; il n'y aura plus de remède.

MONSIEUR ORGON.

Renverse, ravage, brûle, enfin épouse ; je te le permets, si tu le peux.

LISETTE.

Sur ce pied-là, je compte ma fortune faite.

MONSIEUR ORGON.

Mais, dis-moi : ma fille t'a-t-elle parlé ? Que pense-t-elle de son prétendu ?

LISETTE.

Nous n'avons encore guère trouvé le moment de nous parler, car ce prétendu m'obsède ; mais, à vue de pays, je ne la crois pas contente ; je la trouve triste, rêveuse, et je m'attends bien qu'elle me priera de le rebuter.

MONSIEUR ORGON.

Et moi, je te le défends. J'évite de m'expliquer avec elle : j'ai mes raisons pour faire durer ce déguisement ; je veux qu'elle examine son futur plus à loisir. Mais le valet, comment se gouverne-t-il ? ne se mêle-t-il pas d'aimer ma fille ?

LISETTE.

C'est un original ; j'ai remarqué qu'il fait

l'homme de conséquence avec elle, parce qu'il est bien tourné ; il la regarde et soupire.

MONSIEUR ORGON.

Et cela la fâche ?

LISETTE.

Mais... elle rougit.

MONSIEUR ORGON.

Bon ! tu te trompes ; les regards d'un valet ne l'embarrassent pas jusque-là.

LISETTE.

Monsieur, elle rougit.

MONSIEUR ORGON.

C'est donc d'indignation.

LISETTE.

A la bonne heure !

MONSIEUR ORGON.

Eh bien, quand tu lui parleras, dis-lui que tu soupçonnes ce valet de la prévenir contre son maître, et si elle se fâche, ne t'en inquiète point ; ce sont mes affaires. Mais voici Dorante, qui te cherche apparemment.

SCÈNE II

LISETTE, ARLEQUIN, MONSIEUR ORGON.

ARLEQUIN.

Ah ! je vous trouve, merveilleuse dame ; je vous demandais à tout le monde. Serviteur, cher beau-père, ou peu s'en faut.

MONSIEUR ORGON.

Serviteur. Adieu, mes enfants ; je vous laisse ensemble ; il est bon que vous vous aimiez un peu avant de vous marier.

ARLEQUIN.

Je ferais bien ces deux besognes-là à la fois, monsieur.

MONSIEUR ORGON.

Point d'impatience ; adieu.

SCÈNE III

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Madame, il dit que je ne m'impatiente pas ; il en parle bien à son aise, le bonhomme !

LISETTE.

J'ai de la peine à croire qu'il vous en coûte tant d'attendre, monsieur ; c'est par galanterie que vous faites l'impatient ; à peine êtes-vous arrivé ! Votre amour ne saurait être bien fort ; ce n'est tout au plus qu'un amour naissant.

ARLEQUIN.

Vous vous trompez, prodige de nos jours ; un amour de votre façon ne reste pas longtemps au berceau ; votre premier coup d'œil a fait naître le mien, le second lui a donné des forces et le troisième l'a rendu grand garçon ; tâchons de l'établir au plus vite ; ayez soin de lui, puisque vous êtes sa mère.

LISETTE.

Trouvez-vous qu'on le maltraite ? Est-il si abandonné ?

ARLEQUIN.

En attendant qu'il soit pourvu, donnez-lui seulement votre belle main blanche, pour l'amuser un peu.

LISETTE.

Tenez donc, petit importun, puisqu'on ne saurait avoir la paix qu'en vous amusant.

ARLEQUIN, en lui baisant la main.

Cher joujou de mon âme ! cela me réjouit comme du vin délicieux. Quel dommage de n'en avoir que roquille !

LISETTE.

Allons, arrêtez-vous ; vous êtes trop avide.

ARLEQUIN.

Je ne demande qu'à me soutenir, en attendant que je vive.

LISETTE.

Ne faut-il pas avoir de la raison ?

ARLEQUIN.

De la raison ! hélas ! je l'ai perdue ; vos beaux yeux sont les filous qui me l'ont volée.

LISETTE.

Mais est-il possible que vous m'aimiez tant ? je ne saurais me le persuader.

ARLEQUIN.

Je ne me soucie pas de ce qui est possible, moi ; mais je vous aime comme un perdu, et vous verrez bien dans votre miroir que cela est juste.

LISETTE.

Mon miroir ne servirait qu'à me rendre plus incrédule.

ARLEQUIN.

Ah ! mignonne adorable ! votre humilité ne serait donc qu'une hypocrite !

LISETTE.

Quelqu'un vient à nous ; c'est votre valet.

SCÈNE IV

DORANTE, ARLEQUIN, LISETTE.

DORANTE.

Monsieur, pourrais-je vous entretenir un moment?

ARLEQUIN.

Non ; maudite soit la valetaille qui ne saurait nous laisser en repos !

LISETTE.

Voyez ce qu'il vous veut, monsieur.

DORANTE.

Je n'ai qu'un mot à vous dire.

ARLEQUIN.

Madame, s'il en dit deux, son congé sera le troisième. Voyons.

DORANTE, bas à Arlequin.

Viens donc, impertinent[1].

ARLEQUIN, bas à Dorante.

Ce sont des injures, et non pas des mots, cela... (A Lisette.) Ma reine, excusez.

LISETTE.

Faites, faites.

DORANTE, bas.

Débarrasse-moi de tout ceci ; ne te livre point ; parais sérieux et rêveur, et même mécontent ; entends-tu ?

ARLEQUIN.

Oui, mon ami ; ne vous inquiétez pas, et retirez-vous.

[1] L'acteur qui joue Dorante donne un coup de pied dans le derrière à son valet, pendant que Lisette ne les voit pas.

SCÈNE V

ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN.

Ah ! madame, sans lui j'allais vous dire de belles choses, et je n'en trouverai plus que de communes à cette heure, hormis mon amour qui est extraordinaire. Mais, à propos de mon amour, quand est-ce que le vôtre lui tiendra compagnie ?

LISETTE.

Il faut espérer que cela viendra.

ARLEQUIN.

Et croyez-vous que cela vienne bientôt ?

LISETTE.

La question est vive ; savez-vous bien que vous m'embarrassez ?

ARLEQUIN.

Que voulez-vous ? Je brûle et je crie au feu.

LISETTE.

S'il m'était permis de m'expliquer si vite...

ARLEQUIN.

Je suis du sentiment que vous le pouvez en conscience.

LISETTE.

La retenue de mon sexe ne le veut pas.

ARLEQUIN.

Ce n'est donc pas la retenue d'à présent ; elle donne bien d'autres permissions.

LISETTE.

Mais, que me demandez-vous ?

ARLEQUIN.

Dites-moi un petit brin que vous m'aimez. Tenez, je vous aime, moi ; faites l'écho ; répétez, princesse.

LISETTE.

Quel insatiable ! Eh bien, monsieur, je vous aime.

ARLEQUIN.

Eh bien, madame, je me meurs ; mon bonheur me confond, j'ai peur d'en courir les champs. Vous m'aimez ! cela est admirable !

LISETTE.

J'aurais lieu à mon tour d'être étonnée de la promptitude de votre hommage. Peut-être m'aimerez-vous moins quand nous nous connaîtrons mieux.

ARLEQUIN.

Ah ! madame, quand nous en serons là, j'y perdrai beaucoup ; il y aura bien à décompter.

LISETTE.

Vous me croyez plus de qualités que je n'en ai.

ARLEQUIN.

Et vous, madame, vous ne savez pas les miennes, et je ne devrais vous parler qu'à genoux.

LISETTE.

Souvenez-vous qu'on n'est pas le maître de son sort.

ARLEQUIN.

Les pères et mères font tout à leur tête.

LISETTE.

Pour moi, mon cœur vous aurait choisi, dans quelque état que vous eussiez été.

ARLEQUIN.

Il a beau jeu pour me choisir encore.

LISETTE.

Puis-je me flatter que vous soyez de même à mon égard ?

ARLEQUIN.

Hélas ! quand vous ne seriez que Perrette ou Margot ; quand je vous aurais vue, le martinet à la main, descendre à la cave, vous auriez toujours été ma princesse.

LISETTE.

Puissent de si beaux sentiments être durables !

ARLEQUIN.

Pour les fortifier de part et d'autre, jurons-nous de nous aimer toujours, en dépit de toutes les fautes d'orthographe que vous aurez faites sur mon compte.

LISETTE.

J'ai plus d'intérêt à ce serment-là que vous, et je le fais de tout mon cœur.

ARLEQUIN se met à genoux.

Votre bonté m'éblouit et je me prosterne devant elle.

LISETTE.

Arrêtez-vous ; je ne saurais vous souffrir dans cette posture-là, je serais ridicule de vous y laisser ; levez-vous. Voilà encore quelqu'un.

SCÈNE VI

LISETTE, ARLEQUIN, SILVIA.

LISETTE.

Que voulez-vous, Lisette ?

SILVIA.

J'aurais à vous parler, madame.

ARLEQUIN.

Ne voilà-t-il pas ! Eh ! m'amie, revenez dans un quart d'heure ; allez. Les femmes de chambre de mon pays n'entrent point qu'on ne les appelle.

SILVIA.

Monsieur, il faut que je parle à madame.

ARLEQUIN.

Mais voyez l'opiniâtre soubrette ! Reine de ma vie, renvoyez-la. Retournez-vous-en, ma fille. Nous avons ordre de nous aimer avant qu'on nous marie ; n'interrompez point nos fonctions.

LISETTE.

Ne pouvez-vous pas revenir dans un moment, Lisette ?

SILVIA.

Mais, madame...

ARLEQUIN.

Mais ! ce *mais*-là n'est bon qu'à me donner la fièvre.

SILVIA, à part.

Ah ! le vilain homme ! (Haut.) Madame, je vous assure que cela est pressé.

LISETTE.

Permettez donc que je m'en défasse, monsieur.

ARLEQUIN.

Puisque le diable le veut, et elle aussi... patience... je me promènerai en attendant qu'elle ait fait. Ah ! les sottes gens que nos gens !

SCÈNE VII

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

Je vous trouve admirable, de ne pas le renvoyer

tout d'un coup et de me faire essuyer les brutalités de cet animal-là.

LISETTE.

Pardi ! madame, je ne puis pas jouer deux rôles à la fois ; il faut que je paraisse ou la maîtresse ou la suivante, que j'obéisse ou que j'ordonne.

SILVIA.

Fort bien ; mais puisqu'il n'y est plus, écoutez-moi comme votre maîtresse. Vous voyez bien que cet homme-là ne me convient point.

LISETTE.

Vous n'avez pas eu le temps de l'examiner beaucoup.

SILVIA.

Êtes-vous folle avec votre examen ? Est-il nécessaire de le voir deux fois pour juger du peu de convenance ? En un mot, je n'en veux point. Apparemment mon père n'approuve pas la répugnance qu'il me voit ; car il me fuit et ne me dit mot. Dans cette conjoncture, c'est à vous à me tirer tout doucement d'affaire en témoignant adroitement à ce jeune homme que vous n'êtes pas dans le goût de l'épouser.

LISETTE.

Je ne saurais, madame.

SILVIA.

Vous ne sauriez ? Et qu'est-ce qui vous en empêche ?

LISETTE.

Monsieur Orgon me l'a défendu.

SILVIA.

Il vous l'a défendu ! Mais je ne reconnais point mon père à ce procédé-là !

LISETTE.

Positivement défendu.

SILVIA.

Eh bien, je vous charge de lui dire mes dégoûts et de l'assurer qu'ils sont invincibles ; je ne saurais me persuader qu'après cela il veuille pousser les choses plus loin.

LISETTE.

Mais, madame, le futur, qu'a-t-il donc de si désagréable, de si rebutant ?

SILVIA.

Il me déplaît, vous dis-je, et votre peu de zèle aussi.

LISETTE.

Donnez-vous le temps de voir ce qu'il est ; voilà tout ce qu'on vous demande.

SILVIA.

Je le hais assez, sans prendre du temps pour le haïr davantage.

LISETTE.

Son valet, qui fait l'important, ne vous aurait-il point gâté l'esprit sur son compte ?

SILVIA.

Hum ! la sotte ! son valet a bien affaire ici !

LISETTE.

C'est que je me méfie de lui, car il est raisonneur.

SILVIA.

Finissez vos portraits ; on n'en a que faire. J'ai soin que ce valet me parle peu, et dans le peu qu'il m'a dit, il ne m'a jamais rien dit que de très sage.

LISETTE.

Je crois qu'il est homme à vous avoir conté des histoires maladroites pour faire briller son bel esprit.

SILVIA.

Mon déguisement ne m'expose-t-il pas à m'entendre dire de jolies choses ? A qui en avez-vous ? D'où vous vient la manie d'imputer à ce garçon une répugnance à laquelle il n'a point de part ? Car enfin, vous m'obligez à le justifier ; il n'est pas question de le brouiller avec son maître ni d'en faire un fourbe, pour me faire une imbécile, moi, qui écoute ses histoires.

LISETTE.

Oh ! madame, dès que vous le défendez sur ce ton-là, et que cela va jusqu'à vous fâcher, je n'ai plus rien à dire.

SILVIA.

Dès que je le défends sur ce ton-là ! Qu'est-ce que c'est que le ton dont vous dites cela vous-même ? Qu'entendez-vous par ce discours ? Que se passe-t-il dans votre esprit ?

LISETTE.

Je dis, madame, que je ne vous ai jamais vue comme vous êtes et que je ne conçois rien à votre aigreur. Eh bien, si ce valet n'a rien dit, à la bonne heure ; il ne faut pas vous emporter pour le justifier ; je vous crois, voilà qui est fini ; je ne m'oppose pas à la bonne opinion que vous en avez, moi.

SILVIA.

Voyez-vous le mauvais esprit ! comme elle tourne les choses ! Je me sens dans une indignation... qui... va jusqu'aux larmes.

LISETTE.

En quoi donc, madame ? Quelle finesse entendez-vous à ce que je dis ?

SILVIA.

Moi, j'y entends finesse ! moi, je vous querelle pour lui ! j'ai bonne opinion de lui ! Vous me manquez de respect jusque-là ! Bonne opinion, juste ciel ! bonne opinion ! Que faut-il que je réponde à cela ? Qu'est-ce que cela veut dire ? A qui parlez-vous ? Qui est-ce qui est à l'abri de ce qui m'arrive ? Où en sommes-nous ?

LISETTE.

Je n'en sais rien ; mais je ne reviendrai de longtemps de la surprise où vous me jetez.

SILVIA.

Elle a des façons de parler qui me mettent hors de moi. Retirez-vous ; vous m'êtes insupportable ; laissez-moi ; je prendrai d'autres mesures.

SCÈNE VIII

SILVIA, seule.

Je frissonne encore de ce que je lui ai entendu dire. Avec quelle impudence les domestiques ne nous traitent-ils pas dans leur esprit ! Comme ces gens-là vous dégradent ! Je ne saurais m'en remettre ; je n'oserais songer aux termes dont elle s'est servie, ils me font toujours peur. Il s'agit d'un valet ! Ah ! l'étrange chose ! Écartons l'idée dont cette insolente est venue me noircir l'imagination. Voici Bourguignon, voilà cet objet en question pour lequel je m'emporte ; mais ce n'est pas sa faute, le pauvre garçon ! et je ne dois pas m'en prendre à lui.

SCÈNE IX

DORANTE, SILVIA.

DORANTE.

Lisette, quelque éloignement que tu aies pour moi, je suis forcé de te parler ; je crois que j'ai à me plaindre de toi.

SILVIA.

Bourguignon, ne nous tutoyons plus, je t'en prie.

DORANTE.

Comme tu voudras.

SILVIA.

Tu n'en fais pourtant rien.

DORANTE.

Ni toi non plus ; tu me dis : *je t'en prie.*

SILVIA.

C'est que cela m'est échappé.

DORANTE.

Eh bien, crois-moi, parlons comme nous pourrons ; ce n'est pas la peine de nous gêner pour le peu de temps que nous avons à nous voir.

SILVIA.

Est-ce que ton maître s'en va ? Il n'y aurait pas grande perte.

DORANTE.

Ni à moi non plus, n'est-il pas vrai ? J'achève ta pensée.

SILVIA.

Je l'achèverais bien moi-même, si j'en avais envie ; mais je ne songe pas à toi.

DORANTE.

Et moi, je ne te perds point de vue.

SILVIA.

Tiens, Bourguignon, une bonne fois pour toutes, demeure, va-t'en, reviens, tout cela doit m'être indifférent, et me l'est en effet ; je ne te veux ni bien ni mal ; je ne te hais, ni ne t'aime, ni ne t'aimerai, à moins que l'esprit ne me tourne. Voilà mes dispositions ; ma raison ne m'en permet point d'autres, et je devrais me dispenser de te le dire.

DORANTE.

Mon malheur est inconcevable. Tu m'ôtes peut-être tout le repos de ma vie.

SILVIA.

Quelle fantaisie il s'est allé mettre dans l'esprit ! Il me fait de la peine. Reviens à toi. Tu me parles, je te réponds ; c'est beaucoup, c'est trop même ; tu peux m'en croire, et, si tu étais instruit, en vérité, tu serais content de moi ; tu me trouverais d'une bonté sans exemple, d'une bonté que je blâmerais dans une autre. Je ne me la reproche pourtant pas ; le fond de mon cœur me rassure, ce que je fais est louable. C'est par générosité que je te parle ; mais il ne faut pas que cela dure ; ces générosités-là ne sont bonnes qu'en passant, et je ne suis pas faite pour me rassurer toujours sur l'innocence de mes intentions ; à la fin, cela ne ressemblerait plus à rien. Ainsi, finissons, Bourguignon ; finissons, je t'en prie. Qu'est-ce que cela signifie ? c'est se moquer ; allons, qu'il n'en soit plus parlé.

DORANTE.

Ah ! ma chère Lisette, que je souffre !

SILVIA.

Venons à ce que tu voulais me dire. Tu te plaignais de moi, quand tu es entré ; de quoi était-il question ?

DORANTE.

De rien, d'une bagatelle ; j'avais envie de te voir, et je crois que je n'ai pris qu'un prétexte.

SILVIA, à part.

Que dire à cela ? Quand je m'en fâcherais, il n'en serait ni plus ni moins.

DORANTE.

Ta maîtresse, en partant, a paru m'accuser de t'avoir parlé au désavantage de mon maître.

SILVIA.

Elle se l'imagine ; et, si elle t'en parle encore, tu peux le nier hardiment ; je me charge du reste.

DORANTE.

Eh ! ce n'est pas cela qui m'occupe.

SILVIA.

Si tu n'as que cela à me dire, nous n'avons plus que faire ensemble.

DORANTE.

Laisse-moi du moins le plaisir de te voir.

SILVIA.

Le beau motif qu'il me fournit là ! J'amuserai la passion de Bourguignon ! Le souvenir de tout ceci me fera bien rire un jour.

DORANTE.

Tu me railles, tu as raison ; je ne sais ce que je dis, ni ce que je te demande. Adieu.

SILVIA.

Adieu ; tu prends le bon parti... Mais, à propos

de tes adieux, il me reste encore une chose à savoir. Vous partez, m'as-tu dit ; cela est-il sérieux ?

DORANTE.

Pour moi, il faut que je parte ou que la tête me tourne.

SILVIA.

Je ne t'arrêtais pas pour cette réponse-là, par exemple.

DORANTE.

Et je n'ai fait qu'une faute ; c'est de n'être pas parti dès que je t'ai vue.

SILVIA, à part.

J'ai besoin à tout moment d'oublier que je l'écoute.

DORANTE.

Si tu savais, Lisette, l'état où je me trouve...

SILVIA.

Oh ! il n'est pas si curieux à savoir que le mien, je t'en assure.

DORANTE.

Que peux-tu me reprocher ? Je ne me propose pas de te rendre sensible.

SILVIA, à part.

Il ne faudrait pas s'y fier.

DORANTE.

Et que pourrais-je espérer en tâchant de me faire aimer ? Hélas ! quand même je posséderais ton cœur.

SILVIA.

Que le ciel m'en préserve ! quand tu le posséderais, tu ne le saurais pas ; et je ferais si bien que je ne le saurais pas moi-même. Tenez, quelle idée il lui vient là !

DORANTE.

Il est donc bien vrai que tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras ?

SILVIA.

Sans difficulté.

DORANTE.

Sans difficulté ! Qu'ai-je donc de si affreux ?

SILVIA.

Rien ; ce n'est pas là ce qui te nuit.

DORANTE.

Eh bien ! chère Lisette, dis-le-moi cent fois, que tu ne m'aimeras point.

SILVIA.

Oh ! je te l'ai assez dit ; tâche de me croire.

DORANTE.

Il faut que je croie ! Désespère une passion dangereuse, sauve-moi des effets que j'en crains ; tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras ; accable mon cœur de cette certitude-là. J'agis de bonne foi, donne-moi du secours contre moi-même ; il m'est nécessaire ; je te le demande à genoux.

(Il se jette à genoux. Dans ce moment, M. Orgon et Mario entrent, et ne disent mot.)

SCÈNE X

MONSIEUR ORGON, MARIO, SILVIA, DORANTE.

SILVIA.

Ah ! nous y voilà ! il ne manquait plus que cette façon-là à mon aventure. Que je suis malheureuse !

c'est ma facilité qui le place là. Lève-toi donc, Bourguignon, je t'en conjure ; il peut venir quelqu'un. Je dirai ce qu'il te plaira ; que me veux-tu ? je ne te hais point. Lève-toi ; je t'aimerais, si je pouvais ; tu ne me déplais point ; cela doit te suffire.

DORANTE.

Quoi ! Lisette, si je n'étais pas ce que je suis, si j'étais riche, d'une condition honnête, et que je t'aimasse autant que je t'aime, ton cœur n'aurait point de répugnance pour moi ?

SILVIA.

Assurément.

DORANTE.

Tu ne me haïrais pas ? Tu me souffrirais ?

SILVIA.

Volontiers. Mais lève-toi.

DORANTE.

Tu parais le dire sérieusement, et, si cela est, ma raison est perdue.

SILVIA.

Je dis ce que tu veux, et tu ne te lèves point.

MONSIEUR ORGON, s'approchant.

C'est bien dommage de vous interrompre ; cela va à merveille, mes enfants ; courage !

SILVIA.

Je ne saurais empêcher ce garçon de se mettre à genoux, monsieur. Je ne suis pas en état de lui en imposer, je pense.

MONSIEUR ORGON.

Vous vous convenez parfaitement bien tous deux ; mais j'ai à te dire un mot, Lisette, et vous reprendrez votre conversation quand nous serons partis. Vous le voulez bien, Bourguignon ?

DORANTE.

Je me retire, monsieur.

MONSIEUR ORGON.

Allez, et tâchez de parler de votre maître avec un peu plus de ménagement que vous ne faites.

DORANTE.

Moi, monsieur !

MARIO.

Vous-même, monsieur Bourguignon ; vous ne brillez pas trop dans le respect que vous avez pour votre maître, dit-on.

DORANTE.

Je ne sais ce qu'on veut dire.

MONSIEUR ORGON.

Adieu, adieu ; vous vous justifierez une autre fois.

SCÈNE XI

SILVIA, MONSIEUR ORGON, MARIO.

MONSIEUR ORGON.

Eh bien, Silvia, vous ne nous regardez pas ; vous avez l'air tout embarrassé.

SILVIA.

Moi, mon père ! et où serait le motif de mon embarras ? Je suis, grâce au ciel, comme à mon ordinaire ; je suis fâchée de vous dire que c'est une idée.

MARIO.

Il y a quelque chose, ma sœur, il y a quelque chose.

SILVIA.

Quelque chose dans votre tête, à la bonne heure, mon frère ; mais, dans la mienne, il n'y a que l'étonnement de ce que vous dites.

MONSIEUR ORGON.

C'est donc ce garçon qui vient de sortir qui t'inspire cette extrême antipathie que tu as pour son maître ?

SILVIA.

Qui ? le domestique de Dorante ?

MONSIEUR ORGON.

Le galant Bourguignon.

SILVIA.

Le galant Bourguignon, dont je ne savais pas l'épithète, ne me parle pas de lui.

MONSIEUR ORGON.

Cependant, on prétend que c'est lui qui le détruit auprès de toi, et c'est sur quoi j'étais bien aise de te parler.

SILVIA.

Ce n'est pas la peine, mon père ; personne au monde que son maître ne m'a donné l'aversion naturelle que j'ai pour lui.

MARIO.

Ma foi ! tu as beau dire, ma sœur ; elle est trop forte pour être naturelle, et quelqu'un y a aidé.

SILVIA, avec vivacité.

Avec quel air mystérieux vous me dites cela, mon frère ! Et qui est donc ce quelqu'un qui y a aidé ? Voyons.

MARIO.

Dans quelle humeur es-tu, ma sœur ? Comme tu t'emportes !

SILVIA.

C'est que je suis bien lasse de mon personnage, et je me serais déjà démasquée, si je n'avais pas craint de fâcher mon père.

MONSIEUR ORGON.

Gardez-vous-en bien, ma fille ; je viens ici pour vous le recommander. Puisque j'ai eu la complaisance de vous permettre votre déguisement, il faut, s'il vous plaît, que vous ayez celle de suspendre votre jugement sur Dorante, et de voir si l'aversion qu'on vous a donnée pour lui est légitime.

SILVIA.

Vous ne m'écoutez donc point, mon père ? Je vous dis qu'on ne me l'a point donnée.

MARIO.

Quoi ! ce babillard qui vient de sortir ne t'a pas un peu dégoûtée de lui ?

SILVIA, avec feu.

Que vos discours sont désobligeants ! m'a dégoûtée de lui ! dégoûtée ! J'essuie des expressions bien étranges ; je n'entends plus que des choses inouïes, qu'un langage inconcevable ; j'ai l'air embarrassé, il y a quelque chose ; et puis c'est le galant Bourguignon qui m'a dégoûtée. C'est tout ce qui vous plaira, mais je n'y entends rien.

MARIO.

Pour le coup, c'est toi qui es étrange. A qui en as-tu donc ? D'où vient que tu es si fort sur le qui-vive ? Dans quelle idée nous soupçonnes-tu ?

SILVIA.

Courage, mon frère ! Par quelle fatalité aujourd'hui ne pouvez-vous me dire un mot qui ne me

choque ? Quel soupçon voulez-vous qui me vienne ? Avez-vous des visions ?

MONSIEUR ORGON.

Il est vrai que tu es si agitée que je ne te reconnais point non plus. Ce sont apparemment ces mouvements-là qui sont cause que Lisette nous a parlé comme elle a fait. Elle accusait ce valet de ne t'avoir pas entretenue à l'avantage de son maître, et, « madame, nous a-t-elle dit, l'a défendu contre moi avec tant de colère que j'en suis encore toute surprise ». C'est sur ce mot de *surprise* que nous l'avons querellée ; mais ces gens-là ne savent pas la conséquence d'un mot.

SILVIA.

L'impertinente ! y a-t-il rien de plus haïssable que cette fille-là ? J'avoue que je me suis fâchée par un esprit de justice pour ce garçon.

MARIO.

Je ne vois point de mal à cela.

SILVIA.

Y a-t-il rien de plus simple ? Quoi ! parce que je suis équitable, que je veux qu'on ne nuise à personne, que je veux sauver un domestique du tort qu'on peut lui faire auprès de son maître, on dit que j'ai des emportements, des fureurs dont on est surprise ! Un moment après un mauvais esprit raisonne ; il faut se fâcher, il faut la faire taire, et prendre mon parti contre elle, à cause de la conséquence de ce qu'elle dit ! Mon parti ! J'ai donc besoin qu'on me défende, qu'on me justifie ! On peut donc mal interpréter ce que je fais ! Mais que fais-je ? de quoi m'accuse-t-on ? Instruisez-moi, je vous en conjure ; cela est sérieux. Me joue-t-on? se moque-t-on de moi ? Je ne suis pas tranquille.

MONSIEUR ORGON.

Doucement donc.

SILVIA.

Non, monsieur, il n'y a point de douceur qui tienne. Comment donc ! des surprises, des conséquences ! Eh ! qu'on s'explique ! que veut-on dire ? On accuse ce valet, et on a tort ; vous vous trompez tous, Lisette est une folle, il est innocent, et voilà qui est fini. Pourquoi donc m'en reparler encore ? Je suis outrée !

MONSIEUR ORGON.

Tu te retiens, ma fille ; tu aurais grande envie de me quereller aussi. Mais, faisons mieux ; il n'y a que ce valet qui soit suspect ici, Dorante n'a qu'à le chasser.

SILVIA.

Quel malheureux déguisement ! Surtout que Lisette ne m'approche pas ; je la hais plus que Dorante.

MONSIEUR ORGON.

Tu la verras, si tu veux ; mais tu dois être charmée que ce garçon s'en aille ; car il t'aime, et cela t'importune assurément.

SILVIA.

Je n'ai point à m'en plaindre ; il me prend pour une suivante, et il me parle sur ce ton-là ; mais il ne me dit pas ce qu'il veut, j'y mets bon ordre.

MARIO.

Tu n'en es pas tant la maîtresse que tu le dis bien.

MONSIEUR ORGON.

Ne l'avons-nous pas vu se mettre à genoux malgré toi ? N'as-tu pas été obligée, pour le faire lever, de lui dire qu'il ne te déplaisait pas ?

SILVIA, à part.

J'étouffe !

MARIO.

Encore a-t-il fallu, quand il t'a demandé si tu l'aimerais, que tu aies tendrement ajouté : « volontiers » ; sans quoi il y serait encore.

SILVIA.

L'heureuse apostille, mon frère ! Mais comme l'action m'a déplu, la répétition n'en est pas aimable. Ah çà, parlons sérieusement, quand finera la comédie que vous vous donnez sur mon compte ?

MONSIEUR ORGON.

La seule chose que j'exige de toi, ma fille, c'est de ne te déterminer à le refuser qu'avec connaissance de cause. Attends encore ; tu me remercieras du délai que je demande ; je t'en réponds.

MARIO.

Tu épouseras Dorante, et même avec inclination, je te le prédis... Mais, mon père, je vous demande grâce pour le valet.

SILVIA.

Pourquoi, grâce ? et moi, je veux qu'il sorte.

MONSIEUR ORGON.

Son maître en décidera ; allons-nous-en.

MARIO.

Adieu, adieu, ma sœur ; sans rancune !

SCÈNE XII

SILVIA, seule ; DORANTE, qui vient peu après.

SILVIA.

Ah ! que j'ai le cœur serré ! Je ne sais ce qui se

mêle à l'embarras où je me trouve ; toute cette aventure m'afflige : je me défie de tous les visages ; je ne suis contente de personne, je ne le suis pas de moi-même.

DORANTE.

Ah ! je te cherchais, Lisette.

SILVIA.

Ce n'était pas la peine de me trouver, car je te fuis, moi.

DORANTE, l'empêchant de sortir.

Arrête donc, Lisette ; j'ai à te parler pour la dernière fois ; il s'agit d'une chose de conséquence qui regarde tes maîtres.

SILVIA.

Va la dire à eux-mêmes ; je ne te vois jamais que tu ne me chagrines ; laisse-moi.

DORANTE.

Je t'en offre autant ; mais, écoute-moi, te dis-je ; tu vas voir les choses bien changer de face par ce que je te vais dire.

SILVIA.

Eh bien, parle donc ; je t'écoute, puisqu'il est arrêté que ma complaisance pour toi sera éternelle.

DORANTE.

Me promets-tu le secret ?

SILVIA.

Je n'ai jamais trahi personne.

DORANTE.

Tu ne dois la confidence que je vais te faire, qu'à l'estime que j'ai pour toi.

SILVIA.

Je le crois ; mais tâche de m'estimer sans me le dire, car cela sent le prétexte.

DORANTE.

Tu te trompes, Lisette; tu m'as promis le secret; achevons. Tu m'as vu dans de grands mouvements; je n'ai pu me défendre de t'aimer.

SILVIA.

Nous y voilà ; je me défendrai bien de t'entendre, moi ; adieu.

DORANTE.

Reste ; ce n'est plus Bourguignon qui te parle.

SILVIA.

Eh ! qui es-tu donc ?

DORANTE.

Ah, Lisette ! c'est ici que tu vas juger des peines qu'a dû ressentir mon cœur.

SILVIA.

Ce n'est pas à ton cœur que je parle, c'est à toi.

DORANTE.

Personne ne vient-il ?

SILVIA.

Non.

DORANTE.

L'état où sont toutes les choses me force à te le dire ; je suis trop honnête homme pour n'en pas arrêter le cours.

SILVIA.

Soit.

DORANTE.

Sache que celui qui est avec ta maîtresse n'est pas ce qu'on pense.

SILVIA, vivement.

Qui est-il donc ?

DORANTE.

Un valet.

SILVIA.

Après ?

DORANTE.

C'est moi qui suis Dorante.

SILVIA, à part.

Ah ! je vois clair dans mon cœur.

DORANTE.

Je voulais sous cet habit pénétrer un peu ce que c'était que ta maîtresse, avant de l'épouser. Mon père, en partant, me permit ce que j'ai fait, et l'événement m'en paraît un songe. Je hais la maîtresse dont je devais être l'époux, et j'aime la suivante qui ne devait trouver en moi qu'un nouveau maître. Que faut-il que je fasse à présent? Je rougis pour elle de le dire, mais ta maîtresse a si peu de goût qu'elle est éprise de mon valet au point qu'elle l'épousera si on la laisse faire. Quel parti prendre ?

SILVIA, à part.

Cachons-lui qui je suis... (Haut.) Votre situation est neuve assurément ! Mais, monsieur, je vous fais d'abord mes excuses de tout ce que mes discours ont pu avoir d'irrégulier dans nos entretiens.

DORANTE, vivement.

Tais-toi, Lisette ; tes excuses me chagrinent, elles me rappellent la distance qui nous sépare, et ne me la rendent que plus douloureuse.

SILVIA.

Votre penchant pour moi est-il sérieux ? m'aimez-vous jusque-là ?

DORANTE.

Au point de renoncer à tout engagement puisqu'il

ne m'est pas permis d'unir mon sort au tien ; et, dans cet état, la seule douceur que je pouvais goûter, c'était de croire que tu ne me haïssais pas.

SILVIA.

Un cœur qui m'a choisie dans la condition où je suis est assurément bien digne qu'on l'accepte, et je le payerais volontiers du mien si je ne craignais pas de le jeter dans un engagement qui lui ferait tort.

DORANTE.

N'as-tu pas assez de charmes, Lisette? y ajoutes-tu encore la noblesse avec laquelle tu me parles ?

SILVIA.

J'entends quelqu'un. Patientez encore sur l'article de votre valet ; les choses n'iront pas si vite ; nous nous reverrons, et nous chercherons les moyens de vous tirer d'affaire.

DORANTE.

Je suivrai tes conseils. (Il sort.)

SILVIA.

Allons, j'avais grand besoin que ce fût là Dorante.

SCÈNE XIII

SILVIA, MARIO.

MARIO.

Je viens te retrouver, ma sœur. Nous t'avons laissée dans des inquiétudes qui me touchent ; je veux t'en tirer ; écoute-moi.

SILVIA, vivement.

Ah ! vraiment, mon frère, il y a bien d'autres nouvelles !

MARIO.

Qu'est-ce que c'est ?

SILVIA.

Ce n'est point Bourguignon, mon frère ; c'est Dorante.

MARIO.

Duquel parlez-vous donc ?

SILVIA.

De lui, vous dis-je ; je viens de l'apprendre tout à l'heure. Il sort ; il me l'a dit lui-même.

MARIO.

Qui donc ?

SILVIA.

Vous ne m'entendez donc pas ?

MARIO.

Si j'y comprends rien, je veux mourir.

SILVIA.

Venez, sortons d'ici ; allons trouver mon père, il faut qu'il le sache. J'aurai besoin de vous aussi, mon frère. Il me vient de nouvelles idées ; il faudra feindre de m'aimer. Vous en avez déjà dit quelque chose en badinant ; mais surtout gardez bien le secret, je vous prie...

MARIO.

Oh ! je le garderai bien, car je ne sais ce que c'est.

SILVIA.

Allons, mon frère, venez ; ne perdons point de temps. Il n'est jamais rien arrivé d'égal à cela.

MARIO.

Je prie le ciel qu'elle n'extravague pas.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Hélas ! monsieur, mon très honoré maître, je vous en conjure...

DORANTE.

Encore !

ARLEQUIN.

Ayez compassion de ma bonne aventure ; ne portez point guignon à mon bonheur qui va son train si rondement ; ne lui fermez point le passage.

DORANTE.

Allons donc, misérable ; je crois que tu te moques de moi ; tu mériterais cent coups de bâton...

ARLEQUIN.

Je ne les refuse point, si je les mérite ; mais quand je les aurai reçus, permettez-moi d'en mériter d'autres. Voulez-vous que j'aille chercher le bâton ?

DORANTE.

Maraud !

ARLEQUIN.

Maraud, soit ; mais cela n'est point contraire à faire fortune.

DORANTE.

Ce coquin ! quelle idée lui prend !

ARLEQUIN.

Coquin est encore bon ; il me convient aussi ; un maraud n'est point déshonoré d'être appelé coquin ; mais un coquin peut faire un bon mariage.

DORANTE.

Comment, insolent ! tu veux que je laisse un honnête homme dans l'erreur, et que je souffre que tu épouses sa fille sous mon nom ? Écoute ; si tu me parles encore de cette impertinence-là, dès que j'aurai averti M. Orgon de ce que tu es, je te chasse ; entends-tu ?

ARLEQUIN.

Accommodons-nous ; cette demoiselle m'adore, elle m'idolâtre. Si je lui dis mon état de valet, et que, nonobstant, son tendre cœur soit toujours friand de la noce avec moi, ne laisserez-vous pas jouer les violons ?

DORANTE.

Dès qu'on te reconnaîtra, je ne m'en embarrasse plus.

ARLEQUIN.

Bon ; je vais de ce pas prévenir cette généreuse personne sur mon habit de caractère. J'espère que ce ne sera pas un galon de couleur qui nous brouillera ensemble, et que son amour me fera passer à la table en dépit du sort qui ne m'a mis qu'au buffet.

SCÈNE II

DORANTE, seul, et ensuite MARIO.

DORANTE.

Tout ce qui se passe ici, tout ce qui m'y est arrivé à moi-même, est incroyable... Je voudrais pourtant bien voir Lisette, et savoir le succès de ce qu'elle m'a promis de faire auprès de sa maîtresse pour me tirer d'embarras. Allons voir si je pourrai la trouver seule.

MARIO.

Arrêtez, Bourguignon : j'ai un mot à vous dire.

DORANTE.

Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ?

MARIO.

Vous en contez à Lisette ?

DORANTE.

Elle est si aimable, qu'on aurait de la peine à ne lui pas parler d'amour.

MARIO.

Comment reçoit-elle ce que vous lui dites ?

DORANTE.

Monsieur, elle en badine.

MARIO.

Tu as de l'esprit ; ne fais-tu pas l'hypocrite ?

DORANTE.

Non ; mais qu'est-ce que cela vous fait ? Supposé que Lisette eût du goût pour moi...

MARIO.

Du goût pour lui ! où prenez-vous vos termes ? Vous avez le langage bien précieux pour un garçon de votre espèce.

DORANTE.

Monsieur, je ne saurais parler autrement.

MARIO.

C'est apparemment avec ces petites délicatesses-là que vous attaquez Lisette ? Cela imite l'homme de condition.

DORANTE.

Je vous assure, monsieur, que je n'imite personne ; mais, sans doute, vous ne venez pas exprès pour me traiter de ridicule et vous aviez autre chose à me dire ? Nous parlions de Lisette, de mon inclination pour elle et de l'intérêt que vous y prenez.

MARIO.

Comment, morbleu ! il y a déjà un ton de jalousie dans ce que tu me réponds ! Modère-toi un peu. Eh bien ! tu me disais qu'en supposant que Lisette eût du goût pour toi... après ?

DORANTE.

Pourquoi faudrait-il que vous le sussiez, monsieur ?

MARIO.

Ah ! le voici : c'est que, malgré le ton badin que j'ai pris tantôt, je serais très fâché qu'elle t'aimât ; c'est que, sans autre raisonnement, je te défends de t'adresser davantage à elle ; non pas dans le fond que je craigne qu'elle t'aime, elle me paraît avoir le cœur trop haut pour cela ; mais c'est qu'il me déplaît, à moi, d'avoir Bourguignon pour rival.

DORANTE.

Ma foi, je vous crois ; car Bourguignon, tout Bourguignon qu'il est, n'est pas même content que vous soyez le sien.

MARIO.

Il prendra patience.

DORANTE.

Il faudra bien ; mais, monsieur, vous l'aimez donc beaucoup ?

MARIO.

Assez pour m'attacher sérieusement à elle dès que j'aurai pris de certaines mesures. Comprends-tu ce que cela signifie ?

DORANTE.

Oui, je crois que je suis au fait ; sur ce pied-là vous êtes aimé, sans doute ?

MARIO.

Qu'en penses-tu ? Est-ce que je ne vaux pas la peine de l'être ?

DORANTE.

Vous ne vous attendez pas à être loué par vos propres rivaux, peut-être ?

MARIO.

La réponse est de bon sens, je te la pardonne ; mais je suis bien mortifié de ne pouvoir pas dire qu'on m'aime, et je ne le dis pas pour t'en rendre compte, comme tu le crois bien ; mais c'est qu'il faut dire la vérité.

DORANTE.

Vous m'étonnez, monsieur ; Lisette ne sait donc pas vos desseins ?

MARIO.

Lisette sait tout le bien que je lui veux et n'y

paraît pas sensible ; mais j'espère que la raison me gagnera son cœur. Adieu, retire-toi sans bruit. Son indifférence pour moi, malgré tout ce que je lui offre, doit te consoler du sacrifice que tu me feras... Ta livrée n'est pas propre à faire pencher la balance en ta faveur, et tu n'es pas fait pour lutter contre moi.

SCÈNE III

SILVIA, DORANTE, MARIO.

MARIO.

Ah ! te voilà, Lisette ?

SILVIA.

Qu'avez-vous, monsieur ? vous me paraissez ému.

MARIO.

Ce n'est rien ; je disais un mot à Bourguignon.

SILVIA.

Il est triste ; est-ce que vous le querelliez ?

DORANTE.

Monsieur m'apprend qu'il vous aime, Lisette.

SILVIA.

Ce n'est pas ma faute.

DORANTE.

Et me défend de vous aimer.

SILVIA.

Il me défend donc de vous paraître aimable ?

MARIO.

Je ne saurais empêcher qu'il ne t'aime, belle Lisette ; mais je ne veux pas qu'il te le dise.

SILVIA.

Il ne me le dit plus ; il ne fait que me le répéter.

MARIO.

Du moins ne te le répétera-t-il pas quand je serai présent. Retirez-vous, Bourguignon.

DORANTE.

J'attends qu'elle me l'ordonne.

MARIO.

Encore !

SILVIA.

Il dit qu'il attend ; ayez donc patience.

DORANTE.

Avez-vous de l'inclination pour monsieur ?

SILVIA.

Quoi ! de l'amour ? oh ! je crois qu'il ne sera pas nécessaire qu'on me le défende.

DORANTE.

Ne me trompez-vous pas ?

MARIO.

En vérité, je joue ici un joli personnage ! Qu'il sorte donc. A qui est-ce que je parle ?

DORANTE.

A Bourguignon, voilà tout.

MARIO.

Eh bien, qu'il s'en aille !

DORANTE, à part.

Je souffre.

SILVIA.

Cédez puisqu'il se fâche.

DORANTE, bas à Silvia.

Vous ne demandez peut-être pas mieux ?

MARIO.

Allons, finissons.

DORANTE.

Vous ne m'aviez pas dit cet amour-là, Lisette.

SCÈNE IV

MONSIEUR ORGON, MARIO, SILVIA.

SILVIA.

Si je n'aimais pas cet homme-là, avouons que je serais bien ingrate.

MARIO, riant.

Ah ! ah ! ah ! ah !

MONSIEUR ORGON.

De quoi riez-vous, Mario ?

MARIO.

De la colère de Dorante qui sort, et que j'ai obligé de quitter Lisette.

SILVIA.

Mais que vous a-t-il dit dans le petit entretien que vous avez eu tête à tête avec lui ?

MARIO.

Je n'ai jamais vu d'homme ni plus intrigué, ni de plus mauvaise humeur.

MONSIEUR ORGON.

Je ne suis pas fâché qu'il soit la dupe de son propre stratagème ; d'ailleurs, à le bien prendre, il n'y a rien de plus flatteur ni de plus obligeant pour

lui que tout ce que tu as fait jusqu'ici, ma fille ; mais en voilà assez.

MARIO.

Mais où en est-il précisément, ma sœur ?

SILVIA.

Hélas ! mon frère, je vous avoue que j'ai lieu d'être contente.

MARIO.

Hélas ! mon frère, dit-elle. Sentez-vous cette paix douce qui se mêle à ce qu'elle dit ?

MONSIEUR ORGON.

Quoi ! ma fille, tu espères qu'il ira jusqu'à t'offrir sa main dans le déguisement où te voilà ?

SILVIA.

Oui, mon cher père, je l'espère.

MARIO.

Friponne que tu es ! avec ton cher père, tu ne nous grondes plus à présent, tu nous dis des douceurs.

SILVIA.

Vous ne me passez rien.

MARIO.

Ah ! ah ! je prends ma revanche ; tu m'as tantôt chicané sur mes expressions ; il faut bien à mon tour que je badine un peu sur les tiennes ; ta joie est bien aussi divertissante que l'était ton inquiétude.

MONSIEUR ORGON.

Vous n'aurez point à vous plaindre de moi, ma fille ; j'acquiesce à tout ce qui vous plaît.

SILVIA.

Ah ! monsieur, si vous saviez combien je vous aurai d'obligation ! Dorante et moi, nous sommes

destinés l'un à l'autre. Il doit m'épouser ; si vous saviez combien je lui tiendrai compte de ce qu'il fait aujourd'hui pour moi, combien mon cœur gardera le souvenir de l'excès de tendresse qu'il me montre ! si vous saviez combien tout ceci va rendre notre union aimable ! Il ne pourra jamais se rappeler notre histoire sans m'aimer ; je n'y songerai jamais, que je ne l'aime. Vous avez fondé notre bonheur pour la vie, en me laissant faire ; c'est un mariage unique ; c'est une aventure dont le seul récit est attendrissant ; c'est le coup de hasard le plus singulier, le plus heureux, le plus...

MARIO.

Ah ! ah ! ah ! que ton cœur a de caquet, ma sœur ! quelle éloquence !

MONSIEUR ORGON.

Il faut convenir que le régal que tu te donnes est charmant, surtout si tu achèves.

SILVIA.

Cela vaut fait, Dorante est vaincu, j'attends mon captif.

MARIO.

Ses fers seront plus dorés qu'il ne pense ; mais je lui crois l'âme en peine, et j'ai pitié de ce qu'il souffre.

SILVIA.

Ce qui lui en coûte à se déterminer ne me le rend que plus estimable. Il pense qu'il chagrinera son père en m'épousant ; il croit trahir sa fortune et sa naissance. Voilà de grands sujets de réflexions ; je serai charmée de triompher. Mais il faut que j'arrache ma victoire, et non pas qu'il me la donne ; je veux un combat entre l'amour et la raison.

MARIO.

Et que la raison y périsse.

MONSIEUR ORGON.

C'est-à-dire que tu veux qu'il sente toute l'étendue de l'impertinence qu'il croira faire. Quelle insatiable vanité d'amour-propre !

MARIO.

Cela, c'est l'amour-propre d'une femme ; et il est tout des plus unis.

SCÈNE V

MONSIEUR ORGON, SILVIA, MARIO, LISETTE.

MONSIEUR ORGON.

Paix, voici Lisette ; voyons ce qu'elle nous veut.

LISETTE.

Monsieur, vous m'avez dit tantôt que vous m'abandonniez Dorante, que vous livriez sa tête à ma discrétion ; je vous ai pris au mot ; j'ai travaillé comme pour moi, et vous verrez de l'ouvrage bien fait ; allez, c'est une tête bien conditionnée. Que voulez-vous que j'en fasse à présent ? Madame me le cède-t-elle ?

MONSIEUR ORGON.

Ma fille, encore une fois, n'y prétendez-vous rien ?

SILVIA.

Non, je te le donne, Lisette ; je te remets tous mes droits, et, pour dire comme toi, je ne prendrai

jamais de part à un cœur que je n'aurai pas conditionné moi-même.

LISETTE.

Quoi ! vous voulez bien que je l'épouse ? Monsieur le veut bien aussi ?

MONSIEUR ORGON.

Oui ; qu'il s'accommode ! pourquoi t'aime-t-il ?

MARIO.

J'y consens aussi, moi.

LISETTE.

Moi aussi, et je vous en remercie tous.

MONSIEUR ORGON.

Attends, j'y mets pourtant une petite restriction ; c'est qu'il faudrait, pour nous disculper de ce qui arrivera, que tu lui dises un peu qui tu es.

LISETTE.

Mais si je le lui dis un peu, il le saura tout à fait.

MONSIEUR ORGON.

Eh bien, cette tête en si bon état ne soutiendra-t-elle pas cette secousse-là ? Je ne le crois pas de caractère à s'effaroucher là-dessus.

LISETTE.

Le voici qui me cherche ; ayez donc la bonté de me laisser le champ libre ; il s'agit ici de mon chef-d'œuvre.

MONSIEUR ORGON.

Cela est juste ; retirons-nous.

SILVIA.

De tout mon cœur.

MARIO.

Allons.

SCÈNE VI

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Enfin, ma reine, je vous vois et je ne vous quitte plus ; car j'ai trop pâti d'avoir manqué de votre présence, et j'ai cru que vous esquiviez la mienne.

LISETTE.

Il faut vous avouer, monsieur, qu'il en était quelque chose.

ARLEQUIN.

Comment donc, ma chère âme, élixir de mon cœur, avez-vous entrepris la fin de ma vie ?

LISETTE.

Non, mon cher ; la durée m'en est trop précieuse.

ARLEQUIN.

Ah ! que ces paroles me fortifient !

LISETTE.

Et vous ne devez point douter de ma tendresse.

ARLEQUIN.

Je voudrais bien pouvoir baiser ces petits mots-là, et les cueillir sur votre bouche avec la mienne.

LISETTE.

Mais vous me pressiez sur notre mariage, et mon père ne m'avait pas encore permis de vous ré-

pondre ; je viens de lui parler, et j'ai son aveu pour vous dire que vous pouvez lui demander ma main quand vous voudrez.

ARLEQUIN.

Avant que je la demande à lui, souffrez que je la demande à vous ; je veux lui rendre mes grâces de la charité qu'elle aura de vouloir bien entrer dans la mienne, qui en est véritablement indigne.

LISETTE.

Je ne refuse pas de vous la prêter un moment, à condition que vous la prendrez pour toujours.

ARLEQUIN.

Chère petite main rondelette et potelée, je vous prends sans marchander. Je ne suis pas en peine de l'honneur que vous me ferez ; il n'y a que celui que je vous rendrai qui m'inquiète.

LISETTE.

Vous m'en rendrez plus qu'il ne m'en faut.

ARLEQUIN.

Ah ! que nenni ; vous ne savez pas cette arithmétique-là aussi bien que moi.

LISETTE.

Je regarde pourtant votre amour comme un présent du ciel.

ARLEQUIN.

Le présent qu'il vous a fait ne le ruinera pas ; il est bien mesquin.

LISETTE.

Je ne le trouve que trop magnifique.

ARLEQUIN.

C'est que vous ne le voyez pas au grand jour.

LISETTE.

Vous ne sauriez croire combien votre modestie m'embarrasse.

ARLEQUIN.

Ne faites point dépense d'embarras ; je serais bien effronté, si je n'étais pas modeste.

LISETTE.

Enfin, monsieur, faut-il vous dire que c'est moi que votre tendresse honore ?

ARLEQUIN.

Aïe ! aïe ! je ne sais plus où me mettre.

LISETTE.

Encore une fois, monsieur, je me connais.

ARLEQUIN.

Eh ! je me connais bien aussi, et je n'ai pas là une fameuse connaissance ; ni vous non plus, quand vous l'aurez faite ; mais, c'est là le diable que de me connaître ; vous ne vous attendez pas au fond du sac.

LISETTE, à part.

Tant d'abaissement n'est pas naturel. (Haut.) D'où vient me dites-vous cela ?

ARLEQUIN.

Eh ! voilà où gît le lièvre.

LISETTE.

Mais encore? Vous m'inquiétez. Est-ce que vous n'êtes pas...

ARLEQUIN.

Aïe ! aïe ! vous m'ôtez ma couverture.

LISETTE.

Sachons de quoi il s'agit.

ARLEQUIN, à part.

Préparons un peu cette affaire-là... (Haut.) Madame, votre amour est-il d'une constitution robuste ? Soutiendra-t-il bien la fatigue que je vais lui donner ? Un mauvais gîte lui fait-il peur ? Je vais le loger petitement.

LISETTE.

Ah ! tirez-moi d'inquiétude. En un mot, qui êtes-vous ?

ARLEQUIN.

Je suis... N'avez-vous jamais vu de fausse monnaie ? Savez-vous ce que c'est qu'un louis d'or faux ? Eh bien, je ressemble assez à cela.

LISETTE.

Achevez donc. Quel est votre nom ?

ARLEQUIN.

Mon nom ? (A part.) Lui dirai-je que je m'appelle Arlequin ? Non ; cela rime trop avec coquin.

LISETTE.

Eh bien !

ARLEQUIN.

Ah dame ! il y a un peu à tirer ici. Haïssez-vous la qualité de soldat ?

LISETTE.

Qu'appelez-vous un soldat ?

ARLEQUIN.

Oui, par exemple, un soldat d'antichambre.

LISETTE.

Un soldat d'antichambre ! Ce n'est donc point Dorante à qui je parle enfin ?

ARLEQUIN.

C'est lui qui est mon capitaine.

LISETTE.

Faquin !

ARLEQUIN, à part.

Je n'ai pu éviter la rime.

LISETTE.

Mais, voyez ce magot ; tenez !

ARLEQUIN.

La jolie culbute que je fais là !

LISETTE.

Il y a une heure que je lui demande grâce, et que je m'épuise en humilités pour cet animal-là.

ARLEQUIN.

Hélas ! madame, si vous préfériez l'amour à la gloire, je vous ferais bien autant de profit qu'un monsieur.

LISETTE, riant.

Ah ! ah ! ah ! je ne saurais pourtant m'empêcher d'en rire, avec sa gloire ! il n'y a plus que ce parti-là à prendre... Va, va, ma gloire te pardonne ; elle est de bonne composition.

ARLEQUIN.

Tout de bon, charitable dame ! Ah ! que mon amour vous promet de reconnaissance !

LISETTE.

Touche là, Arlequin ; je suis prise pour dupe. Le soldat d'antichambre de monsieur vaut bien la coiffeuse de madame.

ARLEQUIN.

La coiffeuse de madame !

LISETTE.

C'est mon capitaine, ou l'équivalent.

ARLEQUIN.

Masque !

LISETTE.

Prends ta revanche.

ARLEQUIN.

Mais voyez cette magotte, avec qui, depuis une heure, j'entre en confusion de ma misère !

LISETTE.

Venons au fait. M'aimes-tu ?

ARLEQUIN.

Pardi ! oui. En changeant de nom tu n'as pas changé de visage, et tu sais bien que nous nous sommes promis fidélité en dépit de toutes les fautes d'orthographe.

LISETTE.

Va, le mal n'est pas grand, consolons-nous ; ne faisons semblant de rien, et n'apprêtons point à rire. Il y a apparence que ton maître est encore dans l'erreur à l'égard de ma maîtresse ; ne l'avertis de rien ; laissons les choses comme elles sont. Je crois que le voici qui entre. Monsieur, je suis votre servante.

ARLEQUIN.

Et moi votre valet, madame. (Riant.) Ah ! ah ! ah !

SCÈNE VII

DORANTE, ARLEQUIN.

DORANTE.

Eh bien, tu quittes la fille d'Orgon ; lui as-tu dit qui tu étais ?

ARLEQUIN.

Pardi ! oui. La pauvre enfant ! j'ai trouvé son cœur plus doux qu'un agneau ; il n'a pas soufflé. Quand je lui ai dit que je m'appelais Arlequin, et que j'avais un habit d'ordonnance : « Eh bien, mon ami, m'a-t-elle dit, chacun a son nom dans la vie, chacun a son habit. Le vôtre ne vous coûte rien ; cela ne laisse pas d'être gracieux. »

DORANTE.

Quelle sorte d'histoire me contes-tu là ?

ARLEQUIN.

Tant il y a que je vais la demander en mariage.

DORANTE.

Comment ! elle consent à t'épouser ?

ARLEQUIN.

La voilà bien malade !

DORANTE.

Tu m'en imposes ; elle ne sait pas qui tu es.

ARLEQUIN.

Par la ventrebleu ! voulez-vous gager que je l'épouse avec la casaque sur le corps ; avec une souquenille, si vous me fâchez ? Je veux bien que vous sachiez qu'un amour de ma façon n'est point sujet à la casse, que je n'ai pas besoin de votre friperie pour pousser ma pointe, et que vous n'avez qu'à me rendre la mienne.

DORANTE.

Tu es un fourbe ; cela n'est pas concevable, et je vois bien qu'il faudra que j'avertisse M. Orgon.

ARLEQUIN.

Qui ? notre père ? Ah ! le bon homme ! nous l'avons dans notre manche. C'est le meilleur

humain, la meilleure pâte d'homme !... Vous m'en direz des nouvelles.

DORANTE.

Quel extravagant ! As-tu vu Lisette ?

ARLEQUIN.

Lisette ? non. Peut-être a-t-elle passé devant mes yeux ; mais un honnête homme ne prend pas garde à une chambrière. Je vous cède ma part de cette attention-là.

DORANTE.

Va-t'en ; la tête te tourne.

ARLEQUIN.

Vos petites manières sont un peu aisées ; mais c'est la grande habitude qui fait cela. Adieu. Quand j'aurai épousé, nous vivrons but à but. Votre soubrette arrive. Bonjour, Lisette : je vous recommande Bourguignon ; c'est un garçon qui a quelque mérite.

SCÈNE VIII

DORANTE, SILVIA.

DORANTE, à part.

Qu'elle est digne d'être aimée ! Pourquoi faut-il que Mario m'ait prévenu ?

SILVIA.

Où étiez-vous donc, monsieur ? Depuis que j'ai quitté Mario, je n'ai pu vous retrouver pour vous rendre compte de ce que j'ai dit à M. Orgon.

DORANTE.

Je ne me suis pourtant pas éloigné. Mais de quoi s'agit-il ?

SILVIA, à part.

Quelle froideur ! (Haut.) J'ai eu beau décrier votre valet et prendre sa conscience à témoin de son peu de mérite ; j'ai eu beau lui représenter qu'on pouvait du moins reculer le mariage, il ne m'a pas seulement écoutée. Je vous avertis même qu'on parle d'envoyer chez le notaire, et qu'il est temps de vous déclarer.

DORANTE.

C'est mon intention. Je vais partir *incognito*, et je laisserai un billet qui instruira M. Orgon de tout.

SILVIA, à part.

Partir ! ce n'est pas là mon compte.

DORANTE.

N'approuvez-vous pas mon idée ?

SILVIA.

Mais... pas trop.

DORANTE.

Je ne vois pourtant rien de mieux dans la situation où je suis, à moins que de parler moi-même, et je ne saurais m'y résoudre. J'ai d'ailleurs d'autres raisons qui veulent que je me retire ; je n'ai plus que faire ici.

SILVIA.

Comme je ne sais pas vos raisons, je ne puis ni les approuver ni les combattre, et ce n'est pas à moi de vous les demander.

DORANTE.

Il vous est aisé de les soupçonner, Lisette.

SILVIA.

Mais je pense, par exemple, que vous avez du goût pour la fille de M. Orgon.

DORANTE.

Ne voyez-vous que cela ?

SILVIA.

Il y a bien encore certaines choses que je pourrais supposer ; mais je ne suis pas folle, et je n'ai pas la vanité de m'y arrêter.

DORANTE.

Ni le courage d'en parler ; car vous n'auriez rien d'obligeant à me dire. Adieu, Lisette.

SILVIA.

Prenez garde ; je crois que vous ne m'entendez pas, je suis obligée de vous le déclarer.

DORANTE.

A merveille ! et l'explication ne me serait pas favorable. Gardez-moi le secret jusqu'à mon départ.

SILVIA.

Quoi ! sérieusement, vous partez ?

DORANTE.

Vous avez bien peur que je ne change d'avis.

SILVIA.

Que vous êtes aimable d'être si bien au fait !

DORANTE.

Cela est bien naïf. Adieu.

SILVIA, à part.

S'il part, je ne l'aime plus, je ne l'épouserai jamais... (Elle le regarde aller.) Il s'arrête pourtant ; il rêve ; il regarde si je tourne la tête, et je ne saurais le rappeler, moi... Il serait pourtant singulier qu'il partît, après tout ce que j'ai fait !... Ah ! voilà qui est fini, il s'en va ; je n'ai pas tant de pouvoir sur lui que je le croyais. Mon frère est un mala-

droit ; il s'y est mal pris. Les gens indifférents gâtent tout. Ne suis-je pas bien avancée ? Quel dénoûment ! Dorante reparaît pourtant ; il me semble qu'il revient. Je me dédis donc ; je l'aime encore... Feignons de sortir, afin qu'il m'arrête ; il faut bien que notre réconciliation lui coûte quelque chose.

DORANTE, l'arrêtant.

Restez, je vous prie ; j'ai encore quelque chose à vous dire.

SILVIA.

A moi, monsieur ?

DORANTE.

J'ai de la peine à partir sans vous avoir convaincue que je n'ai pas tort de le faire.

SILVIA.

Eh ! monsieur, de quelle conséquence est-il de vous justifier auprès de moi ? Ce n'est pas la peine ; je ne suis qu'une suivante, et vous me le faites bien sentir.

DORANTE.

Moi, Lisette ! est-ce à vous de vous plaindre, vous qui me voyez prendre mon parti sans me rien dire ?

SILVIA.

Hum ! si je voulais, je vous répondrais bien là-dessus.

DORANTE.

Répondez donc, je ne demande pas mieux que de me tromper. Mais que dis-je ? Mario vous aime.

SILVIA.

Cela est vrai.

DORANTE.

Vous êtes sensible à son amour ; je l'ai vu par

l'extrême envie que vous aviez tantôt que je m'en allasse ; ainsi vous ne sauriez m'aimer.

SILVIA.

Je suis sensible à son amour ! qui est-ce qui vous l'a dit ? Je ne saurais vous aimer ! qu'en savez-vous ? Vous décidez bien vite.

DORANTE.

Eh bien, Lisette, par tout ce que vous avez de plus cher au monde, instruisez-moi de ce qui en est, je vous en conjure.

SILVIA.

Instruire un homme qui part !

DORANTE.

Je ne partirai point.

SILVIA.

Laissez-moi. Tenez, si vous m'aimez, ne m'interrogez point. Vous ne craignez que mon indifférence et vous êtes trop heureux que je me taise. Que vous importent mes sentiments ?

DORANTE.

Ce qu'ils m'importent, Lisette ! peux-tu douter encore que je ne t'adore ?

SILVIA.

Non, et vous me le répétez si souvent que je vous crois ; mais pourquoi m'en persuadez-vous ? que voulez-vous que je fasse de cette pensée-là, monsieur ? Je vais vous parler à cœur ouvert. Vous m'aimez ; mais votre amour n'est pas une chose bien sérieuse pour vous. Que de ressources n'avez-vous pas pour vous en défaire ! La distance qu'il y a de vous à moi, mille objets que vous allez trouver sur votre chemin, l'envie qu'on aura

de vous rendre sensible, les amusements d'un homme de votre condition, tout va vous ôter cet amour dont vous m'entretenez impitoyablement. Vous en rirez peut-être au sortir d'ici, et vous aurez raison. Mais moi, monsieur, si je m'en ressouviens, comme j'en ai peur, s'il m'a frappée, quel secours aurai-je contre l'impression qu'il m'aura faite ? Qui est-ce qui me dédommagera de votre perte ? Qui voulez-vous que mon cœur mette à votre place ? Savez-vous bien que, si je vous aimais, tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde ne me toucherait plus ? Jugez donc de l'état où je resterais. Ayez la générosité de me cacher votre amour. Moi qui vous parle, je me ferais un scrupule de vous dire que je vous aime, dans les dispositions où vous êtes. L'aveu de mes sentiments pourrait exposer votre raison, et vous voyez bien aussi que je vous les cache.

DORANTE.

Ah ! ma chère Lisette, que viens-je d'entendre ? tes paroles ont un feu qui me pénètre. Je t'adore, je te respecte. Il n'est ni rang, ni naissance, ni fortune qui ne disparaisse devant une âme comme la tienne. J'aurais honte que mon orgueil tînt encore contre toi, et mon cœur et ma main t'appartiennent.

SILVIA.

En vérité, ne mériteriez-vous pas que je les prisse ? ne faut-il pas être bien généreuse pour vous dissimuler le plaisir qu'ils me font ? et croyez-vous que cela puisse durer ?

DORANTE.

Vous m'aimez donc ?

SILVIA.

Non, non ; mais si vous me le demandez encore, tant pis pour vous.

DORANTE.

Vos menaces ne me font point de peur.

SILVIA.

Et Mario, vous n'y songez donc plus ?

DORANTE.

Non, Lisette. Mario ne m'alarme plus ; vous ne l'aimez point ; vous ne pouvez plus me tromper ; vous avez le cœur vrai ; vous êtes sensible à ma tendresse. Je ne saurais en douter au transport qui m'a pris, j'en suis sûr ; et vous ne sauriez plus m'ôter cette certitude-là.

SILVIA.

Oh ! je n'y tâcherai point, gardez-la ; nous verrons ce que vous en ferez.

DORANTE.

Ne consentez-vous pas d'être à moi ?

SILVIA.

Quoi ! vous m'épouserez malgré ce que vous êtes, malgré la colère d'un père, malgré votre fortune ?

DORANTE.

Mon père me pardonnera dès qu'il vous aura vue ; ma fortune nous suffit à tous deux, et le mérite vaut bien la naissance. Ne disputons point, car je ne changerai jamais.

SILVIA.

Il ne changera jamais ! Savez-vous bien que vous me charmez, Dorante ?

DORANTE.

Ne gênez donc plus votre tendresse, et laissez-la répondre...

SILVIA.

Enfin, j'en suis venue à bout. Vous... vous ne changerez jamais ?

DORANTE.

Non, ma chère Lisette.

SILVIA.

Que d'amour !

SCÈNE IX

MONSIEUR ORGON, SILVIA, DORANTE, LISETTE, ARLEQUIN, MARIO.

SILVIA.

Ah ! mon père, vous avez voulu que je fusse à Dorante. Venez voir votre fille vous obéir avec plus de joie qu'on n'en eut jamais.

DORANTE.

Qu'entends-je ! vous, son père, monsieur ?

SILVIA.

Oui, Dorante ; la même idée de nous connaître nous est venue à tous deux. Après cela, je n'ai plus rien à vous dire ; vous m'aimez, je n'en saurais douter, mais, à votre tour, jugez de mes sentiments pour vous, jugez du cas que j'ai fait de votre cœur par la délicatesse avec laquelle j'ai tâché de l'acquérir.

MONSIEUR ORGON.

Connaissez-vous cette lettre ? Voilà par où j'ai appris votre déguisement, qu'elle n'a pourtant su que par vous.

DORANTE.

Je ne saurais vous exprimer mon bonheur, madame ; mais ce qui m'enchante le plus, ce sont les preuves que je vous ai données de ma tendresse.

MARIO.

Dorante me pardonne-t-il la colère où j'ai mis Bourguignon ?

DORANTE.

Il ne vous la pardonne pas, il vous en remercie.

ARLEQUIN, à Lisette.

De la joie, madame ! Vous avez perdu votre rang ; mais vous n'êtes point à plaindre, puisque Arlequin vous reste.

LISETTE.

Belle consolation ! il n'y a que toi qui gagnes à cela.

ARLEQUIN.

Je n'y perds pas. Avant notre connaissance, votre dot valait mieux que vous ; à présent, vous valez mieux que votre dot. Allons, saute, marquis !

L'ÉCOLE DES MÈRES

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois par les comédiens italiens, le 26 juillet 1732.

PERSONNAGES

MADAME ARGANTE.
ANGÉLIQUE, fille de madame Argante.
LISETTE, suivante d'Angélique.
ÉRASTE, amant d'Angélique, sous le nom de La Ramée.
DAMIS, père d'Éraste, autre amant d'Angélique.
FRONTIN, valet de madame Argante.
CHAMPAGNE, valet de monsieur Damis.

La scène est dans la maison de madame Argante.

SCÈNE PREMIÈRE

ÉRASTE, LISETTE.

LISETTE.

Oui, vous voilà fort bien déguisé, et avec cet habit-là, vous disant mon cousin, je crois que vous pouvez paraître ici en toute sûreté. Il n'y a que votre air qui n'est pas trop d'accord avec la livrée.

ÉRASTE.

Il n'y a rien à craindre. Je n'ai pas même, en entrant, fait mention de notre parenté. J'ai dit que je voulais te parler, et l'on m'a répondu que je te trouverais ici, sans m'en demander davantage.

LISETTE.

Je crois que vous devez être content du zèle avec lequel je vous sers. Je m'expose à tout, et ce que je fais pour vous n'est pas trop dans l'ordre ; mais vous êtes un honnête homme, vous aimez ma jeune maîtresse, elle vous aime. Je crois qu'elle sera plus heureuse avec vous qu'avec celui que sa mère lui destine, et cela calme un peu mes scrupules.

ÉRASTE.

Elle m'aime, dis-tu, Lisette ? Puis-je me flatter d'un si grand bonheur ? Moi qui ne l'ai vue qu'en passant dans nos promenades, qui ne lui ai prouvé mon amour que par mes regards, et qui n'ai pu lui parler que deux fois pendant que sa mère s'écartait avec d'autres dames ; elle m'aime ?

LISETTE.

Très tendrement. Mais voici un domestique de la maison qui vient ; c'est Frontin, qui ne me hait pas ; faites bonne contenance.

SCÈNE II

FRONTIN, LISETTE, ÉRASTE.

FRONTIN.

Ah ! te voilà, Lisette ! Avec qui es-tu donc là ?

LISETTE.

Avec un de mes parents qui s'appelle La Ramée, et dont le maître, qui est ordinairement en province, est venu ici pour affaire ; il profite du séjour qu'il y fait pour me voir.

FRONTIN.

Un de tes parents, dis-tu ?

LISETTE.

Oui.

FRONTIN.

C'est-à-dire un cousin ?

LISETTE.

Sans doute.

FRONTIN.

Hum ! il a l'air d'un cousin de bien loin ; il n'a point la tournure d'un parent, ce garçon-là.

LISETTE.

Qu'est-ce que tu veux dire avec ta tournure ?

FRONTIN.

Je veux dire que ce n'est, par ma foi, que de la fausse monnaie que tu me donnes, et que si

le diable emportait ton cousin il ne t'en resterait pas un parent de moins.

ÉRASTE.

Et pourquoi pensez-vous qu'elle vous trompe ?

FRONTIN.

Hum ! quelle physionomie de fripon ! Mons de La Ramée, je vous avertis que j'aime Lisette et que je veux l'épouser tout seul.

LISETTE.

Il est pourtant nécessaire que je lui parle pour une affaire de famille qui ne te regarde pas.

FRONTIN.

Oh ! parbleu, que les secrets de ta famille s'accommodent ; moi, je reste.

LISETTE.

Il faut prendre son parti. Frontin !

FRONTIN.

Après ?

LISETTE.

Serais-tu capable de rendre service à un honnête homme, qui t'en récompenserait bien ?

FRONTIN.

Honnête homme ou non, son honneur est de trop, dès qu'il récompense.

LISETTE.

Tu sais à qui madame marie Angélique, ma maîtresse ?

FRONTIN.

Oui ; je pense que ce sont à peu près soixante ans qui en épousent dix-sept.

LISETTE.

Tu vois bien que ce mariage-là ne convient point.

FRONTIN.

Oui ; il menace de stérilité ; les héritiers en seront nuls ou auxiliaires.

LISETTE.

Ce n'est qu'à regret qu'Angélique obéit ; d'autant plus que le hasard lui a fait connaître un aimable homme qui a touché son cœur.

FRONTIN.

Le cousin La Ramée pourrait bien nous venir de là.

LISETTE.

Tu l'as dit, c'est cela même.

ÉRASTE.

Oui, mon enfant, c'est moi.

FRONTIN.

Eh ! que ne le disiez-vous ? En ce cas, je vous pardonne votre figure, et je suis tout à vous. Voyons, que faut-il faire ?

ÉRASTE.

Rien, si ce n'est favoriser une entrevue que Lisette va me procurer ce soir ; tu seras content de moi.

FRONTIN.

Je le crois ; mais qu'espérez-vous de cette entrevue ? On signe le contrat ce soir.

LISETTE.

Eh bien, pendant que la compagnie, avant le souper, sera dans l'appartement de madame, monsieur nous attendra dans cette salle, sans lumière pour n'être point vu, et nous y viendrons, Angélique et moi, pour examiner le parti qu'il y aura à prendre.

FRONTIN.

Ce n'est pas de l'entretien que je doute ; mais à quoi aboutira-t-il ? Angélique est une Agnès élevée dans la plus sévère contrainte, et qui, malgré son penchant pour vous, n'aura que des regrets, des larmes et de la frayeur à vous donner. Est-ce que vous avez dessein de l'enlever ?

ÉRASTE.

Ce serait un parti bien extrême.

FRONTIN.

Et dont l'extrémité ne vous ferait pas grand'-peur, n'est-il pas vrai ?

LISETTE.

Pour nous, Frontin, nous ne nous chargeons que de faciliter l'entretien, auquel je serai présente ; mais de ce qu'on y résoudra, nous n'y trempons point, cela ne nous regarde pas.

FRONTIN.

Oh ! si fait, cela nous regarderait un peu, si cette petite conversation nocturne que nous leur ménageons dans la salle était découverte ; d'autant plus qu'une des portes de la salle aboutit au jardin, que du jardin on va à une petite porte qui rend dans la rue, et qu'à cause de la salle où nous les mettrons, nous répondrons de toutes ces petites portes-là qui sont de notre connaissance. Mais, tout coup vaille pour se mettre à son aise, il faut quelquefois risquer son honneur. Il s'agit d'ailleurs d'une jeune victime qu'on veut sacrifier, et je crois qu'il est généreux d'avoir part à sa délivrance, sans s'embarrasser de quelle façon elle s'opérera. Monsieur payera bien, cela grossira la dot, et nous ferons une action qui joindra l'utile au louable.

ÉRASTE.

Ne vous inquiétez de rien ; je n'ai point envie d'enlever Angélique, et je ne veux que l'exciter à refuser l'époux qu'on lui destine. Mais la nuit s'approche ; où me retirerai-je en attendant le moment qui me permettra de voir Angélique ?

LISETTE.

Comme on ne sait encore qui vous êtes, en cas qu'on vous fît quelques questions, au lieu d'être mon cousin, soyez celui de Frontin, et retirez-vous dans sa chambre, qui est à côté de cette salle et d'où Frontin pourra vous amener quand il faudra.

FRONTIN.

Oui-da, monsieur ; disposez de mon appartement.

LISETTE.

Allez tout à l'heure ; car il faut que je prévienne Angélique, qui assurément sera charmée de vous voir, mais qui ne sait pas que vous êtes ici, et à qui je dirai d'abord qu'il y a un domestique dans la chambre de Frontin qui demande à lui parler de votre part. Mais sortez, j'entends quelqu'un qui vient.

FRONTIN.

Allons, cousin, sauvons-nous.

LISETTE.

Non, restez : c'est la mère d'Angélique, elle vous verrait fuir ; il vaut mieux que vous demeuriez.

SCÈNE III

LISETTE, FRONTIN, ÉRASTE, MADAME ARGANTE.

MADAME ARGANTE.

Où est donc ma fille, Lisette ?

LISETTE.

Apparemment dans sa chambre, madame.

MADAME ARGANTE.

Qui est ce garçon-là ?

FRONTIN.

Madame, c'est un garçon de condition, comme vous voyez, qui m'est venu voir, et à qui je m'intéresse parce que nous sommes fils des deux frères. Il n'est pas content de son maître ; ils se sont brouillés ensemble, et il vient me demander si je ne sais pas quelque maison dont il pût s'accommoder.

MADAME ARGANTE.

Sa physionomie est assez bonne. Chez qui avez-vous servi, mon enfant ?

ÉRASTE.

Chez un officier du régiment du roi, madame.

MADAME ARGANTE.

Eh bien, je parlerai de vous à M. Damis, qui pourra vous donner à ma fille. Demeurez ici jusqu'à ce soir, et laissez-nous. Restez, Lisette.

SCÈNE IV

MADAME ARGANTE, LISETTE.

MADAME ARGANTE.

Ma fille vous dit assez volontiers ses sentiments, Lisette ; dans quelle disposition d'esprit est-elle pour le mariage que nous allons conclure ? Elle ne m'a marqué du moins aucune répugnance.

LISETTE.

Ah ! madame, elle n'oserait vous en marquer,

quand elle en aurait ; c'est une jeune et timide personne, à qui jusqu'ici son éducation n'a rien appris qu'à obéir.

MADAME ARGANTE.

C'est, je pense, ce qu'elle pouvait apprendre de mieux à son âge.

LISETTE.

Je ne dis pas le contraire.

MADAME ARGANTE.

Mais enfin, vous paraît-elle contente ?

LISETTE.

Y peut-on rien connaître ? Vous savez qu'à peine ose-t-elle lever les yeux, tant elle a peur de sortir de cette modestie sévère que vous lui prescrivez ; tout ce que j'en sais, c'est qu'elle est triste.

MADAME ARGANTE.

Oh ! je le crois ; c'est une marque qu'elle a le cœur bon ! Elle va se marier, elle me quitte, elle m'aime, et notre séparation est douloureuse.

LISETTE.

Eh ! eh ! ordinairement, pourtant, une fille qui va se marier est assez gaie.

MADAME ARGANTE.

Oui, une fille dissipée, élevée dans un monde coquet, qui a plus entendu parler d'amour que de vertu, et que mille jeunes étourdis ont eu l'impertinente liberté d'entretenir de cajoleries. Mais une fille retirée, qui vit sous les yeux de sa mère et dont rien n'a gâté ni le cœur ni l'esprit, ne laisse pas d'être alarmée quand elle change d'état. Je connais Angélique et la simplicité de ses mœurs ; elle n'aime pas le monde, et je suis sûre qu'elle ne me quitterait jamais si je l'en laissais la maîtresse.

LISETTE.

Cela est singulier.

MADAME ARGANTE.

Oh ! j'en suis sûre. A l'égard du mari que je lui donne, je ne doute pas qu'elle n'approuve mon choix ; c'est un homme très riche, très raisonnable.

LISETTE.

Pour raisonnable, il a eu le temps de le devenir.

MADAME ARGANTE.

Oui ; un peu vieux, à la vérité ; mais doux, mais complaisant, attentif, aimable.

LISETTE.

Aimable ! Prenez donc garde, madame ; il a soixante ans, cet homme.

MADAME ARGANTE.

Il est bien question de l'âge d'un mari avec une fille élevée comme la mienne !

LISETTE.

Oh ! s'il n'en est pas question avec mademoiselle votre fille, il n'y aura guère eu de prodige de cette force-là.

MADAME ARGANTE.

Qu'entendez-vous avec votre prodige ?

LISETTE.

J'entends qu'il faut, le plus qu'on peut, mettre la vertu des gens à son aise, et que celle d'Angélique ne sera pas sans fatigue.

MADAME ARGANTE.

Vous avez de sottes idées, Lisette ; les inspirez-vous à ma fille ?

LISETTE.

Oh ! que non, madame ; elle les trouvera bien sans que je m'en mêle.

MADAME ARGANTE.

Eh ! pourquoi, de l'humeur dont elle est, ne serait-elle pas heureuse ?

LISETTE.

C'est qu'elle ne sera point de l'humeur que vous dites, cette humeur-là n'existe nulle part.

MADAME ARGANTE.

Il faudrait qu'elle l'eût bien difficile, si elle ne s'accommodait pas d'un homme qui l'adorera.

LISETTE.

On adore mal à son âge.

MADAME ARGANTE.

Qui ira au-devant de tous ses désirs.

LISETTE.

Ils seront donc bien modestes.

MADAME ARGANTE.

Taisez-vous ; je ne sais de quoi je m'avise de vous écouter.

LISETTE.

Vous m'interrogez, et je vous réponds sincèrement.

MADAME ARGANTE.

Allez dire à ma fille qu'elle vienne.

LISETTE.

Il n'est pas besoin de l'aller chercher, madame ; la voilà qui entre, et je vous laisse.

SCÈNE V

ANGÉLIQUE, MADAME ARGANTE.

MADAME ARGANTE.

Venez, Angélique ; j'ai à vous parler.

ANGÉLIQUE.

Que souhaitez-vous, ma mère ?

MADAME ARGANTE.

Vous voyez, ma fille, ce que je fais aujourd'hui pour vous. Ne tenez-vous pas compte à ma tendresse du mariage avantageux que je vous procure ?

ANGÉLIQUE.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira, ma mère.

MADAME ARGANTE.

Je vous demande si vous me savez gré du parti que je vous donne. Ne trouvez-vous pas qu'il est heureux pour vous d'épouser un homme comme M. Damis, dont la fortune, dont le caractère sûr et plein de raison, vous assurent une vie douce et paisible, telle qu'il convient à vos mœurs et aux sentiments que je vous ai toujours inspirés ? Allons, répondez, ma fille.

ANGÉLIQUE.

Vous me l'ordonnez donc ?

MADAME ARGANTE.

Oui, sans doute. Voyez, n'êtes-vous pas satisfaite de votre sort ?

ANGÉLIQUE.

Mais...

MADAME ARGANTE.

Quoi ! mais ! je veux qu'on me réponde raisonnablement ; je m'attends à votre reconnaissance, et non pas à des *mais*...

ANGÉLIQUE.

Je n'en dirai plus, ma mère.

MADAME ARGANTE.

Je vous dispense des révérences ; dites-moi ce que vous pensez.

ANGÉLIQUE.

Ce que je pense ?

MADAME ARGANTE.

Oui ; comment regardez-vous le mariage en question ?

ANGÉLIQUE.

Mais...

MADAME ARGANTE.

Toujours des *mais !*

ANGÉLIQUE.

Je vous demande pardon ; je n'y songeais pas, ma mère.

MADAME ARGANTE.

Eh bien, songez-y donc, et souvenez-vous qu'ils me déplaisent. Je vous demande quelles sont les dispositions de votre cœur dans cette conjoncture. Ce n'est pas que je doute que vous soyez contente, mais je voudrais vous l'entendre dire vous-même.

ANGÉLIQUE.

Les dispositions de mon cœur ? Je tremble de ne pas répondre à votre fantaisie.

MADAME ARGANTE.

Eh ! pourquoi ne répondriez-vous pas à ma fantaisie ?

ANGÉLIQUE.

C'est que ce que je dirais vous fâcherait peut-être.

MADAME ARGANTE.

Parlez bien, et je ne me fâcherai point. Est-ce que vous n'êtes point de mon sentiment ? Êtes-vous plus sage que moi ?

ANGÉLIQUE.

C'est que je n'ai point de dispositions dans le cœur.

MADAME ARGANTE.

Et qu'y avez-vous donc, mademoiselle ?

ANGÉLIQUE.

Rien du tout.

MADAME ARGANTE.

Rien ! qu'est-ce que rien ? Ce mariage ne vous plaît donc pas ?

ANGÉLIQUE.

Non.

MADAME ARGANTE.

Comment ! il vous déplaît ?

ANGÉLIQUE.

Non, ma mère.

MADAME ARGANTE.

Eh ! parlez donc ; car je commence à vous entendre ; c'est-à-dire, ma fille, que vous n'avez point de volonté.

ANGÉLIQUE.

J'en aurai pourtant une, si vous le voulez.

MADAME ARGANTE.

Il n'est pas nécessaire ; vous faites encore mieux d'être comme vous êtes, de vous laisser conduire, et de vous en fier entièrement à moi. Oui, vous avez raison, ma fille ; et ces dispositions d'indifférence sont les meilleures. Aussi voyez-vous que vous en êtes récompensée. Je ne vous donne pas un jeune extravagant qui vous négligerait peut-être au bout de quinze jours, qui dissiperait son bien et le vôtre pour courir après mille passions libertines. Je vous marie à un homme sage, à un homme dont le cœur est sûr, et qui saura tout le prix de la vertueuse innocence du vôtre.

ANGÉLIQUE.

Pour innocente, je le suis.

MADAME ARGANTE.

Oui, grâce à mes soins je vous vois telle que j'ai toujours souhaité que vous fussiez. Comme il vous est familier de remplir vos devoirs, les vertus dont vous allez avoir besoin ne vous coûteront rien, et voici les plus essentielles ; c'est, d'abord, de n'aimer que votre mari.

ANGÉLIQUE.

Et si j'ai des amis, qu'en ferai-je ?

MADAME ARGANTE.

Vous n'en devez point avoir d'autres que ceux de M. Damis, aux volontés de qui vous vous conformerez toujours, ma fille. Nous sommes sur ce pied-là dans le mariage.

ANGÉLIQUE.

Ses volontés ? Eh ! que deviendront les miennes ?

MADAME ARGANTE.

Je sais que cet article a quelque chose d'un peu mortifiant ; mais il faut s'y rendre, ma fille. C'est une espèce de loi qu'on nous a imposée, et qui dans le fond nous fait honneur ; car entre deux personnes qui vivent ensemble, c'est toujours la plus raisonnable qu'on charge d'être la plus docile ; et cette docilité-là vous sera facile, car vous n'avez jamais eu de volonté avec moi, vous ne connaissez que l'obéissance.

ANGÉLIQUE.

Oui, mais mon mari ne sera pas ma mère.

MADAME ARGANTE.

Vous lui devez encore plus qu'à moi, Angélique ; et je suis sûre qu'on n'aura rien à vous reprocher là-dessus. Je vous laisse; songez à tout ce que je vous ai dit ; et surtout gardez ce goût de retraite, de solitude, de modestie, de pudeur qui me charme

en vous. Ne plaisez qu'à votre mari et restez dans cette simplicité qui ne vous laisse ignorer que le mal. Adieu, ma fille.

SCÈNE VI

ANGÉLIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Qui ne me laisse ignorer que le mal ! Et qu'en sait-elle ? Elle l'a donc appris ? Eh bien, je veux l'apprendre aussi.

LISETTE, survenant.

Eh bien, mademoiselle, à quoi en êtes-vous ?

ANGÉLIQUE.

J'en suis à m'affliger, comme tu vois.

LISETTE.

Qu'avez-vous dit à votre mère ?

ANGÉLIQUE.

Eh ! tout ce qu'elle a voulu.

LISETTE.

Vous épouserez donc M. Damis ?

ANGÉLIQUE.

Moi l'épouser ! Je t'assure que non ; c'est bien assez qu'il m'épouse.

LISETTE.

Oui ; mais vous n'en serez pas moins sa femme.

ANGÉLIQUE.

Eh bien, ma mère n'a qu'à l'aimer pour nous deux ; car pour moi je n'aimerai jamais qu'Éraste.

LISETTE.

Il le mérite bien.

ANGÉLIQUE.

Oh ! pour cela, oui. C'est lui qui est aimable, qui est complaisant, et non pas ce M. Damis que ma mère a été prendre je ne sais où, qui ferait bien mieux d'être mon grand-père que mon mari, qui me glace quand il me parle et qui m'appelle toujours ma belle personne, comme si on s'embarrassait beaucoup d'être belle ou laide avec lui ; au lieu que tout ce que me dit Éraste est si touchant ! On voit que c'est du fond du cœur qu'il parle, et j'aimerais mieux être sa femme seulement huit jours, que de l'être toute ma vie de l'autre.

LISETTE.

On dit qu'il est au désespoir, Éraste.

ANGÉLIQUE.

Eh ! comment veut-il que je fasse ? Hélas ! je sais bien qu'il sera inconsolable. N'est-on pas bien à plaindre, quand on s'aime tant, de n'être pas ensemble ? Ma mère dit qu'on est obligé d'aimer son mari ; eh bien, qu'on me donne Éraste, je l'aimerai tant qu'on voudra. Puisque je l'aime avant que d'y être obligée, je n'aurai garde d'y manquer quand il le faudra ; cela me sera bien commode.

LISETTE.

Mais avec ces sentiments-là, que ne refusez-vous courageusement Damis ? il est encore temps. Vous êtes d'une vivacité étonnante avec moi, et vous tremblez devant votre mère. Il faudrait lui dire ce soir : « Cet homme-là est trop vieux pour moi ; je ne l'aime point, je le hais, je le haïrai, et je ne saurais l'épouser. »

ANGÉLIQUE.

Tu as raison ; mais quand ma mère me parle, je n'ai plus d'esprit. Cependant je sens que j'en

ai assurément, et j'en aurais bien davantage si elle avait voulu ; mais n'être jamais qu'avec elle, n'entendre que des préceptes qui me lassent, ne faire que des lectures qui m'ennuient, est-ce là le moyen d'avoir de l'esprit ? Qu'est-ce que cela apprend ? Il y a des petites filles de sept ans qui sont plus avancées que moi. Cela n'est-il pas ridicule ? Je n'ose pas seulement ouvrir ma fenêtre. Voyez, je vous prie, de quel air on m'habille ! suis-je vêtue comme une autre ? regardez comme me voilà faite ! Ma mère appelle cela un habit modeste ; il n'y a donc de la modestie nulle part qu'ici, car je ne vois que moi d'enveloppée comme cela ; aussi suis-je d'une enfance, d'une curiosité ! Je ne porte point de rubans ; mais qu'est-ce que ma mère y gagne ? que je suis émue quand j'en aperçois. Elle ne m'a laissé voir personne, et avant que je connusse Éraste, le cœur me battait quand j'étais regardée par un jeune homme. Voilà pourtant ce qui m'est arrivé.

LISETTE.

Votre naïveté me fait rire.

ANGÉLIQUE.

Mais est-ce que je n'ai pas raison ? Serait-ce de même si j'avais joui d'une liberté honnête ? En vérité, si je n'avais pas le cœur bon, tiens, je crois que je haïrais ma mère, d'être cause que j'ai des émotions pour des choses dont je suis sûre que je ne me soucierais pas si je les avais. Aussi, quand je serai ma maîtresse... laisse-moi faire, va... je veux savoir tout ce que les autres savent.

LISETTE.

Je m'en fie bien à vous.

ANGÉLIQUE.

Moi qui suis naturellement vertueuse, sais-tu bien que je m'endors quand j'entends parler de sagesse ? Sais-tu bien que ce serait un grand bonheur pour moi si je n'étais pas coquette ? Je ne le serai pourtant pas ; mais ma mère mériterait bien que je le devinsse.

LISETTE.

Ah ! si elle pouvait vous entendre et jouir du fruit de sa sévérité ! Mais parlons d'autre chose. Vous aimez Éraste ?

ANGÉLIQUE.

Vraiment oui, je l'aime, pouvu qu'il n'y ait point de mal à avouer cela ; car je suis si ignorante ! Je ne sais point ce qui est permis ou non, au moins.

LISETTE.

C'est un aveu sans conséquence avec moi.

ANGÉLIQUE.

Oh ! sur ce pied-là je l'aime beaucoup, et je ne puis me résoudre à le perdre.

LISETTE.

Prenez donc une bonne résolution de n'être pas à un autre. Il y a ici un domestique à lui qui a une lettre à vous rendre de sa part.

ANGÉLIQUE.

Une lettre de sa part, et tu ne m'en disais rien ! Où est-elle ? oh ! que j'aurai de plaisir à la lire ! donne-moi-la donc ! Où est ce domestique ?

LISETTE.

Doucement ! modérez cet empressement ; cachez-en du moins une partie à Éraste. Si par hasard vous lui parliez, il y aurait du trop.

ANGÉLIQUE.

Oh ! dame, c'est encore ma mère qui en est cause. Mais est-ce que je pourrai le voir ? Tu me parles de lui et de sa lettre, et je ne vois ni l'un ni l'autre.

SCÈNE VII

ANGÉLIQUE, LISETTE, FRONTIN, ÉRASTE.

LISETTE, à Angélique.

Tenez ! voici ce domestique, que Frontin nous amène.

ANGÉLIQUE.

Frontin ne dira-t-il rien à ma mère ?

LISETTE.

Ne craignez rien, il est dans vos intérêts, et ce domestique passe pour son parent.

FRONTIN.

Le valet de M. Éraste vous apporte une lettre que voici, madame.

ANGÉLIQUE.

Donnez. (A Lisette.) Suis-je assez sérieuse ?

LISETTE.

Fort bien.

ANGÉLIQUE.

« Que viens-je d'apprendre ? on dit que vous vous mariez ce soir. Si vous concluez sans me permettre de vous voir, je ne me soucie plus de la vie. »

Il ne se soucie plus de la vie !

« Adieu ; j'attends votre réponse, et je me meurs. »

Cette lettre-là me pénètre ; il n'y a point de modération qui tienne, Lisette ; il faut que je

lui parle, et je ne veux pas qu'il meure. Allez lui dire qu'il vienne ; on le fera entrer comme on pourra.

ÉRASTE.

Vous ne voulez point que je meure, et vous vous mariez, Angélique !

ANGÉLIQUE.

Ah ! c'est vous, Éraste ?

ÉRASTE.

A quoi vous déterminez-vous donc ?

ANGÉLIQUE.

Je ne sais ; je suis trop émue pour vous répondre. Levez-vous !

ÉRASTE.

Mon désespoir vous touchera-t-il ?

ANGÉLIQUE.

Est-ce que vous n'avez pas entendu ce que j'ai dit ?

ÉRASTE.

Il m'a paru que vous m'aimiez un peu.

ANGÉLIQUE.

Non, non, il vous a paru mieux que cela, car j'ai dit bien franchement que je vous aime ; mais il fait m'excuser, Éraste, car je ne savais pas que vous étiez là.

ÉRASTE.

Est-ce que vous seriez fâchée de ce qui vous est échappé ?

ANGÉLIQUE.

Moi, fâchée ! au contraire, je suis bien aise que vous l'ayez appris sans qu'il y ait de ma faute ; je n'aurai plus la peine de vous le cacher.

FRONTIN.

Prenez garde qu'on ne vous surprenne.

LISETTE.

Il a raison ; je crois que quelqu'un vient ; retirez-vous, madame.

ANGÉLIQUE.

Mais je crois que vous n'avez pas eu le temps de me dire tout.

ÉRASTE.

Hélas ! madame, je n'ai encore fait que vous voir, et j'ai besoin d'un entretien pour vous résoudre à me sauver la vie.

ANGÉLIQUE.

Ne lui donneras-tu pas le temps de me résoudre, Lisette ?

LISETTE.

Oui, Frontin et moi nous aurons soin de tout ; vous allez nous revoir bientôt, mais retirez-vous.

SCÈNE VIII

LISETTE, FRONTIN, ÉRASTE, CHAMPAGNE.

LISETTE.

Qui entre là ? c'est le valet de M. Damis.

ÉRASTE.

Eh ! d'où le connaissez-vous ? C'est le valet de mon père, et non pas de M. Damis qui m'est inconnu.

LISETTE.

Vous vous trompez, ne vous déconcertez pas.

CHAMPAGNE.

Bonsoir, la jolie fille ; bonsoir, messieurs ; je viens attendre ici mon maître qui m'envoie dire qu'il va venir ; et je suis charmé d'une rencontre... (En regardant Éraste.) Mais comment appelez-vous monsieur ?

ÉRASTE.

Vous importe-t-il de savoir que je m'appelle La Ramée ?

CHAMPAGNE.

La Ramée ? eh ! pourquoi portez-vous ce visage-là ?

ÉRASTE.

Pourquoi ? la belle question ! parce que je n'en ai pas reçu d'autre. Adieu, Lisette ; le début de ce butor-là m'ennuie.

SCÈNE IX

CHAMPAGNE, FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

Je voudrais bien savoir à qui tu en as ? Est-ce qu'il n'est pas permis à mon cousin La Ramée d'avoir son visage ?

CHAMPAGNE.

Je veux bien que M. La Ramée en ait un ; mais il ne lui est pas permis de se servir de celui d'un autre.

LISETTE.

Comment, celui d'un autre ! Qu'est-ce que cette folie-là ?

CHAMPAGNE.

Oui, celui d'un autre ; en un mot, cette mine-là

ne lui appartient point ; elle n'est point à sa place ordinaire, ou bien j'ai vu la pareille à quelqu'un que je connais.

FRONTIN.

C'est peut-être une physionomie à la mode, et La Ramée en aura pris une.

LISETTE.

Voilà bien, en effet, les discours d'un butor comme toi, Champagne. Est-ce qu'il n'y a pas mille gens qui se ressemblent ?

CHAMPAGNE.

Cela est vrai ; mais que son visage appartienne à ce qu'il voudra, je ne m'en soucie guère ; chacun a le sien. Il n'y a que vous, mademoiselle Lisette, qui n'avez celui de personne, car vous êtes plus jolie que tout le monde ; il n'y a rien de si aimable que vous.

FRONTIN.

Halte-là ! laisse ce minois-là en repos. Ton éloge le déshonore.

CHAMPAGNE.

Ah ! monsieur Frontin, ce que j'en dis, c'est en cas que vous n'aimiez pas Lisette, comme cela peut arriver ; tout le monde n'est pas du même goût.

FRONTIN.

Paix ! vous dis-je ; car je l'aime.

CHAMPAGNE.

Et vous, mademoiselle Lisette ?

LISETTE.

Tu joues de malheur, car je l'aime.

CHAMPAGNE.

Je l'aime, partout je l'aime ! Il n'y aura donc rien pour moi ?

LISETTE.

Une révérence de ma part.

FRONTIN.

Des injures de la mienne, et quelques coups de poing si tu veux.

CHAMPAGNE, seul.

Ah ! n'ai-je pas fait là une belle fortune !

SCÈNE X

MONSIEUR DAMIS, CHAMPAGNE.

MONSIEUR DAMIS.

Ah ! te voilà ?

CHAMPAGNE.

Oui, monsieur ; on vient de m'apprendre qu'il n'y a rien pour moi, et ma part ne me donne pas une bonne opinion de la vôtre.

MONSIEUR DAMIS.

Qu'entends-tu par là ?

CHAMPAGNE.

C'est que Lisette ne veut point de moi, et outre cela j'ai vu la physionomie de monsieur votre fils sur le visage d'un valet.

MONSIEUR DAMIS.

Je n'y comprends rien. Laisse-nous ; voici madame Argante et Angélique.

SCÈNE XI

MADAME ARGANTE, ANGÉLIQUE, MONSIEUR DAMIS.

MADAME ARGANTE.

Vous venez sans doute d'arriver, monsieur ?

MONSIEUR DAMIS.

Oui, madame, en ce moment.

MADAME ARGANTE.

Il y a déjà bonne compagnie assemblée chez moi, c'est-à-dire, une partie de ma famille, avec quelques-uns de nos amis ; car pour les vôtres, vous n'avez pas voulu leur confier votre mariage.

MONSIEUR DAMIS.

Non, madame, j'ai craint qu'on n'enviât mon bonheur et j'ai voulu me l'assurer en secret. Mon fils même ne sait rien de mon dessein, et c'est à cause de cela que je vous ai priée de vouloir bien me donner le nom de Damis, au lieu de celui d'Orgon, qu'on mettra dans le contrat.

MADAME ARGANTE.

Vous êtes le maître, monsieur. Au reste, il n'appartient point à une mère de vanter sa fille ; mais je crois vous faire un présent digne d'un honnête homme comme vous. Il est vrai que les avantages que vous lui faites...

MONSIEUR DAMIS.

Oh ! madame, n'en parlons point, je vous prie ; c'est à moi à vous remercier toutes deux, et je n'ai pas dû espérer que cette belle personne fît grâce au peu que je vaux.

ANGÉLIQUE, à part.

Belle personne !

MONSIEUR DAMIS.

Tous les trésors du monde ne sont rien au prix de la beauté et de la vertu qu'elle m'apporte en mariage.

MADAME ARGANTE.

Pour de la vertu, vous lui rendez justice. Mais, monsieur, on vous attend. Vous savez que j'ai permis que mes amis se déguisassent et fissent une espèce de petit bal tantôt ; le voulez-vous bien ? C'est le premier que ma fille aura vu.

MONSIEUR DAMIS.

Comme il vous plaira, madame.

MADAME ARGANTE.

Allons donc rejoindre la compagnie.

MONSIEUR DAMIS.

Oserais-je auparavant vous prier d'une chose, madame ? Daignez, à la faveur de notre union prochaine, m'accorder un petit moment d'entretien avec Angélique ; c'est une satisfaction que je n'ai pas eue jusqu'ici.

MADAME ARGANTE.

J'y consens, monsieur ; on ne peut vous le refuser dans la conjoncture présente, et ce n'est pas apparemment pour éprouver le cœur de ma fille. Il n'est pas encore temps qu'il se déclare tout à fait ; il doit vous suffire qu'elle obéisse sans répugnance, et c'est ce que vous pouvez dire à monsieur, Angélique ; je vous le permets, entendez-vous ?

ANGÉLIQUE.

J'entends, ma mère.

SCÈNE XII

ANGÉLIQUE, MONSIEUR DAMIS.

MONSIEUR DAMIS.

Enfin, charmante Angélique, je puis donc sans témoins vous jurer une tendresse éternelle. Il est vrai que mon âge ne répond pas au vôtre.

ANGÉLIQUE.

Oui, il y a bien de la différence.

MONSIEUR DAMIS.

Cependant on me flatte que vous acceptez ma main sans répugnance.

ANGÉLIQUE.

Ma mère le dit.

MONSIEUR DAMIS.

Et elle vous a permis de me le confirmer vous-même.

ANGÉLIQUE.

Oui, mais on n'est pas obligé d'user des permissions qu'on a.

MONSIEUR DAMIS.

Est-ce par modestie, est-ce par dégoût que vous me refusez l'aveu que je demande ?

ANGÉLIQUE.

Non, ce n'est point par modestie.

MONSIEUR DAMIS.

Que me dites-vous là ! C'est donc par dégoût ?... Vous ne me répondez rien ?

ANGÉLIQUE.

C'est que je suis polie.

MONSIEUR DAMIS.

Vous n'auriez donc rien de favorable à me répondre ?

ANGÉLIQUE.

Il faut que je me taise encore.

MONSIEUR DAMIS.

Toujours par politesse ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! toujours.

MONSIEUR DAMIS.

Parlez-moi franchement ; est-ce que vous me haïssez ?

ANGÉLIQUE.

Vous embarrassez encore mon savoir-vivre. Seriez-vous bien aise, si je vous disais oui ?

MONSIEUR DAMIS.

Vous pourriez dire non.

ANGÉLIQUE.

Encore moins, car je mentirais.

MONSIEUR DAMIS.

Quoi ! vos sentiments vont jusqu'à la haine, Angélique ! J'aurais cru que vous vous contentiez de ne me pas aimer.

ANGÉLIQUE.

Si vous vous en contentez, je m'en contente aussi ; et s'il n'est pas malhonnête d'avouer aux gens qu'on ne les aime point, je ne serai plus embarrassée.

MONSIEUR DAMIS.

Et vous me l'avoueriez !

ANGÉLIQUE.

Tant qu'il vous plaira.

MONSIEUR DAMIS.

C'est une répétition dont je ne suis point curieux, et ce n'était pas là ce que votre mère m'avait fait entendre.

ANGÉLIQUE.

Oh ! vous pouvez vous en fier à moi. Je sais mieux cela que ma mère ; elle a pu se tromper ; mais pour moi, je vous dis la vérité.

MONSIEUR DAMIS.

Qui est que vous ne m'aimez point ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! point du tout. Je ne saurais, et ce n'est nullement par malice, c'est naturellement. Et vous, qui êtes, à ce qu'on dit, un très honnête homme, si, en faveur de ma sincérité, vous vouliez ne me plus aimer et me laisser là ! car aussi bien je ne suis pas si belle que vous le croyez. Tenez, vous en trouverez cent qui vaudront mieux que moi.

MONSIEUR DAMIS, à part.

Voyons si elle aime ailleurs. (Haut.) Mon intention, assurément, n'est pas qu'on vous contraigne.

ANGÉLIQUE.

Ce que vous dites là est bien raisonnable, et je ferai grand cas de vous si vous continuez.

MONSIEUR DAMIS.

Je suis même fâché de ne l'avoir pas su plus tôt.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! si vous me l'aviez demandé, je vous l'aurais dit.

MONSIEUR DAMIS.

Et il faut y mettre ordre.

ANGÉLIQUE.

Que vous êtes bon et obligeant ! N'allez pourtant pas dire à ma mère que je vous ai confié que je ne vous aime point, parce qu'elle se mettrait en colère contre moi ; mais faites mieux ; dites-lui seulement que vous ne me trouvez pas assez d'esprit pour vous, que je n'ai pas autant de mérite que vous l'aviez cru, comme c'est la vérité ; enfin, que vous avez encore besoin de vous consulter. Ma mère, qui est fort fière, ne manquera pas de se choquer. Elle rompra tout ; notre mariage ne se fera point, et je vous aurai, je vous jure, une obligation infinie.

MONSIEUR DAMIS.

Non, Angélique, non ; vous êtes trop aimable ! elle se douterait que c'est vous qui ne voulez pas, et tous ces prétextes-là ne valent rien. Il n'y en a qu'un bon ; aimez-vous ailleurs ?

ANGÉLIQUE.

Moi ! non ; n'allez pas le croire.

MONSIEUR DAMIS.

Sur ce pied-là, je n'ai point d'excuse ; j'ai promis de vous épouser et il faut que je tienne parole ; au lieu que, si vous aimiez quelqu'un, je ne lui dirais pas que vous me l'avez avoué, mais seulement que je m'en doute.

ANGÉLIQUE.

Eh bien, doutez-vous-en donc.

MONSIEUR DAMIS.

Mais il n'est pas possible que je m'en doute si cela n'est pas vrai ; autrement ce serait être de mauvaise foi, et, malgré toute l'envie que j'ai de vous obliger, je ne saurais dire une imposture.

ANGÉLIQUE.

Allez, allez, n'ayez point de scrupule ; vous parlerez en homme d'honneur.

MONSIEUR DAMIS.

Vous aimez donc ?

ANGÉLIQUE.

Mais ne me trahissez-vous point, monsieur Damis?

MONSIEUR DAMIS.

Je n'ai que vos véritables intérêts en vue.

ANGÉLIQUE.

Quel bon caractère ! Oh ! que je vous aimerais, si vous n'aviez que vingt ans !

MONSIEUR DAMIS.

Eh bien ?

ANGÉLIQUE.

Vraiment, oui, il y a quelqu'un qui me plaît...

FRONTIN, survenant.

Monsieur, je viens de la part de madame vous dire qu'on vous attend avec mademoiselle.

MONSIEUR DAMIS.

Nous y allons. (A Angélique.) Où avez-vous connu celui qui vous plaît ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! ne m'en demandez pas davantage. Puisque vous ne voulez que vous douter que j'aime, en voilà plus qu'il n'en faut pour votre probité, et je vais vous annoncer là-haut.

SCÈNE XIII

MONSIEUR DAMIS, FRONTIN.

MONSIEUR DAMIS, à part.

Ceci me chagrine ; mais je l'aime trop pour la céder à personne. (Haut.) Frontin ! Frontin ! approche ; je voudrais te dire un mot.

FRONTIN.

Volontiers, monsieur, mais on est impatient de vous voir.

MONSIEUR DAMIS.

Je ne tarderai qu'un moment ; viens. J'ai remarqué que tu es un garçon d'esprit.

FRONTIN.

Eh ! j'ai des jours où je n'en manque pas.

MONSIEUR DAMIS.

Veux-tu me rendre un service dont je te promets que personne ne sera jamais instruit ?

FRONTIN.

Vous marchandez ma fidélité ; mais je suis dans mon jour d'esprit, il n'y a rien à faire ; je sens combien il faut être discret.

MONSIEUR DAMIS.

Je te payerai bien.

FRONTIN.

Arrêtez donc, monsieur ; ces débuts-là m'attendrissent toujours.

MONSIEUR DAMIS.

Voilà ma bourse.

FRONTIN.

Quel embonpoint séduisant ! Qu'il a l'air vainqueur !

MONSIEUR DAMIS.

Elle est à toi, si tu veux me confier ce que tu sais sur le chapitre d'Angélique. Je viens adroitement de lui faire avouer qu'elle a un amant ; et, observée comme elle est par sa mère, elle ne peut ni l'avoir vu ni avoir de ses nouvelles que par le moyen des domestiques. Tu t'en es peut-être mêlé toi-même, ou tu sais qui s'en mêle, et je voudrais écarter cet homme-là. Quel est-il ? Où se sont-ils vus ? Je te garderai le secret.

FRONTIN, prenant la bourse.

Je résisterais à ce que vous me dites, mais ce que vous tenez m'entraîne ; je me rends.

MONSIEUR DAMIS.

Parle.

FRONTIN.

Vous me demandez un détail que j'ignore ; il n'y a que Lisette qui soit parfaitement instruite de cette intrigue-là.

MONSIEUR DAMIS.

La fourbe !

FRONTIN.

Prenez garde, vous ne sauriez la condamner sans me faire mon procès. Je viens de céder à un trait d'éloquence qu'on aura peut-être employé contre elle. Au reste, je ne connais le jeune homme en question que depuis une heure ; il est actuellement dans ma chambre. Lisette en a fait mon parent, et, dans quelques moments, elle doit l'introduire ici même où je suis chargé d'éteindre les bougies et où elle doit arriver avec Angélique pour y traiter ensemble des moyens de rompre votre mariage.

MONSIEUR DAMIS.

Il ne tiendra donc qu'à toi que je sois pleinement instruit de tout.

FRONTIN.

Comment ?

MONSIEUR DAMIS.

Tu n'as qu'à souffrir que je me cache ici ; on ne m'y verra pas puisque tu vas en ôter les lumières, et j'écouterai tout ce qu'ils diront.

FRONTIN.

Vous avez raison. Attendez ; quelques amis de la maison qui sont là-haut, et qui veulent se déguiser après souper pour se divertir, ont fait apporter des dominos qu'on a mis dans le petit cabinet à côté de la salle ; voulez-vous que je vous en donne un ?

MONSIEUR DAMIS.

Tu me feras plaisir.

FRONTIN.

Je cours vous le chercher, car l'heure approche.

MONSIEUR DAMIS.

Va.

SCÈNE XIV

MONSIEUR DAMIS, seul.

Je ne saurais mieux m'y prendre pour savoir de quoi il est question. Si je vois que l'amour d'Angélique aille à un certain point, il ne s'agit plus de mariage ; cependant je tremble. Qu'on est malheureux d'aimer à mon âge !

SCÈNE XV

MONSIEUR DAMIS, FRONTIN.

FRONTIN.

Tenez, monsieur, voilà tout votre attirail, jusqu'à

un masque. C'est un visage qui ne vous donnera que dix-huit ans ! vous ne perdrez rien au change. Ajustez-vous vite ; bon ! mettez-vous là et ne remuez pas ; voilà les lumières éteintes. Bonsoir.

MONSIEUR DAMIS.

Écoute ; le jeune homme va venir, et je rêve à une chose. Quand Lisette et Angélique seront entrées, dis à la mère, de ma part, que je la prie de se rendre ici sans bruit ; cela ne te compromet point et tu y gagneras.

FRONTIN.

Mais vous prenez donc cette commission-là à crédit ?

MONSIEUR DAMIS.

Va, ne t'embarrasse point.

FRONTIN.

Soit. Je sors... J'ai de la peine à trouver mon chemin ; mais j'entends quelqu'un...

SCÈNE XVI

LISETTE, ÉRASTE, FRONTIN, MONSIEUR DAMIS.

FRONTIN.

Est-ce toi, Lisette ?

LISETTE.

Oui. A qui parles-tu donc là ?

FRONTIN.

A la nuit, qui m'empêchait de retrouver la porte. Avec qui es-tu, toi ?

LISETTE.

Parle bas ; avec Éraste que je fais entrer dans la salle.

MONSIEUR DAMIS, à part.

Éraste !

FRONTIN.

Bon ! où est-il ? (Il appelle.) La Ramée ?

ÉRASTE.

Me voilà

FRONTIN, le prenant par le bras.

Tenez, monsieur ; marchez et promenez-vous du mieux que vous pourrez en attendant.

LISETTE.

Adieu ; dans un moment je reviens avec ma maîtresse.

SCÈNE XVII

ÉRASTE ; MONSIEUR DAMIS, caché.

ÉRASTE.

Je ne saurais douter qu'Angélique ne m'aime ; mais sa timidité m'inquiète, et je crains de ne pouvoir l'enhardir à dédire sa mère.

MONSIEUR DAMIS, à part.

Est-ce que je me trompe ? c'est la voix de mon fils ; écoutons.

ÉRASTE.

Tâchons de ne point faire de bruit. (Il marche en tâtonnant.)

MONSIEUR DAMIS.

Je crois qu'il vient à moi ; changeons de place.

ÉRASTE.

J'entends remuer du taffetas. Est-ce vous, Angélique, est-ce vous ? (Il attrape M. Damis par le domino.)

MONSIEUR DAMIS.

Doucement !...

ÉRASTE.

Ah ! c'est vous-même.

MONSIEUR DAMIS, à part.

C'est mon fils.

ÉRASTE.

Eh bien ! Angélique, me condamnerez-vous à mourir de douleur ? Vous m'avez dit tantôt que vous m'aimiez, vos beaux yeux me l'ont confirmé par les regards les plus aimables et les plus tendres ; mais de quoi me servira d'être aimé, si je vous perds ? Au nom de notre amour, Angélique, puisque vous m'avez permis de me flatter du vôtre, gardez-vous à ma tendresse. Je vous en conjure par ces charmes que le ciel semble n'avoir destinés que pour moi, par cette main adorable sur laquelle je vous jure un amour éternel. (M. Damis veut retirer sa main.) Ne la retirez pas, Angélique, et dédommagez Éraste du plaisir qu'il n'a point de voir vos beaux yeux, par l'assurance de n'être jamais qu'à lui. Parlez, Angélique.

MONSIEUR DAMIS, à part.

J'entends du bruit. (Haut.) Taisez-vous, petit sot. (Il se dégage des mains d'Éraste.)

ÉRASTE.

Juste ciel ! qu'entends-je ? Vous me fuyez ! Ah ! Lisette, n'es-tu pas là ?

SCÈNE XVIII

ANGÉLIQUE, LISETTE, MONSIEUR DAMIS, ÉRASTE.

LISETTE.

Nous voici, monsieur.

ÉRASTE.

Je suis au désespoir, ta maîtresse me fuit.

ANGÉLIQUE.

Moi, Éraste ? Je ne vous fuis point, me voilà.

ÉRASTE.

Eh quoi ! ne venez-vous pas de me dire tout ce qu'il y a de plus cruel ?

ANGÉLIQUE.

Eh ! je n'ai encore dit qu'un mot.

ÉRASTE.

Il est vrai ; mais il m'a marqué le dernier mépris.

ANGÉLIQUE.

Il faut que vous ayez mal entendu, Éraste. Est-ce qu'on méprise les gens qu'on aime ?

LISETTE.

En effet ; rêvez-vous, monsieur ?

ÉRASTE.

Je n'y comprends donc rien ; mais vous me rassurez, puisque vous me dites que vous m'aimez ; daignez me le répéter encore.

SCÈNE XIX

MADAME ARGANTE, FRONTIN, LISETTE, ÉRASTE, ANGÉLIQUE, MONSIEUR DAMIS.

ANGÉLIQUE.

Vraiment, ce n'est pas là l'embarras, et je vous le répéterais avec plaisir ; mais vous le savez bien assez.

MADAME ARGANTE, à part.

Qu'entends-je ?

ANGÉLIQUE.

Et d'ailleurs on m'a dit qu'il fallait être plus retenue dans les discours qu'on tient à son amant.

ÉRASTE.

Quelle aimable franchise !

ANGÉLIQUE.

Mais je vais comme le cœur me mène, sans y entendre plus de finesse ; j'ai du plaisir à vous voir, et je vous vois ; et si c'est une faute de vous avouer aussi souvent que je vous aime, je la mets sur votre compte, et je ne veux point y avoir part.

ÉRASTE.

Que vous me charmez !

ANGÉLIQUE.

Si ma mère m'avait donné plus d'expérience, si j'avais été un peu dans le monde, je vous aimerais peut-être sans vous le dire ; je vous ferais languir pour le savoir. Je retiendrais mon cœur ; cela n'irait pas si vite, et vous m'auriez déjà dit que je suis une ingrate ; mais je ne saurais me contrefaire. Mettez-vous à ma place ; j'ai tant souffert de contrainte ! ma mère m'a rendu la vie si triste ! J'ai eu si peu de satisfaction ! elle a tant mortifié mes sentiments ! Je suis si lasse de les cacher, que, lorsque je suis contente et que je le puis dire, je l'ai déjà dit avant de savoir que j'ai parlé. Imaginez-vous à présent ce que c'est qu'une fille qui a toujours été gênée, qui est avec vous, que vous aimez, qui ne vous hait pas, qui vous aime, qui est franche, qui n'a jamais eu le plaisir de dire ce qu'elle pense, qui ne pensera jamais rien d'aussi touchant ; et voyez si je puis résister à tout cela.

ÉRASTE.

Oui, ma joie, d'après ce que j'entends, va jusqu'au transport ! Mais il s'agit de nos affaires. J'ai le bonheur d'avoir un père raisonnable, à qui je suis aussi cher qu'il me l'est à moi-même, et qui, j'espère, entrera volontiers dans nos vues.

ANGÉLIQUE.

Pour moi, je n'ai pas le bonheur d'avoir une mère qui lui ressemble ; je ne l'en aime pourtant pas moins...

MADAME ARGANTE.

Ah ! c'en est trop, fille indigne de ma tendresse !

ANGÉLIQUE.

Ah ! je suis perdue ! (Ils s'écartent tous trois.)

MADAME ARGANTE.

Vite, Frontin ; qu'on éclaire ! qu'on vienne ! (Elle avance, rencontre monsieur Damis, qu'elle saisit par le domino, et continue.) Ingrat ! est-ce là le fruit des soins que je me suis donnés pour vous former à la vertu ? Ménager des intrigues à mon insu ! Vous plaindre d'une éducation qui m'occupait tout entière ! Eh bien, jeune extravagante, un couvent, plus austère que moi, me répondra des égarements de votre cœur.

SCÈNE XX

LES PRÉCÉDENTS, FRONTIN, et AUTRES DOMESTIQUES avec des bougies.

MONSIEUR DAMIS, démasqué, à madame Argante, et en riant.

Vous voyez bien qu'on ne me recevrait pas au couvent.

MADAME ARGANTE.

Quoi ! c'est vous, monsieur ? (A Éraste.) Et ce fripon-là, que fait-il ici ?

MONSIEUR DAMIS.

Ce fripon-là, c'est mon fils, à qui, tout bien examiné, je vous conseille de donner votre fille.

MADAME ARGANTE.

Votre fils ?

MONSIEUR DAMIS.

Lui-même. Approchez, Éraste ; tout ce que j'ai entendu vient de m'ouvrir les yeux sur l'imprudence de mes desseins. Conjurez madame de vous être favorable ; il ne tiendra pas à moi qu'Angélique ne soit votre épouse.

ÉRASTE, se jetant aux genoux de son père.

Que je vous ai d'obligation, mon père ! Nous pardonnerez-vous, madame, tout ce qui vient de se passer ?

ANGÉLIQUE, embrassant les genoux de madame Argante.

Puis-je espérer d'obtenir grâce ?

MONSIEUR DAMIS.

Votre fille a tort ; mais elle est vertueuse, et à votre place je croirais devoir oublier tout et me rendre.

MADAME ARGANTE.

Allons, monsieur, je suivrai vos conseils, et me conduirai comme il vous plaira.

MONSIEUR DAMIS.

Sur ce pied-là, le divertissement dont je prétendais vous amuser, servira pour mon fils.

DIVERTISSEMENT

Vous qui sans cesse à vos fillettes
Tenez de sévères discours, (*bis.*)
Mamans, de l'erreur où vous êtes
Le dieu d'amour se rit et se rira toujours. (*bis.*)
Vos avis sont prudents, vos maximes sont sages ;
Mais malgré tant de soins, malgré tant de rigueur,
Vous ne pouvez d'un jeune cœur
Si bien fermer tous les passages,
Qu'il n'en reste toujours quelqu'un pour le vainqueur.

Vous qui sans cesse, etc.

VAUDEVILLE

Mère qui tient un jeune objet
Dans une ignorance profonde,
Loin du monde,
Souvent se trompe en son projet.
Elle croit que l'amour s'envole
Dès qu'il aperçoit un argus.
Quel abus !
Il faut l'envoyer à l'école.

La beauté qui charme Damon
Se rit des tourments qu'il endure.
Il murmure ;
Moi, je trouve qu'elle a raison.
C'est un conteur de fariboles,
Qui n'ouvre point son coffre-fort.
Le butor !
Il faut l'envoyer à l'école.

« Si mes soins pouvaient t'engager,
Me dit un jour le beau Sylvandre,
D'un air tendre...
— Que ferais-tu ? » dis-je au berger.

Il demeura comme une idole,
Et ne répondit pas un mot.
Le grand sot !
Il faut l'envoyer à l'école.

Claudine un jour dit à Lucas :
« J'irai ce soir à la prairie ;
Je vous prie
De ne point y suivre mes pas. »
Il le promit, et tint parole.
Ah ! qu'il entend peu ce que c'est !
Le benêt !
Il faut l'envoyer à l'école.

L'autre jour à Nicole il prit
Une vapeur auprès de Blaise ;
Sur sa chaise
La pauvre enfant s'évanouit.
Blaise, pour secourir Nicole,
Fut chercher du monde aussitôt.
Le nigaud !
Il faut l'envoyer à l'école.

L'amant de la jeune Philis
Étant près de s'éloigner d'elle,
Chez la belle
Il envoie un de ses amis.
« Vas-y, dit-il, et la console. »
Il se fie à son confident.
L'imprudent !
Il faut l'envoyer à l'école.

Aminte, aux yeux de son barbon,
A son grand neveu cherche noise ;
La matoise
Veut le chasser de la maison.
L'époux la flatte et la cajole,
Pour faire rester son parent :
L'ignorant !
Il faut l'envoyer à l'école.

L'HEUREUX STRATAGÈME

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois par les comédiens italiens, le 6 juin 1733.

PERSONNAGES

LA COMTESSE.
LA MARQUISE.
LISETTE, fille de Blaise.
DORANTE, amant de la comtesse.
LE CHEVALIER, amant de la marquise.
BLAISE, paysan.
FRONTIN, valet du chevalier.
ARLEQUIN, valet de Dorante.
UN LAQUAIS.

La scène se passe chez la comtesse, à la campagne.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

DORANTE, BLAISE.

DORANTE.

Eh bien ! maître Blaise, que me veux-tu ? Parle, puis-je te rendre quelque service ?

BLAISE.

Oh ! dame ! comme c'dit l'autre, vous en êtes bian capable.

DORANTE.

De quoi s'agit-il ?

BLAISE.

Morgué ! v'là bien monsieur Dorante ; quand faut sarvir le monde, jarnicoton ! ça ne barguigne point. Que ça est agriable ! le biau naturel d'homme !

DORANTE.

Voyons ; je serai charmé de t'être utile.

BLAISE.

Oh ! point du tout : c'est vous, monsieur, qui charmez les autres.

DORANTE.

Explique-toi.

BLAISE.

Boutez d'abord dessus.

DORANTE.

Non ; je ne me couvre jamais.

BLAISE.

C'est bian fait à vous. Moi, je me couvre toujours ; ce n'est pas mal fait non pus.

DORANTE.

Parle...

BLAISE, riant.

Eh ! eh bien ! qu'est-ce ? Comment vous va, monsieur Dorante ? Toujours gros et gras. J'ons vu le temps que vous étiez mince ; mais, morgué ! ça s'est bian amendé. Vous v'là bian en char.

DORANTE.

Tu avais, ce me semble, quelque chose à me dire ; entre en matière sans compliment.

BLAISE.

Oh ! c'est un petit bout de civilité en passant, comme ça se doit.

DORANTE.

C'est que j'ai affaire.

BLAISE.

Morgué ! tant pis ; les affaires baillont du souci.

DORANTE.

Dans un moment, il faut que je te quitte ; achève.

BLAISE.

Je commence. C'est que je venons par rapport à noute fille, pour l'amour de ce qu'alle va être la femme d'Arlequin, voute valet.

DORANTE.

Je le sais.

BLAISE.

Dont je savons qu'vous êtes consentant, à cause qu'alle est femme de chambre de madame la comtesse, qui va vous prendre itou pour son homme.

DORANTE.

Après ?

BLAISE.

C'est ce qui fait, ne vous déplaise, que je venons vous prier d'une grâce.

DORANTE.

Quelle est-elle ?

BLAISE.

C'est que faura le troussiau de Lisette, monsieur Dorante ; faura faire une noce, et pis du dégât pour cette noce, et pis de la marchandise pour ce dégât, et du comptant pour cette marchandise. Partout du comptant, hors cheux nous qu'il n'y en a point. Par ainsi, si, par voute moyen auprès de madame la comtesse, qui m'avancerait queuque six-vingts francs sur mon office de jardinier...

DORANTE.

Je t'entends, maître Blaise ; mais j'aimerais mieux te les donner, que de les demander pour toi à la comtesse, qui ne ferait pas aujourd'hui grand cas de ma prière. Tu crois que je vais l'épouser, et tu te trompes. Je pense que le chevalier Damis m'a supplanté. Adresse-toi à lui ; si tu n'obtiens rien, je te ferai l'argent dont tu as besoin.

BLAISE.

Par la morgué ! ce que j'entends là me dérange de vous remarcier, tant je sis surprins et stupéfait. Un brave homme comme vous, qui a une mine de prince, qui a le cœur de m'offrir de l'argent, se voir délaissé de la propre parsonne de sa maîtresse !... ça ne se peut pas. C'est noute enfant que la comtesse ; c'est défunte noute femme qui l'a norrie. Noute femme avait de la conscience ; faut que sa norriture tianne d'elle. Ne craignez rin,

reboutez voute esprit ; il n'y a ni chevalier ni cheval à ça.

DORANTE.

Ce que je te dis n'est que trop vrai, maître Blaise.

BLAISE.

Jarnigaine ! si je le croyais, je sis homme à li représenter sa faute. Une comtesse que j'ons vue marmotte ! Vous plaît-il que je l'exhortisse ?

DORANTE.

Eh ! que lui dirais-tu, mon enfant ?

BLAISE.

Ce que je li dirais, morgué ! ce que je li dirais ! Et qu'est-ce que c'est que ça, madame, et qu'est-ce que c'est que ça ? Velà ce que je li dirais, voyez-vous ! car, par la sangué ! j'ons barcé cette enfant-là, entendez-vous ? ça me baille un grand parvilège.

DORANTE.

Voici Arlequin bien triste ; qu'a-t-il à m'apprendre ?

SCÈNE II

DORANTE, BLAISE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Ouf !

DORANTE.

Qu'as-tu ?

ARLEQUIN.

Beaucoup de chagrin pour vous, et à cause de cela, quantité de chagrin pour moi ; car un bon domestique va comme son maître.

DORANTE.

Eh bien ?

BLAISE.

Qu'est-ce qui vous fâche ?

ARLEQUIN.

Il faut se préparer à l'affliction, monsieur ; selon toute apparence, elle sera considérable.

DORANTE.

Parle donc.

ARLEQUIN.

J'en pleure d'avance, afin de m'en consoler après.

BLAISE.

Morgué ! ça m'attriste itou.

DORANTE.

Parleras-tu ?

ARLEQUIN.

Hélas ! je n'ai rien à dire. C'est que je devine que vous serez affligé, et je vous pronostique votre douleur.

DORANTE.

On a bien affaire de ton pronostic !

BLAISE.

A quoi sert d'être oisiau de mauvais augure ?

ARLEQUIN.

C'est que j'étais tout à l'heure dans la salle, où j'achevais... mais passons cet article.

DORANTE.

Je veux tout savoir.

ARLEQUIN.

Ce n'est rien... qu'une bouteille de vin qu'on avait oubliée, et que j'achevais d'y boire, quand j'ai entendu la comtesse qui allait y entrer avec le chevalier.

DORANTE, soupirant.

Après ?

ARLEQUIN.

Comme elle aurait pu trouver mauvais que je busse en fraude, je me suis sauvé dans l'office avec ma bouteille. D'abord, j'ai commencé par la vider pour la mettre en sûreté.

BLAISE.

Ça est naturel.

DORANTE.

Eh ! laisse là ta bouteille, et me dis ce qui me regarde.

ARLEQUIN.

Je parle de cette bouteille parce qu'elle y était ; je ne voulais pas l'y mettre.

BLAISE.

Faut la laisser là, pisqu'elle est bue.

ARLEQUIN.

La voilà donc vide ; je l'ai mise à terre.

DORANTE.

Encore ?

ARLEQUIN.

Ensuite, sans mot dire, j'ai regardé à travers la serrure...

DORANTE.

Et tu as vu la comtesse avec le chevalier dans la salle ?

ARLEQUIN.

Bon ! ce maudit serrurier n'a-t-il pas fait le trou de la serrure si petit, qu'on ne peut rien voir à travers ?

BLAISE.

Morgué ! tant pis.

DORANTE.

Tu ne peux donc être sûr que ce fût la comtesse ?

ARLEQUIN.

Si fait ; car mes oreilles ont reconnu sa parole, et sa parole n'était pas là sans sa personne.

BLAISE.

Ils ne pouvaient pas se dispenser d'être ensemble.

DORANTE.

Eh bien ! que se disaient-ils ?

ARLEQUIN.

Hélas ! je n'ai retenu que les pensées, j'ai oublié les paroles.

DORANTE.

Dis-moi donc les pensées.

ARLEQUIN.

Il faudrait en savoir les mots. Mais, monsieur, ils étaient ensemble, ils riaient de toute leur force ; ce vilain chevalier ouvrait une bouche plus large... Ah ! quand on rit tant, c'est qu'on est bien gaillard.

BLAISE.

Eh bien ! c'est signe de joie ; velà tout.

ARLEQUIN.

Oui ; mais cette joie-là a l'air de nous porter malheur. Quand un homme est si joyeux, c'est tant mieux pour lui, mais c'est toujours tant pis pour un autre. (Montrant son maître.) Et voilà justement l'autre !

DORANTE.

Eh ! laisse-nous en repos. As-tu dit à la marquise que j'avais besoin d'un entretien avec elle ?

ARLEQUIN.

Je ne me souviens pas si je le lui ai dit ; mais je sais bien que je devais le lui dire.

SCÈNE III

ARLEQUIN, BLAISE, DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur, je ne sais pas comment vous l'entendez ; mais votre tranquillité m'étonne ; et si vous n'y prenez garde, ma maîtresse vous échappera. Je puis me tromper ; mais j'en ai peur.

DORANTE.

Je le soupçonne aussi, Lisette ; mais que puis-je faire pour empêcher ce que tu me dis là ?

BLAISE.

Mais, morgué ! ça se confirme donc, Lisette ?

LISETTE.

Sans doute. Le chevalier ne la quitte point ; il l'amuse, il la cajole, il lui parle tout bas ; elle sourit. A la fin le cœur peut s'y mettre, s'il n'y est déjà ; et cela m'inquiète, monsieur ; car je vous estime. D'ailleurs, voilà un garçon qui doit m'épouser, et si vous ne devenez pas le maître de la maison, cela nous dérange.

ARLEQUIN.

Il serait désagréable de faire deux ménages.

DORANTE.

Ce qui me désespère, c'est que je n'y vois point de remède ; car la comtesse m'évite.

BLAISE.

Mordi ! c'est pourtant mauvais signe.

ARLEQUIN.

Et ce misérable Frontin, que te dit-il, Lisette ?

LISETTE.

Des douceurs tant qu'il peut, que je paie de brusqueries.

BLAISE.

Fort bien, noute fille. Toujours malhonnête envars li, toujours rudanière ; hoche la tête quand il te parle ; dis-li : Passe ton chemin. De la fidélité, morguienne ! Baille cette confusion-là à la comtesse. N'est-ce pas, monsieur ?

DORANTE.

Je me meurs de douleur !

BLAISE.

Faut point mourir, ça gâte tout ; avisons plutôt à queuque manigance.

LISETTE.

Je l'aperçois qui vient, elle est seule ; retirez-vous, monsieur, laissez-moi lui parler. Je veux savoir ce qu'elle a dans l'esprit ; je vous redirai notre conversation ; vous reviendrez après.

DORANTE.

Je te laisse.

ARLEQUIN.

Ma mie, toujours rudanière, hoche la tête quand il te parle.

LISETTE.

Va, sois tranquille.

SCÈNE IV

LISETTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Je te cherchais, Lisette. Avec qui étais-tu là ? Il me semble avoir vu sortir quelqu'un d'avec toi.

LISETTE.

C'est Dorante qui me quitte, madame.

LA COMTESSE.

C'est lui dont je voulais te parler. Que dit-il, Lisette ?

LISETTE.

Mais il dit qu'il n'a pas lieu d'être content, et je crois qu'il dit assez juste. Qu'en pensez-vous, madame ?

LA COMTESSE.

Il m'aime donc toujours ?

LISETTE.

Comment ? s'il vous aime ! Vous savez bien qu'il n'a point changé. Est-ce que vous ne l'aimez plus ?

LA COMTESSE.

Qu'appelez-vous, plus ? Est-ce que je l'aimais ? Dans le fond, je le distinguais, voilà tout ; et distinguer un homme, ce n'est pas encore l'aimer, Lisette ; cela peut y conduire, mais cela n'y est pas.

LISETTE.

Je vous ai pourtant entendu dire que c'était le plus aimable homme du monde.

LA COMTESSE.

Cela se peut bien.

LISETTE.

Je vous ai vue l'attendre avec empressement.

LA COMTESSE.

C'est que je suis impatiente.

LISETTE.

Être fâchée quand il ne venait pas.

LA COMTESSE.

Tout cela est vrai. Nous y voilà ; je le distin-

guais, vous dis-je, et je le distingue encore ; mais rien ne m'engage avec lui ; et comme il te parle quelquefois, et que tu crois qu'il m'aime, je venais te dire qu'il faut que tu le disposes adroitement à se tranquilliser sur mon chapitre.

LISETTE.

Et le tout en faveur de monsieur le chevalier Damis, qui n'a vaillant qu'un accent gascon dont vous vous amusez ? Que vous avez le cœur inconstant ! Avec autant de raison que vous en avez, comment pouvez-vous être infidèle ? car on dira que vous l'êtes.

LA COMTESSE.

Eh bien ! infidèle soit, puisque tu veux que je le sois. Crois-tu me faire peur avec ce grand mot ? Infidèle ! ne dirait-on pas que ce soit une grande injure ? Il y a comme cela des mots dont on épouvante les esprits faibles, qu'on a mis en crédit, faute de réflexion, et qui ne sont pourtant rien.

LISETTE.

Ah ! madame, que dites-vous là ? Comme vous êtes aguerrie là-dessus ! Je ne vous croyais pas si désespérée. Un cœur qui trahit sa foi, qui manque à sa parole !

LA COMTESSE.

Eh bien ! ce cœur qui manque à sa parole, quand il en donne mille, il fait sa charge ; quand il en trahit mille, il la fait encore ; il va comme ses mouvements le mènent, et ne saurait aller autrement. Qu'est-ce que c'est que l'étalage que tu me fais là ? Bien loin que l'infidélité soit un crime, je soutiens, moi, qu'il ne faut pas un moment hésiter d'en faire une, quand on en est tenté, à moins que de vouloir tromper les gens ; ce que nous devons éviter, à quelque prix que ce soit.

LISETTE.

Mais, mais... de la manière dont vous tournez cette affaire-là, je crois, de bonne foi, que vous avez raison. Oui, je comprends que l'infidélité est quelquefois de devoir; je ne m'en serais jamais doutée.

LA COMTESSE.

Tu vois pourtant que cela est clair.

LISETTE.

Si clair, que je m'examine à présent pour savoir si je ne serai pas moi-même obligée de faire une infidélité.

LA COMTESSE.

Dorante est en vérité plaisant ! N'oserais-je, à cause qu'il m'aime, distraire un regard de mes yeux ? N'appartiendra-t-il qu'à lui de me trouver jeune et aimable ? Faut-il que j'aie cent ans pour tous les autres, que j'enterre tout ce que je vaux, que je me dévoue à la plus triste stérilité de plaisir qu'il soit possible d'imaginer ?

LISETTE.

C'est apparemment ce qu'il prétend.

LA COMTESSE.

Sans doute ; avec ces messieurs-là, voilà comment il faudrait vivre. Si vous les en croyez, il n'y a plus pour vous qu'un seul homme, qui doit composer tout votre univers ; tous les autres sont rayés, ce sont autant de morts pour vous. Peut-être que votre amour-propre n'y trouve point son compte, et qu'il les regrette quelquefois. Eh ! qu'il pâtisse ; la sotte fidélité lui a fait sa part. Elle lui laisse un captif pour sa gloire ; qu'il s'en amuse comme il pourra, et qu'il prenne patience. Quel abus, Lisette, quel abus ! Va, va, parle à

Dorante, et laisse là tes scrupules. Les hommes, quand ils ont envie de nous quitter, y font-ils tant de façons ? N'avons-nous pas tous les jours de belles preuves de leur constance ? Ont-ils là-dessus des privilèges que nous n'ayons pas ? Tu te moques de moi ; le chevalier m'aime, il ne me déplaît pas ; je ne ferai pas la moindre violence à mon penchant.

LISETTE.

Allons, allons, madame, à présent que je suis instruite, les amants délaissés n'ont qu'à chercher qui les plaigne ; me voilà bien guérie de la compassion que j'avais pour eux.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas que je n'estime Dorante ; mais souvent ce qu'on estime, ennuie. Le voici qui revient. Je me sauve de ses plaintes qui m'attendent ; saisis ce moment pour m'en débar asser.

SCÈNE V

DORANTE, LA COMTESSE, LISETTE, ARLEQUIN.

DORANTE, arrêtant la comtesse.

Quoi ! madame, j'arrive, et vous me fuyez !

LA COMTESSE.

Ah ! c'est vous, Dorante ! je ne vous fuis point, je m'en retourne.

DORANTE.

De grâce, donnez-moi un instant d'audience.

LA COMTESSE.

Un instant, rien qu'un instant, au moins ; car j'ai peur qu'il ne me vienne compagnie.

DORANTE.

On vous avertira, s'il vous en vient. Souffrez que je vous parle de mon amour.

LA COMTESSE.

N'est-ce que cela ? Je sais votre amour par cœur. Que me veut-il donc, cet amour ?

DORANTE.

Hélas ! madame, de l'air dont vous m'écoutez, je vois bien que je vous ennuie.

LA COMTESSE.

A vous dire vrai, votre prélude n'est pas amusant.

DORANTE.

Que je suis malheureux ! Qu'êtes-vous devenue pour moi ? Vous me désespérez.

LA COMTESSE.

Dorante, quand quitterez-vous ce ton lugubre et cet air noir ?

DORANTE.

Faut-il que je vous aime encore, après d'aussi cruelles réponses que celles que vous me faites !

LA COMTESSE.

Cruelles réponses ! Avec quel goût vous prononcez cela ! Que vous auriez été un excellent héros de roman ! Votre cœur a manqué sa vocation, Dorante.

DORANTE.

Ingrate que vous êtes !

LA COMTESSE, riant.

Ce style-là ne me corrigera guère.

ARLEQUIN, gémissant.

Hi ! hi ! hi !

LA COMTESSE.

Tenez, monsieur, vos tristesses sont si contagieu-

ses qu'elles ont gagné jusqu'à votre valet ; on l'entend qui soupire.

ARLEQUIN.

Je suis touché du malheur de mon maître.

DORANTE.

J'ai besoin de tout mon respect pour ne pas éclater de colère.

LA COMTESSE.

Eh ! d'où vous vient de la colère, monsieur ! De quoi vous plaignez-vous, s'il vous plaît ? Est-ce de l'amour que vous avez pour moi ? Je n'y saurais que faire. Ce n'est pas un crime de vous paraître aimable. Est-ce de l'amour que vous voudriez que j'eusse, et que je n'ai point ? Ce n'est pas ma faute, s'il ne m'est pas venu. Il vous est fort permis de souhaiter que j'en aie ; mais de venir me reprocher que je n'en ai point, cela n'est pas raisonnable. Les sentiments de votre cœur ne font pas la loi du mien ; prenez-y garde, vous traitez cela comme une dette, et ce n'en est pas une. Soupirez, monsieur, vous en êtes le maître ; je n'ai pas le droit de vous en empêcher ; mais n'exigez pas que je soupire. Accoutumez-vous à penser que vos soupirs ne m'obligent point à les accompagner des miens, pas même à m'en amuser. Je les trouvais autrefois plus supportables ; mais je vous annonce que le ton qu'ils prennent aujourd'hui m'ennuie ; réglez-vous là-dessus. Adieu, monsieur.

DORANTE.

Encore un mot, madame. Vous ne m'aimez donc plus ?

LA COMTESSE.

Eh ! eh ! plus est singulier ! je ne me souviens pas trop de vous avoir aimé.

DORANTE.

Non ! je vous jure ma foi, que je ne m'en souviendrai de ma vie non plus.

LA COMTESSE.

En tout cas, vous n'oublierez qu'un rêve.

(Elle sort.)

SCÈNE VI

DORANTE, ARLEQUIN, LISETTE.

DORANTE, arrêtant Lisette.

La perfide !... Arrête, Lisette.

ARLEQUIN.

En vérité, voilà un petit cœur de comtesse bien édifiant !

DORANTE, à Lisette.

Tu lui as parlé de moi ; je ne sais que trop ce qu'elle pense ; mais, n'importe, que t'a-t-elle dit en particulier ?

LISETTE.

Je n'aurai pas le temps de vous le répéter, monsieur. Madame attend compagnie ; elle aura peut-être besoin de moi.

ARLEQUIN.

Oh ! oh ! comme elle répond, monsieur !

DORANTE.

Lisette, m'abandonnez-vous ?

ARLEQUIN.

Serais-tu, par hasard, une masque aussi ?

DORANTE.

Parle ; quelles raisons allègue-t-elle ?

LISETTE.

Oh ! de très fortes, monsieur ; il faut en convenir, la fidélité n'est bonne à rien ; c'est mal fait d'en avoir. De beaux yeux ne servent pas à grand'-chose ; un seul homme en profite ; tous les autres sont morts. Il ne faut tromper personne ; avec cela on est enterrée, l'amour-propre n'a point sa part ; c'est comme si on avait cent ans. Ce n'est pas qu'on ne vous estime ; mais l'ennui s'y met. Il vaudrait autant être vieille ; et cela vous fait tort.

DORANTE.

Quel étrange discours me tiens-tu là ?

ARLEQUIN.

Je n'ai jamais vu de paroles de si mauvaise mine.

DORANTE.

Explique-toi donc.

LISETTE.

Quoi ! vous ne m'entendez pas ? Eh bien ! monsieur, on vous distingue.

DORANTE.

Veux-tu dire qu'on m'aime ?

LISETTE.

Eh ! non. Cela peut y conduire, mais cela n'y est pas.

DORANTE.

Je n'y conçois rien. Aime-t-on le chevalier ?

LISETTE.

C'est un fort aimable homme.

DORANTE.

Et moi, Lisette ?

LISETTE.

Vous étiez fort aimable aussi. M'entendez-vous à cette heure ?

DORANTE.

Ah ! je suis outré.

ARLEQUIN.

Et de moi, suivante de mon âme, qu'en fais-tu ?

LISETTE.

Toi ? je te distingue.

ARLEQUIN.

Et moi, je te maudis, chambrière du diable !

SCÈNE VII

ARLEQUIN, DORANTE, LA MARQUISE.

ARLEQUIN.

Nous avons affaire à de jolies personnes, monsieur, n'est-ce pas ?

DORANTE.

J'ai le cœur saisi.

ARLEQUIN.

J'en perds la respiration.

LA MARQUISE.

Vous me paraissez bien affligé, Dorante.

DORANTE.

On me trahit, madame, on m'assassine, on me plonge le poignard dans le sein.

ARLEQUIN.

On m'étouffe, madame, on m'égorge ; on me distingue.

LA MARQUISE.

C'est sans doute de la comtesse qu'il est question, Dorante ?

DORANTE.

D'elle-même, madame.

LA MARQUISE.

Pourrais-je vous demander un moment d'entretien ?

DORANTE.

Comme il vous plaira. J'avais même envie de vous parler sur ce qui vient de nous arriver.

LA MARQUISE.

Dites à votre valet de se tenir à l'écart, afin de nous avertir si quelqu'un vient.

DORANTE.

Retire-toi ; et prends garde à tout ce qui approchera d'ici.

ARLEQUIN.

Que le ciel nous console ! nous voilà tous trois sur le pavé ; car vous y êtes aussi, vous, madame. Votre chevalier ne vaut pas mieux que notre comtesse et notre Lisette, et nous sommes trois cœurs hors de condition.

DORANTE.

Va-t'en ; laisse-nous. (Arlequin s'en va.)

SCÈNE VIII

LA MARQUISE, DORANTE.

LA MARQUISE.

Dorante, on nous quitte donc tous deux ?

DORANTE.

Vous le voyez, madame.

LA MARQUISE.

N'imaginez-vous rien à faire dans cette occasion-ci ?

DORANTE.

Non, je ne vois plus rien à tenter ; on nous quitte sans retour. Que nous étions mal assortis, marquise ! Eh ! pourquoi n'est-ce pas vous que j'aime ?

LA MARQUISE.

Eh bien ! Dorante, tâchez de m'aimer.

DORANTE.

Hélas ! je voudrais pouvoir y réussir.

LA MARQUISE.

La réponse n'est pas flatteuse ; mais vous me la devez dans l'état où vous êtes.

DORANTE.

Ah ! madame, je vous demande pardon ; je ne sais ce que je dis, je m'égare.

LA MARQUISE.

Ne vous fatiguez pas à l'excuser, je m'y attendais.

DORANTE.

Vous êtes aimable, sans doute ; il n'est pas difficile de le voir, et j'ai regretté cent fois de n'y avoir pas fait assez d'attention ; cent fois je me suis dit...

LA MARQUISE.

Plus vous continuerez vos compliments, plus vous me direz d'injures ; car ce ne sont pas là des douceurs, au moins. Laissons cela, vous dis-je.

DORANTE.

Je n'ai pourtant recours qu'à vous, marquise. Vous avez raison ; il faut que je vous aime ; il n'y a que ce moyen de punir la perfide que j'adore.

LA MARQUISE.

Non, Dorante, je sais une manière de nous

venger qui nous sera plus commode à tous deux. Je veux bien punir la comtesse ; mais en la punissant, je veux vous la rendre, et je vous la rendrai.

DORANTE.

Quoi ! la comtesse reviendrait à moi ?

LA MARQUISE.

Oui, plus tendre que jamais.

DORANTE.

Serait-il possible ?

LA MARQUISE.

Et sans qu'il vous en coûte la peine de m'aimer.

DORANTE.

Comme il vous plaira.

LA MARQUISE.

Attendez pourtant. Je vous dispense d'amour pour moi ; mais c'est à condition d'en feindre.

DORANTE.

Oh ! de tout mon cœur ; je tiendrai toutes les conditions que vous voudrez.

LA MARQUISE.

Vous aimait-elle beaucoup ?

DORANTE.

Il me le paraissait.

LA MARQUISE.

Était-elle persuadée que vous l'aimiez de même ?

DORANTE.

Je vous dis que je l'adore, et qu'elle le sait.

LA MARQUISE.

Tant mieux qu'elle en soit sûre.

DORANTE.

Mais du chevalier, qui vous a quittée et qui l'aime, qu'en ferons-nous ? Lui laisserons-nous le temps d'être aimé de la comtesse ?

LA MARQUISE.

Si la comtesse croit l'aimer, elle se trompe ; elle n'a voulu que me l'enlever. Si elle croit ne vous plus aimer, elle se trompe encore ; il n'y a que sa coquetterie qui vous néglige.

DORANTE.

Cela se pourrait bien.

LA MARQUISE.

Je connais mon sexe ; laissez-moi faire. Voici comment il faut s'y prendre... Mais on vient ; remettons à concerter ce que j'imagine.

SCÈNE IX

ARLEQUIN, DORANTE, LA MARQUISE.

ARLEQUIN.

Ah ! que je souffre !

DORANTE.

Quoi ! ne viens-tu nous interrompre que pour soupirer ? Tu n'as guère de cœur.

ARLEQUIN.

Voilà tout ce que j'en ai. Mais il y a là-bas un coquin qui demande à parler à madame ; voulez-vous qu'il entre, ou que je le batte ?

LA MARQUISE.

Qui est-ce donc ?

ARLEQUIN.

Un maraud qui m'a soufflé ma maîtresse, et qui s'appelle Frontin.

LA MARQUISE.

Le valet du chevalier ? Qu'il vienne ; j'ai à lui parler.

ARLEQUIN.

La vilaine connaissance que vous avez là, madame !

(Il sort.)

SCÈNE X

LA MARQUISE, DORANTE.

LA MARQUISE, à Dorante.

C'est un garçon adroit et fin, tout valet qu'il est, et dont j'ai fait mon espion auprès de son maître et de la comtesse. Voyons ce qu'il nous dira ; car il est bon d'être extrêmement sûr qu'ils s'aiment. Mais si vous ne vous sentez pas le courage d'écouter d'un air indifférent ce qu'il pourra nous dire, allez-vous-en.

DORANTE.

Oh ! je suis outré ; mais ne craignez rien.

SCÈNE XI

LA MARQUISE, DORANTE, ARLEQUIN, FRONTIN.

ARLEQUIN, faisant entrer Frontin.

Viens, maître fripon ; entre.

FRONTIN.

Je te ferai ma réponse en sortant.

ARLEQUIN, en s'en allant.

Je t'en prépare une qui ne me coûtera pas une syllabe.

LA MARQUISE.

Approche, Frontin, approche.

SCÈNE XII

LA MARQUISE, FRONTIN, DORANTE.

LA MARQUISE.

Eh bien ! qu'as-tu à me dire ?

FRONTIN.

Mais, madame, puis-je parler devant monsieur ?

LA MARQUISE.

En toute sûreté.

DORANTE.

De qui est-il question ?

LA MARQUISE.

De la comtesse et du chevalier. Restez ; cela vous amusera.

DORANTE.

Volontiers.

FRONTIN.

Cela pourra même occuper monsieur.

DORANTE.

Voyons.

FRONTIN.

Dès que je vous eus promis, madame, d'observer ce qui se passerait entre mon maître et la comtesse, je me mis en embuscade...

LA MARQUISE.

Abrège le plus que tu pourras.

FRONTIN.

Excusez, madame ; je ne finis point quand j'abrège.

LA MARQUISE.

Le chevalier m'aime-t-il encore ?

FRONTIN.

Il n'en reste pas vestige ; il ne sait pas qui vous êtes.

LA MARQUISE.

Et sans doute il aime la comtesse ?

FRONTIN.

Bon, l'aimer ! belle égratignure ! c'est traiter un incendie d'étincelle. Son cœur est brûlant, madame ; il est perdu d'amour.

DORANTE, d'un air riant.

Et la comtesse ne le hait pas apparemment ?

FRONTIN.

Non, non ; la vérité est à plus de mille lieues de ce que vous dites.

DORANTE.

J'entends qu'elle répond à son amour.

FRONTIN.

Bagatelle ! Elle n'y répond plus. Toutes ses réponses sont faites ; ou plutôt dans cette affaire-ci, il n'y a eu ni demande ni réponse ; on ne s'en est pas donné le temps. Figurez-vous deux cœurs qui partent ensemble ; il n'y eut jamais de vitesse égale. On ne sait à qui appartient le premier soupir ; il y a apparence que ce fut un duo.

DORANTE, riant.

Ah ! ah ! ah !... (A part.) Je me meurs !

LA MARQUISE, à part.

Prenez garde... Mais as-tu quelque preuve de ce que tu dis là ?

FRONTIN.

J'ai de sûrs témoins de ce que j'avance, mes yeux et mes oreilles... Hier, la comtesse...

DORANTE.

Mais cela suffit ; ils s'aiment ; voilà une histoire finie. Que peut-il dire de plus ?

LA MARQUISE.

Achève.

FRONTIN.

Hier, la comtesse et mon maître s'en allaient au jardin ; je les suis de loin. Ils entrent dans le bois ; j'y entre aussi. Ils tournent dans une allée, moi dans le taillis. Ils se parlent ; je n'entends que des voix confuses. Je me coule, je me glisse, et de bosquet en bosquet, j'arrive à les entendre et même à les voir à travers le feuillage... La bellé chose ! la bellé chose ! s'écriait le chevalier, qui d'une main tenait un portrait, et de l'autre la main de la comtesse. La bellé chose ! Car, comme il est Gascon, je le deviens en ce moment, tout Manceau que je suis ; on peut tout, quand on est exact, et qu'on sert avec zèle.

LA MARQUISE.

Fort bien.

DORANTE, à part.

Fort mal.

FRONTIN.

Or, ce portrait, madame, dont je ne voyais que le menton avec un bout d'oreille, était celui de la comtesse. Oui, disait-elle, on dit qu'il me ressemble assez. Autant qu'il sé peut, disait mon maître, autant qu'il sé peut, à millé charmes près qué j'adore en vous, qué lé peintre né peut qué remarquer, qui font lé désespoir dé son art, et qui né rélèvent qué du pinceau dé la nature.

Allons, allons, vous me flattez, disait la comtesse, en le regardant d'un œil étincelant d'amour-propre ; vous me flattez. Eh ! non, madame, ou qué la pesté m'étouffe ! Jé vous dégrade moi-même, en parlant dé vos charmes. Sandis ! aucune expression n'y peut atteindre ; vous n'êtes fidèlement rendue qué dans mon cœur. N'y sommes-nous pas toutes deux, la marquise et moi ? répliquait la comtesse. La marquise et vous, s'écriait-il; eh ! cadédis ! où sé rangerait-elle ? Vous m'en occuperiez mille des cœurs, si jé les avais ; mon amour ne sait où sé mettre, tant il surabonde dans mes paroles, dans mes sentiments, dans ma pensée ; il sé répand partout, mon âme en régorge. Et tout en parlant ainsi, tantôt il baisait la main qu'il tenait, et tantôt le portrait. Quand la comtesse retirait la main, il se jetait sur la peinture ; quand elle redemandait la peinture, il reprenait la main ; lequel mouvement, comme vous voyez, faisait cela et cela ; ce qui était tout à fait plaisant à voir.

DORANTE.

Quel récit, marquise !

(La marquise fait signe à Dorante de se taire.)

FRONTIN.

Eh ! ne parlez-vous pas, monsieur ?

DORANTE.

Non, je dis à madame que je trouve cela comique.

FRONTIN.

Je le souhaite. Là-dessus : Rendez-moi mon portrait, rendez donc... Mais, comtesse... Mais, chevalier... Mais, madame, si jé rends la copie, qué l'original mé dédommagé... Oh ! pour cela, non... Oh ! pour céla, si. Le chevalier tombe à genoux : Madame, au nom dé vos grâcés innombrables,

nantissez-moi dé la ressemblance, en attendant la personne ; accordez cé rafraîchissement à mon ardur... Mais, chevalier, donner son portrait, c'est donner son cœur... Eh ! donc, madame, j'endurérai bien dé les avoir tous deux... Mais... Il n'y a point dé mais ; ma vie est à vous, lé portrait à moi ; qué chacun gardé sa part... Eh bien ! c'est donc vous qui le gardez ; ce n'est pas moi qui le donne, au moins... Tope ! sandis ! jé m'en fais responsable ; c'est moi qui lé prends ; vous né faites qué m'accorder dé lé prendre... Quel abus de ma bonté ! Ah ! c'est la comtesse qui fait un soupir... Ah ! félicité dé mon âme !... C'est le chevalier qui repart un second.

DORANTE.

Ah !...

FRONTIN.

Et c'est monsieur qui fournit le troisième.

DORANTE.

Oui. C'est que ces deux soupirs-là sont plaisants, et je les contrefais ; contrefaites aussi, marquise.

LA MARQUISE.

Oh ! je n'y entends rien, moi ; mais je me les imagine. (Elle rit.) Ah ! ah ! ah !

FRONTIN.

Ce matin dans la galerie...

DORANTE, bas à la marquise.

Faites-le finir ; je n'y tiendrais pas.

LA MARQUISE.

En voilà assez, Frontin.

FRONTIN.

Les fragments qui me restent sont d'un goût choisi.

LA MARQUISE.

N'importe, je suis assez instruite.

FRONTIN.

Les gages de la commission courent-ils toujours, madame ?

LA MARQUISE.

Ce n'est pas la peine.

FRONTIN.

Et monsieur voudrait-il m'établir son pensionnaire?

DORANTE.

Non.

FRONTIN.

Ce *non*-là, si je m'y connais, me casse sans réplique, et je n'ai qu'une révérence à faire. (Il sort.)

SCÈNE XIII

LA MARQUISE, DORANTE.

LA MARQUISE.

Nous ne pouvons plus douter de leur secrète intelligence ; mais si vous jouez toujours votre personnage aussi mal, nous ne tenons rien.

DORANTE.

J'avoue que ses récits m'ont fait souffrir ; mais je me soutiendrai mieux dans la suite. Ah ! l'ingrate ! jamais elle ne me donna son portrait.

SCÈNE XIV

ARLEQUIN, LA MARQUISE, DORANTE.

ARLEQUIN.

Monsieur, voilà votre fripon qui arrive.

DORANTE.

Qui ?

ARLEQUIN.

Un de nos deux larrons, le maître du mien.

DORANTE.

Retire-toi.

SCÈNE XV

LA MARQUISE, DORANTE.

LA MARQUISE.

Et moi je vous laisse. Nous n'avons pas eu le temps de digérer notre idée ; mais, en attendant, souvenez-vous que vous m'aimez, qu'il faut qu'on le croie, que voici votre rival, et qu'il s'agit de lui paraître indifférent. Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage.

DORANTE.

Fiez-vous à moi, je jouerai bien mon rôle.

SCÈNE XVI

DORANTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Jé té rencontre à propos ; jé voulais té parler, Dorante.

DORANTE.

Volontiers, chevalier ; mais fais vite ; voici l'heure de la poste, et j'ai un paquet à faire partir.

LE CHEVALIER.

Jé finis dans un clin d'œil. Jé suis ton ami, et jé viens té prier dé mé réléver d'un scrupule.

DORANTE.

Toi ?

LE CHEVALIER.

Oui ; délivre-moi d'uné chicané qué mé fait mon honneur. A-t-il tort ou raison ? Voici lé cas. On dit qué tu aimes la comtesse ; moi, jé n'en crois rien, et c'est entré lé oui et lé non qué gît lé petit cas dé conscience qué jé t'apporte.

DORANTE.

Je t'entends, chevalier ; tu aurais grande envie que je ne l'aimasse plus.

LE CHEVALIER.

Tu l'as dit ; ma délicatesse sé fait bésoin dé ton indifférence pour elle. J'aime cetté dame.

DORANTE.

Est-elle prévenue en ta faveur ?

LE CHEVALIER.

Dé faveur, jé m'en passe ; ellé mé rend justicé.

DORANTE.

C'est-à-dire que tu lui plais.

LE CHEVALIER.

Dès qué jé l'aime, tout est dit ; épargne ma modestie.

DORANTE.

Ce n'est pas ta modestie que j'interroge ; car elle est gasconne. Parlons simplement. T'aime-t-elle ?

LE CHEVALIER.

Eh ! oui, té dis-je. Ses yeux ont déjà là-dessus entamé la matière ; ils mé sollicitent lé cœur, ils démandent réponsé. Mettrai-je bon au bas de la réquête ? C'est ton agrément qué j'attends.

DORANTE.

Je te le donne à charge de revanche.

LE CHEVALIER.

Avec qui la révanche ?

DORANTE.

Avec de beaux yeux de ta connaissance qui me sollicitent aussi.

LE CHEVALIER.

Les beaux yeux qué la marquisé porte ?

DORANTE.

Elle-même.

LE CHEVALIER.

Et l'intérêt qué tu mé soupçonnes d'y prendre, té gêne, té rétient ?

DORANTE.

Sans doute.

LE CHEVALIER.

Va, jé t'émancipe.

DORANTE.

Je t'avertis que je l'épouserai, au moins.

LE CHEVALIER.

Jé t'informe qué nous ferons assaut dé noces.

DORANTE.

Tu épouseras la comtesse ?

LE CHEVALIER.

L'espérance dé ma postérité s'y fonde.

DORANTE.

Et bientôt ?

LE CHEVALIER.

Démain, peut-être, notre célibat expire.

DORANTE, embarrassé.

Adieu ; j'en suis fort ravi.

LE CHEVALIER, lui tendant la main.

Touche là ; té suis-je cher ?

DORANTE.

Ah ! oui...

LE CHEVALIER.

Tu mé l'es sans mésure, jé mé donne à toi pour un siècle. Céla passé, nous rénouvellérons dé bail. Servitur.

DORANTE.

Oui, oui ; demain.

LE CHEVALIER.

Qu'appelles-tu démain ? Moi, je suis ton servitur du temps passé, du présent et dé l'avénir. Toi dé même apparemment ?

DORANTE.

Apparemment. Adieu.

SCÈNE XVII

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

J'attendais qu'il fût sorti pour venir, monsieur.

LE CHEVALIER.

Qué démandes-tu ? j'ai hâte dé rejoindre ma comtesse.

FRONTIN.

Attendez. Malpeste ! ceci est sérieux ; j'ai parlé à la marquise, je lui ai fait mon rapport.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! tu lui as confié qué j'aime la comtesse, et qu'ellé m'aime ; qu'en dit-ellé, achève, vite.

FRONTIN.

Ce qu'elle en dit ? que c'est fort bien fait à vous.

LE CHEVALIER.

Jé continuerai dé bien faire. Adieu.

FRONTIN.

Morbleu ! monsieur, vous n'y songez pas. Il faut revoir la marquise, entretenir son amour ; sans quoi vous êtes un homme mort, enterré, anéanti dans sa mémoire.

LE CHEVALIER, riant.

Eh ! eh ! eh !

FRONTIN.

Vous en riez ! Je ne trouve pas cela plaisant, moi.

LE CHEVALIER.

Qué mé fait cé néant ? Jé meurs dans une mémoire, jé ressuscite dans une autre ; n'ai-je pas la mémoire dé la comtesse où jé révis ?

FRONTIN.

Oui ; mais j'ai peur que dans cette dernière, vous ne mouriez un beau matin de mort subite. Dorante y est mort de même, d'un coup de caprice.

LE CHEVALIER.

Non ; lé caprice qui lé tue, lé voici ; c'est moi qui l'expédie ; j'en ai bien expédié d'autres, Frontin. Né t'inquiète pas ; la comtesse m'a reçu dans son cœur, il faudra qu'elle m'y garde.

FRONTIN.

Ce cœur-là, je crois que l'amour y campe quelquefois ; mais il n'y loge jamais.

LE CHEVALIER.

C'est un amour dé ma façon. Sandis ! il né finira qu'avec elle ; espère mieux dé la fortune dé ton maître, connais-moi bien, tu n'auras plus dé défiance.

FRONTIN.

J'ai déjà usé de cette recette-là ; elle ne m'a rien fait. Mais voici Lisette ; vous devriez me procurer la faveur de sa maîtresse auprès d'elle.

SCÈNE XVIII

LISETTE, FRONTIN, LE CHEVALIER.

LISETTE.

Monsieur, madame vous demande.

LE CHEVALIER.

J'y cours, Lisette. Mais remets cé faquin dans son bon sens, jé té prie ; tu mé l'as privé dé cervelle ; il mé fatigue à mé répéter qu'il t'aime.

LISETTE.

Que ne me prend-il pour sa confidente ?

FRONTIN.

Eh bien ! ma charmante, je vous aime, vous voilà aussi savante que moi.

LISETTE.

Eh bien ! mon garçon, courage ; vous n'y perdez rien ; vous voilà plus savant que vous n'étiez. Je vais dire à ma maîtresse que vous venez, monsieur. Adieu, Frontin.

FRONTIN.

Adieu, ma charmante.

SCÈNE XIX

LE CHEVALIER, FRONTIN.

FRONTIN.

Allons, monsieur ; ma foi ! vous avez raison, votre aventure a bonne mine ; la comtesse vous aime. Vous êtes Gascon, moi Manceau ; voilà de grands titres de fortune.

LE CHEVALIER.

Jé té garantis la tienne.

FRONTIN.

Si j'avais le choix des cautions, je vous dispenserais d'être la mienne.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

DORANTE, ARLEQUIN.

DORANTE.

Viens, j'ai à te dire un mot.

ARLEQUIN.

Une douzaine, si vous voulez.

DORANTE.

Arlequin, je te vois à tout moment chercher Lisette, et courir après elle.

ARLEQUIN.

Eh pardi ! si je veux l'attraper, il faut bien que je coure après, car elle fuit.

DORANTE.

Dis-moi ; préfères-tu mon service à celui d'un autre ?

ARLEQUIN.

Assurément ; il n'y a que le mien qui ait la préférence, comme de raison. D'abord moi, ensuite vous, voilà comme cela est arrangé dans mon esprit ; et puis le reste du monde va comme il peut.

DORANTE.

Si tu me préfères à un autre, il s'agit de prendre ton parti sur le chapitre de Lisette.

ARLEQUIN.

Mais, monsieur, ce chapitre-là ne vous regarde pas ; c'est de l'amour que j'ai pour elle, et vous n'avez que faire de l'amour ; vous n'en voulez point.

DORANTE.

Non ; mais je te défends d'en parler jamais à Lisette. Je veux même que tu l'évites ; je veux que tu la quittes, que tu rompes avec elle.

ARLEQUIN.

Pardi ! monsieur, vous avez là des volontés qui ne ressemblent guère aux miennes. Pourquoi ne nous accordons-nous pas aujourd'hui comme hier ?

DORANTE.

C'est que les choses ont changé ; c'est que la comtesse pourrait me soupçonner d'être curieux de ses démarches, et de me servir de toi auprès de Lisette pour les savoir. Laisse-la en repos ; je te récompenserai du sacrifice que tu me feras.

ARLEQUIN.

Monsieur, le sacrifice me tuera, avant que les récompenses ne viennent.

DORANTE.

Oh ! point de réplique. Marton, qui est à la marquise, vaut bien ta Lisette ; on te la donnera.

ARLEQUIN.

Quand on me donnerait la marquise par-dessus le marché, on me volerait encore.

DORANTE.

Il faut opter pourtant. Lequel aimes-tu mieux, de ton congé, ou de Marton ?

ARLEQUIN.

Je ne saurais le dire ; je ne connais ni l'un ni l'autre.

DORANTE.

Ton congé, tu le connaîtras dès aujourd'hui, si tu ne suis pas mes ordres ; ce n'est même qu'en les suivant que tu serais regretté de Lisette.

ARLEQUIN.

Elle me regrettera ! Eh ! monsieur, que ne parlez-vous ?

DORANTE.

Retire-toi ; j'aperçois la marquise.

ARLEQUIN.

J'obéis, à condition qu'on me regrettera, au moins.

DORANTE.

A propos, garde le secret sur la défense que je te fais de voir Lisette. Comme c'était de mon consentement que tu l'épousais, ce serait avoir un procédé trop choquant pour la comtesse, que de paraître m'y opposer ; je te permets seulement de dire que tu aimes mieux Marton, que la marquise te destine.

ARLEQUIN.

Ne craignez rien ; il n'y aura là-dedans que la marquise et moi de malhonnêtes ; c'est elle qui me fait présent de Marton, c'est moi qui la prends ; vous, vous contentez de nous laisser faire.

DORANTE.

Fort bien ; va-t'en.

ARLEQUIN, revenant sur ses pas.

Mais on me regrettera ? (Il sort.)

SCÈNE II

LA MARQUISE, DORANTE.

LA MARQUISE.

Avez-vous instruit votre valet, Dorante ?

DORANTE.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

Cela pourra n'être pas inutile ; ce petit article-là touchera la comtesse, si elle l'apprend.

DORANTE.

Ma foi, madame, je commence à croire que nous réussirons. Je la vois déjà très étonnée de ma façon d'agir avec elle ; car elle s'attendait à des reproches, et je l'ai vue prête à me demander pourquoi je ne lui en faisais pas.

LA MARQUISE.

Je vous dis que, si vous tenez bon, vous la verrez pleurer de douleur.

DORANTE.

Je l'attends aux larmes ; êtes-vous contente ?

LA MARQUISE.

Je ne réponds de rien, si vous n'allez jusque-là.

DORANTE.

Et votre chevalier, comment en agit-il ?

LA MARQUISE.

Ne m'en parlez point ; tâchons de le perdre, et qu'il devienne ce qu'il voudra. Mais j'ai chargé un des gens de la comtesse de savoir si je pouvais la voir, et je crois qu'on vient me rendre réponse. (A un laquais qui paraît.) Eh bien ! parlerai-je à ta maîtresse ?

LE LAQUAIS.

Oui, madame, la voilà qui arrive. (Il sort.)

LA MARQUISE, à Dorante.

Quittez-moi ; il ne faut pas dans ce moment-ci qu'elle nous voie ensemble ; cela paraîtrait affecté.

DORANTE.

Et moi, j'ai un petit dessein, quand vous l'aurez quittée.

LA MARQUISE.

N'allez rien gâter.

DORANTE.

Fiez-vous à moi. (Il sort.)

SCÈNE III

LA MARQUISE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Je viens vous trouver moi-même, marquise. Comme vous me demandez un entretien particulier, il s'agit apparemment de quelque chose de conséquence ?

LA MARQUISE.

Je n'ai pourtant qu'une question à vous faire, et comme vous êtes naturellement vraie, que vous êtes la franchise, la sincérité même, nous aurons bientôt terminé.

LA COMTESSE.

Je vous entends ; vous ne me croyez pas trop sincère ; mais votre éloge m'exhorte à l'être, n'est-ce pas ?

LA MARQUISE.

A cela près, le serez-vous ?

LA COMTESSE.

Pour commencer à l'être, je vous dirai que je n'en sais rien.

LA MARQUISE.

Si je vous demandais : le chevalier vous aime-t-il ? me diriez-vous ce qui en est ?

LA COMTESSE.

Non, marquise, je ne veux pas me brouiller avec vous ; et vous me haïriez si je vous disais la vérité.

LA MARQUISE.

Je vous donne ma parole que non.

LA COMTESSE.

Vous ne pourriez pas me la tenir ; je vous en dispenserais moi-même. Il y a des mouvements qui sont plus forts que nous.

LA MARQUISE.

Mais pourquoi vous haïrais-je ?

LA COMTESSE.

N'a-t-on pas prétendu que le chevalier vous aimait ?

LA MARQUISE.

On a eu raison de le prétendre.

LA COMTESSE.

Nous y voilà ; et peut-être l'avez-vous pensé vous-même ?

LA MARQUISE.

Je l'avoue.

LA COMTESSE.

Et après cela, j'irais vous dire qu'il m'aime ! Vous ne me le conseilleriez pas.

LA MARQUISE.

N'est-ce que cela ? Eh ! je voudrais l'avoir perdu, je souhaite de tout mon cœur qu'il vous aime.

LA COMTESSE.

Oh ! sur ce pied-là, vous n'avez donc qu'à rendre grâces au ciel ; vos souhaits ne sauraient être plus exaucés qu'ils le sont.

LA MARQUISE.

Je vous certifie que j'en suis charmée.

LA COMTESSE.

Vous me rassurez. Ce n'est pas qu'il n'ait tort ; vous êtes si aimable qu'il ne devrait plus avoir des yeux pour personne. Mais peut-être vous était-il moins attaché qu'on ne l'a cru.

LA MARQUISE.

Non, il me l'était beaucoup, mais je l'excuse. Quand je serais aimable, vous l'êtes encore plus que moi, et vous savez l'être plus qu'une autre.

LA COMTESSE.

Plus qu'une autre ! Ah ! vous n'êtes point si charmée, marquise. Je vous disais bien que vous me manqueriez de parole. Vos éloges baissent. Je m'accommode pourtant de celui-ci ; j'y sens une petite pointe de dépit qui a son mérite ; c'est la jalousie qui me loue.

LA MARQUISE.

Moi, de la jalousie ?

LA COMTESSE.

A votre avis, un compliment qui finit par m'appeler coquette, ne viendrait pas d'elle ? oh ! que si, marquise ; on l'y reconnaît.

LA MARQUISE.

Je ne songeais pas à vous appeler coquette.

LA COMTESSE.

Ce sont des choses qui se trouvent dites avant qu'on y rêve.

LA MARQUISE.

Mais, de bonne foi, ne l'êtes-vous pas un peu ?

LA COMTESSE.

Oui-da ; mais ce n'est pas assez qu'un peu. Ne vous refusez pas le plaisir de me dire que je le suis beaucoup ; cela n'empêchera pas que vous ne le soyez autant que moi.

LA MARQUISE.

Je n'en donne pas tout à fait les mêmes preuves.

LA COMTESSE.

C'est qu'on ne prouve que quand on réussit. Le manque de succès met bien des coquetteries à couvert ; on se retire sans bruit, un peu humiliée, mais *incognito ;* c'est l'avantage qu'on a.

LA MARQUISE.

Je réussirai quand je voudrai, comtesse ; vous le verrez, cela n'est pas difficile ; et le chevalier ne vous serait peut-être pas resté, sans le peu de cas que j'ai fait de son cœur.

LA COMTESSE.

Je ne chicanerai pas ce dédain-là ; mais quand l'amour-propre se sauve, voilà comme il parle.

LA MARQUISE.

Voulez-vous gager que cette aventure-ci n'humiliera point le mien, si je veux ?

LA COMTESSE.

Espérez-vous regagner le chevalier ? Si vous le pouvez, je vous le donne.

LA MARQUISE.

Vous l'aimez, sans doute ?

LA COMTESSE.

Pas mal ; mais je vais l'aimer davantage, afin qu'il vous résiste mieux. On a besoin de toutes ses forces avec vous.

LA MARQUISE.

Oh ! ne craignez rien, je vous le laisse. Adieu.

LA COMTESSE.

Eh ! pourquoi ? Disputons-nous sa conquête, mais pardonnons à celle qui l'emportera. Je ne

combats qu'à cette condition-là, afin que vous n'ayez rien à me dire.

LA MARQUISE.

Rien à vous dire ! Vous comptez donc l'emporter ?

LA COMTESSE.

Écoutez, je jouerai plus beau jeu que vous.

LA MARQUISE.

J'avais aussi beau jeu que vous, quand vous me l'avez ôté ; je pourrais donc vous l'enlever de même.

LA COMTESSE.

Tentez donc d'avoir votre revanche.

LA MARQUISE.

Non ; j'ai quelque chose de mieux à faire.

LA COMTESSE.

Oui ! et peut-on vous demander ce que c'est ?

LA MARQUISE.

Dorante vaut son prix, comtesse. Adieu. (Elle sort.)

SCÈNE IV

LA COMTESSE, seule.

Dorante ! Vouloir m'enlever Dorante ! Cette femme-là perd la tête ; sa jalousie l'égare ! elle est à plaindre.

SCÈNE V

DORANTE, LA COMTESSE.

DORANTE, arrivant vite, et feignant de prendre la comtesse pour la marquise.

Eh bien ! marquise, m'opposerez-vous encore des scrupules ?... (Apercevant la comtesse.) Ah ! madame,

je vous demande pardon, je me trompe. J'ai cru de loin voir tout à l'heure la marquise ici, et dans ma préoccupation je vous ai prise pour elle.

LA COMTESSE.

Il n'y a pas grand mal, Dorante. Mais quel est donc ce scrupule qu'on vous oppose ? Qu'est-ce que cela signifie ?

DORANTE.

Madame, c'est la suite d'une conversation que nous avons eue ensemble, et que je lui rappelais.

LA COMTESSE.

Mais dans cette conversation, sur quoi tombait le scrupule dont vous vous plaignez ? Je veux que vous me le disiez.

DORANTE.

Je vous dis, madame, que ce n'est qu'une bagatelle dont j'ai peine à me ressouvenir moi-même. C'est, je pense, qu'elle avait la curiosité de savoir comment j'étais dans votre cœur.

LA COMTESSE.

Je m'attends que vous avez eu la discrétion de ne le lui point dire, peut-être ?

DORANTE.

Je n'ai pas le défaut d'être vain.

LA COMTESSE.

Non ; mais on a quelquefois celui d'être vrai. Et que voulait-elle faire de ce qu'elle vous demandait ?

DORANTE.

Curiosité pure, vous dis-je.

LA COMTESSE.

Et cette curiosité parlait de scrupule ! Je n'y entends rien.

DORANTE.

C'est moi qui, par hasard, en croyant l'aborder, me suis servi de ce terme-là, sans savoir pourquoi.

LA COMTESSE.

Par hasard ! Pour un homme d'esprit, vous vous tirez mal d'affaire, Dorante ; car il y a quelque mystère là-dessous.

DORANTE.

Je vois bien que je ne réussirais pas à vous persuader le contraire, madame ; parlons d'autre chose. A propos de curiosité, y a-t-il longtemps que vous n'avez reçu de lettres de Paris ? La marquise en attend ; elle aime les nouvelles ; et je suis sûr que ses amis ne les lui épargneront pas, s'il y en a.

LA COMTESSE.

Votre embarras me fait pitié.

DORANTE.

Quoi ! madame, vous revenez encore à cette bagatelle-là !

LA COMTESSE.

Je m'imaginais pourtant avoir plus de pouvoir sur vous.

DORANTE.

Vous en aurez toujours beaucoup, madame ; et si celui que vous aviez est un peu diminué, ce n'est pas ma faute. Je me sauve pourtant, dans la crainte de céder à celui qui vous reste. (Il sort.)

LA COMTESSE.

Je ne reconnais point Dorante à cette sortie-là.

SCÈNE VI

LA COMTESSE, rêvant ; LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Il mé paraît qué ma comtesse rêve, qu'ellé tombé dans lé récueillement.

LA COMTESSE.

Oui ; je vois la marquise et Dorante dans une affliction qui me chagrine. Nous parlions tantôt de mariage ; il faut absolument différer le nôtre.

LE CHEVALIER.

Différer le nôtre !

LA COMTESSE.

Oui, d'une quinzaine de jours.

LE CHEVALIER.

Cadédis, vous mé parlez dé la fin du siècle ! En vertu dé quoi la rémise ?

LA COMTESSE.

Vous n'avez pas remarqué leurs mouvements comme moi ?

LE CHEVALIER.

Qu'ai-je bésoin dé rémarque ?

LA COMTESSE.

Je vous dis que ces gens-là sont outrés ; voulez-vous les pousser à bout ? Nous ne sommes pas si pressés.

LE CHEVALIER.

Si pressé qué j'en meurs, sandis ! Si lé cas réquiert uné victime, pourquoi mé donner la préférence ?

LA COMTESSE.

Je ne saurais me résoudre à les désespérer, chevalier. Faisons-nous justice ; notre commerce a un

peu l'air d'une infidélité, au moins. Ces gens-là ont pu se flatter que nous les aimions ; il faut les ménager. Je n'aime à faire de mal à personne : ni vous non plus, apparemment ? Vous n'avez pas le cœur dur, je pense ? Ce sont vos amis comme les miens ; accoutumons-les du moins à se douter de notre mariage.

LE CHEVALIER.

Mais, pour les accoutumer, il faut qué jé vive ; et jé vous défie dé mé garder vivant ; vous né mé conduirez pas au terme. Tâchons dé les accoutumer à moins dé frais ; la modé dé mourir pour la consolation dé ses amis n'est pas venue, et dé plus, qué nous importe qué ces deux affligés nous disent : « Partez » ? Savez-vous qu'on dit qu'ils s'arrangent ?

LA COMTESSE.

S'arranger ! De quel arrangement parlez-vous ?

LE CHEVALIER.

J'entends que leurs cœurs s'accommodent.

LA COMTESSE.

Vous avez quelquefois des tournures si gasconnes, que je n'y comprends rien. Voulez-vous dire qu'ils s'aiment ? Exprimez-vous comme un autre.

LE CHEVALIER, baissant le ton.

On né parle pas tout à fait d'amour, mais d'uné pétite douceur à sé voir.

LA COMTESSE.

D'une douceur à se voir ! Quelle chimère ! Où a-t-on pris cette idée-là ? Eh bien ! monsieur, si vous me prouvez que ces gens-là s'aiment, qu'ils sentent de la douceur à se voir, si vous me le prouvez, je vous épouse demain, je vous épouse ce soir. Voyez l'intérêt que je vous donne à la preuve.

LE CHEVALIER.

Dé leur amour jé né m'en rends pas caution.

LA COMTESSE.

Je le crois. Prouvez-moi seulement qu'ils se consolent ; je ne demande que cela.

LE CHEVALIER.

En cé cas, irez-vous en avant ?

LA COMTESSE.

Oui, si j'étais sûre qu'ils sont tranquilles ; mais qui nous le dira ?

LE CHEVALIER.

Jé vous tiens, et jé vous informe qué la marquise a donné charge à Frontin dé nous examiner, dé lui apporter un état de nos cœurs ; j'avais oublié dé vous lé dire.

LA COMTESSE.

Voilà d'abord une commission qui ne vous donne pas gain de cause. S'ils nous oubliaient, ils ne s'embarrasseraient guère de nous.

LE CHEVALIER.

Frontin aura peut-être déjà parlé ; jé né l'ai pas vu dépuis. Qué son rapport nous règle.

LA COMTESSE.

Je le veux bien.

SCÈNE VII

LE CHEVALIER, FRONTIN, LA COMTESSE.

LE CHEVALIER.

Arrive, Frontin, as-tu vu la marquise ?

FRONTIN.

Oui, monsieur, et même avec Dorante ; il n'y a pas longtemps que je les ai quittés.

LE CHEVALIER.

Raconte-nous comment ils sé comportent. Par bonté d'âme, madame a peur dé les désespérer ; moi jé dis qu'ils sé consolent. Qu'en est-il des deux ? Rien né l'arrête qué cette bonté, té dis-je ; tu m'entends bien ?

FRONTIN.

A merveille. Madame peut vous épouser en toute sûreté ; de désespoir, je n'en vois pas l'ombre.

LE CHEVALIER.

Jé vous gagne dé marché fait ; ce soir vous êtes mienne.

LA COMTESSE.

Hum ! votre gain est peu sûr ; Frontin n'a pas l'air d'avoir bien observé.

FRONTIN.

Vous m'excuserez, madame ; le désespoir est assez reconnaissable. Si c'étaient de ces petits mouvements minces et fluets qui se dérobent à l'observation, on pourrait s'y tromper ; mais le désespoir est un objet, c'est un mouvement qui tient de la place. Les désespérés s'agitent, se trémoussent, font du bruit, gesticulent ; et il n'y a rien de tout cela chez les gens dont nous parlons.

LE CHEVALIER.

Il vous dit vrai. J'ai tantôt rencontré Dorante, jé lui ai dit : J'aime la comtesse, j'ai passion pour elle. Eh bien ! garde-la, m'a-t-il dit tranquillement.

LA COMTESSE.

Eh ! vous êtes son rival, monsieur ; voulez-vous qu'il aille vous faire confidence de sa douleur ?

LE CHEVALIER.

Jé vous assure qu'il était riant, et qué la paix régnait dans son cœur.

LA COMTESSE.

La paix dans le cœur d'un homme qui m'aimait de la passion la plus vive qui fût jamais !

LE CHEVALIER.

Ôtez la mienne.

LA COMTESSE.

A la bonne heure. Je lui crois pourtant l'âme plus tendre qu'à vous, soit dit en passant. Ce n'est pas votre faute ; chacun aime autant qu'il peut, et personne n'aime autant que lui. Voilà pourquoi je le plains. Mais sur quoi Frontin décide-t-il qu'il est tranquille ? Voyons ; n'est-il pas vrai que tu es aux gages de la marquise, et peut-être à ceux de Dorante, pour nous observer tous deux ? Paie-t-on des espions pour être instruit de choses dont on ne se soucie point ?

FRONTIN.

Oui ; mais je suis mal payé de la marquise ; elle est en arrière.

LA COMTESSE.

Et parce qu'elle n'est pas libérale, elle est indifférente ! Quel raisonnement !

FRONTIN.

Et Dorante m'a révoqué ; il me doit mes appointements.

LA COMTESSE.

Laisse là tes appointements. Qu'as-tu vu ? Que sais-tu ?

LE CHEVALIER, bas à Frontin.

Mitigé ton récit.

FRONTIN.

Eh bien ! Frontin, m'ont-ils dit tantôt en parlant de vous deux, s'aiment-ils un peu ? Oh ! beaucoup, monsieur ; extrêmement, madame, extrêmement, ai-je dit en tranchant.

LA COMTESSE.

Eh bien ?...

FRONTIN.

Rien ne remue ; la marquise bâille en m'écoutant, et Dorante ouvre nonchalamment sa tabatière ; c'est tout ce que j'en tire.

LA COMTESSE.

Va, va, mon enfant, laisse-nous ; tu es un maladroit. Votre valet n'est qu'un sot ; ses observations sont pitoyables ; il n'a vu que la superficie des choses. Cela ne se peut pas.

FRONTIN.

Morbleu ! madame, je m'y ferais hacher. En voulez-vous davantage ? Sachez qu'ils s'aiment, et qu'ils m'ont dit eux-mêmes de vous l'apprendre.

LA COMTESSE, riant.

Eux-mêmes ! Eh ! que n'as-tu commencé par nous dire cela, ignorant que tu es ? Vous voyez bien ce qui en est, chevalier ; ils se consolent tant, qu'ils veulent nous rendre jaloux ; et ils s'y prennent avec une maladresse bien digne du dépit qui les gouverne. Ne vous l'avais-je pas dit ?

LE CHEVALIER.

La passion sé montre, j'en conviens.

LA COMTESSE.

Grossièrement même.

FRONTIN.

Ah ! par ma foi, j'y suis ; c'est qu'ils ont envie de vous mettre en peine. Je ne m'étonne pas si Dorante, en regardant sa montre, ne la regardait pas fixement, et faisait une demi-grimace.

LA COMTESSE.

C'est que la paix ne régnait pas dans son cœur.

LE CHEVALIER.

Cette grimace est importante.

FRONTIN.

Item, c'est qu'en ouvrant sa tabatière, il n'a pris son tabac qu'avec deux doigts tremblants. Il est vrai aussi que sa bouche a ri, mais de mauvaise grâce ; le reste du visage n'en était pas, il allait à part.

LA COMTESSE.

C'est que le cœur ne riait pas.

LE CHEVALIER.

Jé mé rends. Il soupire, il régardé dé travers, et ma noce récule. Pesté du faquin, qui réjetté madame dans uné passion qui sera funeste à mon bonheur !

LA COMTESSE.

Point du tout, ne vous alarmez point ; Dorante s'est trop mal conduit pour mériter des égards... Mais ne vois-je pas la marquise qui vient ici ?

FRONTIN.

Elle-même.

LA COMTESSE.

Je la connais ; je gagerais qu'elle vient finement, à son ordinaire, m'insinuer qu'ils s'aiment, Dorante et elle. Écoutons.

SCÈNE VIII

LA COMTESSE, LA MARQUISE, FRONTIN, LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

Pardon, comtesse, si j'interromps un entretien sans doute intéressant ; mais je ne fais que passer.

Il m'est revenu que vous retardiez votre mariage avec le chevalier, par ménagement pour moi. Je vous suis obligée de l'attention ; mais je n'en ai pas besoin. Concluez, comtesse, plutôt aujourd'hui que demain ; c'est moi qui vous en sollicite. Adieu.

LA COMTESSE.

Attendez donc, marquise ; dites-moi s'il est vrai que vous vous aimiez, Dorante et vous, afin que je m'en réjouisse.

LA MARQUISE.

Réjouissez-vous hardiment ; la nouvelle est bonne.

LA COMTESSE, riant.

En vérité ?

LA MARQUISE.

Oui, comtesse ; hâtez-vous de finir. Adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE IX

LE CHEVALIER, LA COMTESSE, FRONTIN.

LA COMTESSE, riant.

Ah ! ah ! Elle se sauve ; la raillerie est un peu trop forte pour elle. Que la vanité fait jouer de plaisants rôles à de certaines femmes ! Car celle-ci meurt de dépit.

LE CHEVALIER.

Elle en a lé cœur palpitant, sandis !

FRONTIN.

La grimace que Dorante faisait tantôt, je viens de la retrouver sur sa physionomie. (Au chevalier.) Mais, monsieur, parlez un peu de Lisette pour moi.

LA COMTESSE.

Que dit-il de Lisette ?

FRONTIN.

C'est une petite requête que je vous présente, et qui tend à vous prier qu'il vous plaise d'ôter Lisette à Arlequin, et d'en faire un transport à mon profit.

LE CHEVALIER.

Voilà cé qué c'est.

LA COMTESSE.

Et Lisette y consent-elle ?

FRONTIN.

Oh ! le transport est tout à fait de son goût.

LA COMTESSE.

Ce qu'il me dit là me fait venir une idée. Les petites finesses de la marquise méritent d'être punies. Voyons si Dorante, qui l'aime tant, sera insensible à ce que je vais faire. Il doit l'être, si elle dit vrai ; et je le souhaite ; mais voici un moyen infaillible de savoir ce qui en est. Je n'ai qu'à dire à Lisette d'épouser Frontin. Elle était destinée au valet de Dorante ; nous en étions convenus. Si Dorante ne se plaint point, la marquise a raison ; il m'oublie, et je n'en serai que plus à mon aise. (A Frontin.) Toi, va-t'en chercher Lisette et son père, que je leur parle à tous deux.

FRONTIN.

Il ne sera pas difficile de les trouver ; car ils entrent.

SCÈNE X

BLAISE, LISETTE, LE CHEVALIER, LA COMTESSE, FRONTIN.

LA COMTESSE.

Approchez, Lisette ; et vous aussi, maître Blaise. Votre fille devait épouser Arlequin ;

mais si vous la mariez, et que vous soyez bien aise d'en disposer à mon gré, vous la donnerez à Frontin. Entendez-vous, maître Blaise ?

BLAISE.

J'entends bian, madame ; mais il y a, morgué ! bian une autre histoire qui trotte par le monde, et qui nous chagraine. Il s'agit que je venons vous crier marci.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est ? D'où vient que Lisette pleure ?

LISETTE.

Mon père vous le dira, madame.

BLAISE.

C'est, ne vous déplaise, madame, qu'Arlequin est un mal appris ; mais que les pus mal appris de tout ça, c'est monsieur Dorante et madame la marquise, qui ont eu la finesse de manigancer la volonté d'Arlequin, à celle fin qu'il ne voulît pus d'elle ; maugré qu'alle en veuille bian, comme je me doute qu'il en voudrait peut-être bian itou, si en le laissait vouloir ce qu'il veut, et qu'en n'y boutît pas empêchement.

LA COMTESSE.

Et quel empêchement ?

BLAISE.

Oui, madame ; par le mouyen d'une fille qu'ils appelont Marton, que madame la marquise a eu l'avisement d'inventer par malice, pour la promettre à Arlequin.

LA COMTESSE.

Ceci est curieux.

BLAISE.

En disant, comme ça, que faut qu'ils s'épousient

à Paris, la mijaurée et li, dans l'intention de porter dommage à noute enfant, qui va choir en confusion de cette malice ; car ça n'est rien qu'un micmac pour affronter noute bonne renommée et la vôtre, madame, pour se gobarger de nous trois. C'est touchant ça que je venons vous demander justice.

LA COMTESSE.

Il faudra bien tâcher de vous la faire. Chevalier, ceci change les choses ; il ne faut plus que Frontin y songe. Allez, Lisette, ne vous affligez pas ; laissez la marquise proposer tant qu'elle voudra ses Martons ; je vous en rendrai bon compte. Oui, je n'en doute pas, c'est cette femme-là, que je ménageais tant, qui m'attaque par cette manœuvre. Dorante n'y a d'autre part que sa complaisance ; mais peut-être me reste-t-il encore plus de crédit sur lui qu'elle ne se l'imagine. Ne vous embarrassez pas.

LISETTE.

Arlequin vient de me traiter avec une indifférence insupportable ; il semble qu'il ne m'ait jamais vue. Voyez de quoi la marquise se mêle !

BLAISE.

Empêcher qu'une fille ne soit la femme du monde !

LA COMTESSE.

On y remédiera, vous dis-je.

FRONTIN.

Oui ; mais le remède ne me vaudra rien.

LE CHEVALIER.

Comtesse, je vous écoute ; mais l'oreille vous entend, et l'esprit né vous saisit point ; jé né vous conçois pas. Venez çà, Lisette ; tirez-nous cetté bizarre aventure au clair. N'êtes-vous pas éprise dé Frontin ?

LISETTE.

Non, monsieur. Je le croyais, tandis qu'Arlequin m'aimait ; mais je vois que je me suis trompée, depuis qu'il me refuse.

LE CHEVALIER.

Qué répondre à cé cœur de femme ?

LA COMTESSE.

Et moi, je trouve que ce cœur de femme a raison, et ne mérite pas votre réflexion satirique. Un homme qui l'aimait lui dit qu'il ne l'aime plus ; cela n'est pas agréable, et elle en est touchée avec raison. Je reconnais notre cœur au sien ; ce serait le vôtre, ce serait le mien en pareil cas. Allez, vous autres ; retirez-vous, et laissez-moi faire.

BLAISE.

J'en avons charché querelle à monsieur Dorante et à sa marquise de cette affaire.

LA COMTESSE.

Reposez-vous sur moi. Voici Dorante ; je vais lui en parler tout à l'heure.

SCÈNE XI

DORANTE, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

Venez, Dorante, et avant toute autre chose, parlons un peu de la marquise.

DORANTE.

De tout mon cœur, madame.

LA COMTESSE.

Dites-moi donc de tout votre cœur de quoi elle s'avise aujourd'hui ?

DORANTE.

Qu'a-t-elle fait ? J'ai de la peine à croire qu'il y ait quelque chose à redire à ses procédés.

LA COMTESSE.

Oh ! je vais vous faciliter le moyen de croire, moi.

DORANTE.

Vous connaissez sa prudence...

LA COMTESSE.

Vous êtes un opiniâtre louangeur ! Eh bien ! monsieur, cette femme que vous louez tant, jalouse de moi parce que le chevalier la quitte, comme si c'était ma faute, va, pour m'attaquer pourtant, chercher de petits détails qui ne sont pas en vérité dignes d'une incomparable telle que vous la faites, et ne croit pas au-dessous d'elle de détourner un valet d'aimer une suivante. Parce qu'elle sait que nous voulons les marier, et que je m'intéresse à leur mariage, elle imagine, dans sa colère, une Marton qu'elle jette à la traverse ; et ce que j'admire le plus dans tout ceci, c'est de vous voir vous-même prêter les mains à un projet de cette espèce, vous-même, monsieur.

DORANTE.

Eh ! pensez-vous que la marquise ait cru vous offenser, et qu'il me soit venu dans l'esprit, à moi, que vous vous intéressiez encore à ce mariage ? Non, comtesse. Arlequin se plaignait d'une infidélité que lui faisait Lisette. Il perdait, disait-il, sa fortune. On prend quelquefois part aux chagrins de ces gens-là. La marquise, pour le dédommager, lui a, par bonté, proposé le mariage de Marton qui est à elle ; il l'a acceptée, l'en a remerciée ; voilà tout ce qui en est.

LE CHEVALIER.

La réponse mé persuade ; jé les crois sans malice. Qué sur cé point la paix sé fasse entre les puissances, et qué les subalternes sé débattent.

LA COMTESSE.

Laissez-nous, monsieur le chevalier ; vous direz votre sentiment quand on vous le demandera. Dorante, qu'il ne soit plus question de cette petite intrigue-là, je vous prie ; car elle me déplaît. Je me flatte que c'est assez vous dire.

DORANTE.

Attendez, madame ; appelons quelqu'un ; mon valet est peut-être là... Arlequin !

LA COMTESSE.

Quel est votre dessein ?

DORANTE.

La marquise n'est pas loin ; il n'y a qu'à la prier de votre part de venir ici ; vous lui en parlerez.

LA COMTESSE.

La marquise ! Eh ! qu'ai-je besoin d'elle ? Est-il nécessaire que vous la consultiez là-dessus ? Qu'elle approuve ou non, c'est vous à qui je parle ; vous à qui je dis que je veux qu'il n'en soit rien ; que je le veux, Dorante, sans m'embarrasser de ce qu'el e en pense.

DORANTE.

Oui ; mais, madame, observez qu'il faut que je m'en embarrasse, moi ; je ne saurais en décider sans elle. Y aurait-il rien de plus malhonnête, que d'obliger mon valet à refuser une grâce qu'elle lui fait et qu'il a acceptée ? Je suis bien éloigné de ce procédé-là avec elle.

LA COMTESSE.

Quoi ! monsieur, vous hésitez entre elle et moi ! Songez-vous à ce que vous faites ?

DORANTE.

C'est en y songeant que je m'arrête.

LE CHEVALIER.

Eh ! cadédis, laissons cé trio dé valets et dé soubrettes.

LA COMTESSE, outrée, à Dorante.

C'est à moi, sur ce pied-là, à vous prier d'excuser le ton dont je l'ai pris ; il ne me convenait point.

DORANTE.

Il m'honorera toujours ; et j'y obéirais avec plaisir, si je pouvais.

LA COMTESSE, riant.

Nous n'avons plus rien à nous dire, je pense. Donnez-moi la main, chevalier.

LE CHEVALIER, lui donnant la main.

Prénez et né rendez pas, comtesse.

DORANTE.

J'étais pourtant venu pour savoir une chose ; voudriez-vous bien m'en instruire, madame ?

LA COMTESSE, se retournant.

Ah ! monsieur, je ne sais rien.

DORANTE.

Vous savez ce que j'ai à vous demander, madame. Vous destinez-vous bientôt au chevalier ? Quand aurons-nous la joie de vous voir unis ensemble ?

LA COMTESSE.

Cette joie-là, vous l'aurez peut-être ce soir, monsieur.

LE CHEVALIER.

Doucément ! diviné comtesse, jé tombe en délire ! jé perds haleine dé ravissement !

DORANTE.

Parbleu ! chevalier, j'en suis charmé, et je t'en félicite.

LA COMTESSE, à part.

Ah ! l'indigne homme !

DORANTE, à part.

Elle rougit.

LA COMTESSE.

Est-ce là tout, monsieur ?

DORANTE.

Oui, madame.

LA COMTESSE, au chevalier.

Partons.

SCÈNE XII

LA COMTESSE, LA MARQUISE, LE CHEVALIER, DORANTE, ARLEQUIN.

LA MARQUISE.

Comtesse, votre jardinier m'apprend que vous êtes fâchée contre moi. Je viens vous demander pardon de la faute que j'ai faite sans le savoir, et c'est pour la réparer que je vous amène ce garçon-ci. Arlequin, quand je vous ai promis Marton, j'ignorais que madame pourrait s'en choquer, et je vous annonce que vous ne devez plus y compter.

ARLEQUIN.

Eh bien ! je vous donne quittance. Mais on dit que Blaise est venu vous demander justice contre moi, madame. Je ne refuse pas de la faire bonne et prompte ; il n'y a qu'à appeler le notaire ; et s'il n'y est pas, qu'on prenne son clerc, je m'en contenterai.

LA COMTESSE, à Dorante.

Renvoyez votre valet, monsieur; et vous, madame, je vous invite à lui tenir parole. Je me charge même des frais de leur noce ; n'en parlons plus.

DORANTE, à Arlequin.

Va-t'en.

ARLEQUIN, s'en allant.

Il n'y a donc pas moyen d'esquiver Marton ! C'est vous, monsieur le chevalier, qui êtes cause de tout ce tapage-là ; vous avez mis tous nos amours sens dessus dessous. Si vous n'étiez pas ici, moi et mon maître, nous aurions bravement tous deux épousé notre comtesse et notre Lisette, et nous n'aurions pas votre marquise et sa Marton sur les bras. Hi ! hi ! hi !

LA MARQUISE ET LE CHEVALIER, riant.

Eh ! eh ! eh !

LA COMTESSE, riant aussi.

Eh ! eh ! Si ses extravagances vous amusent, dites-lui qu'il approche ; il parle de trop loin. La jolie scène !

LE CHEVALIER.

C'est démencé d'amour.

DORANTE.

Retire-toi, faquin.

LA MARQUISE.

Ah çà ! comtesse, sommes-nous bonnes amies, à présent ?

LA COMTESSE.

Ah ! les meilleures du monde, assurément ; vous êtes trop bonne.

DORANTE.

Marquise, je vous apprends une chose ; c'est que la comtesse et le chevalier se marient peut-être ce soir.

LA MARQUISE.

En vérité ?

LE CHEVALIER.

Cé soir est loin encore.

DORANTE.

L'impatience sied fort bien. Mais quand on est

si près d'une si douce aventure, on a bien des choses à se dire. Laissons-leur ces moments-ci, et allons, de notre côté, songer à ce qui nous regarde.

LA MARQUISE.

Allons, comtesse, que je vous embrasse avant de partir. Adieu, chevalier ; je vous fais mes compliments. A tantôt.

SCÈNE XIII

LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Vous êtes fort regretté, à ce que je vois ! On faisait grand cas de vous !

LE CHEVALIER.

Jé l'en dispense, surtout cé soir.

LA COMTESSE.

Ah ! c'en est trop.

LE CHEVALIER.

Comment ! Changez-vous d'avis ?

LA COMTESSE.

Un peu.

LE CHEVALIER.

Qué pensez-vous ?

LA COMTESSE.

J'ai un dessein... il faudra que vous m'y serviez... Je vous le dirai tantôt. Ne vous inquiétez point, je vais y rêver. Adieu ; ne me suivez pas... (Elle s'en va et revient.) Il est même nécessaire que vous ne me voyiez pas de si tôt. Quand j'aurai besoin de vous, je vous en informerai.

LE CHEVALIER.

Jé démeure muet ; jé sens qué jé périclite. Cette femme est plus femme qu'une autre.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Mais dé grâce, Lisette, priez-la dé ma part que jé la voie un moment.

LISETTE.

Je ne saurais lui parler, monsieur ; elle repose.

LE CHEVALIER.

Ellé répose ! Ellé répose donc débout ?

FRONTIN.

Oui ; car moi qui sors de la terrasse, je viens de l'apercevoir se promenant dans la galerie.

LISETTE.

Qu'importe ? Chacun a sa façon de reposer. Quelle est votre méthode à vous, monsieur ?

LE CHEVALIER.

Il mé paraît qué tu mé railles, Lisette.

FRONTIN.

C'est ce qui me semble.

LISETTE.

Non, monsieur ; c'est une question qui vient à propos, et que je vous fais tout en devisant.

LE CHEVALIER.

J'ai même un petit soupçon qué tu ném'aimes pas.

FRONTIN.

Je l'avais aussi ce petit soupçon-là ; mais je l'ai changé contre une grande certitude.

LISETTE.

Votre pénétration n'a point perdu au change.

LE CHEVALIER.

Né lé disais-je pas ? Eh ! pourquoi, sandis ! té veux-jé du bien, pendant qué tu mé veux du mal ? D'où mé vient ma disposition amicale, tandis qué ton cœur mé réfusé lé réciproque ? D'où vient qué nous différons dé sentiments ?

LISETTE.

Je n'en sais rien. C'est qu'apparemment il faut de la variété dans la vie.

FRONTIN.

Je crois que nous sommes aussi très variés tous deux.

LISETTE.

Oui, si vous m'aimez encore ; sinon, nous sommes uniformes.

LE CHEVALIER.

Dis-moi lé vrai ; tu né mé récommandes pas à ta maîtresse ?

LISETTE.

Jamais qu'à son indifférence.

FRONTIN.

Le service est touchant !

LE CHEVALIER.

Tu mé fais donc préjudice auprès d'elle ?

LISETTE.

Oh ! tant que je peux, mais pas autrement qu'en

lui parlant contre vous ; car je voudrais qu'elle ne vous aimât pas. Je vous l'avoue ; je ne trompe personne.

FRONTIN.

C'est du moins parler cordialement.

LE CHEVALIER.

Ah çà ! Lisette, dévénons amis.

LISETTE.

Non ; faites plutôt comme moi, monsieur ; ne m'aimez pas.

LE CHEVALIER.

Jé veux qué tu m'aimes ; et tu m'aimeras, cadédis ! tu m'aimeras ; jé l'entréprends, jé mé lé promets.

LISETTE.

Vous ne vous tiendrez pas parole.

FRONTIN.

Ne savez-vous pas, monsieur, qu'il y a des haines qui ne s'en vont point qu'on ne les paie pour cela ?

LE CHEVALIER.

Combien mé coûtera lé départ dé la tienne ?

LISETTE.

Rien ; elle n'est pas à vendre.

LE CHEVALIER, lui présentant une bourse.

Tiens, prends, et la garde, si tu veux.

LISETTE.

Non, monsieur ; je vous volerais votre argent.

LE CHEVALIER.

Prends, té dis-je, et mé dis seulement ce qué ta maîtresse projette.

LISETTE.

Non ; mais je vous dirai bien ce que je voudrais

qu'elle projetât ; c'est tout ce que je sais. En êtes-vous curieux ?

FRONTIN.

Vous nous l'avez déjà dit en plus de dix façons, ma belle.

LE CHEVALIER.

N'a-t-elle pas quelqué dessein ?

LISETTE.

Eh ! qui est-ce qui n'en a pas ? Personne n'est sans dessein ; on a toujours quelque vue. Par exemple, j'ai le dessein de vous quitter, si vous n'avez pas celui de me quitter vous-même.

LE CHEVALIER.

Rétirons-nous, Frontin ; jé sens qué jé m'indigne. Nous réviendrons tantôt la recommander à sa maîtresse.

FRONTIN.

Adieu donc, soubrette ennemie ; adieu, mon petit cœur fantasque ; adieu, la plus aimable de toutes les girouettes.

LISETTE.

Adieu, le plus disgracié de tous les hommes.

(Le chevalier et Frontin sortent.)

SCÈNE II

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Ma mie, j'ai beau faire signe à mon maître, il se moque de cela ; il ne veut pas venir savoir ce que je lui demande.

LISETTE.

Il faut donc lui parler devant la marquise, Arlequin.

ARLEQUIN.

Marquise malencontreuse ! Hélas ! ma fille, la bonté que j'ai eue de te rendre mon cœur ne nous profitera ni à l'un ni à l'autre ; il me sera inutile d'avoir oublié tes impertinences. Le diable a entrepris de me faire épouser Marton ; il n'en démordra pas ; il me la garde.

LISETTE.

Retourne à ton maître, et dis-lui que je l'attends ici.

ARLEQUIN.

Il ne se souciera pas de ton attente.

LISETTE.

Il n'y a point de temps à perdre ; va donc.

ARLEQUIN.

Je suis tout engourdi de tristesse.

LISETTE.

Allons, allons, dégourdis-toi, puisque tu m'aimes. Tiens, voilà ton maître et la marquise qui s'approchent. Tire-le à quartier, lui, pendant que je m'éloigne. (Elle sort.)

SCÈNE III

DORANTE, ARLEQUIN, LA MARQUISE.

ARLEQUIN, à Dorante.

Monsieur, venez que je vous parle.

DORANTE.

Dis ce que tu me veux.

ARLEQUIN.

Il ne faut pas que madame y soit.

DORANTE.

Je n'ai point de secrets pour elle.

ARLEQUIN.

J'en ai un qui ne veut pas qu'elle le connaisse.

LA MARQUISE.

C'est donc un grand mystère ?

ARLEQUIN.

Oui ; c'est Lisette qui demande monsieur, et il n'est pas à propos que vous le sachiez, madame.

LA MARQUISE.

Ta discrétion est admirable ! Voyez ce que c'est, Dorante ; mais que je vous dise un mot auparavant. Et toi, va chercher Lisette.

SCÈNE IV

DORANTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

C'est apparemment de la part de la comtesse ?

DORANTE.

Sans doute ; et vous voyez combien elle est agitée.

LA MARQUISE.

Et vous brûlez d'envie de vous rendre ?

DORANTE.

Me siérait-il de faire le cruel ?

LA MARQUISE.

Nous touchons au terme ; mais nous manquons notre coup, si vous allez si vite. Ne vous y trompez point, les mouvements qu'on se donne sont encore équivoques ; il n'est pas sûr que ce soit de l'amour. J'ai peur qu'on ne soit plus jalouse de moi que de votre cœur, et qu'on ne médite de triompher de vous et de moi, pour se moquer de nous deux.

Toutes nos mesures sont prises ; allons jusqu'au contrat, comme nous l'avons résolu ; ce moment seul décidera si l'on vous aime. L'amour a ses expressions, l'orgueil a les siennes ; l'amour soupire de ce qu'il perd, l'orgueil méprise ce qu'on lui refuse. Attendons le soupir ou le mépris ; tenez bon jusqu'à cette épreuve, pour l'intérêt de votre amour même. Abrégez avec Lisette, et revenez me trouver.

DORANTE.

Ah ! votre épreuve me fait trembler ! Elle est pourtant raisonnable ; et je m'y exposerai, je vous le promets.

LA MARQUISE.

Je soutiens moi-même un personnage qui n'est pas fort agréable, et qui le sera encore moins sur la fin ; car il faudra que je supplée au peu de courage que vous me montrez. Mais que ne fait-on pas pour se venger ? Adieu. (Elle sort.)

SCÈNE V

DORANTE, ARLEQUIN, LISETTE.

DORANTE.

Que me veux-tu, Lisette ? Je n'ai qu'un moment à te donner. Tu vois bien que je quitte madame la marquise, et notre conversation pourrait être suspecte dans la conjoncture où je me trouve.

LISETTE.

Hélas ! monsieur, quelle est donc cette conjoncture où vous êtes avec elle ?

DORANTE.

C'est que je vais l'épouser ; rien que cela.

ARLEQUIN.

Oh ! monsieur, point du tout.

LISETTE.

Vous, l'épouser !

ARLEQUIN.

Jamais.

DORANTE.

Tais-toi... Ne me retiens point, Lisette ; que me veux-tu ?

LISETTE.

Eh, doucement ! donnez-vous le temps de respirer. Ah ! que vous êtes changé !

ARLEQUIN.

C'est cette perfide qui le fâche ; mais ce ne sera rien.

LISETTE.

Vous ressouvenez-vous que j'appartiens à madame la comtesse, monsieur ? L'avez-vous oubliée elle-même ?

DORANTE.

Non ; je l'honore, je la respecte toujours ; mais je pars, si tu n'achèves.

LISETTE.

Eh bien ! monsieur, je finis. Qu'est-ce que c'est que les hommes !

DORANTE, s'en allant.

Adieu.

ARLEQUIN.

Cours après.

LISETTE.

Attendez donc, monsieur.

DORANTE.

C'est que tes exclamations sur les hommes sont si mal placées, que j'en rougis pour ta maîtresse.

ARLEQUIN.

Véritablement l'exclamation est effrontée avec nous, supprime-la.

LISETTE.

C'est pourtant de sa part que je viens vous dire qu'elle souhaite vous parler.

DORANTE.

Quoi ! tout à l'heure ?

LISETTE.

Oui, monsieur.

ARLEQUIN.

Le plus tôt c'est le mieux.

DORANTE.

Te tairas-tu, toi ? Est-ce que tu es raccommodé avec Lisette ?

ARLEQUIN.

Hélas ! monsieur, l'amour l'a voulu, et il est le maître ; car je ne le voulais pas, moi.

DORANTE.

Ce sont tes affaires. Quant à moi, Lisette, dites à madame la comtesse que je la conjure de vouloir bien remettre notre entretien ; que j'ai, pour le différer, des raisons que je lui dirai. Je lui en demande mille pardons ; mais elle m'approuvera elle-même.

LISETTE.

Monsieur, il faut qu'elle vous parle ; elle le veut.

ARLEQUIN, se mettant à genoux.

Et voici moi qui vous en supplie à deux genoux. Allez, monsieur, cette bonne dame est amendée ; je suis persuadé qu'elle vous dira d'excellentes choses pour le renouvellement de votre amour.

DORANTE.

Je crois que tu as perdu l'esprit. En un mot,

Lisette, je ne saurais, tu le vois bien ; c'est une entrevue qui inquiéterait la marquise, et madame la comtesse est trop raisonnable pour ne pas entrer dans ce que je dis là. D'ailleurs, je suis sûr qu'elle n'a rien de fort pressé à me dire.

LISETTE.

Rien, sinon que je crois qu'elle vous aime toujours.

ARLEQUIN.

Et bien tendrement malgré la petite parenthèse.

DORANTE.

Qu'elle m'aime toujours, Lisette ! Ah ! c'en serait trop, si vous parliez d'après elle, et l'envie qu'elle aurait de me voir, en ce cas-là, serait en vérité trop maligne. Que madame la comtesse m'ait abandonné, qu'elle ait cessé de m'aimer, comme vous me l'avez dit vous-même, passe ; je n'étais pas digne d'elle ; mais qu'elle cherche de gaieté de cœur à m'engager dans une démarche qui me brouillerait peut-être avec la marquise, ah ! c'en est trop, vous dis-je. Je ne la verrai qu'avec la personne que je vais rejoindre.

(Il s'en va.)

ARLEQUIN, le suivant.

Eh ! non, monsieur, mon cher maître ; tournez à droite ; ne prenez pas à gauche, venez donc. Je crierai toujours jusqu'à ce qu'il m'entende.

SCÈNE VI

LISETTE, un moment seule ; LA COMTESSE.

LISETTE.

Allons, il faut l'avouer, ma maîtresse le mérite bien.

LA COMTESSE.

Eh bien ! Lisette, viendra-t-il ?

LISETTE.

Non, madame.

LA COMTESSE.

Non !

LISETTE.

Non ; il vous prie de l'excuser, parce qu'il dit que cet entretien fâcherait la marquise, qu'il va épouser.

LA COMTESSE.

Comment ! Que dites-vous ? Épouser la marquise, lui !

LISETTE.

Oui, madame ; il est persuadé que vous entrerez dans cette bonne raison qu'il apporte.

LA COMTESSE.

Mais ce que tu me dis là est inouï, Lisette. Ce n'est point là Dorante ? Est-ce de lui que tu me parles ?

LISETTE.

De lui-même, mais de Dorante qui ne vous aime plus.

LA COMTESSE.

Cela n'est pas vrai ; je ne saurais m'accoutumer à cette idée-là. On ne me la persuadera pas ; mon cœur et ma raison la rejettent, me disent qu'elle est fausse, absolument fausse.

LISETTE.

Votre cœur et votre raison se trompent. Imaginez-vous que Dorante soupçonne que vous ne voulez le voir que pour inquiéter la marquise et le brouiller avec elle.

LA COMTESSE.

Eh ! laisse là cette marquise éternelle. Ne m'en

parle non plus que si elle n'était pas au monde. Il ne s'agit pas d'elle. En vérité, cette femme-là n'est pas faite pour m'effacer de son cœur, et je ne m'y attends pas.

LISETTE.

Eh ! madame, elle n'est que trop aimable.

LA COMTESSE.

Que trop ! Êtes-vous folle ?

LISETTE.

Du moins peut-elle plaire. Ajouter à cela votre infidélité ; c'en est assez pour guérir Dorante.

LA COMTESSE.

Mais, mon infidélité, où est-elle ? Je veux mourir, si j'ai jamais eu à me la reprocher.

LISETTE

Je la sais de vous-même. D'abord, vous avez nié que c'en fût une, parce que vous n'aimiez pas Dorante, disiez-vous. Ensuite vous m'avez prouvé qu'elle était innocente. Enfin, vous m'en avez fait l'éloge, et si bien l'éloge, que je me suis mise à vous imiter ; ce dont je me suis bien repentie depuis.

LA COMTESSE.

Eh bien ! mon enfant, je me trompais ; je parlais d'infidélité sans la connaître.

LISETTE.

Pourquoi donc n'avez-vous rien épargné de cruel pour vous ôter Dorante ?

LA COMTESSE.

Je n'en sais rien, mais je l'aime, et tu m'accables ; tu me pénètres de douleur. Je l'ai maltraité, j'en conviens. J'ai tort, un tort affreux, un tort que je ne me pardonnerai jamais, et qui ne mérite

pas qu'on l'oublie ! Que veux-tu que je te dise de plus ? Je me condamne ; je me suis mal conduite, il est vrai.

LISETTE.

Je vous le disais bien, avant que vous m'eussiez gagnée.

LA COMTESSE.

Misérable amour-propre de femme, misérable vanité d'être aimée, voilà ce que vous me coûtez ! J'ai voulu plaire au chevalier, comme s'il en eût valu la peine ; j'ai voulu me donner cette preuve-là de mon mérite ; il manquait cet honneur à mes charmes. Les voilà bien glorieux ! J'ai fait la conquête du chevalier, et j'ai perdu Dorante !

LISETTE.

Quelle différence !

LA COMTESSE.

Bien plus, c'est que le chevalier est un homme que je hais naturellement quand je m'écoute ; un homme que j'ai toujours trouvé ridicule, que j'ai cent fois raillé moi-même, et qui me reste à la place du plus aimable homme du monde. Ah ! que je suis belle à présent !

LISETTE.

Ne perdez point le temps à vous affliger, madame. Dorante ne sait pas que vous l'aimez encore. Le laissez-vous à la marquise ? Voulez-vous tâcher de le ravoir ? Essayez, faites quelques démarches, puisqu'il a droit d'être fâché, et que vous êtes dans votre tort.

LA COMTESSE.

Eh ! que veux-tu que je fasse pour un ingrat qui refuse de me parler, Lisette ? Il faut bien que j'y renonce. Est-ce là un procédé ? Toi, qui dis qu'il a droit d'être fâché, voyons, Lisette, est-ce

que j'ai cru le perdre ? Ai-je imaginé qu'il m'abandonnerait ? L'ai-je soupçonné de cette lâcheté ? A-t-on jamais compté sur un cœur autant que j'ai compté sur le sien ? Estime infinie, confiance aveugle ; et tu dis que j'ai tort ! Et tout homme qu'on honore de ces sentiments-là, n'est pas un perfide quand il les trompe ? Car je les avais, Lisette.

LISETTE.

Je n'y comprends rien.

LA COMTESSE.

Oui ; je les avais ; je ne m'embarrassais ni de ses plaintes ni de ses jalousies ; je riais de ses reproches, je défiais son cœur de me manquer jamais. Je me plaisais à l'inquiéter impunément ; c'était là mon idée ; je ne le ménageais point. Jamais on ne vécut dans une sécurité plus obligeante ; je m'en applaudissais, elle faisait son éloge. Et cet homme, après cela, me laisse ! Est-il excusable ?

LISETTE.

Calmez-vous donc, madame ; vous êtes dans une désolation qui m'afflige. Travaillons à le ramener, et ne crions point inutilement contre lui. Commencez par rompre avec le chevalier. Voilà déjà deux fois qu'il se présente pour vous voir, et que je le renvoie.

LA COMTESSE.

J'avais pourtant dit à cet importun-là de ne point venir, que je ne le fisse avertir.

LISETTE.

Qu'en voulez-vous faire ?

LA COMTESSE.

Oh ! le haïr autant qu'il est haïssable ; c'est à quoi je le destine, je t'assure. Mais il faut pourtant que je le voie, Lisette ; j'ai besoin de lui dans tout ceci. Laisse-le venir ; va même le chercher.

LISETTE.

Voici mon père ; sachons auparavant ce qu'il veut.

SCÈNE VII

BLAISE, LA COMTESSE, LISETTE.

BLAISE.

Morgué ! madame, savez-vous bian ce qui se passe ici ? Vous avise-t-on d'un tabellion qui se promène là-bas dans le jardin avec monsieur Dorante et cette marquise, et qui dit comme ça qu'il leur apporte un chiffon de contrat qu'ils li ont commandé, pour à celle fin qu'ils y boutent leur seing par-devant sa parsonne ? Qu'est-ce que vous dites de ça, madame ? car noute fille dit que voute affection a repoussé pour Dorante. Ce tabellion est donc un impartinent.

LA COMTESSE.

Un notaire chez moi, Lisette ! Ils veulent donc se marier ici ?

BLAISE.

Eh ! morgué ! sans doute. Ils disent itou qu'il fera le contrat pour quatre ; ceti-là de voute ancien amoureux avec la marquise ; ceti-là de vous et du chevalier, voute nouviau galant. Velà comme ils se gobargeont de ça ; et, jarnigoi ! ça me fâche. Et vous, madame ?

LA COMTESSE.

Je m'y perds, c'est comme une fable.

LISETTE.

Cette fable me révolte.

BLAISE.

Jarnigué ! cette marquise, maugré le marquisat

qu'alle a, n'en agit pas en droiture. En ne friponne pas les amoureux d'une parsonne de voute sorte. Mais dans tout ça il n'y a qu'un mot qui sarve ; madame n'a qu'à dire, mon ratiau est tout prêt, et, jarnigué ! j'allons vous ratisser ce biau notaire et sa paperasse ni pus ni moins que mauvaise harbe.

LA COMTESSE.

Lisette, parle donc ; tu ne me conseilles rien. Je suis accablée. Ils vont s'épouser ici, si je n'y mets ordre. Il n'est plus question de Dorante ; tu sens bien que je le déteste.

LISETTE.

Ma foi, madame, ce que j'entends là m'indigne à mon tour ; et à votre place, je me soucierais si peu de lui, que je le laisserais faire.

LA COMTESSE.

Tu le laisserais faire ! Mais si tu l'aimais, Lisette ?

LISETTE.

Vous dites que vous le haïssez.

LA COMTESSE.

Cela n'empêche pas que je ne l'aime. Et dans le fond, pourquoi le haïr ? Il croit que j'ai tort ; tu me l'as dit toi-même, et tu avais raison. Je l'ai abandonné la première. Il faut que je le cherche, et que je le désabuse.

BLAISE.

Morgué ! madame, j'ons vu le temps qu'il me chérissait. Estimez-vous que je sois bon pour li parler ?

LA COMTESSE.

Je suis d'avis de lui écrire un mot, Lisette, et que ton père aille lui rendre ma lettre à l'insu de la marquise.

LISETTE.

Faites, madame.

LA COMTESSE.

A propos de lettre, je n'y songeais pas ; j'en ai une sur moi que je lui écrivais tantôt, et que tout ceci me faisait oublier. Tiens, Blaise, va ; tâche de la lui rendre sans que la marquise s'en aperçoive.

BLAISE.

N'y aura pas d'apercevance. Stapendant qu'il lira voute lettre, je la renforcerons de queuque remontration.

SCÈNE VIII

FRONTIN, LE CHEVALIER, LISETTE, LA COMTESSE.

LE CHEVALIER.

Eh ! donc, ma comtesse, qué devient l'amour ? A quoi pense lé cœur ? Est-ce ainsi qué vous m'avertissez dé venir ? Quel est lé motif dé l'absence qué vous m'avez ordonnée ? Vous né mé mandez pas, vous mé laissez en langur ; jé mé mande moi-même.

LA COMTESSE.

J'allais vous envoyer chercher, monsieur.

LE CHEVALIER.

Lé messager m'a paru tardif. Qué déterminez-vous ? Nos gens vont sé marier ; lé contrat sé passe actuellement. N'userons-nous pas de la commodité du notaire ? Ils mé déléguent pour vous y inviter. Ratifiez mon impatience ; songez qué l'amour gémit d'attendre, qué les besoins du cœur sont pressés, qué les instants sont pré-

cieux, qué vous m'en dérobez d'irréparables, et qué jé meurs. Expédions.

LA COMTESSE.

Non, monsieur le chevalier ; ce n'est pas mon dessein.

LE CHEVALIER.

Nous n'épouserons pas ?

LA COMTESSE.

Non.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce à dire, non ?

LA COMTESSE.

Non signifie non. Je veux vous raccommoder avec la marquise.

LE CHEVALIER.

Avec la marquise ! Mais c'est vous que j'aime, madame.

LA COMTESSE.

Mais c'est moi qui ne vous aime point, monsieur. Je suis fâchée de vous le dire si brusquement ; mais il faut bien que vous le sachiez.

LE CHEVALIER.

Vous mé raillez, sandis !

LA COMTESSE.

Je vous parle très sérieusement.

LE CHEVALIER.

Ma comtesse, finissons ; point dé badinage avec un cur qui va périr d'épouvante.

LA COMTESSE.

Vous devez vous être aperçu de mes sentiments. J'ai toujours différé le mariage dont vous parlez, vous le savez bien. Comment n'avez-vous pas senti que je n'avais pas envie de conclure ?

LE CHEVALIER.

Lé comble dé mon bonheur, vous l'avez rémis à cé soir.

LA COMTESSE.

Aussi le comble de votre bonheur peut-il ce soir arriver de la part de la marquise. L'avez-vous vue, comme je vous l'ai recommandé tantôt ?

LE CHEVALIER.

Récommandé ! Il n'en a pas été question, cadédis !

LA COMTESSE.

Vous vous trompez ; monsieur, je crois vous l'avoir dit.

LE CHEVALIER.

Mais, la marquise et lé chevalier, qu'ont-ils à démêler ensemble ?

LA COMTESSE.

Ils ont à s'aimer tous deux, de même qu'ils s'aimaient, monsieur. Je n'ai point d'autre parti à vous offrir que de retourner à elle, et je me charge de vous réconcilier.

LE CHEVALIER.

C'est une vapeur qui passe.

LA COMTESSE.

C'est un sentiment qui durera toujours.

LISETTE.

Je vous le garantis éternel.

LE CHEVALIER.

Frontin, où en sommes-nous ?

FRONTIN.

Mais, à vue de pays, nous en sommes à rien. Ce chemin-là n'a pas l'air de nous mener au gîte.

LISETTE.

Si fait, par ce chemin-là vous pouvez vous en retourner chez vous.

LE CHEVALIER.

Partirai-jé, comtesse ? Sera-ce lé résultat ?

LA COMTESSE.

J'attends réponse d'une lettre ; vous saurez le reste quand je l'aurai reçue. Différez votre départ jusque-là.

SCÈNE IX

ARLEQUIN, LES PRÉCÉDENTS.

ARLEQUIN.

Madame, mon maître et madame la marquise envoient savoir s'ils ne vous importuneront pas. Ils viennent vous prononcer votre arrêt et le mien ; car je n'épouserai point Lisette, puisque mon maître ne veut pas de vous.

LA COMTESSE.

Je les attends... (A Lisette.) Il faut qu'il n'ait pas reçu ma lettre, Lisette.

ARLEQUIN.

Ils vont entrer, car ils sont à la porte.

LA COMTESSE.

Ce que je vais leur dire va vous mettre au fait, chevalier ; ce ne sera point ma faute, si vous n'êtes pas content.

LE CHEVALIER.

Allons, jé suis dupe ; c'est d'être au fait.

SCÈNE X

LA MARQUISE, DORANTE, LA COMTESSE, LE CHEVALIER, FRONTIN, ARLEQUIN, LISETTE.

LA MARQUISE.

Eh bien ! madame, je ne vois rien encore qui nous annonce un mariage avec le chevalier. Quand vous proposez-vous donc d'achever son bonheur ?

LA COMTESSE.

Quand il vous plaira, madame ; c'est vous à qui je le demande. Son bonheur est entre vos mains ; vous en êtes l'arbitre.

LA MARQUISE.

Moi, comtesse ? Si je le suis, vous l'épouserez dès aujourd'hui, et vous nous permettrez de joindre notre mariage au vôtre.

LA COMTESSE.

Le vôtre ! avec qui donc, madame ? Arrive-t-il quelqu'un pour vous épouser ?

LA MARQUISE, montrant Dorante.

Il n'arrivera pas de bien loin, puisque le voilà.

DORANTE.

Oui, comtesse, madame me fait l'honneur de me donner sa main, et comme nous sommes chez vous, nous venons vous prier de permettre qu'on nous y unisse.

LA COMTESSE.

Non, monsieur, non. L'honneur serait très grand, très flatteur ; mais j'ai lieu de penser que le ciel vous réserve un autre sort.

LE CHEVALIER.

Nous avons changé votre économie. Jé tombe dans lé lot dé madame la marquise, et madame la comtessé tombé dans lé tien.

LA MARQUISE.

Oh ! nous resterons comme nous sommes.

LA COMTESSE.

Laissez-moi parler, madame ; je demande audience. Écoutez-moi. Il est temps de vous désabuser, chevalier. Vous avez cru que je vous aimais ; l'accueil que je vous ai fait a pu même vous le persuader ; mais cet accueil vous trompait, il n'en était rien ; je n'ai jamais cessé d'aimer Dorante, et ne vous ai souffert que pour éprouver son cœur. Il vous en a coûté des sentiments pour moi ; vous m'aimez, et j'en suis fâchée ; mais votre amour servait à mes desseins. Vous avez à vous plaindre de lui, marquise ; j'en conviens. Son cœur s'est un peu distrait de la tendresse qu'il vous devait ; mais il faut tout dire. La faute qu'il a faite est excusable, et je n'ai point à tirer vanité de vous l'avoir dérobé pour quelque temps. Ce n'est point à mes charmes qu'il a cédé, c'est à mon adresse. Il ne me trouvait pas plus aimable que vous ; mais il m'a crue plus prévenue, et c'est un grand appât. Quant à vous, Dorante, vous m'avez assez mal payée d'une épreuve aussi tendre. La délicatesse de sentiments qui m'a persuadée de la tenter, n'a pas lieu d'être trop satisfaite ; mais peut-être le parti que vous avez pris vient-il plus de ressentiment que de médiocrité d'amour. J'ai poussé les choses un peu loin ; vous avez pu y être trompé ; je ne veux point vous juger à la rigueur ; je ferme les yeux sur votre conduite, et je vous pardonne.

LA MARQUISE, riant.

Ah ! ah ! ah ! Je pense qu'il n'est plus temps, madame ; du moins je m'en flatte. Mais tenez, si vous m'en croyez, vous serez encore plus généreuse ; vous irez jusqu'à lui pardonner les nœuds qui vont nous unir.

LA COMTESSE.

Et moi, Dorante, vous me perdez pour jamais si vous hésitez un instant.

LE CHEVALIER.

Jé démande audience. Jé perds madame la marquise, et j'aurais tort dé m'en plaindre. Jé mé suis trouvé défaillant dé fidélité ; jé né sais comment, car lé mérite dé madame m'en fournissait abondance ; et c'est un malheur qui mé passe. En un mot, jé suis infidèle, jé m'en accuse ; mais jé suis vrai, jé m'en vante. Il né tiendrait qu'à moi d'user dé réprésailles, et dé dire à madame la comtesse : Vous mé trompiez, jé vous trompais. Mais jé né suis qu'un homme, et jé n'aspire pas à cé dégré dé finesse et d'industrie. Voici lé compte juste. Vous avez contrefait dé l'amour, dites-vous, madame. Jé n'en valais pas davantage ; mais votre estime a surpassé mon prix. Né rétranchez rien du fatal honneur qué vous m'avez fait ; jé vous aimais, et vous mé lé rendiez cordialement.

LA COMTESSE.

Du moins l'avez-vous cru.

LE CHEVALIER.

J'achève. Jé vous aimais, un peu moins qué madame. Jé m'explique. Elle avait dé mon cœur une possession plus complète ; jé l'adorais ; mais jé vous aimais, sandis ! passablement, avec quel-

que réminiscence pour elle. Oui, Dorante, nous étions dans lé tendre. Laisse là l'histoire qu'on té fait, mon ami. Il fâche madame qué tu la désertes, qué ses appas restent inférieurs ; sa gloire crie, té rédémande, fait la sirène ; qué son chant té trouve sourd. (Montrant la marquise.) Prends un regard dé ces beaux yeux pour té servir d'antidote ; demeure avec cet objet qué l'amour venge dans mon cœur. Jé lé dis à régret, jé disputerais madame dé tout mon sang, s'il m'appartenait d'entrer en dispute. Possède-la, Dorante, et bénis lé ciel du bonheur qu'il t'accorde. Dé toutes les épouses, la plus estimable, la plus digne dé respect et d'amour, c'est toi qui la tiens ; dé toutes les pertes, la plus immense, c'est moi qui la fais ; dé tous les hommes, lé plus ingrat, lé plus déloyal, en même temps lé plus imbécile, c'est lé malheureux qui té parle.

LA MARQUISE.

Je n'ajouterai rien à la définition ; tout y est.

LA COMTESSE.

Je ne daigne pas répondre à ce que vous dites sur mon compte, chevalier ; c'est le dépit qui vous l'arrache. Je vous ai dit mes intentions, Dorante ; qu'il n'en soit plus parlé, si vous ne les méritez pas.

LA MARQUISE.

Nous nous aimons de bonne foi ; il n'y a plus de remède, comtesse. Deux personnes qu'on oublie ont bien droit de prendre parti ailleurs. Tâchez tous deux de nous oublier encore ; vous savez comment cela se fait, et cela vous doit être plus aisé cette fois-ci que l'autre. (Au notaire.) Approchez, monsieur. Voici le contrat qu'on nous apporte à signer, Dorante ; priez madame de vouloir bien l'honorer de sa signature.

LA COMTESSE.

Quoi ! si tôt ?

LA MARQUISE.

Oui, madame, si vous nous le permettez.

LA COMTESSE.

C'est Dorante à qui je parle, madame.

DORANTE.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Votre contrat avec la marquise ?

DORANTE.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Je ne l'aurais pas cru.

LA MARQUISE.

Nous espérons même que le vôtre accompagnera celui-ci. Et vous, chevalier, ne signerez-vous pas ?

LE CHEVALIER.

Jé né sais plus écrire.

LA MARQUISE, au notaire.

Présentez la plume à madame, monsieur.

LA COMTESSE, vite.

Donnez... (Elle signe et jette la plume après.) Ah ! perfide ! (Elle tombe dans les bras de Lisette.)

DORANTE, se jetant à ses genoux.

Ah ! ma chère comtesse !

LA MARQUISE.

Rendez-vous à présent ; vous êtes aimé, Dorante.

ARLEQUIN.

Quel plaisir, Lisette !

LISETTE.

Je suis contente.

LA COMTESSE.

Quoi ! Dorante à mes genoux !

DORANTE.

Et plus pénétré d'amour qu'il ne le fut jamais.

LA COMTESSE.

Levez-vous. Dorante m'aime donc encore ?

DORANTE.

Et n'a jamais cessé de vous aimer.

LA COMTESSE.

Et la marquise ?

DORANTE.

C'est elle à qui je devrai votre cœur, si vous me le rendez, comtesse ; elle a tout conduit.

LA COMTESSE.

Ah ! je respire ! Que de chagrin vous m'avez donné ! Comment avez-vous pu feindre si longtemps ?

DORANTE.

Je ne l'ai pu qu'à force d'amour ; j'espérais de regagner ce que j'aime.

LA COMTESSE, avec force.

Eh ! où est la marquise, que je l'embrasse ?

LA MARQUISE, s'approchant et l'embrassant.

La voilà, comtesse. Sommes-nous bonnes amies ?

LA COMTESSE.

Je vous ai l'obligation d'être heureuse et raisonnable. (Dorante baise la main de la comtesse.)

LA MARQUISE.

Quant à vous, chevalier, je vous conseille de

porter votre main ailleurs ; il n'y a point d'apparence que personne vous en défasse ici.

LA COMTESSE.

Non, marquise, j'obtiendrai sa grâce ; elle manquerait à ma joie et au service que vous m'avez rendu.

LA MARQUISE.

Nous verrons dans six mois.

LE CHEVALIER.

Jé né vous démandais qu'un terme ; lé reste est mon affaire. (Ils s'en vont.)

SCÈNE XI

FRONTIN, LISETTE, BLAISE, ARLEQUIN.

FRONTIN.

Épousez-vous Arlequin, Lisette ?

LISETTE.

Le cœur me dit qu'oui.

ARLEQUIN.

Le mien opine de même.

BLAISE.

Et ma volonté se met par-dessus ça.

FRONTIN.

Eh bien ! Lisette, je vous donne six mois pour revenir à moi.

FIN DU TOME PREMIER

IMPRIMERIE NELSON, ÉDIMBOURG, ÉCOSSE
PRINTED IN GREAT BRITAIN

252040

JAN 1 0 1990

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY